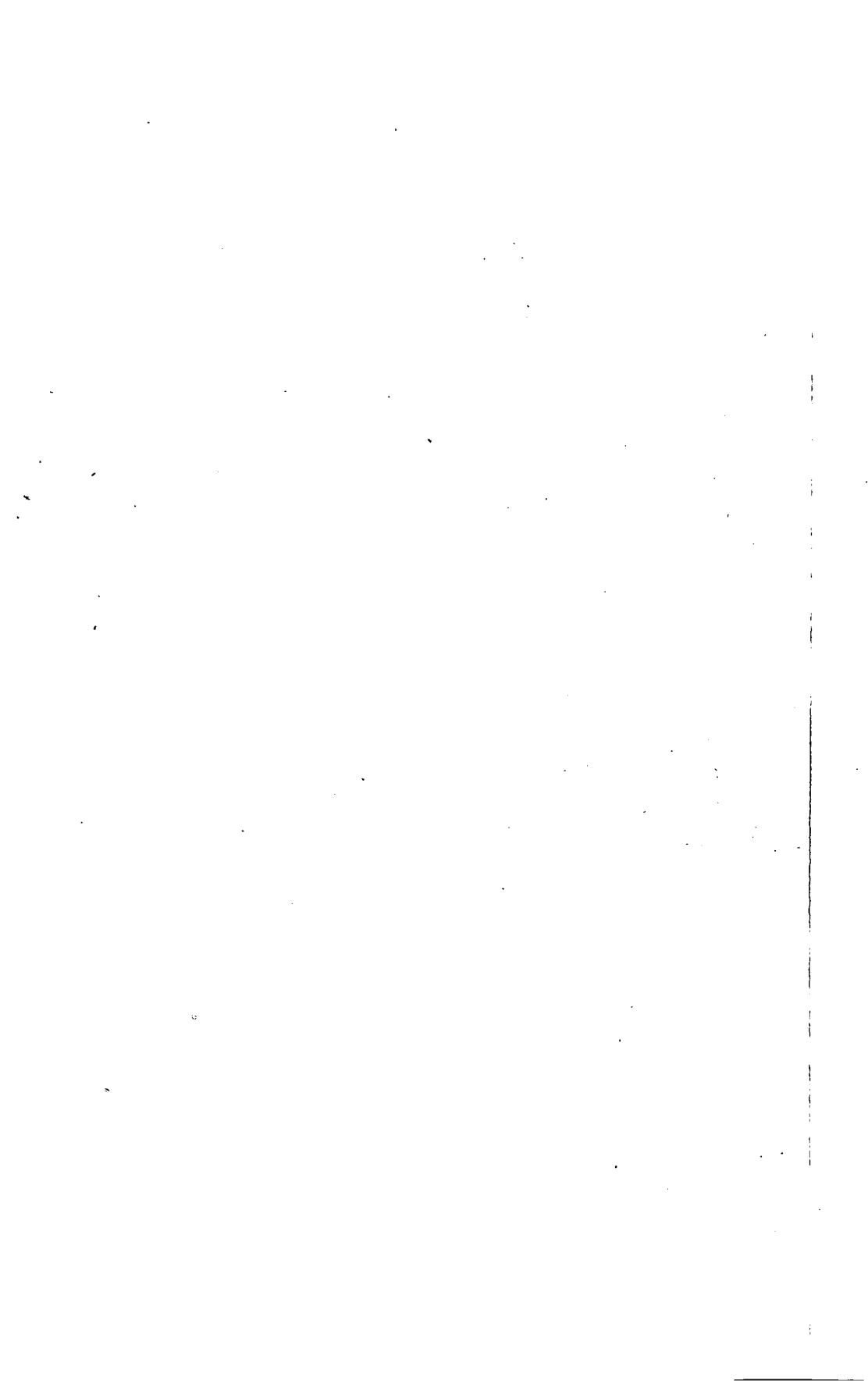


REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES



REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI

CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

ALEXANDRE ECKHARDT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

7^e ANNÉE — 1929

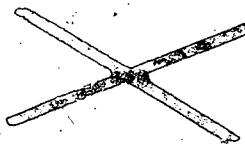


PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION.

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1929

Tous droits réservés



50273



LA SITUATION DES PEUPLES NON-MAGYARS DANS LA HONGRIE D'AVANT-GUERRE

Il est hors de doute que la Hongrie d'avant-guerre n'était pas un Etat national uni comparable, sous ce rapport, aux grands pays occidentaux, la Grande-Bretagne, la France ou l'Italie. Mais celles-ci non plus, n'ont pas toujours connu l'unité nationale ; elles se sont formées du mélange simultané ou successif de différentes races ; la situation actuelle y est le résultat d'un développement et d'une assimilation de plusieurs siècles. Cette assimilation s'y produit encore, elle n'est pas achevée ; les statistiques d'avant-guerre ainsi que d'autres données attestent que le nombre des habitants parlant le gallois et l'irlandais décroissait au Pays de Galles et en Irlande ; que le basque et le breton reculaient de plus en plus en France, qu'en Italie les éléments allemands, grecs, albanais et slaves, autrefois plus nombreux, disparaissaient graduellement.

Quant à la Hongrie, lorsque les Hongrois conquièrent le pays, ils n'y trouvèrent que des peuples en majeure partie slaves, mais aussi des Bulgaro-turks qu'ils assimilèrent dès les premiers siècles après la conquête¹. Mais d'après l'usage d'alors, les Hongrois laissèrent inhabité la périphérie du territoire occupé par eux, entourant d'ouvrages de défense (*gyepű*)² la partie intérieure seule habitée, puis, en les repoussant de plus en plus vers la frontière, ils établirent, peu à peu, sur la ceinture extérieure du territoire inhabité,

1. Sándor Domanovszky, *A magyar kérdés történeti szempontból tekintve* (La question Hongroise au point de vue historique). János Karácsonyi, *Történelmi jogunk hazánk területi épségéhez* (Notre droit historique à l'intégrité territoriale du pays). Nagyvárad, 1916.

2. Bálint Hóman, *A magyarok honfoglalása és elhelyezkedése* (La conquête du territoire de la Hongrie par les Magyars et leur établissement dans le pays). Budapest, 1923. Manuel de la linguistique Hongroise, 1^{re} vol., n° 7.

des gardes — les *Székelys* — et aussi d'autres habitants. Entre temps, dans les territoires non encore habités, des peuples de races étrangères se sont établis soit volontairement (les Slovaques), soit appelés par les rois de Hongrie (Allemands, Ruthènes), ou chassés par les Turks (Roumains, Serbes) ; pour se fixer en Hongrie, ils ont reçu certains avantages. C'est ainsi que s'est formée la ceinture de nationalités non-magyares entourant l'élément magyar, ceinture qui n'était interrompue que par la région habitée par les Székelys, établis pour la défense de la périphérie. Jusqu'à l'invasion turque, l'établissement de peuples étrangers ne prit pas une ampleur suffisante pour ne pas être contrebalancée par la force d'assimilation, toujours active, de l'élément hongrois. De nombreux documents prouvent que cette assimilation était si forte que des races entières devinrent Hongroises, par exemple les Russes, les Besenyós (Pétchénegues), les Comans et les Bulgares jadis émigrés ; dans les villes (à Beregszász, Szatmárnémeti, Nagybánya, Kolozsvár, Torda, etc.), l'élément allemand se magyarisa aussi en tout ou en partie. Aussi on peut dire qu'au xv^e siècle, sous le roi Mathias, la Hongrie n'était inférieure, quant à l'unité nationale, à aucun autre pays d'Europe occidentale.

Mais les longues guerres contre les Turks, l'occupation turque qui dura un siècle et demi, dévastant la région centrale habitée par des Hongrois, et après l'expulsion des Turks, la politique de colonisation intérieure du Gouvernement de Vienne, hostile aux Hongrois, ont totalement changé la situation. Les Hongrois réfugiés dans le Nord du pays pendant l'occupation turque, revinrent dans le grand Alföld et dans la Transdanubie ; mais le cabinet de Vienne établit des Serbes, des Allemands, des Slovaques et des Roumains dans la région méridionale habitée au xv^e siècle, avant l'invasion turque, exclusivement par des Hongrois (avant l'invasion turque, le territoire de langue hongroise s'étendait jusqu'à la Save, ainsi que M. Csánki l'a démontré¹⁾),

1. Dezső Csánki, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában* (Géographie historique de la Hongrie au temps des Hunyadi). Budapest, vol. I-V, 1890-1913.

et la place des éléments étrangers ayant émigré de la périphérie montagneuse dans l'Alföld, a été occupée par leurs frères de race des pays voisins. C'est alors que le nombre des Roumains s'accrut également dans une grande mesure en Hongrie, beaucoup de Roumains s'étant, à cause de la tyrannie des princes fanariotes, réfugiés de Moldavie et de Valachie dans la Transylvanie plus libre, et de là dans les villages dépeuplés de l'Alföld. Comme nous savons exactement quand, après l'expulsion des Turcs, la plupart des communes de l'Alföld furent repeuplées, on peut établir aisément qu'au moins la moitié des allogènes de Hongrie ne s'y sont fixés que depuis deux siècles ¹.

Afin de faire comprendre la situation d'avant-guerre, nous avons dû esquisser le développement historique des nationalités de Hongrie, car dans la question des nationalités, les droits historiques jouent un rôle considérable. De même que la Conférence de la Paix a rendu à la Bohême ses anciennes frontières Nord-Ouest, quoiqu'elles fussent habitées par de très nombreux allemands émigrés, de même le droit de la nation hongroise à ses frontières historiques se fonde, en premier lieu, sur le fait que de toutes les races de Hongrie ce sont les Hongrois qui y habitent depuis le plus longtemps et que les autres ne s'y sont établies que lorsque ceux-ci avaient déjà organisé le pays.

Même ceux qui ne tiennent guère compte des droits historiques, doivent se demander ce qui a pu maintenir la Hongrie pendant mille ans, quelle fut la force qui, au cours de l'histoire, forgea à nouveau la Hongrie, bien qu'elle eût plusieurs nationalités, chaque fois que son unité était brisée par des discordes intestines ou par la conquête étrangère. En effet, cette force mystérieuse, c'est l'unité géographique complète de la Hongrie ², unité géographique qui a engendré

1. Sur le mouvement démographique en Hongrie pendant l'occupation turque lire les pages substantielles de Gyula SZÉKFI dans son récent livre : *Magyar Történet*, t. v. pp. 80-109.

2. « La Hongrie et la Transylvanie... jouissent... d'un avantage considérable, celui d'avoir une véritable unité géographique ». « Le Royaume de Hongrie est une des parties de l'Europe qui présentent, en dépit de la variété des races juxtaposées, l'ensemble le plus homogène et le plus compact ». « La Hongrie

l'unité économique, et qui n'existe pareillement dans aucun pays continental. Nous avons dû la mentionner, bien qu'elle n'entre pas dans le cadre de cette étude, car pour l'examen de la question des nationalités, elle a une importance de premier ordre.

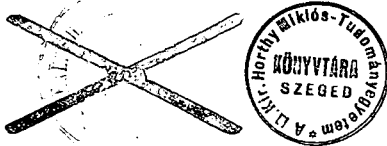
Lors de la conclusion des traités de paix après la guerre de 1914-1918, les puissances victorieuses ont négligé les considérations historiques, géographiques et économiques, ne les invoquant que lorsqu'elles favorisaient leurs intérêts ou ceux de leurs alliés. S'inspirant du principe des nationalités énoncé par le Président Woodrow Wilson, elles ont pris pour base la majorité numérique. Voyons donc combien était légitime, à ce point de vue, la domination des Magyars en Hongrie. Lors du recensement de 1910, la Hongrie avait 20.886.487 habitants, dont 10.050.555 (48,1 %) avaient le hongrois (magyar) pour langue maternelle ; il est donc indubitable que les Hongrois-Magyars n'étaient pas en majorité absolue dans les pays de la Couronne hongroise. Mais ici il faut laisser de côté la Croatie-Slavonie, qui jouissait au point de vue de la langue d'une autonomie complète, le hongrois n'ayant été langue d'Etat que dans le reste de la Hongrie. En Croatie-Slavonie, le croate était langue officielle même dans les services publics communs à la Hongrie entière ¹. Le Gouvernement hongrois alla si loin dans les concessions accordées à la langue croate, que tandis qu'en vertu de la loi, les services administratifs de Croatie-Slavonie n'étaient tenus d'écrire qu'en croate à ceux de la Hongrie proprement dite, ces derniers devaient leur répondre en hongrois *et en croate* ; dans la correspondance officielle entre la Hongrie proprement dite et la Croatie-Slavonie, la langue intermédiaire était donc le croate et non pas le hongrois.

Quant à la Hongrie proprement dite, en 1910 les Hongrois y formaient 54,4 % de la population ; par conséquent,

se présente au centre du continent sous l'aspect d'un ovale presque régulier de terres basses environné d'une enceinte de monts ». Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, vol. III. Paris, 1878, p. 289.

1. Sauf dans les postes et les chemins de fer où le hongrois jouissait d'une situation privilégiée.

même d'après le principe des nationalités, ils y étaient la majorité absolue. Il est vrai que cette majorité n'était pas forte, car vis-à-vis de 9.944.627 Hongrois, il y avait 8.319.906 allogènes, mais appartenant à 12 nationalités plus ou moins importantes dont la plupart n'avaient entre elles aucun lien de race, ni de langue. Elles se répartissaient entre les trois grandes familles de peuples d'Europe : les nationalités les plus nombreuses après les Hongrois, les Roumains, les Slovaques et les Allemands, représentaient chacune une de ces familles. Les Roumains formaient 16,1 % de la population ; les Slovaques 10,7 % ; l'élément allemand 10,4 %. Même si l'on compte avec les Slovaques les autres minorités slaves de la Hongrie ancienne (ce qui serait d'ailleurs un classement forcé, car elles différaient de langue, de culture intellectuelle, de développement historique et, très souvent, des antagonismes de sentiments les séparaient : Croates et Serbes, Tchèques et Slovaques) la proportion de tous les Slaves ne dépassait pas 18,3 %. C'est cette diversité des nationalités qui faisait avant tout la force de l'élément hongrois ; c'est cela qui explique en premier lieu pourquoi celui-ci a pu, malgré sa faible majorité numérique, assurer son hégémonie. On doit tenir compte aussi de la position géographique des nationalités. Nous avons dit plus haut, comment les Hongrois se sont établis dans les endroits les plus fertiles de la région centrale ; seuls les Székelys (au nombre d'environ 1/2 million) habitaient l'angle oriental du pays, mais quoique formant bloc à part, ils étaient rattachés par des îlots et des villes magyars aux Hongrois de l'Alföld. Ainsi l'élément hongrois occupait la région centrale et les nationalités habitaient la périphérie, ce qui avait cet avantage qu'en général, sur la plupart des frontières de langues, les Hongrois n'étaient en contact qu'avec une nationalité et que les minorités ne vivaient côte à côte que sur de petites surfaces. Par exemple, les minorités les plus nombreuses, les Roumains et les Slovaques, n'avaient aucune surface de contact ; elles ne vivaient ensemble que dans quelques communes de l'Alföld où jadis le Gouvernement central de Vienne établit des Roumains et des Slovaques. De même, les Ruthènes vivaient complètement



séparés des Serbes et les Croates et les Vendes, des Roumains. Ainsi, tandis que les Hongrois, de par leur position centrale, avaient de larges surfaces de contact avec chaque nationalité, les forces de celles-ci étaient divisées non seulement au point de vue de la langue et de la race, mais aussi au point de vue géographique.

Parmi les nationalités non-magyares, seuls les Allemands ne formaient pas un bloc compact, abstraction faite de ceux, d'ailleurs peu nombreux, de la Hongrie Occidentale, aux confins du grand territoire de langue germanique (15 % des Allemands de Hongrie) ; les autres ne formaient que des îlots linguistiques environnés de Hongrois, de Slovaques ou de Roumains, ou disséminés parmi les nombreuses nationalités de la Bacska et du Banat. Cette position géographique des Allemands était également avantageuse pour les Hongrois, car l'élément allemand avait le même rôle en Hongrie qu'en Orient en général ; d'une part, il y transplantait la civilisation occidentale, d'autre part il s'assimilait peu à peu au milieu, au point de vue des sentiments et de la langue. Aussi, le nombre des Allemands de Hongrie a-t-il sans cesse diminué au cours des dernières dizaines d'années ; une bonne partie d'entre eux s'étant assimilés dans les villes et dans les territoires de langue hongroise, à l'élément hongrois. Du reste ils ne pourraient être considérés sous le même angle que les autres nationalités, parce que n'étant pas en contact direct avec le grand bloc de langue germanique, ils ne pouvaient pas tendre à se séparer du pays. Aussi au point de vue politique, marchaient-ils toujours avec les Hongrois (même les Allemands les plus intransigeants, les « Saxons » de Transylvanie), ce qui, vu le rôle intellectuel et économique, relativement considérable, des Allemands, fortifia grandement la puissance de l'élément hongrois.

Outre le grand avantage dû à leur position géographique, les Hongrois avaient encore celui d'être en grande majorité dans les centres économiques et intellectuels, et de n'avoir pour voisins, dans la plupart des villes où ils étaient en minorité que des Allemands, qui étaient le plus enclins à se magyariser. Une autre circonstance importante est qu'en

général l'élément hongrois dominait aussi dans les villes des territoires de langue non-magyare. Par exemple, quoique sur la rive gauche du Danube, les Hongrois n'aient formé que 32,7 % de la population totale, leur proportion s'élevait à 47,4 % dans les villes (celle des Slovaques à 32,5 % seulement). Les villes situées dans l'Est de la Haute Hongrie, sur la rive droite de la Tisza, étaient encore plus hongroises (70,3 %), la proportion des Slovaques n'y était que de 16,2 %. Même dans les villes de l'angle de la Tisza et du Maros, qui était la région la moins magyare, les Hongrois étaient en forte majorité relative (45,3 %), en face de laquelle il n'y avait que 27,2 % d'Allemands, 10,4 % de Roumains et 15,4 % de Serbes. Enfin, dans les villes de la Transylvanie, on comptait 58,7 % de Hongrois et seulement 23,7 % de Roumains. Dans la population urbaine de la Hongrie proprement dite, le nombre des Hongrois se montait à 76,6 % et celui des Allemands à 9,7 %, tandis que le nombre proportionnel de chacune des autres nationalités n'y atteignait pas même 5 %¹. Dans 266 villes et communes, l'élément magyar était supérieur à 5.000 âmes, tandis que les Allemands ne se trouvaient en même nombre que dans 29 communes ; les Slovaques, dans 21 ; les Roumains seulement dans 17 ; les Serbes également dans 17 ; donc le nombre des agglomérations magyares de plus de 5.000 âmes était trois fois supérieur à celui des agglomérations minoritaires correspondantes. Et comme les villes et les communes plus peuplées exerçaient une vive attraction sur les moindres localités, la situation esquissée ci-dessus avait cet avantage pour les Hongrois qu'ils attiraient au moins trois fois plus les nationalités que celles-ci n'attiraient les Hongrois. Pour mettre ce fait en lumière, citons quelques exemples : En 1910, 33,8 % de la population habitait des communes de plus de 5.000 habitants, contre seulement 23,9 % en 1880 ; comme de la population de ces communes, 68,4 % étaient de langue maternelle hongroise, il est naturel que

1. Ces données, ainsi que celles que nous allons citer ci-dessous, se trouvent dans le dernier tome relatif au recensement de la population de 1910 : *Magyar Statisztikai Közlemények* (Publications Statistiques Hongroises), nouvelle série, tome 64. Voir encore : *Négociations de la paix hongroise*. T. I-III. Bpest., 1920.

ce processus a dû augmenter aussi la proportion générale des Magyars. Ou bien si, abstraction faite de la grandeur des communes, nous examinons comment la population des communes de langue hongroise ou allemande s'est accrue dans les dernières dizaines d'années, par rapport à celle des communes d'autres nationalités, nous voyons que de 1869 à 1910 la population des communes à majorité hongroise ou allemande a augmenté de 3.537.999 habitants (42,7 %) et celle des communes à autre majorité de 994.464 seulement (18,8 %). Comme nous verrons plus loin, ces deux chiffres concordent presque entièrement avec l'accroissement, pendant la même période, des Hongrois et des Allemands d'une part et des autres nationalités d'autre part. Ce fait est la preuve la plus forte de ce que le vigoureux développement de la population hongroise-magyare enregistré par les recensements hongrois correspond à la réalité.

Le développement numérique des Hongrois et des autres nationalités non-magyares ne peut être observé que depuis 1880, car le premier recensement de la population, en 1869, négligeait la question de la langue maternelle. (Le recensement de 1850, fait par les autorités autrichiennes, a fourni pour la Hongrie également les données de langues, mais la comparaison avec celui-ci déborderait le cadre de cette étude, qui n'a pour but que l'examen du développement de la fin du XIX^e siècle). Quoique nous ne possédions pas pour 1869 des chiffres concernant la répartition linguistique, nous pouvons nous servir en toute confiance des données établies par Károly KELETI, d'après le recensement de 1869, sur la base de la répartition par langue maternelle des enfants soumis à l'obligation scolaire, et cela d'autant plus que ces données ont été presque entièrement corroborées par celles du recensement de 1880. Selon les calculs de Károly KELETI, la Hongrie proprement dite (non compris la région de gardes-frontières, *határőrvidék*) avait, en 1869, 6.163.000 habitants de langue maternelle hongroise. Si on y ajoute de la population des gardes-frontières ayant appartenu à la Hongrie proprement dite, 10.000 habitants, sur la population totale de 1869 (13.579.000), 6.173.000, soit 45,4 % peuvent être comptés comme ayant

le hongrois pour langue maternelle. En 1910, dans la population civile (18.142.000 habitants), le nombre des habitants de langue maternelle hongroise montait à 9.874.000 (54,5 %), car, depuis 1869, la proportion de la population hongroise a augmenté non seulement progressivement, mais aussi dans une mesure de plus en plus rapide, s'élevant à 46,6 % en 1880, à 48,5 % en 1890, à 51,4 % en 1900. Donc, de 1869 à 1880, l'accroissement a été de 1,2 %, de 1880 à 1890, 1,9 %, de 1890 à 1900, 2,9 %, de 1900 à 1910, 3,1 %. Pendant 41 ans, le nombre des Magyars s'est accru de 3.701.000 ; celui de toutes les autres nationalités non-magyares de 862.000 seulement.

C'est dans ces chiffres que les gens superficiels ou malveillants puisent leurs preuves pour des accusations souvent formulées, selon lesquelles, d'une part, les Hongrois auraient opprimé et « magyarisé » de force les nationalités et, d'autre part, la statistique hongroise aurait falsifié les données de recensement. Mais ces deux accusations se contredisent, parce que si les Hongrois avaient magyarisé les minorités, ils n'auraient pas eu besoin de falsifier les données qui les concernaient, et si celles-ci sont falsifiées, les nationalités relevées comme hongroises ne le sont pas, donc elles n'ont pas été magyarisées. La donnée ci-dessus, selon laquelle, pendant les 41 dernières années, la population des communes à majorité hongroise et allemande a augmenté de 3.534.000 et celle des communes ayant pour majorité une autre nationalité, de 994.000, prouve le mieux que ces deux accusations n'ont aucun fondement. Si l'on ajoute l'accroissement des Allemands (16.000) à celui des Hongrois, on voit que pendant cette période, le nombre global des Hongrois et des Allemands s'est accru de 3.717.000, et celui des autres nationalités, de 846.000. Le grand accroissement du nombre des Hongrois a donc une explication très simple. La population des communes à majorité hongroise a augmenté beaucoup plus rapidement que celle des communes d'autres nationalités, puisque d'une part, d'après les chiffres du mouvement de la population, l'accroissement naturel des Hongrois a dépassé celui des nationalités non-magyares et que d'autre part l'émigration des Hongrois

était bien inférieure à celle des autres nationalités non-magyares. Le mouvement de la migration intérieure était également avantageux pour les Hongrois. Notamment, outre le fait partout constaté, que les villes attirent la population des villages, on observait chez celle-ci un mouvement migratoire constant, qui tendait généralement, d'une part, du Nord vers la Transdanubie et l'*Alföld*, et d'autre part de l'Est à l'Ouest, conformément à la direction des cours d'eau. Ce processus peut être prouvé par les données relatives à la migration entre les différents comitats, lesquelles montrent qu'ordinairement, les comitats du Sud recevaient plus d'habitants de leurs voisins du Nord que *vice-versa*¹. Ainsi un grand nombre de Slovaques et de Ruthènes émigraient, d'année en année, soit seuls, soit avec leur famille, de la Haute Hongrie dans le plantureux *Alföld*, et comme cette migration ne se faisait pas en masse et qu'elle se répartissait entre des milliers de communes, les groupes de nationalités émigrés peu à peu dans l'*Alföld* s'y assimilaient complètement, en quelques dizaines d'années, à l'élément magyar qui les entourait. Mais la même force qui poussait les Slovaques et les Ruthènes du Nord vers les régions plus chaudes, avait de l'effet aussi sur les paysans hongrois de l'*Alföld*, lesquels émigraient continuellement, en groupes plus ou moins grands, vers le Midi de l'*Alföld* qu'ils avaient jadis habité presque exclusivement. Et comme il n'y a pas là de territoire de langue aussi homogène que dans les parties magyares de l'*Alföld* et de la Transdanubie, et que les Hongrois s'y établissaient parmi des nationalités non-magyares (Allemands, Serbes, Roumains) ne les dépassant pas numériquement, ils n'y furent pas absorbés par le milieu comme les Slovaques et les Ruthènes du Nord établis dans les régions magyares ; les Magyars pouvaient garder leur langue, et même leur langue y devint peu à peu, par nécessité pratique, une langue intermédiaire entre les nombreuses races. Par contre, en Transylvanie, le mouvement migratoire tendant de l'Est à l'Ouest a eu cette conséquence, au point de

1. Pour les données détaillées, voir *Magyar Statisztikai Közlemények* (Publications Statistiques Hongroises), nouvelle série, tome 64.

vue de la nationalité, que les Székelys (Sicules) émigrés des régions du Haut-Maros et du Haut-Olt et établis le long des rivières, ont augmenté les minorités hongroises des villages transylvaniens et la population hongroise des villes, ou bien ils se sont établis autour des établissements miniers et industriels hongrois nouvellement créés. Par exemple, les forges du comitat de Hunyad, les ateliers de chemins de fer de Piskitelep et de Tövis et les mines de la région de Petrozsény avaient principalement des ouvriers magyars (Székelys), venus de l'Est de la Transylvanie.

En général, c'est parmi les travailleurs agricoles hongrois que les établissements miniers et de grandes industries en voie de développement recrutaient leurs ouvriers, ce qui s'explique par le fait que c'est parmi les paysans hongrois qu'il y avait le plus de non-propriétaires ; il est donc compréhensible que c'étaient ceux-ci qui cherchaient le plus les occasions de travail offrant de meilleurs salaires. Bien que cette situation ne fût pas favorable aux Hongrois au point de vue social, elle avait toutefois cet avantage que même parmi les ouvriers des établissements miniers et industriels fondés dans les régions non-magyares, l'élément magyar devint considérable ou prépondérant. C'est ainsi que s'y créèrent des îlots et même des villes de langue hongroise, par exemple à Korompa, à Zólyom, dans l'arrondissement de Petrozsény, à Piskitelep, autour des mines de sel de Máramaros.

Par suite du mouvement migratoire intérieur qui augmentait sans cesse, les différentes nationalités de Hongrie se mêlèrent de plus en plus (bien que ce processus fût contrebalancé en partie par l'assimilation des nationalités non-magyares à la majorité) ; aussi, y avait-il, même dans les régions les moins magyares, quelque minorité linguistique qui était le plus souvent de langue hongroise. Les chiffres suivants montrent combien était grand dans la Hongrie d'avant Trianon le nombre des communes de langue mixte. Sur les 12.543 communes de la Hongrie ancienne (non compris la Croatie-Slavonie), il y avait 3.794 de langue mixte (30,2 %) et seulement 8.479 unilingues (en entendant par

communés unilingues celles qui n'ont que 10 % de minorité). Mais comme les communes sont de différentes grandeurs et que c'est précisément celles de langue mixte qui ont en moyenne plus d'habitants, la donnée selon laquelle les communes unilingues avaient au total 10.736.356 habitants et celles à langue mixte, 7.528.177, est plus importante, car elle montre que non moins de 41,7 % de la population totale habitaient des communes de langue mixte. Si l'on fait abstraction des territoires de langue purement hongroise où la population était à peine mêlée, on voit que dans les autres territoires, 56,4 % de la population habitaient des communes de langue mixte, où, dans la plupart des cas, il n'y avait que deux nationalités : la hongroise et une autre. Combien l'élément hongrois était réparti dans le territoire entier du pays, cela ressort du fait que le nombre des communes ayant une population hongroise de plus de 10 % était de 6.396, et la population totale de ces communes, de 12.806.661 âmes, ce qui fait que 70,1 % de la population du pays étaient mêlés de Hongrois. Et si l'on fait abstraction du territoire purement magyar, on voit que de la population vivant en dehors de celui-ci et dont la plus grande partie était de langue non-magyare, 58,2 % étaient en contact direct avec les Hongrois et la langue hongroise.

Mais précisément parce que les différents peuples vivaient très mêlés en Hongrie (plus que dans les autres pays), la nécessité s'imposait d'avoir une langue intermédiaire, laquelle ne pouvait être que le hongrois, puisque les Magyars étaient en contact direct avec toutes les nationalités et que là où plusieurs langues étaient en contact, l'élément hongrois était ordinairement présent lui aussi. La diffusion de la langue hongroise, ainsi que le fait qu'elle est devenue langue intermédiaire, a donc eu ses raisons naturelles. Ceux qui se sont occupés jusqu'ici de la situation des nationalités non-magyares dans la Hongrie d'avant-guerre n'ont pas attaché assez d'importance à cette diffusion et à ce rôle intermédiaire de la langue hongroise ; pourtant, c'est justement la connaissance d'une langue commune qui rattache les nationalités les unes aux autres, et qui résout même la question des nationalités. Ainsi, aux Etats-Unis (quoique le

nombre des habitants de langue non-anglaise dépasse de beaucoup celui des non-Magyars de la Hongrie ancienne, il y a là par exemple, d'après la statistique officielle, près de 9 millions de citoyens de langue allemande) le problème des nationalités n'y existe pas, car presque tout le monde y parle la langue de l'Etat. Si les immigrants de langue étrangère s'étaient établis en Hongrie dans la seconde moitié du xix^e siècle et non pas au xviii^e où la langue officielle était encore le latin, la situation aurait été assurément pareille en Hongrie à celle des Etats-Unis. Et, bien que la langue hongroise n'eût pas les possibilités de diffusion de l'anglais aux Etats-Unis où il n'y a pas de blocs de nationalités, mais seulement des minorités éparses, le rôle que le hongrois remplissait comme langue intermédiaire et comme garantie de l'unité d'Etat de la Hongrie intégrale, n'est pas à dédaigner. D'après le recensement de 1910, dans la Hongrie proprement dite (non compris la Croatie-Slavonie), 11.820.416 habitants savaient le hongrois, soit 64,7 % de la population. A première vue cette proportion ne semble pas très élevée, puisqu'il y avait toujours 35,3 % d'habitants ne sachant pas le hongrois. Il faut savoir cependant que la plupart étaient des femmes, des vieillards et des enfants n'allant pas encore à l'école ou ne sachant pas encore parler, donc des éléments n'éprouvant pas ou très peu, les inconvénients de ne pas savoir le hongrois. La population masculine comptait, sans distinction d'âge, 66,7 % de personnes sachant le hongrois ; cette proportion dépassait même 72,0 % dans la jeune génération. Et si l'on considère les groupes de professions plus instruites, qui avaient plus de contact avec les Magyars et davantage besoin du hongrois, on peut dire que sa diffusion y était générale.

Lors du recensement de 1910, déjà 77,5 % des hommes au-dessus de 24 ans et sachant lire et écrire savaient le hongrois. Parmi les industriels indépendants, ce nombre s'élevait à 84,6 % ; parmi les ouvriers d'industrie, à 86,6 % ; parmi les commerçants indépendants, à 89,5 % ; parmi les commis marchands, à 93,4 % ; parmi le personnel auxiliaire des voies de communication, à 94,4 % ; parmi

les professions intellectuelles, à 97,6 %. Les données de la période de 1880-1910 prouvent que dans les différents groupes de professions et dans diverses couches sociales, la connaissance de la langue hongroise aurait pu devenir générale au bout de quelques dizaines d'années, et cela sans que la Hongrie leur eût imposé le hongrois. En 1880, la proportion des habitants sachant le hongrois n'était encore que de 52,5 %; en 1890 de 55,7 %; en 1900, elle s'élevait déjà à 59,6 % et en 1910 à 64,7 %; l'augmentation était non seulement continue, mais de plus en plus prononcée. Un fait plus important encore est que, tandis que de 1880 à 1890 la population *ne sachant pas* le hongrois s'accrut de 198.803, elle n'augmenta que de 40.411 entre 1890 et 1900 et diminua de 351.597 de 1900 à 1910, de sorte qu'en 1910, elle était inférieure de 112.383 à ce qu'elle avait été 30 ans auparavant (malgré l'augmentation générale de la population pendant ces 30 ans : 4.392.597 âmes). Si par suite la Hongrie avait pu rester telle qu'elle était, le nombre des habitants ne sachant pas le hongrois aurait décru graduellement.

Pour prouver que cette large diffusion de la langue hongroise avait des bases bien naturelles, il suffit de rappeler les directions déjà mentionnées de la migration intérieure et le fait que dans les villes vers lesquelles elle tendait le plus, 88,1 % de la population parlaient le hongrois. La connaissance de la langue hongroise devait donc se répandre au moins dans la même mesure que les villes attiraient les populations rurales. Les données ci-après prouvent combien ces migrations intérieures résultant nécessairement de la vie économique, ont eu de l'effet sur l'extension de la langue hongroise. Tandis que, d'après le recensement de 1900, parmi la population masculine non-hongroise née entre 1871 et 1880 (laquelle avait 20 à 29 ans au moment du recensement), 28,9 % parlaient le hongrois, en 1910, dans la même population, qui avait 10 ans de plus à cette époque, cette proportion s'élevait à 35,9 %. Donc, parmi les membres de ce groupe d'âge qui avaient suivi leurs classes depuis longtemps déjà, 7,0 % ont appris entre temps le hongrois, dans la vie, au régiment, par suite de leur

émigration dans les villes, dans les métiers industriels, etc. On voit donc que l'extension de la langue hongroise fut un processus naturel amené non pas par des mesures arbitraires, qui auraient imposé cette langue à tout prix, mais par la vie économique, l'école n'en fournissant que la base.

Il ressort de ce qui précède que la faiblesse de la majorité numérique des Hongrois était compensée, pour une grande part, par l'extension de la langue hongroise ; elle était encore plus compensée par la grande supériorité économique et de culture qui assurait aux Hongrois un rôle prépondérant.

Pour prouver la supériorité intellectuelle de l'élément hongrois, citons en premier lieu les données relatives à la population sachant lire et écrire. Tandis que dans la population hongroise de plus de 6 ans 79,3 % savaient lire et écrire, cette proportion n'était que de 56,0 % pour les nationalités, au même âge. La seule nationalité qui dépassait à cet égard les Magyars, était l'élément allemand (82,4 %) ; parmi les Croates (en ne considérant que la population de plus de 6 ans) 73,9 % savaient lire et écrire ; parmi les Slovaques, 69,7 % ; parmi les Serbes, 59,8 % ; parmi les Roumains, seulement 33,1 % ; parmi les Ruthènes, 27,3 %. Mais comme au point de vue de l'instruction le pourcentage des Magyars instruits augmentait beaucoup plus rapidement que celui des Allemands, il est probablement égal aujourd'hui à celui de l'élément allemand dans le territoire de la Hongrie ancienne. Alors qu'en 1880, ce pourcentage des Allemands instruits, sur la base de leur proportion à la population totale, était encore de 12,3 % supérieur à celui des Magyars, il ne le dépassait que de 9,4 % en 1890, de 6,9 % en 1900 et seulement de 3,6 % en 1910.

Ainsi l'élément vraiment cultivé n'était représenté en Hongrie que par les Hongrois et par les Allemands. Parmi eux près de 80 % savaient lire et écrire (exactement 79,8 %) ; dans les populations d'autre langue maternelle, 48,1 % seulement. En nombres absolus, parmi les Hongrois et les Allemands 8.020.267 personnes savaient lire et

écrire, et parmi les autres nationalités 2.601.153, ce qui explique à soi seul la suprématie naturelle exercée, sur tous les terrains, par les Hongrois et par l'élément allemand.

Cette supériorité de culture de l'élément magyar se manifestait dans toutes les parties du pays et dans presque tous les comitats. Il en était ainsi surtout dans l'Est, habité par des Roumains, et des Ruthènes, très inférieurs en culture. Par exemple, sur la rive gauche de la Tisza, où 47,7 % de la population totale (y compris les enfants de moins de 6 ans) savaient lire et écrire, la proportion était de 63,1 % pour les Hongrois et de 22,0 % seulement pour les non-Hongrois. Il en était de même dans la Transylvanie : 42,8 % de la population totale y savaient lire et écrire ; parmi les Hongrois 59,9 % ; parmi les non-Hongrois 33,9 % seulement. Comme la proportion de l'élément hongrois au point de vue de la culture générale était bien supérieure à celle des nationalités non-magyares, les Hongrois avaient naturellement parmi les personnes sachant lire et écrire, une proportion qui dépassait également leur proportion numérique. Tandis qu'il n'y avait que 54,5 % de Hongrois dans la population totale, leur proportion se montait à 63 % parmi les habitants sachant lire et écrire, alors que parmi les Roumains qui étaient après les Hongrois la nationalité la plus forte, cette proportion des éléments instruits n'atteignait que 7,8 %. Ce qui revient à dire que si le nombre des Hongrois ne dépassait que de près de 3 fois $1/2$ celui des Roumains, parmi les habitants sachant lire et écrire il était supérieur de plus de 8 fois à celui des Roumains. Dans la population sachant lire et écrire, l'élément magyar prédominait à tel point qu'à cet égard, sur les sept parties du pays, il était en majorité absolue ou au moins relative dans six d'entre elles (dans la septième, sur la rive gauche du Danube, il formait 36,3 % de la population sachant lire et écrire, et les Slovaques, 54,9 %). Si l'on compte les Allemands avec les Magyars, le contraste est naturellement bien plus marqué encore.

On a objecté quelquefois que si l'instruction primaire était si faible parmi les nationalités non-magyares, c'est que

les Magyars entravaient leur développement culturel. Le fait que sous ce rapport la proportion des Allemands dépassait même celle des Hongrois et que d'autre part le degré de culture différait considérablement selon les autres nationalités, réfute d'une façon frappante cette objection. N'est-il pas frappant de remarquer que c'étaient justement les nationalités appartenant aux deux Eglises grecques, les Serbes, les Roumains (orthodoxes) et les Ruthènes (uniates), qui avaient le niveau de culture le plus bas ? On sait que l'instruction primaire était autrefois exclusivement donnée par les confessions ; ce sont elles qui l'assurèrent en majeure partie jusqu'aux temps les plus récents ; s'il y eut donc des nationalités arriérées, la responsabilité en incombe surtout aux deux confessions grecques qui se souciaient peu du développement de la culture et non à l'Etat hongrois qui, ces derniers temps, s'efforçait, au prix de grands sacrifices, de combler les lacunes à cet égard.

Si l'on considère les degrés moyen et supérieur de l'instruction, la supériorité de l'élément magyar saute aux yeux davantage encore. Sur la population ayant fait quatre classes d'école secondaire, il y avait 83,1 % de Magyars, 9,7 % d'Allemands et seulement 4,3 % de Roumains ; sur la population ayant fait toutes les classes d'école moyenne, 84,5 % de Magyars, 7,8 % d'Allemands, 4,0 % de Roumains ; la proportion des autres nationalités était tout à fait insignifiante. Pour ces deux catégories, les Magyars étaient en grande majorité absolue dans toutes les parties du pays, et (à l'exception de quelques comitats transylvains de population saxonne) dans presque tous les comitats. Il en était de même en Transylvanie (où parmi les habitants sachant seulement lire et écrire, il y avait également bien plus de Magyars que de Roumains) ; parmi les habitants ayant fait quatre classes d'école moyenne, la proportion des Hongrois y était de 65,0 % et celle des Roumains, de 15,6 % seulement ; à cet égard la proportion des Allemands (Saxons) était aussi plus favorable que celle des Roumains. La répartition par nationalité de la population ayant fait huit classes d'école moyenne y était analogue : 63,9 % de Hongrois, 17 % d'Allemands, 18,2 % de Roumains. Ces données sont

confirmées par les chiffres provenant non pas du recensement de la population, mais des relevés annuels des établissements d'enseignement secondaire ; par exemple, dans la dernière année scolaire d'avant-guerre (1913-1914), sur le total des élèves (77.763) fréquentant les gymnases et les écoles dites « réales », 82,6 % étaient de langue maternelle hongroise ; 7,3 %, Allemands ; 5,6 %, Roumains ; 2,1 % Slovaques ; 1,5 %, Serbes.

Nous avons entendu formuler à plusieurs reprises cette accusation qu'au cours des recensements et des autres enquêtes statistiques, les autorités auraient exercé une certaine pression sur les habitants dépendant du Gouvernement pour augmenter le nombre des Hongrois. La fragilité de cette accusation ressort du fait que les données relatives aux élèves des écoles secondaires et à la répartition par nationalité des personnes ayant fait l'école secondaire concordaient presque complètement. Or, si pour la statistique des élèves d'école moyenne, il pouvait peut-être arriver çà et là, dans les régions à majorité non-hongroise, que le professeur chargé de recueillir les données les changeât à l'avantage de l'élément hongrois, il n'en pouvait pas être question lors du recensement des habitants ayant fait l'école secondaire, car c'étaient ceux-ci, et non pas les agents recenseurs, qui inscrivaient leur langue maternelle sur les feuilles du recensement. C'étaient les sentiments qui étaient décisifs à cet égard, et non pas la dépendance de l'Etat ; cela ressort d'une façon éclatante du fait que même parmi les employés d'Etat, il y en avait plusieurs qui déclaraient avoir pour langue maternelle une langue autre que le hongrois. En revanche, dans beaucoup de groupes de professions ne dépendant pas de l'Etat, les personnes de langue maternelle hongroise étaient en grande majorité *même dans les régions non-hongroises*. Par exemple, sur les 4.669 instituteurs d'écoles primaires communales, 3.960 se déclaraient hongrois ; sur les 10.228 instituteurs d'écoles de caractère catholique romain, 9.690 ; même sur les 2.190 instituteurs d'écoles confessionnelles de caractère luthérien, 1.268 se déclaraient Hongrois (709 Allemands, et 213 Slovaques). Des 1905 instituteurs des écoles de caractère uniate, 788 étaient

de langue maternelle hongroise (plus de 40 %), quoique la proportion des Hongrois ne fût que de 15,2 % dans cette confession. Là où dans le sein d'une confession, il y avait des nationalités proches en sentiment des Hongrois — comme parmi les catholiques romains et les luthériens, les Allemands et les Slovaques, et parmi les uniates, les Ruthènes, — les personnes instruites s'y considéraient pour une bonne part comme hongroises au point de vue de la langue, sans qu'aucune pression eût été exercée sur elles. S'il avait été possible d'exercer une pression à cet égard au cours des recensements et des autres relèvements, les personnes instruites des autres nationalités (Roumains, Serbes, Saxons de Transylvanie) auraient pu être inscrites aussi comme hongroises : or il n'en était rien. Du reste, les Saxons de Transylvanie qui ont une haute culture remontant au xiii^e siècle et dont le développement national a toujours été assuré en Hongrie, ne se sont magyarisés que très rarement. Il en était de même chez les Roumains et les Serbes pour les personnes instruites, mais ce n'est pas le degré élevé de leur culture qui les préservait de l'assimilation, c'est avant tout leur appartenance aux Eglises orthodoxes, qui les éloignait dans une certaine mesure de la culture occidentale.

On constate donc une certaine régularité dans l'assimilation des habitants non-magyars ; l'élément hongrois ne gagnait du terrain qu'au milieu de certaines nationalités, et même parmi celles-ci, seule une partie des personnes émigrées dans les centres intellectuels et économiques se magyarisaient. La cause de la magyarisation résidait, chez les personnes instruites, dans l'attrait de la culture hongroise et les liens séculaires de sentiments et de sang ; dans les autres classes, elle a été amenée plutôt par des nécessités économiques. Comme c'étaient les Allemands qui étaient le plus exposés à ces influences, parce que vivant disséminés et dans les villes, il est naturel que cette assimilation se soit produite surtout chez eux. Mais la magyarisation était forte aussi parmi les Slovaques ; en effet, bien qu'ils constituassent des blocs compacts dans le Nord de la Hongrie, beaucoup émigraient de là en groupes plus ou moins nombreux dans

l'*Alföld* pour s'y établir dans les villes et dans les régions industrielles où ils se fondaient bientôt complètement dans l'élément magyar. La situation était analogue pour les Ruthènes, qui d'ailleurs, au point de vue des sentiments et même de la langue, s'attachaient davantage aux Hongrois que les autres nationalités. Aussi, il arrivait, même dans les territoires de langue purement ruthène, qu'encouragés par leurs prêtres ou leurs instituteurs, des Ruthènes parlant magyar eurent déclaré en masse avoir le hongrois pour langue maternelle. Cependant les Hongrois n'ont fait presque aucune conquête à cet égard parmi les Roumains et les Serbes, dont les classes instruites, ainsi que la plupart de ceux d'entre eux qui s'établissaient dans les villes, gardaient le plus souvent leur langue maternelle, même s'ils avaient une éducation purement hongroise. Si malgré cela le pourcentage de l'élément hongrois a augmenté çà et là dans les régions roumaines et serbes, cela ne peut être expliqué que par l'accroissement naturel plus considérable des Hongrois et, éventuellement, par quelque immigration hongroise dans le Midi, et seulement pour une très petite part par l'assimilation aux Magyars.

Des intellectuels (300.706), 82,3 % déclaraient avoir pour langue maternelle le magyar et appartenir par suite, même au point de vue de la langue, au groupe magyar, ce qui fournissait indubitablement une base légitime au rôle politique dirigeant de l'élément hongrois. Parmi les intellectuels, les Allemands figuraient pour 8,6 % ; les Roumains seulement pour 4,3 % ; les Slovaques, seulement pour 1,5 %. Le fait que l'Etat n'exerçait aucune pression pour y augmenter l'élément hongrois ressort, en outre des données citées plus haut, de cet autre fait que parmi les intellectuels des branches économiques (employés d'industrie, de commerce, de communication) où les nationalités ne connaissaient aucun obstacle ni réel, ni imaginaire, pour déclarer librement leur langue maternelle, *la proportion des Hongrois était encore plus élevée (84,5 %) que dans les services publics (Administration, Justice, enseignement, etc.)*, où le pouvoir et l'influence étaient, pour la plupart des cas, dans les mains de l'Etat et des autres autorités publiques.

La grande supériorité de culture de l'élément magyar ressort également du fait que, des 1.892 journaux parus en 1914, 1.522 (80,4 %) étaient hongrois ; 83 (4,4 %) de langue mixte (hongrois et une autre langue) ; 156 (8,3 %) de langue allemande ; 131 seulement (6,9 %) paraissaient en d'autres langues, bien que les minorités aient pu développer librement leur vie intellectuelle.

Outre sa supériorité numérique et culturelle, l'élément hongrois avait aussi l'avantage de représenter sur le terrain économique, vis-à-vis des nationalités allogènes, une proportion dépassant de beaucoup sa proportion numérique, ce qui tenait, en partie, précisément à sa situation centrale et à la formation historique de cette situation. Tandis que les Hongrois habitaient le centre du pays, notamment l'*Alföld*, la région la plus fertile, et la plantureuse Transdanubie jouissant d'un climat favorable, la grande majorité des nationalités allogènes étaient établies dans les régions montagneuses moins fertiles. Or, la source la plus ancienne du bien-être, de la fortune et du développement économique est la terre, surtout la terre fertile, et les Hongrois possédaient dans une proportion dépassant leur proportion numérique, les terres qui représentent la force économique la plus grande, tant au point de vue de la qualité que de l'étendue. D'après des calculs assez dignes de confiance, parmi les terres de la Hongrie proprement dite, 59,9 % étaient aux mains des Hongrois et 40,1 % appartenaient aux nationalités. Ce pourcentage n'est pas très favorable aux Hongrois, si on le compare à leur proportion numérique (54,5 %), mais les propriétés rurales qu'ils possédaient, — des terres labourables pour la plupart — se trouvaient dans les régions les plus fertiles, et celles qu'ils avaient dans les provinces montagneuses (en général des grandes et des moyennes propriétés) étaient bien plus rémunératrices, donc d'une valeur plus élevée, tandis que les terres appartenant aux nationalités, abstraction faite de celles du Sud de la Haute-Hongrie occidentale, étaient bien moins fertiles et pour la plupart, non des terres arables, mais des forêts et des pâturages. Si donc l'on prend en considération tout ceci, on peut affirmer qu'avant la guerre, au

moins 70 % de la valeur des propriétés foncières du pays appartenait à des Hongrois ; sur le restant, 10 ou 12 % à des Allemands et 18 % seulement aux autres nationalités. Mais si l'on ne considère que les données brutes, on voit que dans toutes les sept régions du pays, c'étaient les Hongrois qui avaient le plus grand pourcentage de propriétés. Outre les régions à majorité hongroise, ils avaient sur la rive gauche du Danube 47,9 % des terres et les Slovaques 41,9 % seulement ; dans l'angle de la Tisza et du Maros, c'étaient également les Hongrois qui avaient relativement le plus de terres (37,2 %) et les Roumains 31,2 % seulement ; en Transylvanie où les Roumains formaient la majorité absolue de la population, les Hongrois possédaient 45,9 % des terres et les Roumains 44,3 % seulement.

Cette situation était le résultat d'un développement historique. Avant 1848, seule la noblesse avait des propriétés foncières : lors de l'abolition du servage, une partie seulement des propriétés nobiliaires passa entre les mains des paysans (dans les régions à nationalités, pour la plupart entre les mains des paysans non-magyars). Les moyennes et grandes propriétés continuaient à appartenir à la noblesse terrienne, qui était hongroise pour les 9/10 ; les nobles d'origine étrangère s'étaient magyarisés pour la plupart. Les grandes et moyennes propriétés des nobles qui s'étaient appauvris depuis lors furent achetées en partie par des paysans hongrois et non-hongrois, en partie par des bourgeois enrichis, et surtout par des Juifs ; la grande majorité des nouveaux propriétaires étaient des Hongrois, et la plupart des autres le sont également devenus par suite de leur entrée dans la classe des propriétaires fonciers, de leur progrès intellectuel et de leur assimilation aux traditions et aux coutumes des nobles anciens. En 1910, les propriétaires de langue maternelle hongroise formaient les 91,3 % des grands propriétaires (au-dessus de 1.000 arpents cadastraux), 80,4 % des moyens propriétaires de 200 à 1.000 arpents et même 62,6 % des moyens propriétaires de 100 à 200 arpents. Quant à la proportion des autres nationalités, seule celle des Allemands était notable : 5,9 % pour les propriétés de 1.000 arpents et au-dessus ; 9,7 % pour les propriétés de 200 à 1.000 arpents ;

15,9 % pour celles de 100 à 200 arpents. On voit donc que la classe des moyens et grands propriétaires était presque exclusivement hongroise ou allemande, et que les autres nationalités n'y comptaient guère.

En revanche, nous ne devons pas passer sous silence le fait que dans les catégories de propriétaires de moins de 100 arpents, les Hongrois n'étaient représentés conformément à leur proportion numérique que dans celles de 50 à 100 arpents, et que parmi les paysans propriétaires (46,7 % parmi les paysans propriétaires de 20 à 50 arpents ; 40,2 % parmi ceux de 10 à 20 arpents ; 36,9 % seulement parmi ceux de 5 à 10 arpents), ils avaient une proportion bien inférieure à leur proportion générale. Ces chiffres montrent clairement qu'au point de vue de la possession des propriétés, la situation des paysans hongrois était inférieure à celle des paysans des autres nationalités. Cela ressort encore davantage des chiffres relatifs à la répartition par nationalités des paysans propriétaires ou fermiers. D'après ces chiffres, parmi les paysans croates, 22,6 % n'avaient pas de propriété rurale ; parmi les paysans ruthènes, 23,7 % ; parmi les paysans allemands, 28,5 % ; parmi les paysans roumains, 31,5 % ; parmi les paysans slovaques, 33,6 % et parmi les paysans serbes, 41,9 % ; tandis que parmi les paysans hongrois, 48,4 % étaient domestiques ou journaliers n'ayant ni propriété, ni ferme. Quoique au point de vue social, cette situation ne fût point favorable, elle avait toutefois son avantage au point de vue national. Comme nous l'avons dit plus haut, les paysans hongrois sans terre émigraient en partie dans la Hongrie méridionale et dans la Slavonie où ils achetaient, avec le temps, grâce à leurs économies, de la terre aux paysans croates, serbes et roumains moins travailleurs, moins adroits et moins développés, ou bien ils s'embauchaient dans les mines et les établissements de grande industrie créés dans les régions à nationalités, jetant ainsi, en dehors du territoire de langue hongroise, les bases d'îlots et de villes magyares. La magyarisation rapide de la grande majorité de la population urbaine était due en premier lieu au grand nombre de paysans hongrois sans-terre immigrés, et comme ceux-ci s'accroissaient bien plus vite que les paysans pro-

priétaires des nationalités, ils constituaient un réservoir inépuisable pour le développement des villes.

C'est le même processus qui explique pour une bonne part, pourquoi la proportion des Hongrois dans les professions commerciales et industrielles dépassait leur proportion dans l'ensemble du pays. En 1910, 65,1 % de la population industrielle et commerçante étaient de langue maternelle hongroise, contre 59,7 % en 1900 ; en 10 ans l'augmentation a donc été de 5,4 %, bien que, pour la moyenne du pays, dans la population active la proportion des Hongrois ne se soit élevée que de 4,3 %. Et comme les Allemands formaient 15,2 % de la population active commerçante et industrielle, les deux éléments les plus cultivés, les Hongrois et les Allemands, ne représentaient pas moins de 80,3 % de ce groupe de professions si important au point de vue de l'économie nationale. Dans les branches d'industrie et de commerce, les Hongrois n'avaient une proportion inférieure à leur proportion générale que dans l'industrie minière (45,9 %), ce qui s'explique par le fait que la plupart des mines se trouvaient dans des régions de langue non-hongroise. Mais c'est justement dans l'industrie minière qu'ils ont gagné le plus de terrain (en 1900 ils n'y étaient encore que 33,8 %). Dans les autres industries ils représentaient 62,8 % ; dans le commerce 71,4 % ; dans les voies de communication encore plus : 79,2 %.

Tandis que la terre permet de vivre tranquille, les professions industrielles et commerciales offrent, non seulement aux individus, mais aussi aux nations, la possibilité de faire fortune. Les Hongrois avaient donc, outre l'avantage de posséder des terres supérieures en étendue et en qualité à celles des nationalités, celui de jouer un rôle prédominant dans les professions commerciales et industrielles qui assurent la force économique, ce qui est aussi la base du pouvoir politique.

Mais la proportion des Hongrois dans le commerce et l'industrie ne montre pas encore assez leur force économique. Parmi les industriels et commerçants indépendants, il y avait un peu moins de Hongrois que parmi le personnel auxiliaire de ces branches (abstraction faite des employés dont

76 ou 79 % étaient Hongrois), mais ce n'était dû qu'au fait que les apprentis d'industrie et de commerce se recrutèrent surtout parmi les Hongrois, et que les nouvelles générations industrielles et commerciales se magyarisaient rapidement. Par contre, les usines qui représentent la plus grande force économique, appartenaient, pour la plupart, à des Hongrois. Au recensement de 1910, sur 2.863 fabricants et propriétaires d'établissements de grande industrie, 2.215 (77,4 %) déclaraient avoir le hongrois pour langue maternelle, et 2.698 (94,2 %) savaient le hongrois. Cette dernière donnée montre combien la connaissance de la langue hongroise était indispensable dans la vie économique ; ajoutons que le hongrois était parlé par 89,5 % des habitants de profession commerciale et par 91 % des personnes employées dans les voies de communication.

Les établissements industriels et commerciaux appartenant à des Sociétés anonymes avaient un caractère encore plus hongrois que les établissements manufacturiers individuels : en 1915 parmi eux (1.348), non moins de 1.313 (97,4 %) étaient de caractère hongrois. Sur l'avoir total (4.286 millions de couronnes) de ces Sociétés anonymes, 4.259 millions (99,5 %) revenaient aux sociétés de caractère hongrois. La production manufacturière était presque exclusivement assurée par l'élément hongrois ; il est donc naturel que celui-ci eût un rapport de puissance économique bien supérieur à sa force numérique.

Mais c'est dans les établissements de crédit que la supériorité économique des Hongrois sautait le plus aux yeux ; en 1915, sur les 1.789 banques, caisses d'épargne et établissements de crédit foncier en activité, 1.468 (82,1 %) étaient de caractère hongrois. Le rôle des Hongrois y était encore plus grand si l'on considère les capitaux. Sur la totalité des capitaux (14.438 millions de couronnes) des établissements mentionnés, il revenait 13.603 millions (94,2 %) aux établissements de crédit hongrois ; 495 millions (3,4 %) aux Allemands et 340 millions seulement (2,4 %) aux établissements de crédit des autres nationalités. Ce n'est pas seulement au point de vue du nombre que les établissements de crédit hongrois prédominaient ; en moyenne leurs capi-

taux étaient aussi bien supérieurs aux autres (en moyenne 9.267.000 couronnes par établissement, contre 2.601.000 couronnes aux établissements de crédit non-hongrois).

Il en était de même pour les Coopératives de crédit. En 1915, il y en avait 2.984 en Hongrie, dont 2.574 (86,3 %) de caractère hongrois ; sur la totalité de leurs capitaux (1.052 millions de couronnes), il revenait 964 millions (91,6 %) aux Coopératives hongroises de crédit. La force moyenne de capital de ces dernières était de 375.000 couronnes ; celle des Coopératives de crédit des nationalités de 215.000 couronnes seulement ; parmi celles-ci, les Allemands occupaient la première place (271 Coopératives de crédit avec un capital total de 68 millions de couronnes) ; les autres minorités n'avaient que 139 Coopératives de ce genre, avec un capital total ne dépassant pas 20 millions de couronnes.

Ainsi, sur tous les terrains de la vie économique, la force économique des Hongrois dépassait de beaucoup celle des minorités. On peut en inférer à coup sûr que la majeure partie de la fortune nationale était entre les mains des Hongrois ; venait ensuite l'élément allemand, dont la force économique était supérieure à celle de toutes les autres nationalités.

La statistique des impôts fournit également quelques renseignements sur la situation matérielle et la force économique des Hongrois et des nationalités (nous ne disposons cependant de ces données que pour 1904). Les Hongrois payaient 62,1 % des contributions directes (103 millions de couronnes) ; les Allemands, 16,3 % ; les autres nationalités 21,6 % seulement. A vrai dire, les Hongrois en payaient encore bien davantage, car l'impôt des entreprises astreintes à des comptes publics (8,9 millions de couronnes), payé presque exclusivement par des établissements hongrois, n'était pas compris dans les contributions directes, ni la taxe supplémentaire sur le revenu général (30 millions de couronnes), établie principalement sur la base des impôts payés en majeure partie par les Hongrois et tout au plus par les Allemands ; si l'on tient compte de ces deux espèces d'impôt, on voit que les Hongrois payaient 67 ou 68 %

des impôts et les Allemands, environ 18 %. Et comme, depuis 1904, la participation des Hongrois a augmenté automatiquement avec l'accroissement de leur proportion, on peut affirmer que dans les dernières années, ils payaient 70 ou 72 % des impôts et les Allemands, 18 % (au total 88 ou 90 %), tandis que les autres nationalités ne contribuaient qu'à raison de 10 à 12 % aux dépenses de l'Etat.

Ces données suffiront, je pense, à prouver que les Hongrois étaient à bon droit l'élément dirigeant de la Hongrie d'avant le Traité de Trianon ; ils y étaient appelés non seulement par leur majorité numérique, mais aussi par leur supériorité de culture et par leur prépondérance économique.

(Office Central de Statistique de Hongrie, Budapest).

ALAJOS KOVÁCS.

LE JOURNAL DU PRINCE PAUL ESTERHÁZY SUR SON SÉJOUR EN FRANCE EN 1814

Le prince Paul ESTERHÁZY (1786-1866), issu d'une des plus grandes familles de l'aristocratie hongroise, le futur Ambassadeur d'Autriche à Londres, ministre des Affaires étrangères dans le premier Ministère constitutionnel hongrois (1848), présidé par le Comte Lajos BATHYÁNY, débuta dans la carrière diplomatique à l'âge de vingt ans. Il voyageait en Suisse quand NAPOLÉON entreprit sa campagne d'Autriche de 1805. Comme il se hâtait de rentrer dans son pays, où il voulait s'engager, les victoires françaises mirent fin à la lutte. Tout imbu des principes de la littérature antirévolutionnaire dont l'Angleterre était le foyer, le jeune aristocrate hongrois voyait dans la lutte contre Napoléon le salut de la civilisation européenne, et comprenant que, de longtemps, on ne pourrait songer à la guerre, ce fut comme diplomate qu'il voulut prendre part à cette lutte. Il fut nommé en 1806 à l'Ambassade d'Autriche de Londres, d'où il passa à celle de Paris après la rupture diplomatique austro-anglaise survenue au commencement de l'année 1808. L'ambassadeur d'Autriche à Paris était alors METTERNICH, avec qui Esterházy se lia intimement. L'année suivante, ils rentraient tous deux en Autriche comme prisonniers des Français, puis, mis en liberté après Wagram, ils prirent part ensemble aux longues et vaines négociations de Magyaróvár. Metternich était déjà ministre des Affaires étrangères, et dans sa politique pacifique, à la fois tenace et circonspecte, il avait à ses côtés son jeune ami hongrois, à qui revint aussi un rôle prééminent dans les fêtes données à l'occasion du mariage de Marie-Louise. Nommé ambassadeur à Dresde en 1810, Esterházy eut l'occasion d'assister directement à la fameuse entrevue

princièrre de 1812, avant le départ de Napoléon pour la Russie. A cette époque il n'approuvait déjà plus sans réserve l'excessive circonspection de Metternich. D'autant moins que sa mère comptait, dans la société aristocratique de Vienne, au nombre des adversaires du ministre et qu'elle était l'amie la plus intime de l'impératrice Maria-Ludovique, l'ennemie jurée de Napoléon. Après la catastrophe de Russie, Metternich, lui aussi, se mit à travailler secrètement contre le conquérant, et ce fut Esterházy qui réussit à percer une brèche dans les rangs de ses alliés allemands. Il amena le roi de Saxe à conclure une alliance avec l'Autriche, qui jouait le rôle de médiatrice armée, et même à se rendre avec sa cour en territoire autrichien, à Prague, malgré les injonctions menaçantes de Napoléon. Mais après les premières victoires françaises de 1813, le roi de Saxe prit peur : il rompit l'alliance avec l'Autriche et se rallia à Napoléon en toute hâte. Dorénavant, Esterházy reste toujours aux côtés de Metternich ; il travaille à la formation de l'alliance européenne contre Napoléon, à la défection des Bava-rois, qui se rangent du côté des Alliés. Il n'avait alors que vingt-sept ans, mais était évidemment le plus intime des collaborateurs de Metternich, qui lui confiait souvent les missions particulièrement délicates. Pendant l'automne de 1813, Esterházy, rappelé par des affaires de famille, quitta Vienne pour quelques semaines ; lorsqu'il rejoignit le quartier général des Alliés, la bataille de Leipzig avait déjà anéanti la Grande Armée, et les Alliés étaient sur les bords du Rhin.

C'est à partir de ce moment que nous sont restées les notes formant le journal du prince Esterházy et qui vont jusqu'à la fin de la grande guerre, jusqu'à la chute de Napoléon ¹. Ce ne sont, malheureusement, que des notes très succinctes, mais elles ne le cèdent pas en valeur aux journaux tenus par les diplomates alliés et qui nous sont demeurés sur cette époque. Ce qui donne à ces notes leur véritable poids, c'est qu'Esterházy se trouvait constamment au quartier général

1. Ce journal fait partie des Archives des princes Esterházy. Le prince Paul Esterházy a bien voulu en autoriser la publication.

de la politique des alliés et jouissait de l'entière confiance de Metternich, qui y jouait le rôle dominant. L'histoire diplomatique de ces quelques mois a été traitée par August FOURNIER dans son ouvrage sur les pourparlers de paix de Châtillon¹. Il y publie les journaux de HARDENBERG, le chancelier de Prusse, et de FLORET, diplomate autrichien attaché à Stadion, mais ces journaux, n'étant eux-mêmes que de courtes notes, peuvent être utilement complétés par celui d'Esterházy.

Le trait le plus frappant dans ce journal, c'est que les péripéties de la lutte contre Napoléon passent pour ainsi dire à l'arrière-plan, après le récit des querelles intestines entre les Alliés. On voit là se dégager de plus en plus nettement une des tendances de la politique autrichienne : celle de sauver le gendre de l'empereur François. Metternich représentait cette tendance avec tant de conséquence et tant d'énergie que, si la dynastie napoléonienne ne put se maintenir, on n'en doit accuser que la témérité de Napoléon lui-même. Nous dirons plus : ce fut peut-être la politique pacifiste de Metternich qui causa la perte de l'empereur. Celui-ci était informé des efforts autrichiens, il était informé des querelles qui divisaient les Alliés, et c'est pourquoi il ne voulait pas croire que sa puissance pût être définitivement anéantie. Il est hors de doute que la politique de Metternich s'inspirait également de considérations plus personnelles que ne semble l'indiquer le nouvel ouvrage de M. SRBIK², suivant lequel Metternich ne voulait pas laisser les choses aller trop loin, de peur que, par la défaite complète de la France, l'équilibre européen ne se trouvât renversé de nouveau, et que le rôle de Napoléon ne fût repris par une autre puissance. Car les Alliés s'accordaient tous sur ce point qu'il fallait laisser intacte l'ancienne puissance française, telle qu'elle était au temps des rois. C'était donc à Marie-Louise que songeait Metternich en voulant sauver Napoléon, plutôt qu'à la politique de l'équilibre européen. N'avait-il pas, jusque là, proclamé sans cesse qu'avec Napoléon il était impos-

1. August Fournier, *Der Kongress von Châtillon*. Wien, 1900.

2. Heinrich Ritter v. Srbik, *Metternich. Der Staatsmann und der Mensch*. München, 1925.

sible de vivre en paix, que son pouvoir était un pouvoir destructeur, et qui s'anéantirait de soi-même ? Et le voilà maintenant qui lutte contre ses propres alliés et qui met tout en œuvre pour maintenir, dans son système d'équilibre, ce « pouvoir destructeur ».

Il s'en suivit entre le tzar et Metternich un différend empreint d'une véritable haine. Le tzar aurait voulu marcher tout droit sur Paris pour détrôner Napoléon ; Metternich aurait voulu traîner les choses en longueur, afin de pouvoir amener Napoléon à conclure lui-même la paix et à consentir aux sacrifices nécessaires.

Tous deux — le tzar aussi bien que Metternich — intrigèrent avec acharnement, rusant à l'envi, et derrière le dos l'un de l'autre. Plusieurs fois Metternich réussit, avec l'appui du Ministre des Affaires étrangères anglais, CASTLE-REAGH, à amener le tzar à se résigner à des conditions sur la base desquelles la paix aurait pu être conclue sans retard. Mais le tzar s'efforça de se tirer d'embarras d'abord en poussant rapidement en avant ses troupes, avec celles des Prussiens et cela à l'insu du prince SCHWARZENBERG, commandant en chef des armées alliées, puis en entravant sous toutes sortes de prétextes les pourparlers qui se poursuivaient à Châtillon. De son côté, Metternich travaillait à arrêter les opérations militaires, afin de gagner du temps jusqu'à la conclusion de ces pourparlers ; le fait que le commandant en chef était un général autrichien était tout à son avantage.

Le journal d'Esterházy montre avec quelle mauvaise humeur le quartier général autrichien suivait la marche du tzar, bien éloigné qu'il était de se réjouir de l'avance et des victoires des troupes russo-prussiennes. Il donne de nouveaux détails sur les efforts de Metternich pour hâter les pourparlers de paix et pour amener les Français, par tous les moyens, à souscrire aux conditions avant qu'il ne fût trop tard. L'un des chapitres les plus intéressants du journal d'Esterházy est le récit de sa mission à Châtillon. Vers la mi-février, Napoléon remporta une série de victoires sur les troupes russo-prussiennes — qui, cette fois encore, avaient poussé de l'avant sans attendre leurs alliés, — et enclin tout d'abord à accepter la paix qui lui était offerte, il ne voulut plus en

entendre parler. Metternich se vit donc contraint de consentir à une vigoureuse marche en avant et aussi à ce que, au cas où Napoléon s'obstinerait dans sa résistance, on l'abandonnât entièrement et que la question de la dynastie fût laissée à la décision de la nation française. Au commencement de mars, il envoya le prince Esterházy à Châtillon, auprès de CAULAINCOURT, duc de VICENCE, ministre des affaires étrangères de Napoléon, afin de convaincre celui-ci de la nécessité où il se trouvait de conclure la paix. De cette mémorable mission, nous n'avions guère connaissance que par les rapports de Caulaincourt. Le ministre des affaires étrangères de Napoléon reconnaissait depuis longtemps l'étendue du danger et mettait tout en œuvre pour amener l'empereur à conclure la paix. Il dépeint aussi en termes tragiques, devant Napoléon, l'importance de la mission dont est chargé Esterházy. C'est un sérieux, un ultime avertissement de la part d'une puissance bien disposée à son égard, mais un appel qui ne comporte pas de marchandage. Le journal d'Esterházy semble prouver que le duc de Vicence fit à son maître un rapport fidèle ; il nous montre aussi qu'en faisant cette démarche Metternich ne se proposait pas seulement de menacer Napoléon : il voulait aussi rechercher, par les soins d'Esterházy, les obstacles qui d'un côté ou de l'autre s'opposaient aux progrès des pourparlers. C'est pourquoi Esterházy observa attentivement ce qui se passait autour de lui à Châtillon et se procura des informations confidentielles sur l'attitude des délégués de la Russie, de l'Angleterre et de la Prusse et même du délégué autrichien. Car Metternich savait que parmi ces derniers bien peu désiraient sincèrement la paix, et probablement STADION, qui représentait l'Autriche, aussi peu que les autres ; aussi avait-il envoyé déjà à Châtillon un diplomate autrichien d'un rang subalterne, le chevalier FLORET, afin de se mettre directement en contact avec Caulaincourt derrière le dos de Stadion ; Floret se plaignit même à Esterházy du rôle délicat qui lui était imparti. Esterházy note aussi les plaintes de Caulaincourt, qui rencontrent chez lui une pleine compréhension et même une certaine sympathie. Il n'est pas vrai qu'Esterházy ait repoussé toute observation portant sur l'objet des pourparlers et ce fut même lui

qui, évidemment avec le consentement de Metternich, demanda à Caulaincourt de désigner, dans les conditions de la paix, les points dans lesquels il voyait les plus grands obstacles à un accord.

Dans l'esprit de Metternich, la mission d'Esterházy n'était pas une dernière démarche; après le départ de ce dernier, il écrivit plusieurs fois à Caulaincourt, à titre privé, pour le presser de rétablir l'entente entre l'Autriche et Napoléon. Mais les événements se précipitaient. Les Alliés réussirent à prendre de flanc Napoléon et à la fin de mars ils s'emparaient de Paris. La Cour impériale autrichienne, ne voulant pas participer à l'entrée triomphale des Alliés, se retira à Dijon. C'est de là qu'à la nouvelle de la déchéance de Napoléon, Metternich se hâta de se rendre à Paris, précédé de quelques heures par le prince Esterházy qu'il y avait envoyé. A Paris même, son premier soin fut de rassurer son souverain sur le sort de Marie-Louise. Celle-ci, assez mal informée au sujet de ces événements tragiques, résidait alors à Blois, qu'elle quitta ensuite pour Orléans.

Pendant que se décidait le sort de Napoléon, une lutte s'engageait autour d'elle; son époux et la famille de celui-ci voulait empêcher qu'elle ne subît l'influence autrichienne, tandis que l'empereur François désirait voir sa fille auprès de lui. De Paris, Metternich envoya Esterházy à Orléans, afin de soustraire Marie-Louise à son entourage, composé de fidèles de Napoléon. Le journal parle aussi de cette mission; la correspondance d'Esterházy avec sa famille nous apprend qu'il jugeait lui-même sa mission très délicate et le succès fort douteux. Une de ses notes laisse entendre que du côté autrichien on avait déjà tout mis en œuvre pour la conversion de Marie-Louise. Esterházy raconte en effet que M. DE SAINT-AIGNAN, attaché à la suite de cette princesse, s'était chargé de lui faire croire qu'il avait reçu de Napoléon des instructions secrètes, en vertu desquelles Marie-Louise cessa effectivement de résister; le jour même, ils réussirent à quitter Orléans, évitant ainsi les deux bataillons que Napoléon venait précisément d'y envoyer pour délivrer Marie-Louise. Ainsi donc Esterházy joua aussi un rôle dans le dernier chapitre du mariage de Marie-Louise, après

avoir été, quelques années auparavant, l'un de ceux qui avaient accompagné la nouvelle impératrice jusqu'à la frontière autrichienne, après la cérémonie de Vienne. Après cet épisode, son journal ne contient plus rien d'essentiel. Esterházy joua encore un rôle important au Congrès de Vienne, mais sur cette époque il ne nous est rien resté de son journal. Nommé ambassadeur à Londres après le Congrès, il resta en cette ville près de trente ans. Les événements de 1848 amenèrent un refroidissement entre Metternich et lui, mais dans la suite leurs relations redevinrent aussi intimes que par le passé et ne cessèrent qu'à la mort de Metternich. Ainsi que leur correspondance nous l'apprend, jusque dans l'extrême vieillesse ces deux hommes d'Etat considérèrent l'époque napoléonienne comme leur âge héroïque, dont le souvenir influença aussi leurs conceptions politiques et en détermina la direction¹.

(Université de Budapest).

ISTVÁN HAJNAL.

JOURNAL DU PRINCE PAUL ESTERHÁZY

SÉJOUR DE FRANCFORT

La victoire signalée de Leipzig mena nos armées sur le Rhin. La route jonchée de cadavres et de mourants, le nombre de prisonniers, de canons, d'armes, de caissons de munition, etc. prouvent assez la perte immense que l'ennemi doit avoir éprouvée dans sa retraite qui pouvait donner, à ce que des témoins oculaires assurent, une idée assez juste de celle de l'année 12 de Moscou. Je ne puis me permettre d'énoncer un jugement sur les opérations militaires de cette même retraite, je ne puis cependant point passer sous silence les différentes manières dont elle a

1. Le *Journal* du Prince Esterházy est écrit en français. Nous le publions en général tel quel, respectant même son orthographe capricieuse; nous n'avons corrigé le texte original que là où il fallait rendre lisible un mot estropié, ou restituer un mot ou une syllabe oubliés sous la plume.

été jugée. En remontant à sa source, c'est-à-dire à la journée dernière de Leipzig du 18, *tout* tombe d'accord que le Prince royal de Suède (dont j'aurai occasion de parler plus amplement par la suite) n'a point amené les résultats qui ne pouvaient pas manquer avec une volonté plus décidée d'agir et surtout [en arrivant de quelques heures plus tôt] ¹. Le général Gyulay est également accusé de lenteur et de manque de décision, on dit cependant que c'est à tort. Il n'en a pas moins échappé au ressentiment de l'Empereur Alexandre et du Roi de Prusse. Même le Corps à juste titre si renommé de Blücher n'a point échappé à une certaine critique. Enhardis par les résultats énormes de la bataille même on se croyait en droit d'en attendre une continuation proportionnée. Il paraît sûr qu'on pouvait en obtenir de grands, en envoyant encore le 18 *toutes* les troupes qui n'avaient point dormi sur la route que l'ennemi devait prendre par Weissenfels ; tel était aussi le plan du Maréchal. J'ignore par quel motif il n'a point été exécuté. Tant il est vrai que Napoléon s'est mieux tiré de la position désespérée dans laquelle il s'était placé lui-même, qu'il ne le devait. La bataille de Hanau quoique gagnée par les troupes alliées et aussi honorablement que possible pour la gloire à leurs armes, fut achetée fort cher, et lui assura un passage tranquille et assuré. Le Rhin entre nous est la toile qui tombe et qui marque le premier acte de la grande catastrophe. La première question devant décider en dernier résultat, était de nature... ² longuement délibérée et mûrement pesée, d'autant plus qu'elle est du ressort de la politique bien plus qu'elle ne doit être considérée que comme simple question d'opération militaire. Le but de la guerre était évident jusqu'ici : le joug odieux devait être secoué, l'Allemagne délivrée, le Protectorat aboli, la Prusse relevée, l'Autriche réinstallée dans son ancien lustre, [tels étaient les motifs de cette guerre qu'on peut à juste titre appeler sainte, car tel enthousiasme avec lequel nos ancêtres se réunirent sous les bannières sacrées de la croix pour arracher le tombeau du Sauveur des mains des Infidèles se reproduit à bien plus forte mesure (dès) qu'il agit de reconquérir ce que l'homme a de plus précieux, la liberté et l'honneur] ³ Tels étaient les motifs qui devaient faire flotter les étendards coalisés sur le Rhin. L'intérêt autrichien, russe, anglais, prussien était englobé dans la même question, celui de la *France même* n'y était point essentiellement compromis. Il n'en est pas de même des mesures à prendre par la suite et différentes considérations doivent être prises en mûre délibération. Une des plus essentielles est celle qui touche la nation française dont il faut séparer les intérêts de ceux de son oppresseur.

1. Tous les passages que nous mettons en parenthèses sont biffés au crayon dans le manuscrit.

2. Mot illisible.

3. Effacé à la plume.

Le dernier fait d'armes a été la prise des fortifications de Hochheim, où nos troupes ont déployé leur bravoure habituelle. Plusieurs militaires expérimentés entre autres Meerweld et Gneisenau prétendent qu'on devait profiter du moment (pour) passer sur le champ et prendre Mayence qui n'aurait point résisté à un coup de main aussi peu que Strasbourg où il n'y avait guère au-delà de deux mille conscrits. L'opinion du premier quoique connaissant son métier à fond et ayant en général des connaissances fort étendues, me paraît cependant sujette à caution ; vu son ambition démesurée qui lui fait voir des fautes dans tout plan qui n'est pas le sien, et croire qu'il aurait *mieux* fait quand les autres n'ont que *bien* fait. Il n'en est pas de même de Gneisenau, qui est sans contredit un des militaires les plus distingués des armées réunies ; les hauts faits du corps de Blücher dont il est non seulement le bras droit, mais la tête, parlent assez en sa faveur. Il paraît également avoir conseillé le passage immédiat. Des considérations politiques d'une importance majeure firent suspendre momentanément les opérations militaires. L'Empereur Napoléon avait manifesté des intentions pacifiques au général Meerweld ; on a déclaré qu'on ne pouvait y répondre qu'au Rhin. Cette époque était arrivée, les souverains résolurent de donner à la France une preuve réitérée de leur modération et de la fermeté inébranlable des principes qui les guidaient. Mr. de Saint-Aignan Ministre de France près des maisons ducales de Saxe, se trouvait parmi les prisonniers ; on résolut de le laisser retourner en France et de faire parvenir par son canal les intentions et les vues des augustes puissances sur la possibilité d'une paix. Le Prince Metternich fit donc venir Mr. de Saint-Aignan chez lui où se trouvaient Lord Aberdeen et le Comte Nesselrode et lui dit de déclarer au nom des puissances réunies : qu'elles étaient prêtes à négocier pourvu que l'Empereur Napoléon acceptât d'avance les bases indispensables et préalables : Qui étaient l'affranchissement de l'Allemagne, l'indépendance de la Hollande et de l'Italie, ligne à tirer dans le Piémont pour frontière française. Que l'Angleterre était prête alors à faire de son côté des sacrifices pour ceux que la France serait dans le cas de s'imposer. Lord Aberdeen et Nesselrode témoignèrent leur parfait accord avec ce qui venait d'être énoncé. Mr. de Saint-Aignan rédigea une note verbale sur le sujet de cet entretien et quoiqu'il y avait mis plusieurs nuances à l'avantage des intérêts de la France, il fut résolu de ne point la changer pour ne lui donner aucune forme officielle et la laisser comme rédigée *uniquement* par lui. Il partit de Francfort le 10 novembre. Comme Lord Aberdeen remarqua cependant à son grand étonnement que la note de Saint-Aignan contenait des choses qui n'avaient point été dites, que les nuances étaient bien plus à l'avantage de la France, craignant de s'être compromis, rédigea une note par laquelle il voulut se mettre à couvert en

précisant davantage les points sur lesquels il avait donné son assentiment. Le Prince Metternich en accusant la réception de cette note déclara à Mylord qu'effectivement tel avait (été) le sujet de l'entretien et les sentiments énoncés par lui qui étaient ceux qu'il professait lui-même et qu'ils étaient parfaitement bien énoncés de sa part.

Le Duc de Bassano répondit en date du 16 novembre de Paris, que l'Empereur était prêt d'entrer en négociation, qu'il désira que l'endroit fût Mayence etc. sans dire si on acceptait les bases ou non ? Cette réponse ne répondait aucunement à la question la plus essentielle, l'acceptation des bases. Ce qui fut relevé par un officier du Prince Metternich, auquel Coulaincourt répondit en date du 2 décembre que l'Empereur adhère aux bases générales et sommaires annoncées par Saint-Aignan. (Le changement du Ministère ne peut être regardé que comme une mesure pour faire croire en France à ses intentions pacifiques).

Le Prince Metternich adressa la réponse suivante au Duc de Vicence : que de suite on alla faire communication aux alliés du contenu de son office et qu'on espérait pouvoir entrer incessamment en négociation.

Pozzo di Borgo fut chargé de la porter à Londres et d'y donner en même temps quelques éclaircissements nécessaires sur l'état général des choses et fixer quelques points de vue du Ministère de Saint-James. On espérait qu'il pouvait être à Londres le 16 décembre.

[Plaintes sur plaintes ne cessent d'arriver sur la conduite du Prince Royal de Suède qui met de la lenteur, de l'indécision, on dirait presque de la mauvaise volonté dans tout ce qu'il fait.]

Fribourg. Nous arrivâmes le 2 décembre. — L'Empereur y fut reçu avec le plus vif enthousiasme qui le toucha singulièrement, il en avait les larmes aux yeux, et dit : « *das sind Leute die meinem Hause seit 800 Jahren angehört haben* ». En effet ces bonnes gens témoignent un désir extrême de revenir sous leur ancienne domination, il reste à voir si d'autres considérations le permettront. Le pays paraît délicieux et fertile.

C'est ici que le parti relativement à la Suisse fut pris et l'Empereur Alexandre n'en fut instruit que *post factum*, il était toujours fort prononcé contre et avait publiquement énoncé son opinion à cet égard, et même donné des assurances en conformité, de manière qu'il se trouva compromis. On l'engagea à se rendre à Fribourg. Il arriva là. L'Empereur alla à sa rencontre et l'attendit 5 heures à un petit village. Il parut de mauvaise humeur. Il y eut une longue explication dans la soirée avec Metternich, dont le dernier sortit content. Reste à savoir s'il ne s'abîme (?) point, ce qui lui arrive quelquefois.

La question Suisse fut sans contredit la plus sérieuse et celle

qui fut le plus discuté. Le plan militaire adopté de passer le *Haut-Rhin* rendait la neutralité suisse telle qu'elle était, inadmissible. La Suisse n'était pas neutre parce que la (Suisse) n'était pas indépendante ; pour qu'elle le redevienne, il lui faut recouvrir avant tout ce qu'elle a perdu. Cependant l'importance de la Suisse sous le rapport politique et militaire commandait impérieusement de s'en assurer, rien ne pouvait être abandonné au hasard. Il fallait donc prendre un parti que les circonstances rendaient indispensables et on répondit à la députation suisse que la neutralité demandée par elle ne pouvait point être accordée. D'après ce que mandait Lebzeltern¹ et même d'après le langage de Reding, il parut évident que la majorité en Suisse était préparée à cette résolution des Alliés et même s'y attendaient et comme dit Lebzeltern, le *passage n'entraînera point de difficultés pourvu qu'il s'exécute bien*. Les mesures particulières qu'on crut devoir prendre à Berne n'ont point eu de résultat satisfaisant.

Le passage des troupes n'éprouva pas la moindre difficulté, on s'entendit avec Wattewille, et il ne fut pas brûlé une amorce. [Sur ces entrefaites la révolution s'est opérée en Hollande et le Prince d'Orange est proclamé roi le 2 à Amsterdam. Le Brun part d'une manière ignominieuse. La menace de Napoléon de rendre ce pays à l'élément auquel il a été enlevé, joint à la faiblesse du gouvernement a essentiellement contribué à faire éclater la révolution. Bülow fait beaucoup avec peu de moyens mais des renforts sont bien nécessaires.

En date du premier décembre avait paru la déclaration aux Français dans un sens extrêmement modéré et calculé surtout sur l'effet qu'elle devait produire en France. Il est fâcheux de la voir porter et commenter par Platoff et ses satellites et les belles promesses que la déclaration contient, contrasteront singulièrement avec les belles manières dont elles sont remplies par ces habitants du Don. Quoiqu'il en soit, elle commencera certainement par faire de l'effet et embarrasser singulièrement le gouvernement]. Mier arriva le... (à Fribourg) et on le réexpédia 4 jours après avec des pleins pouvoirs plus étendus qui font espérer que cette affaire devenue bien nécessaire se fera enfin.

La nouvelle que le Danemarck se rend à nos propositions donne beaucoup de satisfaction, mais cela (ne) mène à aucun résultat puisque le Prince Royal n'y accède point. — (Passage de Wrede et des Wirtembergeois).

En attendant le quartier général de Schwarzenberg se transporte à Zurich. J'y vais moi-même le 30. Je vais le 31 à Bazile d'où je me rends jusque sous le canon de Huningen. Le soir on a bombardé la place mais sans nul effet. D'abord, on ne voyait rien. Un assaut sur la tour de Machiwali (2) a coûté du monde

1. Ministre de l'Autriche en Suisse.

mal à propos. Les Bava-rois sont les seuls qui ont quelque artillerie de siège, mais 96 pièces ne suffisent point et certainement on n'aura point la place de cette manière. Il serait cependant bien essentiel d'en avoir une, car on ne peut disconvenir que les opérations actuelles ne sont pas suffisamment basées.

De retour à Fribourg le 3 janvier, j'étais déjà malade. Je reste 3 jours au lit. Arrive une lettre de Caulaincourt de Lunéville qui montre clairement le désir d'entrer en négociation. Le désir se manifeste encore bien plus clairement par la mémorable adresse du Sénat et la réponse de l'Empereur du 30 décembre.

On répondit à Caulaincourt que le Ministre anglais n'étant pas encore arrivé il ne pouvait être admis avant. qu'on ne manquerait pas toutefois de l'avertir sur le champ de son arrivée qui ne pouvait plus tarder.

Sur ces entrefaites on quitta Freybourg pour Basle où notre empereur arriva le jour du nouvel an russe. L'Empereur Alexandre fit passer à tout le corps des gardes le Rhin en grande parade. Notre Empereur eut la complaisance de s'exposer pendant 4 heures au froid très rigoureux pour voir les troupes très belles en elles-mêmes, mais qui n'avaient cependant pas changé depuis les huit jours qu'ils les avaient vues pour la dernière fois.

Cette fantaisie militaire chevaleresque de l'Empereur Alexandre était d'autant plus (à) déplaire que le Maréchal fut arrêté 4 jours dans ces mouvements, ne pouvant pas laisser cette réserve à une si grande distance de lui.

Il entra le... à Vesoul. Les habitants se tinrent assez tranquilles sur cette route.

Langres ne fit qu'un simulacre de résistance on y entra le.....

Par plusieurs lettres interceptées on vit clairement que l'extrême vigueur que le gouvernement français voulut déployer dans ses mesures ne fut que fort imparfaitement secondée. Une lettre de Montalivet au préfet d'un des départements occupés dit : il serait à désirer qu'à l'exemple d'autre pays l'ennemi ne trouvât en arrivant qu'une contrée déserte, abandonnée et ne lui fournissant aucune ressource quelconque (cet avis ne fut point suivi).

Une autre lettre d'un auditeur du Conseil d'Etat, employé dans un autre département, parle du peu de disposition des habitants de seconder les mesures que veut prendre le gouvernement ; qu'ils disent hautement *qu'ils ne craignent pas l'arrivée de l'ennemi n'ayant plus rien à perdre* et combien il serait dangereux de les armer avec de telles dispositions.

Le corps de Bubna ayant passé avec le plus grand ordre la

Suisse, s'empara de Genève et des débouchés du Jura sans coup férir. Le Fort de l'Ecluse ne fit qu'une faible résistance. Ce corps resta destiné à couvrir l'extrémité de la gauche de notre position, il resta quelque temps dans les environs de Bourg Cambray où un bataillon de je ne sais quelle armée jeta mille fusils et un aigle en prenant la fuite.

Blücher de son côté dirigea ses manœuvres de manière à nous donner le bras ; il entra le... à Nancy. La communication s'établit moyennant Wrede. Tandis que ces opérations du centre de toutes nos forces étaient couronnés du plus beau succès, il restait à déplorer que les deux ailes, savoir le Prince Royal de Suède et l'armée d'Italie restaient en arrière et étrangère au grand plan d'opération.

Une circonstance bien plus alarmante est l'esprit de vertige qui s'empara de l'Empereur Alexandre depuis qu'il se trouvait sur territoire français. Les idées fixes devinrent l'entrée à Paris, (le) détronement de Napoléon et il se refusa constamment d'entrer en explication sur tout concert qui n'admettait pas les mêmes bases.

Cette disposition était d'autant plus dangereuse en lui que le moment était venu où il fallait nécessairement s'expliquer. Le terme de nos opérations était atteint. C'est ce qui engagea Schwarzenberg et Metternich de faire un travail, chacun dans sa sphère mais basés sur les mêmes principes.

En attendant on avait quitté Basle, l'Empereur de Russie le premier, manquant se noyer en route, le Roi de Prusse et puis le nôtre.

Il ne resta qu'un jour à Vesoul et arriva le... à Langres.

Depuis Vesoul jusqu'à Langres il ne fut pas difficile de s'apercevoir que nous étions envisagés comme ennemis. Ce qui était bien moins le cas jusque-là...

Langres. Un assez triste endroit, vilain pays. Les gens comme de raison ne paraissent pas de trop bonne humeur et ne paraissent pas trop se soucier de nous comme libérateurs. Il n'y a que l'Empereur Alexandre qui trouve qu'il est inconcevable à quel point on est bien reçu ici.

Schwarzenberg est parti le.. pour Chaumont. L'Empereur l'a suivi le surlendemain.

Le 29 Wentzl² est arrivé avec la nouvelle que Blücher ayant quitté la route de Nancy pour aller sur Wassy, avait été dans le cas de se retirer à Bar-sur-Aube et formait de cette manière notre avant-garde au lieu de notre aile droite, comme il devait le faire. Il s'est au reste parfaitement battu le 29.

1. Le Prince Esterházy copie ici dans ses journaux-mémoires un plan d'opération autrichien qui est probablement un extrait de celui de Schwarzenberg cité p. Fournier, *op. cit.*, p. 57, n. 1.

2. Le Prince Wenceslas Liechtenstein, beau-frère du Prince Esterházy.

Il a chassé Napoléon de Brienne et pris 8 canons. Voilà ce qu'il écrit lui-même.

Blücher an Hardenberg. Arsonval, 30 janv. « Gestern hat mich der grosse Mann mit 50.000 Mann in Persohn angegriffen: ich habe ihma ber abgewiesen, meine Position und die Stadt Brienne behauptet. 8 canonen sind der Erwerb. Es steht zu erwarten ob wir heute angegriffen werden. Es ist 11 Uhr und noch Alles ruhig. Schwarzenberg zieht seine Truppen um Colombay zusammen. Heute am 1-ten soll allgemeiner Angriff auf allen Puncten seyn, man zweifelt, dass der Feind halten wird. »

2^{te} Feb. Doch hielt, stellte sich schlecht auf, manœvrierte elend und der Erfolg ist in den Bulletins angezeigt. Seine retraite ging nach Troyes. Er soll sich sehr viel exponirt haben, einen Sturm der jungen Garde selbst angeführt und batterien selbst placirt haben. Flahault wurde blessirt. Die Franzosen haben Brienne beym Rückzuge selbst geplündert. Napoleon ist bekanntlich daselbst in der militärischen Schule gewesen. Il a fait une école là, où il avait fait ses classes. Gyulay hat sich sehr ausgezeichnet.

3^{te} Febr. Die Bemerkungen nachher waren sehr verschieden, manche waren bereits sehr besorgt, man glaubte sich abgeschnitten. Auch hätte Napoleon seine Lage und die Fehler Blüchers besser benützen können und gerade auf Nancy los gehen, seine Festungen basirten seine Operation.

Ducca behauptet, dass uns dies Manœvre zur plötzlichen retraite gezwungen hätte.

Den 3^{ten} verliess alles Langres, wo ich bei Herrn Vaucouleur gut aufgenommen war. Stadion und Comp. ging nach Chatillon, ich fuhr mit Metternich nach Chaumont. Eine hübsche Stadt mit guten Häusern. Unser Kaiser war nicht wohl; Metternich sagte mir es sey aus Besorgniss wegen seiner Tochter. In der That hat auch Caulincourt in seinem Briefe einige geäussert. Übrigens scheint dieser wie auch Floret schreibt vortreflich gestimmt, doch müssen seine Instructionen nicht mit seinen Gesinnungen übereinstimmen, doch die militärischen Begebenheiten können manches verändern. Bassano intriguire noch, Talleyrand noch stets in Ugnade. Er selbst, Caulincourt, halte viele Feinde und risquire seinen Platz zu verlieren...

4^{te}. Früh von Chaumont nach Bar-sur-Aube. Die Strasse ist ziemlich öde und verwüstet, die meisten Orte verlassen. Bar ein elender Ort, wir fuhren gleich nach Mittag nach Vendœuvre ins-haupt Quartir wo wir in einem kleinen Stübchen mit Metternich über Nacht waren. Hier rectificierte ich manche meiner Ideen, indem ich nemlich den Tag bey Brienne für viel entscheidender hielt als es war und Napoleons Macht beinahe vernichtet glaubte. Mais il s'est retiré en bon ordre und hat sich bei Troyes abermahls

aufgestellt. Auch erfuhr, dass ein Theil seiner Garde nicht im Feuer war, an 10.000 Mann.

5^{te} Wurde die Armee in Bewegung gesetzt um den Feind durch eine Stellung in seiner linken Flanke zu bewegen, die Stellung bei Troyes zu verlassen. Hätte Napoleon diesen Tag zu einem Angriffe benützt und die Bewegung gehindert, so hätte er seine Lage um ein merkliches gebessert. — 6^{te} — Stattdessen verliess er am 6^{ten} Troyes, man sagt, auf Ansuchen der Bürger, weil es beinahe ganz aus Holz gebaut ist.

Wir kehrten nach Bar zurück. Colloredo blessirt.

6^{ter}. Blieben wir in Bar. Es kam die Nachricht aus Chatillon wie bereit Caulincourt sei zu unterzeichnen und dass Rasumovsky verzögere, vorgebend er habe seine Instruction noch nicht vom Kaiser erhalten. Uns setzt dies in ein desto besseres Licht.

Metternich erzählte abends sehr viel und Interessantes über seinen Lebenslauf, Carrière, Bestimmung etc. worunter manches Wahres war — doch auch manches in den Nuancen übertrieben z. B. dass er gar nichts gethan um seine itzige Lage zu erhalten.

7^{te} Kam die Nachricht dass wir möchten den Tag darauf gerade nach Troyes statt über Bar-sur-Seine, wo Schwarzenberg sein Hauptquartier halte. Namur wird durch Bülow besetzt. Er erlässt eine elende Proclamation.

8^{te} Früh mit Metternich nach Troyes. Gespräch über Weiber, über sein Verhältniss mit seiner Frau, Opfer deren er fähig wäre. Leopoldine, Bagration, K. v. Neapel. Urtheil der Welt über ihn. Characterzüge v. ihm. Anscheinende Kälte, rouerie supposée. Kaiser, Kaiserin, Pepi Lichtenstein. Mein Vater u. Mutter. Heyrathsproject für seine Tochter. Brief v. Gentz über die Fürstin Metternich.

Politique. Bavière, l'éloigner de nous, la compromettre vis-à-vis de la France, lui donner Mayence, Weissenburg, Hanau, Aschaffenburg, Fulde etc. en faire une puissance amie, éloigner tout point de jalousie entre nous. Si Napoléon tombe, le Roi de Naples n'est pas à retenir. Ancienne dynastie, horreurs commises par la Reine à son premier retour à Naples. Alliance future de l'Autriche, Angleterre, Prusse, Hollande, Bavière, la Porte.

Castlereagh développe la manière de voir la plus grande, la plus large. Il déclara de concert avec nous qu'il ne signera la paix avec la France que quand le concert sera établi relativement à l'arrangement définitif entre le reste des puissances de l'Europe, concert qui seul peut établir l'équilibre contre la France et assurer un état stable de repos et de tranquillité.

Nesselrode paraît tomber. Il n'a pas pris la bonne attitude vis-à-vis de son Maître qui ne le consulte presque plus et qui lui a dit une fois : De quoi vous mêlez-vous de me donner des

conseils ? Je n'en ai pas besoin, je sais déjà ce que j'ai à faire. Metternich a été content d'un entretien avec l'Empereur Alexandre à Vendeuvre. Il me paraît cependant qu'il existe entre eux une rivalité et un certain assaut d'esprit qui est dangereux en compromettant leur amour-propre réciproque dont tous deux ont une assez bonne dose, ce qui ne peut au reste presque pas être autrement.

Nous avons été scandalisés de l'apparence de cette ville, dont je m'étais fait une toute autre idée, mais elle présente un aspect misérable, de mauvaises maisons en très petites rues étroites etc. Mais beaucoup de boutiques, toutes fermées encore. C'est une ville à fabriques.

Troyes. Les lettres de Caulaincourt prouvent à l'évidence le désir extrême d'en finir à tout prix ; il se plaint de la marche des affaires là-bas. Il en appelle à l'Autriche. Il paraît que Rasumovsky met de la roideur fort déplacée. Stadion même s'en plaint.

Il y a journellement des conférences qui, je m'en flatte, amèneront un résultat positif, car ou il faut faire la paix telle que nous l'avons voulu jusqu'ici, puisque nous le pouvons, ou bien il faut se prononcer sur le véritable caractère que doit prendre la guerre si on veut la continuer. Caulaincourt a accepté notre base : la rentrée de la France dans ses limites naturelles si les hostilités cessent de suite et renonce à toute participation de la France aux arrangements ultérieurs de l'Europe qui n'ont point de rapport direct avec elle. [L'Empereur de Russie a dit à Metternich qu'il voulait convoquer une Assemblée Nationale qui déciderait sur la question dynastique et se donnerait une constitution. Metternich l'a réduit *ad absurdum*]. Le raisonnement de Metternich est juste, il faut se rendre compte à soi-même de ce que l'on veut pour déterminer les moyens d'y parvenir, dont il faut convenir d'avance.

Les premières conférences de Chatillon autorisaient à croire à un résultat tel qu'on devait le désirer, si on avait la volonté bien décidée de l'attendre. Caulaincourt admit que ce serait avec l'Europe que la France entrerait en négociation et il ne fit point de difficulté à la rentrée de la France dans ses limites de 1792 et la renonciation de toute influence au dehors. Il fit cependant l'observation sur notre changement de langage et de principe depuis Francfort ¹. Que cependant la France voulait savoir avant tout quel usage on ferait de ces cessions et si les hostilités cessaient de suite ?

Le 12. Sur ces entrefaites nous apprenons que Blücher vient de

1. L'on sait qu'à Francfort les alliés auraient encore accordé les frontières de la France agrandie par les victoires de la Révolution. A Langres on ne concéda plus que l'ancien territoire du royaume.

faire une faute impardonnable en éparpillant les corps qui ont été battus en détail. Une division russe presque anéantie, le général pris. Orsmoieff. Toutes nos manœuvres sont par là déroutées pour le moment. Il peut avoir perdu 6.000 prisonniers et près de 50 canons. Napoléon a dirigé toutes ses forces de ce côté là.

Sacken et York ont été obligés de prendre une autre retraite.

A mesure que les circonstances devinrent plus compliquées, l'Empereur Alexandre parut vouloir se refuser à tout concert. Metternich résolut de rompre la glace. L'intérêt de l'Europe était compromis. Il établit de concert avec Castlereagh et Hardenberg la marche suivante.

Comme il avait posé dans son travail à Langres des questions générales, le Prince Metternich résolut d'en poser de plus précises cette fois-ci, analogues aux circonstances et de nature à donner la précision indispensable et la direction sûre qui manquait à notre marche politique et militaire. Car enfin que voulait-on ? Cela ne pouvait être un but atteint. Quel était donc celui vers lequel nous marchions ? Cette question si essentielle devait être résolue ! Pour l'analyse Metternich posa les questions suivantes :

- 1° Quelle réponse donnera-t-on au Duc de Vicence ?
- 2° Dans le cas qu'elle fût ou négative ou dilatoire, quelle conduite tiendra-t-on vis-à-vis de Louis XVIII ?
- 3° Quels moyens prendra-t-on pour s'assurer des véritables intentions de la France ?
- 4° Quelle est la dernière époque qu'on fixera à cet effet ?
- 5° Dans le cas que Paris se déclare pour les Bourbons et la force armée pour Napoléon quel parti prendra-t-on ?
- 6° Dès à présent que dirait-on à Monsieur et au parti royaliste s'il s'en déclare ?
- 7° Comment gouvernera-t-on Paris ?

Telles étaient les questions qu'on devait prendre en mûre délibération. Mr. de Metternich engagea à cet effet Lord Castlereagh à se rendre à Troyes. Il arriva en effet et de suite il y eut des conférences sur ce sujet chez le Pr. Metternich avec Hardenberg, Castlereagh, Nesselrode, souvent Schwarzenberg et Binder pour le protocole. Chacun fut engagé à donner ses réponses en forme de vote. L'Empereur Alexandre auquel toute cette mesure contraire à la fantaisie déplaisait souverainement, fut le premier à faire donner le sien par Nesselrode. La manière dont ce vote était conçu, prouve qu'il était de mauvaise humeur ; des phrases courtes, quelquefois peu honnêtes.

Nesselrode dit ad 1° Qu'on ne pouvait que refuser l'armistice.

2° Laisser l'initiative à la France.

3° La disposition de la Capitale déciderait là-dessus. On convoquerait les membres des différents corps et les personnes les plus distinguées en général pour prononcer les vœux de la nation.

4° L'arrivée à Paris.

5° Si à Paris on ne se prononce pas contre lui, il faut traiter avec lui.

6° Tenir un rôle passif comme jusqu'ici et les laisser agir hors de notre ligne.

7° Conserver autant que possible les autorités. Gouverneur militaire russe de garnison. Ménager les habitants autant que possible.

Le vote Prussien dit en substance que l'on ne saurait révoquer en doute que le but de la présente guerre est pleinement atteint et que par conséquent on doit désirer de la voir terminée, qu'on ne pouvait en être retenu que par la crainte que le gouvernement actuel ne prêtait pas assez de garantie de son exécution. Cette crainte ne paraît toutefois point fondée puisque jusqu'ici il ne s'est prononcé aucun parti contre lui. Devons-nous risquer le sûr contre l'incertain ? car notre position, telle brillante qu'elle paraît, ne laisse pas que d'avoir des inconvénients. L'objet du changement de dynastie pouvait bien être celui de nos vœux, mais pas celui de nos efforts.

La convocation projetée par la Russie, présente des dangers réels qu'on susciterait sans raison.

Le vote se ressent du Chancelier parfait dans le principe aber etwas weitläufig und dadurch schwach.

Vote Autrichien.

1° Comme la Prusse — donc réponse affirmative.

2° De rester fidèle au principe ne de pas se mêler du gouvernement de la France, que si toutefois un parti devait être soutenu, cela ne pouvait être que celui de Louis XVIII.

3° On n'admet point l'influence prépondérante que doit exercer le parti que prendra la capitale sur le reste du pays. Il ne pourra donc point être regardé comme tenant lieu du vœu unanime de la nation. Le moyen projeté par la Russie est *inadmissible* pour les *dangers* et *inexécutable* pour les *difficultés* que présente son exécution. Les premiers sont prouvés par l'expérience, les secondes sont évidentes si l'on envisage que cette assemblée ne pourra jamais être regardée comme indépendante.

Que la force ne donnerait pas à Napoléon une décision qui lui serait favorable.

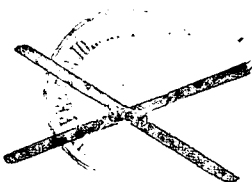
4° Présente les dangers d'aller à Paris comme *but*.

5° Le parti exilé (?) devrait y être soutenu.

6° Comme le vote russe.

7° Mesures prises de concert commun d'après le désir de l'Empereur Alexandre.

Metternich se prononça fortement et bien. Il déclara que l'Empereur croyant avoir rempli fidèlement son engagement se croyait responsable du sang répandu inutilement.



Le vote anglais. CASTLEREAGH dit :

La différence qui existe dans les avis des cabinets ne peut avoir sa source que dans l'incertitude entre les deux questions :

1° Devons-nous accepter la paix à nos propres conditions ou lui donner plus de sûreté en détrônant Napoléon. Je ne puis répondre qu'affirmativement à la première de ces deux questions, le dernier parti (ne) serait ni prudent ni loyal. Ce ne serait pas *loyal* parce que la nation ne s'étant point prononcée contre lui on ne peut point revenir sur un principe qu'on a reconnu en commençant à traiter avec lui et rendre personnel un conflit qui n'était que pour les conditions. Ce serait *imprudent* par la différence des opinions même des cabinets à ce sujet.

La paix que l'Europe peut dicter doit donc être acceptée en bonne politique et bonne foi à moins d'un mouvement dans la Nation contre le gouvernement actuel. Un armistice même peut être signé en donnant des avantages militaires comme garantie.

Le résultat de ces conférences fut qu'on projeta une réponse à Caulaincourt qui porta en substance que les plénipotentiaires sont prêts à écouter et à admettre des propositions d'armistice fondées sur les bases énoncées par le négociateur français ; savoir que la France offre aux alliés des sûretés militaires pour une paix générale fondée sur le principe que la France était prête à rentrer dans ses limites de 1792.

Je fus envoyé dans la nuit du 14 au 15 au quartier général de Schwarzenberg pour porter ce protocole signé par les Ministres pour qu'il autorisât le sien à signer également ¹. L'Empereur arriva avec le Roi, on tint conseil de guerre à la suite duquel il me remit une lettre pour Nesselrode sans me dire son contenu. Walkowsky me dit cependant qu'elle donnait la permission de signer. Au moment même de mon arrivée on était dans les plus vives inquiétudes sur le compte de Blücher, duquel on n'avait encore reçu aucun rapport. Schwarzenberg était furieux contre lui, cependant il n'avait point l'air déconcerté et il fit exécuter ses mouvements sur la rive droite de la Seine. Nogent-sur-Seine présentait un fort triste aspect, on s'y était battu deux

1. Le Tzar ne donna son consentement, qu'après beaucoup de tiraillements. Metternich avait déjà commencé à travailler à la dissolution de la coalition. Lorsqu'enfin on réussit à extorquer l'assentiment du Tzar, celui-ci rejoignit vite l'armée et marcha en avant afin de prévenir ainsi les négociations. Esterházy eut la mission de courir après lui et d'obtenir sa signature pour le projet de paix qu'on venait de rédiger à la hâte. D'autre part Esterházy avait pour tâche d'avertir Schwarzenberg, le généralissime et de la collaboration militaire avec le Tzar (Cf. Klinkowström, *Oesterreichs Theilnahme an den Befreiungskriegen*, p. 810). Cependant Napoléon avait déjà commencé la série de ses dernières victoires, et le Tzar, après un conseil de guerre, donna à Nesselrode l'ordre de signer les conditions de paix.

jours auparavant avec un grand acharnement. quelques parties de l'endroit me rappelèrent les maisons d'Aspern et d'Essling. les rues étaient barricadées et le beau pont de Seine détruit. La route de Troyes presque plus un seul village habité. Les excès et l'indiscipline sont à leur comble dans les derrières de l'armée. Une retraite dans ces pays pourrait avoir des suites funestes.

Je partis de Nogent à cheval à 1 heure. Je rencontrai Nesselrode près de Granges. Nous nous y arrêtàmes au-delà d'une heure¹; (il) fit une expédition à Metternich, une autre à Chatillon, et signa le protocole. Je me remis à cheval après 4 heures. A peu de distance de Granges je rencontre le général Stacke qui vient de Blücher. Il me dit qu'on s'est battu la veille avec peu de succès, que les choses vont mal de ce côté, que Blücher est en pleine retraite, il l'avait quitté près de Vitrey. Stacke fit une expédition à Hardenberg que je pris avec moi.

Encore le... M. Metternich reçut la nouvelle que Bellegarde avait pris l'offensive ainsi que le Roi de Naples, que ce dernier avait été le 3 à Plaisance et le premier à Vérone.

Le 16. Paar annonça que Blücher se trouvait dégagé par nos opérations. Le quartier général de Schwarzenberg fut établi à Bray. (Le 17 rien).

Le 18. On reçut la nouvelle de Chatillon que Caulaincourt écouta la proposition faite et l'a pris *ad referendum*. Les nouvelles qu'il avait reçues avaient déjà exercées leur influence. Cependant il n'en dit rien.

Metternich me fit appeler me montrant une lettre de Schwarzenberg qui lui dit qu'il a fait proposer un armistice et il envoya copie de la lettre qu'il a envoyée à cet effet à Neufchâtel par Paar. Cette lettre dit que comme les négociateurs avaient signé les préliminaires, il était inutile de répandre plus de sang; que lui (Sch.) il avait déjà fait cesser depuis hier tous les mouvements hostiles et qu'il espérait qu'on en ferait (de même) de la part des Français.

Metternich fut très fâché, car la mesure était fausse, les arguments faux et le moment mal choisi. Car Witgenstein venait d'avoir un échec. Cette mesure avait été approuvée et autorisée par l'Empereur Alexandre. Metternich résolut de se rendre de suite au quartier général qui était à Traînel, mais au lieu de prendre la bonne route nous arrivâmes le soir à Sens où nous couchâmes chez Maurice¹.

Le 19. Le matin à 5 heures nous partîmes pour Traînel par des routes horribles. Nous versâmes, enfin arrivés nous ne trouvâmes plus Schwarzenberg. A Nogent point de chevaux, enfin Wrede nous tira d'embarras en nous donnant des chevaux à groupement de relais obligés de dételier au fourgon. Nous

1. Le Prince Maurice LIECHTENSTEIN. beau-frère du Prince Esterházy.

tombons dans les bagages russes. Cependant nous arrivâmes vers 11 heures, fameuse équipée.

A Nogent nous trouvons le Prince Royal de Wirtemberg qui avait été repoussé la veille avec perte et les Français forcèrent le passage en passant avec leurs troupes la Seine ; les habitants ont tué les blessés et tiré (sur) les courriers.

Le 22. Schwarzenberg fit une grande reconnaissance avec de la cavalerie, nous vîmes à peu près 3.000 chevaux de l'ennemi. Un parlementaire arriva, apporta la réponse au Maréchal à sa lettre de Neufchâtel, disant que l'armistice ne pouvait avoir lieu qu'en admettant de suite la base de la paix de Francfort. Notre Empereur reçut par la même occasion une lettre de Napoléon. — Les esprits étaient fort abattus dans cette soirée, on parla de la nécessité d'un armistice.

Le 23 Il avait été décidé qu'on n'accepterait point la bataille. Les troupes avaient évacué Troyes à l'exception de Wrede qui fit l'arrière-garde. Nous montâmes à cheval avec Schwarzenberg, nous vîmes des colonnes ennemies s'approcher de Troyes. Maurice et Gyulay s'engagèrent, le premier fut forcé et culbuté.

Entre temps Wenzl fut envoyé au quartier général français pour s'appliquer à l'égard des conditions d'un armistice sans préjudicier sur la question de la paix. Il eut une longue conversation avec Napoléon. Il fut décidé qu'on traiterait cette question à Langres, mais Napoléon ne voulut point suspendre ses mouvements.

Malheur de Langerau.

Le 24. Nous couchâmes à Bar-sur-Aube.

Le 25, à Chaumont.

Le 26 et le 27. Affaire de Schwarzenberg.

La lettre de Napoléon.

J'ai tout fait pour éviter la bataille qui vient d'avoir lieu. La fortune m'a souri. j'ai anéanti les corps de Kleist et de Blücher. Mon armée est beaucoup plus forte en infanterie, cavalerie et artillerie que celle de V. M. et si Elle veut s'en persuader je ne crains point de la faire inspecter par des hommes d'un jugement sain tels que le P. Schwarzenberg, le général Bubna ou le Prince Metternich. Je demande la paix à Votre Majesté avant la bataille parce que je ne crois pas de mon intérêt de me battre contre l'armée de Votre Majesté. Je la prie de considérer...

Je partis le 2 (mars) de Chaumont pour me rendre à Chatillon, j'y arrivai à 5 heures du soir. Nous dînâmes chez Lord Cathcart mais sans Caulaincourt. Le soir nous prîmes le thé chez Stadion. On nous y annonça l'arrivée de Robinson qui était parti de Londres, dimanche le....., avait passé par Paris mercredi et était arrivé à Chatillon le jeudi. Il annonça que Wellington s'était

mis en marche le 13 février, se dirigeant sur Toulouse avec 90 mille hommes dont 65 mille Anglais et Portugais. En me retirant Floret me mit encore bien au fait sur les circonstances particulières de ces conférences. Il me confirma qu'on y avait mis une raideur dans les formes qui n'était rien moins qu'à sa place. Que lui Floret était dans une position assez embarrassante, le Prince Metternich désirant qu'il fût son intermédiaire entre lui et le Duc de Vicence, rôle dont il ne pouvait toutefois se charger faisant partie lui-même des personnes employées aux conférences et Stadion ne voyant pas d'un œil indifférent ses communications avec le Duc de Vicence. Le lendemain matin je me rendis à 11 heures chez le plénipotentiaire français. Il me reçut de la manière la plus amicale et cordiale, et commença de suite à me mettre au fait de tous les désagréments auxquels il était en proie depuis qu'il avait quitté Paris, ce dont il y avait presque deux mois. Dites au Prince Metternich qu'il m'a mis dans une bien fâcheuse position, j'avais bien compté sur lui en acceptant le Ministère et en me chargeant de cette besogne. Mais jamais nous n'en finirons de la manière dont marchent les choses. Je vis ici avec des personnes qui ne veulent ni s'expliquer eux-mêmes ni me permettre de m'expliquer moi-même. Ce n'est pas une négociation, c'est une capitulation que vous nous avez proposée. Votre projet contient des points auxquels jamais nous ne pouvons souscrire, parce qu'elles sont déshonorantes, et puis vous profitez d'une lettre particulière que j'écris au Prince dans la vue d'amener l'armistice pour l'appliquer à la question de la paix. Si vous vous étiez expliqués franchement il y a dix jours, dans une conversation avec Metternich et Castlereagh et Nesselrode nous finissions de suite, et je m'attendais à plus de procédé de la part du Prince Metternich. Ces Messieurs ne connaissent pas le véritable état des choses, ils croient avoir bien avancé les choses en me compromettant vis-à-vis de mon Maître. Ma position est affreuse, enfin si nous finissons bien, j'en serai content quoi qu'il puisse m'en coûter. Il y a huit jours que j'avais des pleins pouvoirs au lieu que dans ce moment j'ai les mains liées. Mais que le Prince vous renvoie avec son dernier mot, je m'engage à vous montrer en *original* les ordres que je recevrai de mon Maître et nous verrons. Il n'y a sorte de désagréments que je n'ai éprouvé et cependant je puis bien dire que j'ai fait tout ce que j'ai pu et surtout bien arrondi la question. Je ne parle pas même des affaires qui me sont personnelles, par exemple de mes chevaux, on n'a pas même daigné me répondre quoique la chose n'était pas très difficile à tirer au clair, les individus étant connus.

Je n'en ai pas parlé à l'Empereur qui dans un moment d'impatience aurait pu faire mettre plusieurs articles dans les journaux aussi peu que dans une autre circonstance particulière,

ce dont il se plaint fort souvent. Ce n'est pas que ces Messieurs ne soient bien pour moi personnellement, il n'y a pas jusqu'à M. de Rasoumoffsky que je n'aie apprivoisé. M. de Stadion est un homme de beaucoup d'esprit mais il y met de la passion et alors on ne voit pas bien les choses. D'ailleurs M. de Metternich a beau dire, leurs vues ne sont pas toujours les mêmes et il y a même de la jalousie de la part de M. de Stadion. Et M. de Humboldt... que voulez-vous faire avec un homme qui ne parle jamais qu'en paradoxe. Si j'ai eu quelques bons moments ici c'est à Lord Aberdeen que je les dois. Je lui en resterai à jamais reconnaissant.

Je laissai un libre cours à toutes ces plaintes que le Duc me débita sans mêler la moindre aigreur à sa narration, mais bien le ton d'un homme profondément affligé et peiné.

Je lui observai que je ne pouvais nier plusieurs vérités dans ce qu'il venait de me dire, que j'en ressentais le plus vif déplaisir, connaissant personnellement combien sa position était délicate et épineuse. Je lui dis que notre véritable force consistant dans notre union, nous devions porter des sacrifices quoi qu'il nous en coûte, et agir quelquefois d'après des impulsions qui ne sont pas tout à fait les nôtres, mais que rien au monde ne pouvait y porter la moindre atteinte et que tout calcul fondé sur cet espoir serait essentiellement faux. Je le sais bien, me dit-il, et ce qui plus est, j'en serais fâché, mais ne vous laissez pas gagner la main. Le Prince Metternich s'est acquis une gloire immense par la manière dont il a mené les choses jusqu'ici, mais le point le plus essentiel et en même temps le plus difficile est celui de bien finir. Qu'il agisse avec caractère et qu'il m'accorde le degré de confiance, qu'il sait que je mérite. Je m'attendais, je l'avoue, à plus de modération de votre part, car il y a dans vos propositions des choses révoltantes en ce qu'elles sont déshonorantes, p. e. la remise des places et puis cette obstination que vous mettez à ne pas répondre à la question : quels seront nos voisins du côté de l'Italie. Je ne me fais illusion sur rien, loin de me glorifier des derniers avantages remportés, je les crains par l'effet qu'ils produiront sur mon maître et sur ceux qui l'entourent dans ce moment, ce qui comme vous savez sont tous nos ennemis.

Je lui parlais à cette occasion de la lettre de Napoléon à notre Empereur et de celle de Neufchâtel à Schwarzenberg.

Je sais qu'elles sont mauvaises, me dit-il, détestables et faites pour produire le plus mauvais effet, mais pouvais-je l'empêcher ?

En lui demandant quels étaient encore les points sur lesquels il prévoyait le plus de difficultés, il mit Anvers et les cessions sur la rive gauche du Rhin et le sort du Vice-Roi, en première ligne le Roi de Saxe comme une affaire d'honneur et le Roi de Westphalie comme un sacrifice à porter.

En s'étendant sur les dangers qu'il y aurait pour nous à la continuation de la guerre, je crus devoir relever ceux qui sortaient

de leur position, parmi lesquels je ne lui cachais point la nature que nécessairement la guerre devait prendre et sur toutes les suites que ce changement pourrait entraîner relativement à la question personnelle de l'Empereur.

Il ne parut rien craindre de ce côté, me disant : Il y a trop d'intérêt lié aux nôtres, par tous les acquéreurs de biens nationaux. Jamais il ne se lèvera un parti dominant contre l'Empereur, et vous n'êtes point intéressés à fomentér une guerre civile qui finirait par prendre le caractère de celle en Espagne.

Je lui répliquai que ce ne serait assurément qu'à contre-cœur que nous en viendrions à cette extrémité, mais que cependant il était évident que l'obstination de l'Empereur mise en contradiction avec le désir général de la nation pourrait produire un effet bien dangereux pour lui. Après quelques observations de part et d'autre je pris congé de lui. Il m'accompagna jusque dans la cour, m'engageant bien à revenir.

Stadion avait fait plusieurs questions auquel Metternich ne répondit point en détails. Mais il donna au plénipotentiaire l'instruction suivante :

Que si la journée du 10 se passait sans recevoir de communication de la part du Duc de Vicence, ils avaient à l'inviter à une conférence pour le lendemain 11. Lui déclarer qu'ils regardaient ce silence comme une rupture des conférences venant de sa part. Que s'il donnait des explications sur les motifs qui ont produit ce retard, on pourrait les prendre *ad referendum*. Il en serait autant de tout contre-projet ou déclaration présentée ensuite par lui.

Dans la journée du 8 il passa un courrier du Cabinet français arrêté aux avant-postes prussiens venant du côté de Blücher. Il était porteur d'une lettre de Bassano à Caulaincourt dans laquelle il lui dit que l'Empereur est en pleine offensive vis-à-vis de Blücher, qu'il avait pris Rheims avec quatre mille prisonniers. La lettre était datée du 6 de Bac à Berri¹.

On crut icy que cette lettre était faite dans le dessein de nous induire en erreur. Le même courrier fut expédié encore dans la journée à Chatillon.

Le même jour je fus expédié à 7 heures du soir pour Troyes avec ordre de m'aboucher avec Wrede relativement à l'échange et l'occupation du Tyrol. J'y arrivai à 7 heures du matin.

Le 9. Il est difficile de voir un tableau plus frappant des horreurs de la destruction que sur cette route surtout depuis Vendevre. Schwarzenberg était d'assez bonne humeur, cependant il ne voyait pas les choses en couleur de rose, il me parla de la difficulté de la position actuelle et de l'impossibilité de fixer

1. C'est sans doute Berry-au-Bac qu'il veut dire.

là-dessus un plan d'opération qui ne se basait sur rien du tout. Il ajouta que lui, vu l'esprit des armées, celui de la nation, le manque total de vivres, croyait qu'un plan offensif en *avant* était fort dangereux et que le plus sûr était de se retirer si on persistait à vouloir continuer la guerre, ce que toutefois il ne pouvait point conseiller. Wrede demande la paix à cor et à cri. « Il serait même possible, me dit-il, qu'il eût l'ordre de son Maître de ménager un peu ses troupes, ce dont je ne peux cependant pas me plaindre, *Witgenstein* ne va presque plus ainsi que la pluralité des Russes. Les troupes en général se battent assez mal, ainsi, ajouta-t-il, vous voyez que le rôle d'un commandant en chef est assez difficile ».

On était encore sans nouvelles quelconques de Blücher.

J'étais encore à Troyes quand le même courrier qui avait passé la veille à Chaumont pour se rendre à Chatillon repassa et parut être fort pressé d'arriver.

Il ne prenait pas la même direction par laquelle il était venu. Le Prince.....¹ ses dépêches et le fit diriger sur Chaumont.

Wrede me dit relativement à l'échange que leur principe était de ne céder que quand ils entreraient également en possession du dédommagement, que pour le Tyrol ils voudraient Francfort.

Le 10. Schwarzenberg arriva. Il parla à l'Empereur dans un sens *fort pacifique*. Dans l'après-dîner arriva une dépêche de Stürmer dans laquelle il annonça que M. de Rumigny auditeur au Conseil d'Etat était arrivé à Troyes, un courrier de l'Empereur, disant qu'il venait de fort loin étant extrêmement pressé et impatient d'arriver à Chatillon, car il serait cruel, dit-il, d'arriver quelques heures trop tard. L'Empereur était à la poursuite de Blücher, mais on ne savait pas où *celui-ci se trouvait*. Les dépêches dont il était porteur, étaient chiffrées. L'Empereur désire plus que jamais la paix mais une paix qui ne le déshonore pas telle que celle de Francfort.

Schwarzenberg repartit encore dans la soirée pour Troyes.

Le 11. Une dépêche interceptée de Bassano au duc de Vicence dit : Que l'Empereur désire toujours la paix, mais une paix honorable, telle que l'on en avait fait la proposition à Saint-Aignan sauf quelques modifications. Au reste qu'on l'appelle base de Francfort ou non, peu importe. Mais c'est aux Puissances d'annoncer les cessions qu'elles demandent à l'Empereur et non à celui-ci de les offrir, car certes s'il dépendait de lui, il préférerait n'en faire aucune. L'Empereur veut la paix, mais il désire l'avoir le meilleur marché que possible et ne pas l'acheter plus cher que ne le demande (sa situation).

1. Mot illisible.

Le sens de cette dépêche prouve à l'évidence qu'il désire la paix mais qu'il veut l'avoir au meilleur compte possible. Les dépêches de la ville de Chatillon disent que Caulaincourt présenta un long mémoire plutôt pamphlet politique contenant beaucoup de raisonnements mais point de réponse, telle qu'on l'avait demandée.

Stadion reprit la parole au nom de tous disant, qu'on ne pouvait point regarder le présent mémoire comme un contre-projet, que si le Duc ne prenait l'engagement d'en présenter un tel qu'on était en droit de l'attendre dans 24 heures, il regarderait ce refus comme une rupture des *négociations de sa part...* C'est alors qu'il ajouta une note verbale. Il ajouta que la France était prête à renoncer sur toute influence en Allemagne et qu'elle céderait également les départements au-delà des Alpes. Que par ces déclarations les 6/7 des demandes étaient accordées, et que pour le reste on pouvait entrer (en) explications.

Les Plénipotentiaires insistèrent sur leurs demandes. Il demanda alors qu'on ne prit point les 24 heures à la lettre (vu la maladie de la Bernardini ?) et promit de présenter un contre-projet comme on le désirait, espérant encore recevoir des ordres positifs de son Maître.

Il s'était établi au quartier général russe et prussien des idées tout à fait creuses sur Schwarzenberg. Qu'il voulait sacrifier Blücher, trahir la cause, etc. L'Empereur Alexandre avait envoyé Diebitch pour concerter un plan d'opération et l'engager à prendre de suite l'offensive. Schwarzenberg envoya dans la même journée Clam à notre Empereur qui déposa Diebitch.

Au retour de celui-ci l'Empereur Alexandre l'envoya chez Metternich pour lui faire demander si l'Empereur avait défendu à Schwarzenberg de livrer bataille et qu'il priait l'Empereur de donner au Prince Schwarzenberg un ordre exprès de n'agir que d'après les calculs militaires.

Diebitch arriva chez Metternich dans la nuit avec cette commission inconcevable. Metternich éveilla encore dans la nuit notre Empereur et écrivit à Schwarzenberg une lettre qui ne pouvait pas avoir le *sens commun* disant qu'il devait suivre comme jusqu'ici les *calculs militaires sans autre considération quelconque*.

L'Empereur Alexandre réexpédia Diebitch avec cette lettre et y ajouta que par là il lui *dégageait la main* et qu'il l'engageait à agir immédiatement.

Le 13. Metternich expédia Clam en donnant quelques explications à Schwarzenberg lui disant qu'il aurait dû ne pas écouter Diebitch et l'envoyer f. f.

Schwarzenberg répondit une lettre à cheval à l'Empereur Alexandre disant qu'il n'avait jamais eu les mains liées, qu'il avait agi d'après sa conviction et que c'était à lui qu'il fallait s'en prendre si on n'était pas content.

Le bulletin ci-joint russe parut sur la prise de Rheims. On manquait encore tout à fait de nouvelles de Blücher.

L'Empereur Alexandre partit pour Bar-sur-Aube.

Notre Empereur le suivit et se rendit le... à Troyes, où nous apprîmes que Rheims avait été repris par le corps de Marmont que le bulletin Russe nous avait donné pour anéanti.

Saint-Priest même blessé.

Schwarzenberg avait porté son quartier général à Pont-sur-Seine qui est entièrement dévasté. Il poussa des corps jusque vers Provins.

On trouva que cette position était peut-être trop étendue.

Notre Empereur se porta ce jour-là à Bar-sur-Seine, et le 21 à Bar-sur-Aube.

Le 18. L'Empereur Alexandre alla voir Schwarzenberg à Arcis, il revint le soir avec la nouvelle que Napoléon arrivait avec toute sa force pour nous attaquer avant notre réunion avec les différents corps, que ses avant-postes étaient déjà à La Fère Champenoise. Les Russes en parurent assez consternés ; on accusa Schwarzenberg d'avoir trop disséminé ses corps de s'être trop étendu sur sa gauche et qu'on risquait de devoir se battre en *détail* contre une force *supérieure*. Je ne sais en combien ces reproches sont fondés, mais tant y a que si Napoléon nous avait attaqué ce jour-là, il nous dérangerait furieusement. Schwarzenberg avait résolu pour éviter cet inconvénient de se replier pour donner le temps nécessaire au Prince Royal, à Gyulay et à Bajuvsky de se réunir à lui. Ce dernier remplaça Witgenstein, il avait poussé jusqu'à Provins. Le 18 au soir la nouvelle arriva que les Français avaient forcé le passage de l'Aube près de Plancy.

Cette manœuvre de Schwarzenberg, ou plutôt de Radetzki, qui, dit-on, l'avait fait mettre en exécution de son propre chef, me parut rien moins que populaire au quartier général et fut sévèrement critiquée par plusieurs. On la taxa même de déshonorante pour nous, puisqu'on était parti sans être encore sûr qu'il le fallait et que cette mesure toujours fâcheuse fût indispensablement *nécessaire*. Vers 5 heures du soir Taxis, aide de camp de Wrede arriva avec la nouvelle que les Français avaient passé l'Aube à Plancy.

On délibéra sur le champ sur ce qu'il y avait à faire et on résolut d'aller en avant le lendemain et d'attaquer dès que le Prince Royal serait à notre hauteur, ce qu'on jugea pouvoir avoir lieu vers midi.

Le 20. Nous montâmes à cheval vers 9 heures et nous gagnâmes les hauteurs Montmiretre encore à deux lieues d'Arcis qui avait été évacué le matin. L'Empereur de Russie, le Roi de Prusse arrivèrent également. Ce n'est que vers deux heures que le signal

de l'attaque fut donné. La marche que le corps du Prince Royal avait à faire était très forte. On avait également sous ses ordres Gyulay et Bajuvsky. Le corps de Wrede rencontra le premier l'ennemi. Une canonnade très forte s'engagea sur les 4 heures à la gauche et devant Arcis. L'ennemi avait beaucoup d'artillerie. Vers 5 heures nous montâmes à cheval avec Wentzl et Steipotesch et nous nous dirigeâmes droit vers le feu. Je peux dire que nous avons été dans une canonnade très forte et les boulets tombaient de tous les côtés. Nous trouvâmes Wrede qui restait sur une petite hauteur, qui n'était point hors de portée du canon. Car le régiment de Szekler perdit plusieurs hommes et chevaux à côté de nous. Jamais encore je n'avais été aussi exposé, l'idée seule me gênait que s'il m'arrivait quelque chose on me blâmerait à juste titre. D'ailleurs je ne dirai pas que j'ai éprouvé une sensation fort agréable en entendant ronfler la canonnade si près.

Mais que faire ? si j'avais été seul je ne me serais pas exposé, mais un point d'honneur mal placé peut-être, mais involontaire s'en est mêlé.

Steipotesch me pria de dire à Schwarzenberg d'envoyer de l'infanterie et de l'artillerie et en passant devant un régiment de chevaux-légers bavarois un boulet tombe si près de moi que mon cheval fut effrayé de la terre tombant de tout côté.

Enfin l'engagement devint général et très chaud. On ne parvint point à forcer l'ennemi dans sa position ; chacun garda la sienne à l'exception du Prince Royal qui repoussa l'ennemi et lui fit quelques centaines de prisonniers de la vieille garde. On s'attendit à une affaire générale pour le lendemain.

Le 21. Le Maréchal monta à cheval avant 7 heures du matin et se rendit sur une hauteur un peu plus à la droite de celle sur laquelle il avait été la veille. Un officier Prussien apporta au Roi des rapports de Blücher de Laon, du 16, qui allait reprendre l'offensive et se porter sur Chalons. Napoléon déboucha avec de la cavalerie entre 4 et 5 mille chevaux et se tira vers notre gauche, ce qui fit croire à plusieurs personnes qu'il voulait marcher sur Troyes. Wrede formait la droite, le Prince Royal la gauche, toute la garde russe était en réserve derrière les collines. Une canonnade assez vive s'était engagée au moment même du débouché avec le corps de Bajuvski, mais qui ne dura pas. On concentra longtemps sur le parti qu'il y avait à prendre lorsqu'on vit une longue colonne sortant d'Arcis suivant la route de Vitry. On prit alors sur le champ le parti d'attaquer ce qui était devant nous. Le signal fut donné et tous les corps allèrent en avant tambour battant.

On fit je crois une faute en commençant une forte canonnade à laquelle il fut vivement répondu, au lieu d'aller droit sur l'ennemi. Le Prince Royal se mit à la tête de notre cavalerie et fit de belles charges. Bajuvsky fut le premier qui entra dans la ville qu'on ne

défendit pas avec opiniâtreté. On fit quelques prisonniers, mais pas en grand nombre. Napoléon y avait encore été à 1 heure. Nous revînmes vers 9 heures, nous couchâmes sur notre paille à jeun, car on avait envoyé les voitures à Brienne.

Le 22. Je pris congé du Prince qui venait d'avoir reçu la nouvelle de l'occupation de Rheims par Vintzingerode et j'arrivai par Brienne à 1 heure à Bar-sur-Aube, où j'ai fait mon rapport à l'Empereur.

On trouva qu'il y avait peut-être eu moyen de tirer un plus grand parti de la belle position dans laquelle on s'était trouvé le 21. J'eus la nouvelle de la rupture définitive des conférences de Chatillon puisque Caulaincourt ne se trouvait pas autorisé d'étendre son contre-projet.

Le 23 se passa à Bar-sur-Aube. Les rapports ultérieurs du Maréchal confirmèrent la marche de Napoléon sur Vitry.

Vers le soir arriva le colonel Paar annonçant que Napoléon paraissait vouloir opérer sur notre ligne de communication que S. M. l'Empereur ne se trouvait donc plus en sûreté à Bar-sur-Aube. On apprit en même temps que de fortes colonnes étaient arrivées du côté de Joinville.

S. M. aurait peut-être pu encore rejoindre son armée en partant sur le champ pour Brienne, cependant on ne pouvait répondre de la sûreté de la route. L'Empereur se décida donc à partir.

Le 24. De grand matin pour se rendre par Chatillon à Dijon.

Le 25. Nous arrivâmes de grand matin à Dijon. L'Empereur se rendit à la messe, le peuple se porta en foule sur ses pas et parut content. En général l'aspect du pays est bien différent de celui auquel nous sommes habitués depuis quelque temps ; tout respire dans ces environs la paix et la tranquillité. Dijon est habité par beaucoup d'anciens bons gentilshommes qui ne se cachent point de leurs véritables sentiments relativement au gouvernement actuel.

Le 26 dîner fort gai.

Le 27. Lord Castlereagh reçut un courrier avec la confirmation des victoires remportées le 22 février sur Soult près d'Orthez.

28. Arrivée de Meravillia avec les nouvelles de l'affaire avantageuse du 25, près La Fère-Champenoise.

Lord Castlereagh fit circuler la gazette de Londres annonçant l'entrée de Wellington à Bordeaux et la nouvelle que les habitants y avaient arboré spontanément la cocarde blanche.

Arrivée de Wissenberg. Il avait été arrêté en route, dépouillé par les paysans et mené au quartier général de Napoléon avec lequel il fit toute une marche de Saint-Dizier à Doulevant. Il évalue sa force (lui W.) à 16 mille hommes (mais c'est trop peu). Napoléon s'entretint longtemps avec lui, convint de sa mauvaise position, que les masses l'accablaient et feraient demander la

paix à l'Empereur. Comment peut-il faire tant de peine à sa fille — disait-il.

Bassano avait l'air accablé et personne ne paraissait en faire cas.

Les troupes étaient bien habillées et paraissaient être de bonne humeur. Le général Piri fouilla lui-même dans les portefeuilles et en ôta l'argent.

Napoléon loua Castlereagh et Aberdeen.

1^{er} Avril. La Princesse Radzivil arriva avec Arthur ; le dernier fut coffré et renvoyé. Ils avaient quitté Paris le 29. On disait s'attrouper dans la vallée de Saint-Denis ; 25 mille hommes de garde nationale à Paris et quelques régiments de ligne, le tout commandée par Joseph. Beaucoup de mouvements dans les faubourgs, mais on n'avait pas l'intention de se défendre si toute l'armée se présentait devant ses murs. Monsieur a été très bien reçu à Nancy. Sa proclamation contient de très bonnes choses.

Ce premier mouvement spontané des habitants de Bordeaux peut donner le branle au mouvement général dans la nation qui seul peut et doit décider sur la grande question de la dynastie.

J'ai parlé à Mr de Chabannes qui dit que les dispositions étaient parfaites dans toute la Vendée à notre entrée, mais qu'elles s'étaient refroidies depuis, par le mauvais effet du Congrès de Chatillon.

5 Avril. La nouvelle donnée par la Princesse Radzivil a été confirmée par l'arrivée de Széchenyi qui est arrivé avec la nouvelle de la prise de Paris et l'entrée des troupes le 31.

Tous les détails sont contenus dans la pièce ci-jointe.

On trouva à objecter qu'on ne parlait point d'une manière assez positive du rétablissement des Bourbons.

L'effet de cette nouvelle fut extrême. Tout le monde était en mouvement. Plusieurs des familles nobles s'empressèrent même d'arborer de suite la cocarde blanche, tous les Anglais en firent de même. Une députation des notables vint chez le Prince Metternich pour en demander la permission qui répondit que certainement rien ne pouvait empêcher un pareil mouvement spontané.

Cet exemple ne fut cependant point suivi par la majorité du peuple, le soir la ville fut assez faiblement illuminée, cependant le tout se passa sans désordre quelconque.

On attendait avec impatience des nouvelles de la détermination que prendrait le Sénat.

La journée du 6 se passa dans cette attente. Enfin le 7 arriva la grande nouvelle publiée, l'annonce ci-jointe.

Le Prince Metternich se détermina à partir dans la nuit. Je le précédai de quelques heures. Si ce n'avait été pour Paris, j'aurais quitté Dijon à regret.

J'y ai été personnellement très bien traité par les Saint-Seine,

MM. Daisy, La Tour du Pin, la vieille Ma dame Saint-Julien, âgée de 84 ans, amie de Voltaire.

Je partis le 7 au soir et arrivai à Paris le 9 dans la nuit.

Je suis entré à Paris le 11 avril entre minuit et 1 heure, avec quels sentiments différents de ceux que j'avais éprouvés jusqu'ici sur les mêmes lieux.

La cérémonie religieuse tenue sur la place de Louis XV offrait un coup d'œil magnifique. L'Empereur Alexandre paraissait rayonnant, il joue en effet un rôle que ses qualités seules ne lui destinaient pas et l'histoire le jugera trop favorablement si elle ne le juge que d'après les résultats de son règne.

Metternich arriva. Je passai chez Talleyrand qui m'embrassa. Je reçus la nouvelle que je devrai partir pour Orléans. A l'opéra *Saül et Nina*.

Le 12. Diné chez Robert, partie avec Metternich. Départ avec Wentzl à 10 heures du soir.

Le 13. La route était couverte de monde qui revenait : soldats, généraux, officiers, femmes, enfants, chevaux bagages et une immigration générale.

La Princesse de Neufchâtel parut fort triste.

Nous arrivâmes à Orléans vers midi. Beaucoup de curieux s'assemblèrent autour de nous. Nous passâmes chez Schuwaloff, de là au château pour voir l'Impératrice où nous fûmes introduits sur le champ. Je fus ému en la voyant, mon compagnon encore davantage. Je lui dis que d'ordre de l'Empereur, mon Maître, je devais l'engager à venir le rejoindre aussitôt que possible à Rambouillet où il se rendrait incessamment. Je lui remis les deux lettres de Metternich. Après en avoir pris lecture, Elle me dit en peu de mots que le parti qu'Elle allait prendre était décisif pour le reste de ses jours, qu'il Lui en coûtait de la prendre, mais que les intérêts de son fils l'exigeaient, que même ceux de son époux n'y étaient point contraires et qu'elle se rendrait à l'invitation de son Père, qu'elle comptait même ne pas perdre de temps, se mettre en route encore dans la journée, car si Napoléon arrivait, Elle ne serait plus arbitre de ses déterminations. Il fut donc résolu qu'elle irait avec une petite suite et en poste. Je dois ici rendre une pleine justice à toutes les personnes qui entouraient l'Impératrice qui toutes ont fait preuve d'un attachement sincère et désintéressé. Je dois particulièrement citer la Duchesse de Montebello (femme charmante sous tous les rapports) et M. de Saint-Aignan: Le dernier a pris sur lui de faire croire qu'il était muni d'ordres secrets de Napoléon. Caffarelli avait l'air fort touché, c'est lui qui commandait les troupes. Cependant on me dit que c'est un homme faible sur lequel on ne pouvait point compter.

L'Impératrice se décida à partir encore dans la journée, ce qui se fit entre 8 et 9 heures du soir. Elle me montra son fils

après le dîner. Un enfant charmant qui ressemble au Père et à la Mère.

Le congé que prit l'Impératrice était réellement touchant. Au moment où elle se mit en voiture arriva un courrier de Napoléon avec une lettre, mais qui ne changea rien à sa détermination. Nous l'accompagnâmes jusqu'à un avant-poste, là les routes se séparèrent, elle alla à Rambouillet et nous à Paris.

Monsieur avait fait son entrée le 13, il a été bien reçu cependant à ce que l'on dit, sans grand enthousiasme.

Le 15. Notre Empereur est entré à Paris. Le coup d'œil était très beau, surtout le moment de l'entrevue avec le Comte d'Artois sur le boulevard.

Charles Jean y était aussi. Il ne jouit d'aucune considération quelconque.

Le 16. Les souverains ont été à l'opéra.

Monsieur se conduit à merveille et gagne généralement les esprits.

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE EN HONGRIE SOUS LA DYNASTIE ARPADIENNE

Lorsque vers 896 le peuple hongrois, qui doit son origine à un mélange de tribus finno-ougriennes et turques, vint s'établir en Europe centrale, il n'apportait avec lui que des traditions essentiellement nomades, un langage fermé aux autres peuples et une soif instinctive de conquêtes. Aucun lien ne le rattachait au pays qu'il avait subjugué par la force. Ce pays, dont une partie avait formé la province romaine de la Pannonie, avait été à ce point ravagé par les invasions précédentes que les nouveaux occupants n'y pouvaient guère trouver d'élément susceptible de contribuer à leur éducation. Quant à leurs voisins ils eurent tôt fait de les transformer en ennemis à la suite des expéditions guerrières qu'ils menèrent chez eux.

Pour bien comprendre le côté tragique de cet isolement, il faut comparer la situation du peuple hongrois à celle d'autres envahisseurs plus ou moins contemporains, les Normands. On verra à quel point elle était différente. Le traité de Saint-Clair-sur-Epte avait donné en 911 à Rollon leur chef une province qui avait reçu les bienfaits de la civilisation romaine. Les divisions ecclésiastiques de ce pays converti de longue date au christianisme avaient été calquées sur celles de l'administration gallo-romaine. L'archevêché de Rouen était exactement renfermé dans les limites de la II^e Lyonnaise qui devinrent aussi celles du nouveau duché. Si l'autorité du pouvoir carolingien était alors défaillante, il n'en avait pas toujours été ainsi et il en subsistait des vestiges. Les Normands avaient donc trouvé dans le pays, auquel ils devaient donner leur nom, des traditions et une organisation qui faisaient complètement défaut au territoire occupé par les Hongrois. Là, des cadres existaient, ici tout était à créer. Un gigantesque effort d'adaptation au niveau de culture de l'Europe contemporaine s'imposait. La conversion des Hongrois au christianisme fut un premier pas dans ce sens. Cette conversion leur fut d'ailleurs en quelque sorte imposée par l'empereur Othon I^{er} à la suite de la

sanglante défaite qui avait anéanti leur armée. On a pu dire que cette défaite, en clôturant pour la Hongrie l'ère des expéditions guerrières et en lui imposant la stabilité comme une nécessité, sauva véritablement ce pays. Le duc Géza se fit chrétien, mais son rôle ne dépassa pas celui d'un précurseur. « La tâche immense de transformer tout un peuple en l'imprégnant de l'esprit occidental exigeait, suivant la juste remarque de M. Gál, un homme qui fût pénétré, dès son enfance, des idées nouvelles. Cet homme fut Vajk, fils de Géza, qui reçut au baptême le prénom d'Etienne. »

Saint Etienne apparut dans les fastes de la Hongrie, à l'un des tournants décisifs de l'histoire de ce pays. Ce fut lui qui, par sa politique religieuse, orienta définitivement les destinées de son peuple. On a fait remarquer, non sans raison, que si les Hongrois s'étaient ralliés à l'Eglise et à la civilisation orientales, comme les Bulgares, ils n'auraient pas manqué d'être slavisés comme ces derniers¹. En se tournant au contraire résolument vers Rome, saint Etienne d'abord, Béla III ensuite, ont introduit pour toujours la Hongrie dans l'orbite du monde occidental.

Saint Etienne divisa le pays en dix diocèses, qui furent les premiers centres du christianisme en Hongrie. Le style des cathédrales de ces diocèses, des églises, des abbayes et des paroisses ne pouvait être le résultat de traditions antérieures, puisque ces traditions n'existaient pas. L'architecture religieuse dans la Hongrie de cette époque était sans passé. Il fallait créer de toutes pièces, il fallait se fier à l'expérience de maîtres étrangers. Ainsi, dès le début de l'évolution de cette architecture, le problème des influences se pose comme un problème capital. Dépister ces influences pendant trois siècles, du XI^e au XIII^e, c'est-à-dire pendant la période historique qui correspond à la durée de la dynastie des Arpád, exposer au terme de cette évolution les résultats obtenus, tel fut le but poursuivi par M. Ladislav GÁL en publiant l'ouvrage que nous nous proposons d'analyser².

Parmi ses devanciers, les uns comme HENSZLMANN, le « Qui-cherat » hongrois, n'admettaient que des influences françaises, les autres comme Dehio, Eitelbreger, Essenwein considéraient les influences germaniques comme prépondérantes. Le principal mérite de M. Gál a été de se tenir résolument à l'écart de ces systèmes trop absolus. Il a essayé de rendre équitablement à chaque

1. Ferenc Eckhart. *Introduction à l'histoire hongroise*. Paris, Champion, 1928, p. 19.

2. Ladislav Gál, *L'architecture religieuse en Hongrie du XI^e au XIII^e siècle*, Paris, E. Leroux, [1929]. Gd. in-8°, xv-300 p., pl., cartes et figures. [Etudes d'art et d'archéologie publiées sous la direction d'Henri Focillon]. Un article abondamment illustré de plans a paru quelques années auparavant sur le même sujet. Cf. FOERKERNÉ, *Arpád kori templomaink típusai* dans *A Magyar Műnők-és-építészegylet Közlönyének Havi Füzetei* (oct.-déc. 1926), p. 17. Nous croyons devoir le signaler ici, parce qu'il ne figure pas dans la bibliographie de M. Gál.

pays la part qui lui revenait dans la propagation de ces influences et il a su montrer le caractère d'abord successif, puis simultané de celles-ci.

*
* *

La première en date de ces influences vint de l'Italie du nord. Elle est très sensible à la cathédrale de Pécs, la seule des dix premières cathédrales de saint Etienne, dont l'ensemble subsiste encore, d'ailleurs très restauré et très remanié.

Si l'on fait abstraction des chapelles latérales, construites à une époque ultérieure, le plan comprend une nef, flanquée de bas-côtés et dépourvue de transept. Dans le prolongement des trois vaisseaux couverts en charpente s'ouvrent une abside et deux absidioles. Ce plan aussi bien que le mode de couverture caractérisent les basiliques italiennes de haute époque, mais il s'en écarte par le détail très particulier des quatre tours d'angle plantées hors œuvre et flanquant les travées extrêmes des bas-côtés de la nef. Ce plan est-il également celui des autres cathédrales de saint Etienne ? Il est difficile de répondre d'une manière précise à cette question, car ces monuments ont été détruits ou reconstruits sur un autre modèle. Toutefois certaines parties exhumées au cours des fouilles dont ces églises ont été l'objet, sont susceptibles de fournir des indications clairsemées mais précieuses. C'est ainsi qu'à Eger on a reconnu les fondations des deux clochers occidentaux. Les fondations de l'abside centrale de Nyitra, de l'absidiole sud de Gyulafehérvár ont été mises au jour. Il en a été de même de l'abside principale et des bas-côtés de la première cathédrale de Kalocsa.

A ces absides, à ces absidioles reconnues ici et là devait correspondre une nef flanquée de bas-côtés comme à Pécs. Mais la disposition des quatre clochers d'angle *hors œuvre* de cette dernière cathédrale demeure unique, car dans les autres cathédrales contemporaines pourvues également de quatre clochers d'angle, comme à Székesfehérvár et à Esztergom, ces tours étaient plantées dans œuvre et ne faisaient pas saillie sur les bas-côtés. Le cas unique de Pécs doit donc être considéré comme un accident, dû peut-être au plan particulier du *castrum* romain sur les fondations duquel l'édifice est élevé. Doit-on faire intervenir l'hypothèse du *castrum* en faveur des autres églises contemporaines à quatre tours d'angle ? Cette hypothèse, admise par M. GÁL paraît assez hasardeuse.

Si les cathédrales disparues de saint Etienne ont pu livrer en partie grâce à des fouilles le secret de leur plan, la cathédrale de Pécs est la seule, par contre, qui permette de se rendre compte de l'élévation intérieure et extérieure de ces églises, qui auraient été construites dans un laps de temps assez court (1030-1060). Si la

restitution moderne et très complète du chevet et de la façade a été faite sur des données précises, — ce que nous ignorons —, l'examen de ces parties de la cathédrale ne suggère pas en tout cas une époque aussi reculée. Le chevet avec sa corniche festonnée, les tours dont les étages sont soulignés par des cordons de briques posées de champ sur l'angle qui les font ressembler à des « dents d'engrenage », et par une suite de petits arcs aveugles, paraissent appartenir à un style assez évolué de l'Italie du nord. La façade avec ses arcs décoratifs plaqués au rez-de-chaussée, encadrant des losanges en creux et sa superposition d'arcatures tantôt aveugles, tantôt à jour, rappelle à s'y méprendre le thème des façades toscanes du groupe de Pise et de Lucques et évoque une période encore plus avancée. Mais ces restitutions sont-elles conformes aux dispositions originales ?

La *porta speciosa* de la cathédrale d'Esztergom n'est plus connue aujourd'hui que par des descriptions ; elle était encadrée de deux colonnes reposant sur des lions, détail typique de l'art de l'Italie du nord, que l'on retrouve aux portails de Saint-Zénon de Vérone, de Saint-Silvestre de Nonantola, des dômes de Plaisance, de Modène, de Ferrare, de Borgo San-Donnino, etc... Les deux autres colonnes étaient supportées par des atlantes, à demi agenouillés, les mains liées derrière le dos : c'était un autre trait italien qu'on relève notamment aux portails secondaires de la façade du dôme de Plaisance. La sculpture comme l'architecture évoquent donc d'une manière très nette l'art de l'Italie du nord. La sculpture de la *porta speciosa* était très retardataire, c'est un détail à souligner, car si l'on ne savait par des textes formels que la cathédrale, à laquelle appartenait ce portail, avait été reconstruite de 1200 à 1209, on serait tenté, dit M. Gál, de dater ce portail de la première moitié du XII^e siècle.

Les bas-reliefs de Pécs, le *ciborium* de la même cathédrale, dont les fragments furent retrouvés en 1883 sous le pavement du chœur, et qui constituent l'un des ensembles les plus importants de la sculpture médiévale en Hongrie sont malheureusement dépourvus de dates et peut-être eux aussi plus retardataires qu'on ne le pense. Les fragments du *ciborium* ainsi mis à jour étaient trop incomplets pour permettre, même sur le papier, une restitution d'une rigueur absolue. On sait néanmoins que ce *ciborium*, de plan rectangulaire, était couvert d'une voûte d'ogives dont les nervures toriques, rehaussées des sculptures les plus délicates, butaient contre une petite clef en forme de médaillon sur laquelle se détachait l'agneau divin.

La technique du décor végétal traité en méplat et son archaïsme contrastent singulièrement avec l'architecture même de ce petit monument, qui accuse une date assez avancée à cause de sa voûte d'ogives. Aussi l'attribution du *ciborium* à une date antérieure à l'incendie de 1064, qui ravagea une partie de la cathédrale, était-elle

une erreur manifeste. M. Gál a eu raison de rajeunir ce petit monument, mais en le faisant remonter aux années 1130-1140, il l'a encore à notre avis trop vieilli. Il est logique de supposer en effet que l'introduction de la croisée d'ogives dans un édifice d'ordre purement décoratif, tel que ce ciborium, préjuge l'emploi habituel de la technique de cette voûte dans la construction contemporaine. Or, tel n'était pas le cas en Hongrie aux dates mentionnées ci-dessus. Les fameux bas-reliefs de Pécs, parmi lesquels il faut mentionner l'Annonce aux bergers empreinte d'un naturalisme très significatif, seraient, pour M. Gál, contemporains du ciborium. Nous sommes prêt à l'admettre à condition qu'on étende à ces bas-reliefs la restriction chronologique apportée plus haut à la date du ciborium,

Les monuments témoignent assez clairement de la réalité des influences transalpines sur l'architecture religieuse de la Hongrie au début de son évolution. On a été tenté pour confirmer ce fait de s'appuyer sur l'autorité des documents écrits, car nombreuses sont les chartes hongroises dans lesquelles, à partir du ^{xii}^e siècle, on relève fréquemment l'expression *Latini*. Mais de bons esprits ont montré qu'il faut se garder de donner le sens particulier d'habitants de l'Italie à cette expression qui désigne d'une manière beaucoup plus générale tous les fidèles de l'Eglise occidentale, c'est-à-dire de l'Eglise catholique romaine.

Alors que l'influence de l'art de l'Italie du nord était à son apogée en Hongrie, vers le milieu du ^{xii}^e siècle environ, on voit se dessiner dans le domaine artistique un autre courant d'influence, l'influence française, qui d'ailleurs ne supplanta pas l'autre. Cette superposition d'influences n'est pas l'un des phénomènes les moins curieux de l'histoire de l'art en Hongrie.

Il convient d'ailleurs de reconnaître que l'introduction de l'élément français dans l'évolution artistique de ce pays avait été préparée de longue date : c'était l'épanouissement dans ce domaine particulier du phénomène général d'expansion française, qui faisait sentir ses effets en Hongrie depuis longtemps. Ces échanges franco-hongrois ont été récemment résumés par M. Dezső Pais pour les lecteurs de la *Revue*¹. Et tout d'abord, là, comme en tant d'autres parties de la chrétienté, c'est le grand nom de Cluny qu'il convient de citer en premier lieu. Saint Etienne entretint des relations épistolaires avec Odilon, cinquième abbé de Cluny, dont le successeur saint Hugues fut envoyé en Hongrie par le pape Léon IX à titre de négociateur. L'illustre abbé, qui était aussi un habile diplomate, parvint à réconcilier André I^{er} roi de Hongrie avec l'empereur Henri III. Entre 999 et 1091 s'échelonnèrent en

1. Dezső Pais, *Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád*, dans *Revue des Etudes Hongroises* (1^{re} année, 1923), p. 15-26, et p. 137-144. (Cet important article ne figure pas dans la bibliographie de M. Gál.)

Hongrie les fondations de six abbayes bénédictines, parmi lesquelles celle de Somogyvár fut la première d'origine française. Les religieux qui la peuplaient étaient venus du Midi de la France, de l'abbaye de Saint-Gilles et leurs successeurs ne pouvaient se recruter que parmi des moines français. Des fouilles exécutées en 1893 ont permis de reconnaître le plan de l'abbatiale de Somogyvár. Ce plan qui reproduisait celui des cathédrales de l'époque de saint Étienne, moins les tours d'angles, était un plan également en usage dans le midi de la France à l'époque où l'abbaye fut fondée : c'est le plan typique des églises appartenant au premier art roman récemment étudié par M. Puig i Cadafalch.

Le roi Béla III, veuf d'une princesse française Anne d'Antioche, épousa en secondes noces une autre Française, Marguerite, la propre fille du roi Louis VII. Il devint donc ainsi le beau-frère de Philippe-Auguste. Ce fut un francophile notoire. Lors des fêtes qui furent célébrées à l'occasion du mariage de son fils aîné Emerich, le célèbre troubadour provençal Peire Vidal vint à la cour de Hongrie et conta ses impressions dans l'une de ses sirventes :

Per ma vida gandar
M'en anei en Ongria
Al bon rei N'Aimeric.

Si la culture française rayonnait ainsi dans les lettres, dans la vie de cour et dans les modes, il eût été extraordinaire qu'elle ne s'épanouît pas de même dans le domaine de l'architecture où son hégémonie était alors sans rivale.

En lançant son appel aux Cisterciens et en les installant dans ses domaines, le roi Béla III ouvrit les portes toutes grandes à cette importation artistique. Sans doute, les Cisterciens jouèrent le premier rôle dans l'introduction des formules françaises en Hongrie ; mais l'on connaît la rigidité de leur programme architectural, l'austérité de leur grammaire décorative. Des églises étrangères à ce programme, mais qui n'en sont pas moins des émanations du style français, prouvent qu'en Hongrie, si l'ordre de Cîteaux fut le principal véhicule de l'influence française, il ne fut pas toutefois le seul.

Parmi ces églises, M. Gál présente l'abbatiale bénédictine de Vértesszentkereszt fondée en 1146 et ruinée par les Turcs, et la seconde cathédrale de Kalocsa, qui datait de la deuxième moitié du XII^e siècle, mais qui fut complètement transformée au XVIII^e siècle en un édifice de style baroque.

Ces deux églises se distinguent de celles étudiées jusqu'ici par la présence d'un transept. La première est terminée par un chevet triflé et la seconde était pourvue d'un chœur entouré d'un déambulatoire sur lequel s'ouvraient cinq chapelles rayonnantes tan-

gentes entre elles. La nef flanquée de bas-côtés était divisée en grandes travées carrées. Entre les piles maîtresses s'élevaient des piles secondaires de telle sorte qu'à chaque travée de la nef correspondaient deux travées des bas-côtés. Cette division fut le plus souvent employée par les maîtres allemands; mais ils n'en eurent pas l'exclusivité. On la trouve adoptée aussi par les architectes français non seulement dans l'est de la France, où à vrai dire les traditions de l'école rhénane demeurèrent longtemps très vives, mais aussi dans le reste de la France, comme à Saint-Loup-de-Naud (Seine-et-Marne), à Vermenton (Yonne), à Avénières (Mayenne)¹. Les travées de la nef étaient couvertes de grandes voûtes d'ogives. Pour une de ces grandes voûtes, les travées des bas-côtés en comptaient deux. La restitution du plan de Kalocsa due à FOERK, qui reproduit cette disposition doit être par conséquent exacte. Nous comprenons d'autant moins les raisons pour lesquelles M. Gál s'étonne de l'absence de voûtes sexpartites sur la restitution de Foerk, que l'église d'Avénières citée plus haut nous est présentée en dernière analyse comme le modèle possible de la deuxième cathédrale de Kalocsa. Or, cette église ne possède pas de voûtes de cette sorte². D'ailleurs, à moins qu'un document d'archives ne nous renseigne sur cette filiation directe, il nous paraît plus prudent, dans l'état actuel de nos connaissances, de ne considérer la similitude de plan de deux églises aussi éloignées l'une de l'autre qu'à titre de coïncidence.

La fameuse inscription funéraire *Martinus Revasu lapicida jacet hic*, découverte en 1872 dans les fouilles de Kalocsa, a fait couler beaucoup d'encre. Les uns ont voulu voir dans ce personnage l'architecte de l'église, les autres un simple tailleur de pierre. Pour ceux-ci, il était Français, pour ceux-là Allemand. Vaine querelle puisque le caractère français de l'édifice devait être indéniable, ainsi que son plan et ses voûtes d'ogives le prouvent! Qu'il nous soit cependant permis de faire observer qu'une telle inscription aurait été peu usuelle à cette époque pour un simple artisan, alors qu'elle était courante au contraire pour un architecte, que le maître d'œuvre Jean de Saint-Dié, qui restaura la cathédrale de Gyulafehérvár, est désigné par la même expression *lapicida* dans le contrat de 1287, enfin que les caractères de l'inscription sont des capitales de la deuxième moitié du XII^e siècle, c'est-à-dire de l'époque de la construction. Il est donc assez raisonnable de croire que cette épitaphe nous a transmis le nom d'un architecte de l'église alors en construction. Puisque l'on sait que cette église

1. R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque gothique*, Paris, Picard, 1926, T. 1, p. 240.

2. Lucien Lécureux, *L'église d'Avénières*, dans *Bulletin Monumental* (1911), p. 102-119.

présentait des caractères français, pourquoi ce maître n'aurait-il pas été français ?

L'immigration cistercienne en Hongrie constitue un intéressant chapitre de l'expansion prodigieuse de ceux qu'on a pu avec raison appeler les missionnaires de l'art français à l'étranger ¹. Les 28 monastères qu'ils bâtirent en Hongrie, ou plutôt les vestiges de ceux qui échappèrent à la terrible invasion mongole du milieu du ^{xiii}^e siècle sont les témoins particulièrement éloquents du style français — spécialement du style gothique bourguignon —, qu'ils contribuèrent à propager dans ce pays.

Si l'on excepte la première abbaye cistercienne fondée en Hongrie, celle de Czikádor, qui était rattachée à l'abbaye autrichienne de Sainte-Croix (Heiligenkreuz), les autres abbayes de l'ordre étaient des filiales d'abbayes françaises. Entre 1179 et 1184, le roi Béla III, le principal artisan de l'introduction des fils de saint Bernard dans son royaume, fonda les quatre abbayes d'Egres, de Zircz, de Szentgotthárd et de Pilis, dont les moines venaient respectivement de Pontigny (Yonne), de Clairvaux (Aube), de Trois-Fontaines (Marne) et d'Acey (Doubs). C'est à cette époque que Pierre, abbé de Cîteaux, accompagné du prieur et de deux religieux de Cîteaux, se rendit en Hongrie, sans doute pour y visiter ces monastères nouvellement fondés. A cette occasion Béla III lui octroya une charte aux termes de laquelle les monastères cisterciens de Hongrie, déjà construits ou à construire, étaient assurés de jouir des mêmes libertés dont ils avaient coutume de bénéficier en France.

Des 28 monastères cisterciens de Hongrie, il reste, à Egres, le mur du bas-côté nord de l'église, cinq piliers octogones, des fragments d'ogives, à Zircz un magnifique pilier qui se dresse isolé au bord d'une route, à Pilis, une base de pilier, une inscription qui prouve que l'église était achevée avant 1204, un chapiteau, des fragments d'ogives et des carreaux de terre cuite ornés d'aigles, de lions, d'étoiles, de fleurs de lys, etc..., en tout semblables aux fameux carreaux de l'abbaye d'Acey, dont Pilis dépendait ².

Seules, les ruines de Kercz et la belle église d'Apátfalva encore debout, prouvent éloquentement que l'architecture propagée en Hongrie par les Cisterciens était bien conforme au programme de simplicité et d'austérité de l'ordre et qu'elle s'inspirait des modèles français. Le chevet de l'église de Kercz, à pans coupés — singu-

1. La plupart des renseignements que nous donnons sur les monastères cisterciens de Hongrie sont tirés du P. Tiburce Hümpfner, *Les fils de Saint Bernard en Hongrie*. Notice offerte... aux participants du Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes tenu à Dijon du 12 au 15 juin 1927. Budapest, 1927.

2. Des fouilles récentes ont restitué le plan du monastère et notamment du cloître qui formait un rectangle de 24 m. sur 28 et qui était pourvu d'un petit édifice octogone, le lavabo.

larité rare dans un plan cistercien — doit être comparé au chevet de même plan de l'abbatiale cistercienne espagnole de Las Huelgas. Les ruines de la salle capitulaire et du dortoir sont encore très imposantes.

L'abbatiale d'Apátfalva, l'unique survivante intacte, est bâtie sur le plan habituellement employé par les Cisterciens : nef à bas-côtés, coupée par un transept sur les croisillons desquels s'ouvrent quatre chapelles carrées orientées, chevet plat. La nef est couverte de voûtes d'arêtes, d'ailleurs remaniées, encadrées par des doubleaux au cintre brisé.

Des unions princières avaient contribué à l'introduction des modes et de l'art français en Hongrie. Il est permis de croire que le mariage d'une Allemande, Gertrude de Méran avec le roi André II (1204-1235) joua le même rôle en ce qui concerne la propagation de l'influence allemande dans l'art de la Hongrie ; mais la princesse étrangère distribua places et honneurs à ses compatriotes avec une telle prodigalité qu'elle paya de sa vie son indiscrète politique : elle fut assassinée en 1213.

Les hommes d'église de la suite de Gertrude firent-ils appel à leurs compatriotes pour leur confier la construction des édifices du culte ? C'est probable. En tout cas, l'influence allemande est perceptible à partir de cette époque. « Mais, suivant la remarque de M. Gál, les ateliers qui divulguaient depuis des années l'esprit lombard et le style français, jouissaient déjà d'une telle autorité en Hongrie, leurs œuvres constituaient une tradition si ferme et si continue, qu'ils ne purent être supplantés par la nouveauté des tendances. En les assimilant ils s'enrichirent et donnèrent naissance à une synthèse pondérée. » Cette synthèse résultait de la fusion assez hétérogène à première vue de l'art de l'Italie du nord, de l'art français et de l'art allemand. Ce ne fut pas l'un des moindres mérites des artisans de cette fusion d'avoir su la rendre harmonieuse.

Les abbayes bénédictines de Lébény, construite de 1206 à 1210, d'Arács (première moitié du XIII^e siècle), de Jaák (1210-1241), les abbayes de Törje (vers 1240) et de Zsámbék (avant 1255) de l'ordre des Prémontrés présentent, suivant leur état de conservation ou la fidélité plus ou moins grande des restaurations, des spécimens particulièrement caractéristiques de cette synthèse. Ces monuments forment un groupe appelé groupe de Lébény, du nom de la plus ancienne des églises qui le constituent.

Les dispositions générales des églises de ce groupe sont, pour la plupart d'entre elles, les suivantes : le plan est celui des cathédrales de saint Etienne, trois vaisseaux parallèles dépourvus de transept terminés par trois absides, mais les quatre tours d'angle ont disparu pour faire place à deux tours de façade — dans l'œuvre —, et ouverte à l'intérieur au rez-de-chaussée. L'élévation

intérieure est à deux étages. Entre les grandes arcades et les fenêtres hautes un large espace nu. Jamais de *triforium* ni de tribunes. Les murs pleins, d'un cube considérable, rendent inutile l'emploi des arcs-boutants pour le contrebuttement des voûtes. Ces dernières sont des voûtes sur croisées d'ogives.

Dans cette synthèse d'éléments très divers, M. Gál a essayé de rechercher la filiation des apports étrangers. Les proportions en hauteur des étages des tours, leur défaut d'étagement en retraites, le nombre et le caractère des baies, la présence de quelques chapiteaux cubiques et l'interprétation des divisions horizontales permettent d'apparenter les tours de façade aux clochers germaniques. Par contre, c'est en France qu'il faudrait, d'après lui, rechercher l'origine du système qui consiste à ajourer les parements intérieurs du rez-de-chaussée des clochers de deux arcades jetées sur une pile d'angle.

Dans l'élévation intérieure, qui est à deux étages, la prédilection pour les parements nus qui ne seront jamais allégés par des tribunes ou par un triforium, ni animés par un cordon horizontal soulignant l'étage des fenêtres, lui paraît empruntée à l'esthétique germanique, alors que les voûtes d'ogives encadrées latéralement par des formerets, le profil délié des nervures et le plan très articulé des supports sont des emprunts directs à l'architecture française.

Les fameux portails occidentaux de Lébény et de Jaák presque intacts seraient dus le premier à l'influence lombardo-germanique, le second à l'influence française. En ce qui concerne ce dernier, cette affirmation donne lieu à quelques réserves, bien que la disposition du portail sous gâble trahisse en effet une influence française. Sans doute, il serait aisé de retrouver en France, pendant la période romane, spécialement en Normandie et dans les pays soumis à l'influence normande la plupart des motifs géométriques, frette crénelée, bâtons brisés, chevrons, doubles chevrons, etc.... dont s'orne ce très remarquable portail. Mais on ne les retrouverait plus qu'à l'état isolé et à titre d'archaïsme¹ au ^{xiii}^e siècle, qui est, ne l'oublions pas, la date d'exécution du portail de Jaák.

Cette constatation, autant que la présence des lions supportant les colonnes qui encadrent le portail, nous rendent un peu sceptique sur l'origine directement française de ce dernier. Cet important morceau de sculpture semble dû plutôt à un atelier imbu de tendances très diverses, et puisqu'on nous suggère de voir dans le groupe de Lébény le résultat d'une synthèse architecturale, nous nous demandons si le portail de Jaák ne représenterait pas lui aussi la combinaison de plusieurs influences.

1. Têtes plates du portail de l'église de Thury-Harcourt (Calvados) ; bâtons brisés des portails de Saint-Liphard de Meung-sur-Loire (Loiret) et de Saint-Valérien de Châteaudun, etc...

On peut en effet rapprocher la disposition en échelons des statues sous niches du gâble, de celle des statues qui ornent les pignons de façade de la Madeleine de Vézelay et de l'église voisine de Saint-Père. Si l'extraordinaire mélange de motifs géométriques couvrant les voussures et les piédroits de cet étrange et somptueux portail évoque sans contestation possible le décor de l'école romane anglo-normande, on peut supposer par contre que la propagation de ce style décoratif ne s'est pas faite en ligne directe, mais bien plutôt par étapes successives.

M. GÁL néglige d'indiquer ces étapes, car il pense — et sur ce point nous nous écartons nettement de son opinion —, que le portail de Jáak est à la tête de toute une série de portails analogues de la Basse-Autriche. Il y a tout lieu de croire au contraire que ce portail n'est pas le point de départ mais bien l'un des aboutissants d'un courant d'influence dont Saint-Jacques des Ecossais de Ratisbonne aurait été la source. Pour certains archéologues allemands en effet, les moines écossais, disons plus exactement les moines irlandais de Saint-Jacques de Ratisbonne auraient été en réalité les véritables responsables de l'introduction en Bavière de ce décor géométrique d'origine anglo-normande, dont on suit le développement non seulement à Ratisbonne, mais à Wiener-Neustadt, à Tulln, au Riesentor de Saint-Etienne de Vienne, à Lébény, à Jáak, etc...

Certains motifs décoratifs que M. Gál affirme n'avoir pas rencontré ailleurs qu'à Jáak, tels que ces « arcatures entrecroisées » qui suivent le montant de l'archivolte, existent par exemple aux portails de Mödling et de Tulln. Cet ornement, qui n'est autre chose en somme qu'une suite de godrons dont la tranche est décorée de petits arcs entrecroisés, apparaît déjà sur un chapiteau de l'ancien cloître de Saint-Jacques de Ratisbonne, qui a sa réplique à Deutsch-Altenburg.

On entrevoit ainsi les étapes en Europe centrale de cette influence du décor géométrique, qui devait trouver à Jáak l'une de ses plus riches expressions. La plupart des portails ainsi décorés et ci-dessus mentionnés sont attribués au milieu du ^{xiii}^e siècle. L'église de Jáak fut élevée en majeure partie entre 1210 et 1241, mais sa consécration n'eut lieu qu'en 1256. N'est-il pas plus vraisemblable de croire que le portail de Jáak a été exécuté, non au début de la construction comme le voudrait M. Gál, mais bien plutôt à la fin des travaux ? Si cette hypothèse est exacte, on pourrait alors le considérer comme l'une des bornes les plus extrêmes qu'auraient atteintes vers l'est ces influences anglo-normandes dont M. Hamann a naguère cherché de fixer l'itinéraire¹.

1. Richard Hamann, *Deutsche und französische Kunst im Mittelalter. II Die Baugeschichte der Klosterkirche zu Lehnin und die normannische Invasion*. Marburg, 1923. Cf. également l'important article de Richard Kurt Donin, *Romanische Portale in Niederösterreich* dans le *Jahrbuch des Kunsthistorischen Institutes der*

Deux noms d'architectes français du ^{xiii}^e siècle, l'un très célèbre, l'autre moins connu, ne pouvaient pas ne pas être cités au cours de cet ouvrage. Il est irritant de constater qu'aucun document formel ne permette d'identifier l'activité en Hongrie du plus célèbre des deux, Villard de Honnecourt. Un contrat conclu le 1^{er} novembre 1287 entre le chapitre de la cathédrale de Gyulafehérvár et l'autre architecte, Jean de Saint-Dié, précise au contraire très exactement le travail du maître lorrain.

Jean de Saint-Dié n'est pas l'auteur, mais seulement le restaurateur de la cathédrale citée plus haut, qui trahit une influence française marquée. Le contrat stipule la consolidation des vieux murs et des supports, le surhaussement du transept, la reprise de la tour centrale en pierres de taille : c'est suivant ce programme que la cathédrale de Gyulafehérvár fut en partie rebâtie à la fin du ^{xiii}^e siècle. A chacune des trois grandes travées sur plan carré de la nef, correspondent deux travées des bas-côtés, suivant le système déjà observé dans la deuxième cathédrale de Kalocsa, autre église d'influence française. L'existence d'une tour centrale sur coupole complétait la ressemblance ; toutefois il convient de noter l'absence de déambulatoire. Ses deux tours de façade, la grande rose du croisillon sud, le plan des supports, la sculpture de quelques chapiteaux, l'emploi des voûtes d'ogives plaident en faveur d'une influence française. Le système si rationnel de la voûte d'ogives a été d'ailleurs aussi mal interprété ici qu'ailleurs. Comme ces voûtes ne sont pas contrebutées par des arcs-boutants, le cube des murs demeure aussi considérable que dans une église couverte d'une lourde voûte romane : on saisit tout l'illogisme de cette adaptation.

L'activité architecturale de Villard de Honnecourt en Hongrie constitue un problème qui a longtemps passé pour résolu ; mais de récentes mises au point n'en ont donné au contraire qu'une solution absolument négative. Voici l'énoncé de ce problème. Villard est, comme on le sait, un architecte français du ^{xiii}^e siècle qui a laissé un précieux album couvert de dessins, de plans et d'annotations, aujourd'hui conservé à Paris, à la Bibliothèque Nationale. Ce document porte de la main même de son auteur : « J'estoie mandés en le tierre de Hongrie... J'estois une fois en Hongrie ».

Comme il est raisonnable de supposer que cet artiste ne fut pas seulement « mandé en Hongrie » dans le but d'enrichir son album de dessins, les archéologues ont essayé de chercher quelles traces de son activité il avait pu laisser dans ce pays.

K. K. *Zentralkommission für Denkmalpflege* (1915), p. 1. On y lira notamment la très intéressante comparaison établie entre le portail de Jaák et le Riesentor de Saint-Etienne de Vienne. L'auteur conclut à l'influence du premier portail sur le second.

HENZSLMANN étudiait la cathédrale de Kassa (Cassovie), précisément au moment où, vers le milieu du siècle dernier, comme le rappelle M. Gál, le personnage de Villard, évoqué par Quicherat, préoccupait le plus le monde scientifique. Comme le plan du chœur de la cathédrale de Cassovie semble calqué sur le plan très original d'une église française du ^{xiii}^e siècle, Saint-Yved de Braine, Henszlmann conclut avec un peu de précipitation que Villard était l'auteur du chevet de Kassa (Cassovie). Il s'empressa d'ailleurs plus tard d'atténuer ce jugement hâtif en parlant seulement d'un maître français inconnu. C'était encore une erreur, mais la légende n'en poursuivit pas moins son chemin.

Or, voici les faits. Sainte-Elisabeth de Cassovie n'était encore au ^{xiii}^e siècle qu'une simple église paroissiale datant de l'époque romane. Remaniée au début du ^{xiv}^e siècle, elle ne suffit plus aux besoins du culte lorsqu'elle fut érigée en cathédrale. D'après des devis contemporains, les travaux d'agrandissement furent commencés par l'architecte allemand Cromer vers 1431 et traînèrent en longueur jusqu'au début du ^{xvi}^e siècle. Le chevet, qui reproduit en plan la disposition champenoise de Saint-Yved de Braine, est sans doute la partie la plus récente à cause de la complication du tracé des voûtes. Un parchemin scellé dans un contrefort du chevet et retrouvé en 1908 a fourni d'ailleurs l'année de la construction, 1507, et le nom de l'architecte, ce qui lève tous les doutes. L'architecte s'appelait Nicolas Krompholtz ; on sait qu'il était originaire de Silésie.

Puisque l'on n'a pas travaillé à la cathédrale de Cassovie pendant le ^{xiii}^e siècle, l'hypothèse de la participation de Villard de Honnecourt à la construction de cette église doit être définitivement écartée.

Il n'en reste pas moins vrai que le plan du chevet de cette cathédrale reproduit très exactement le plan très original d'une église française du ^{xiii}^e siècle, Saint-Yved de Braine. Le fait paraît assez étrange, s'il n'existait aucun intermédiaire entre les deux plans. Or, tel n'est pas le cas. On sait aujourd'hui que ce plan si gracieux fut reproduit, parfois avec des variantes, mais en tout cas sur une vaste échelle dans les pays germaniques. Que l'architecte silésien de Cassovie, qui avait travaillé en Allemagne et en Bohême avant de prendre la direction du chantier de Sainte-Elisabeth, ait eu connaissance de l'une des répliques allemandes du plan de Saint-Yved, c'est une hypothèse qui n'offre en soi rien d'in vraisemblable.

L'apparition du motif de Braine à Cassovie ne serait donc pas due à une influence directe mais plutôt à la transmission d'un type par étapes successives : telle est l'ingénieuse hypothèse de MIHALIK à laquelle s'est rallié M. Gál.

Le dernier chapitre se consacre à l'étude des églises de Kisbény et d'Ócsa, étrangères au style du groupe de Lébény leur contem-

porain, style qui était dû, comme on le sait, à une synthèse d'influences étrangères.

A Kishény et à Ócsa au contraire, M. Gál discerne les débuts d'un art national. En plan ces églises se rapprochent du groupe de Lébény par la disposition des deux tours de façade dans l'œuvre, mais s'en distinguent par l'adoption du transept. L'église de Kishény est couverte en grande partie de voûtes d'arêtes, l'église d'Ócsa est au contraire voûtée d'ogives ; mais le système de contrebuttement au moyen d'arcs-boutants fait également défaut à l'une et à l'autre. Le décor est pauvre et lourd et la sculpture maladroite à ce point qu'un chapiteau historié, représentant une scène de chasse, mériterait d'être attribué au ^x^e siècle plutôt qu'au ^{xiii}^e. Quant à la sculpture d'ornement traitée en méplat, elle ne semble guère avancée non plus.

Ces deux églises appartiennent donc, tout en remontant au ^{xiii}^e siècle, à un style moins évolué que celui du groupe de Lébény. Leur style, d'allure toute romane, est pour tout dire franchement retardataire. Il semble que ces constructions soient dues à des apprentis contraints d'exécuter un travail personnel, sans la présence ni l'autorité du maître. Certaines sculptures, notamment celle du chapiteau mentionné plus haut, accusent une régression déconcertante.

Ces observations posent un problème d'une portée plus générale. Le style gothique, au cours de cette période arpádienne, a-t-il jamais été interprété en Hongrie en complet accord avec ses principes fondamentaux, si l'on fait abstraction des monuments dus aux ateliers étrangers ? A voir la prédilection marquée des pleins sur les vides, la pauvreté des moyens employés pour assurer le contrebuttement des voûtes, on serait tenté d'en douter. Il serait profondément injuste d'ailleurs de s'étonner de cette hésitation. En France le principe de la voûte d'ogives une fois posé, l'évolution du style gothique se poursuivait sans aucune lacune et avec une logique rigoureuse, qui permit de tirer les dernières conséquences d'une invention féconde entre toutes.

En Hongrie au contraire, l'architecture religieuse était soumise à des influences aux principes parfois contradictoires, qui se succédaient ou se superposaient de telle façon qu'il pouvait en résulter quelque confusion. Pouvait-on par exemple raisonnablement demander à une technique rompue à la construction d'églises à plafonds de bois du type de celles de l'Italie du nord, de s'adapter d'emblée à la solution des délicats problèmes d'équilibre qu'entraînait avec elle l'adoption de la voûte sur croisées d'ogives ? Evidemment non et c'est l'une des raisons pour lesquelles les traditions romanes connurent en Hongrie une si durable survivance.

Quoi qu'il en soit, l'art gothique français n'en contribua pas moins à la formation de l'architecture religieuse de ce pays. Son

rôle éducateur, le prestige dont il jouissait attesté par la vogue de ses architectes, méritaient donc d'être soulignés.

Le dernier chapitre du livre de M. Gál porte un titre plein de promesses « Commencements d'un art national ». Cet art, à ses débuts du moins, comme il fallait s'y attendre, semble incontestablement moins évolué que les arts étrangers ayant contribué à sa formation. A Kisbény et à Ócsa notamment, il apparaît encore bien lourd et bien fruste. Mais les apprentis pouvaient-ils produire du premier coup leur chef-d'œuvre ? Ces premiers essais, libérés en partie de l'empreinte étrangère, sont néanmoins d'autant plus appréciables qu'ils paraissent dus au génie artistique local. Le principal mérite de cet art national à ses débuts, n'est-il pas en effet, malgré les imperfections des premières tentatives, d'être original ?

Il faut louer M. Gál d'avoir donné un exposé aussi clair et aussi précis de l'histoire très complexe de l'architecture religieuse en Hongrie du XI^e au XIII^e siècle. Ce n'était pas une mince besogne de discerner clairement la part qui revenait aux influences étrangères. Il s'en est acquitté avec une grande habileté et une vue sereine des choses, dégagée de tout parti-pris. Ses lecteurs français lui sauront un gré particulier de leur avoir rendu accessibles, en les rédigeant dans leur langue maternelle, les chapitres les plus intéressants d'une histoire qu'ils ne connaissaient jusqu'à présent qu'à travers le prisme des traductions. Ce livre dédié par M. Gál à son maître M. Focillon, professeur à la Sorbonne, honore à la fois le maître et le disciple.

(Genève).

JEAN VALLERY-RADOT.

UN FRANÇAIS AMI DE LA HONGRIE AU DÉBUT DU XVIII^e SIÈCLE

LES LETTRES DE JEAN DE LA CHAPELLE

Dans la lutte séculaire soutenue par l'héroïsme des Hongrois contre les Turcs en marche vers la conquête de l'Europe occidentale, l'enjeu n'est pas seulement l'intégrité de la Hongrie. Toute la chrétienté se sent menacée par l'avalanche turque.

En France on suit non sans anxiété les péripéties de cette guerre sans trêve ni merci contre l'Infidèle.

Jean LORET, rimailleur naïf, se fait l'écho fidèle et bienveillant des appréhensions que les luttes acharnées des Hongrois font surgir en lui. Ses journaux, la *Gazette burlesque*, *Lettres en vers*, *Muze historique* en font foi ¹. Par son canal la France est tenue au courant des événements importants qui se passent sur les champs de bataille de Hongrie. C'est lui qui annonce à ses lecteurs la part des chevaliers français à la victoire remportée à Saint-Gotthard en Hongrie et se réjouit que la Maison d'Autriche et la France aient fait cause commune contre la domination turque en pays chrétiens. Les dissentiments qui divisent les Hongrois et l'empereur Léopold ne percent pas encore dans les relations que Loret fait à son public. Ce n'est qu'après la paix désastreuse conclue à Vasvár entre l'empereur et le sultan que Jean LORET fait entrevoir l'abîme ouvert entre les Hongrois et un souverain qui médite leur ruine. Loret n'hésite pas à se ranger du côté de Nicolas ZRINYI et de ses amis quand les chevaliers français, voyant de près tout le tort infligé aux Hongrois, prennent fait et cause pour leurs frères de combat. Ce parti pris s'accroît encore après la reconquête de Bude en 1686. La perspective d'une paix durable entre la Maison d'Autriche et le sultan exaspère déjà Louvois.

La guerre de succession d'Espagne achèvera de mettre aux prises les Français et les Habsbourg.

Dans les inimitiés engagées entre les deux grandes puissances, la diplomatie française, avec Colbert de Torcy à sa tête, ne manquera pas de mettre à profit les sympathies que la littérature fran-

1. A. ECKHARDT, *Magyar hírek egy régi francia újságban* (Nouvelles sur la Hongrie dans un ancien journal français). *Napkelet*, déc. 1926. pp. 936-947.

çaise commençait de provoquer à l'étranger. Il organisera un service de diffusion d'idées françaises en Europe ; il choisira pour collaborateurs des lettrés avertis des choses d'Europe et informés des points faibles de l'ennemi.

Dès 1702 paraissent les lettres d'un *Suisse à un Français* que PUYZIEULX, ambassadeur de France à Soleure, caractérise de la façon suivante dans sa correspondance diplomatique : « L'auteur anonyme a beaucoup d'esprit et n'est pas mal instruit des matières qu'il traite et qu'il pénètre, selon mes faibles lumières, avec des yeux d'aigle. Il est bon d'employer de telles gens à écrire, car il me paraît d'un génie fort supérieur¹ ... » C'est avec la plus grande satisfaction que Puyzieulx accueille l'apparition des *Lettres* de ce Suisse, vu l'effet désastreux des pamphlets dirigés contre la France et répandus à Bâle en grand nombre.

L'auteur anonyme fait paraître des lettres qu'il met au service de l'intérêt de la diplomatie française. Leur portée est d'autant plus grande qu'elles sont traduites en allemand, anglais, hollandais et latin et répandues à profusion dans les pays étrangers. Parmi ces lettres il en est deux qui ont trait aux événements historiques de Hongrie et se distinguent par une objectivité et une connaissance des personnes et des faits, très rares chez les historiens étrangers.

Jean DE LA CHAPELLE², grand ami de la Hongrie, ne voulant pas éveiller comme Français la méfiance de ses lecteurs étrangers, se donnait pour un Suisse catholique habitant Paris et entretenant une correspondance avec un Français protestant, exilé en Suisse.

Né à Bourges en 1655 il s'était distingué dans les lettres. Devenu le conseiller des princes de Conti il prit part, en 1685, à l'ambassade extraordinaire envoyée par Louis XIV à l'empereur Léopold pour l'aider à repousser les Turcs. La noblesse hongroise fit aux princes de Conti et à leur suite un accueil chaleureux. Voyant de près les efforts héroïques par lesquels la noblesse hongroise s'évertuait à sauvegarder la liberté politique et religieuse du pays contre l'emprise des Habsbourg et l'intégrité du territoire contre l'invasion des Turcs, les chevaliers français furent pris par le charme d'un caractère franc et noble, et, touchés du sort cruel que la Cour de Vienne réservait à la vaillante nation de Hongrie, se vouèrent spontanément à la cause de l'indépendance hongroise.

Le moment venu Jean DE LA CHAPELLE prendra le parti de la Hongrie malheureuse³. Au cours de ses nombreuses lettres diplo-

1. Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris. *Suisse*, tome 135, p. 128.

2. R. Roux, *les missions politiques de J. de la Chapelle. Revue d'Histoire diplomatique*, 1926, pp. 239-289. Voir encore : Le poète Destouches, diplomate. *Revue d'hist. diplom.* 1929, p. 187.

3. De 1702 à 1709, il publie 48 lettres politiques, « où l'on voit les véritables intérêts des princes et des nations de l'Europe qui font la guerre, et divers mémoires et actes pour servir de preuves à ces lettres. Basle. »

matiques il insista sur certains droits capitaux de la constitution hongroise que la Cour de Vienne combattait obstinément pour refouler les velléités d'indépendance des Hongrois et assurer la domination absolue des Habsbourg. La dernière nouvelle que Jean Loret rapporte dans son *Journal* nous fait voir le mécontentement général des Hongrois contre la Maison d'Autriche, désireuse d'effacer les derniers vestiges de l'indépendance hongroise.

Jean de la Chapelle brode sur le même thème et évoque la mauvaise foi de Ferdinand II qui passe un contrat avec GÁBOR BETHLEN, élu roi de Hongrie : Bethlen cède ses droits sur la Hongrie à Ferdinand en échange de deux principautés en Silésie et d'une pension de 50.000 florins-or. Cependant le célèbre GÁBOR n'eut jamais ni principauté ni pension¹.

Georges II RÁKÓCZI n'a pas eu plus de chance avec l'empereur Léopold. Entraîné par les promesses fallacieuses de Léopold, le prince Rákóczi s'engage dans une entreprise qui le met aux prises avec toutes les forces de Turcs.

L'empereur « saisit l'affreuse conjoncture de l'irruption des Turcs dans la Transylvanie et de la mort de Ragotzki pour dépouiller sa veuve affligée et ses malheureux enfans des Comtez de Zathmar et de Zambolich (Szabolcs)². »

L'empereur ne s'arrêta pas à ce mauvais tour joué à Rákóczi : il visait plus haut. Son dessein était de rendre le royaume de Hongrie héréditaire dans sa Maison et, pour y parvenir, il brise la résistance de la noblesse qu'il savait fidèle à son droit d'élire son roi. Pour rendre la nation docile à sa volonté, l'empereur recourut au procédé suivant. On irrita d'abord par de petites violations le Turc qui, s'emportant, déclare la guerre. Alors la Cour de Vienne accusa le sultan de parjure, criant à la violation du traité de paix et implorant le secours des puissances chrétiennes contre la sublime Porte tout en passant sous silence les injures et provocations qui ont déclenché la guerre. Dans ces luttes acharnées on n'épargna ni la vie ni les biens de la noblesse. Et si, contre toute prévision l'armée turque était battue, la Hongrie n'en avait aucun avantage comme ce fut le cas à la bataille de Saint-Gothard où la paix que l'empereur a conclue alors avec le sultan ne comportait que des conditions humiliantes et fort onéreuses pour la Hongrie ; et la nation, blessée dans son honneur, fut poussée à l'exaspération. La Chapelle ne manque pas de relever la curieuse mentalité des milieux impériaux.

« Les Français — écrit-il — qui traversèrent l'Allemagne pour retourner dans leur patrie, furent traités, non pas comme des amis

1. 21^e lettre, Paris, février 1704.

2. 21^e lettre, Paris, février 1704.

qui venaient d'aider à remporter une grande victoire, mais comme des ennemis qu'on chasseroit d'un pays qu'ils auroient usurpé¹. »

Un régime de terreur succéda pendant lequel les Impériaux persécutaient les Hongrois et les réduisaient à de « si dures extrémités que les Prestres et les Religieux mesmes disoient publiquement que la domination ottomane estoit préférable au joug de l'Empereur ». Proscriptions, confiscations, punitions sanglantes qui suivirent les premiers mouvements protestataires en Hongrie, achevèrent de désespérer ces peuples courageux. Ils virent tomber sous le glaive infâme du bourreau, « les testes illustres des Comtes de Serin [Zrinyi], Nadasdi, Frangepani et Tattentbach, ces noms célèbres dégradés de noblesse, et des enfans innocents de pères si élevez et si riches réduits à l'indigne pauvreté². »

L'empereur fit aux Hongrois cette humiliation d'inviter le Chiaoux Hagi Ibrahim et sa suite à assister à l'exécution de Nádasdy, défenseur fervent de la chrétienté. Les soldats impériaux n'avaient pas non plus d'égard pour leurs camarades hongrois.

« Souvenés-vous, écrit La Chapelle à son prétendu correspondant à Bâle, de l'indignité avec laquelle les Troupes nationales de Hongrie étoient traitées, toujours campées, séparément loin du reste de l'armée dans les lieux difficiles et incommodes ; exposées à l'insulte des ennemis ; rarement secourues lorsqu'elles étoient attaquées ; menacées du feu des Allemands si elles reculoient. Le plus vil soldat Allemand se croyoit en droit de commander à l'Officier Hongrois ; vous eussiez dit que les Hongrois n'estoient que des esclaves destinés à toutes les fatigues pour le service des Allemands, qui ne partageoient avec eux ny la gloire ny le butin. J'ai vu ces braves et malheureux Hongrois engagés souvent dans de dangereux escarmouches à la veüe de tout le Camp Impérial : ils estoient contraints quelques fois de s'ébranler et de donner combat pour soutenir leurs compatriotes ; ils envoyaient demander du secours et des Troupes réglées, seulement pour favoriser leur retraite ; on leur en refusoit ; les Impériaux accourus sur des hauteurs regardoient tranquillement les périls et la déroute de cette courageuse Milice comme un spectacle de Gladiateurs que l'Empereur leur auroit donné. Ces hommes si méprisés sont pourtant ceux qui nous ont appris à vaincre les Turcs³. Infatigables soldats, ils sont depuis plus de deux siècles le rempart de la Chrétienté contre les Turcs. Toujours sous les armes, toujours s'opposans comme une digue à l'irruption, toujours intrépides et constants, ils n'ont jamais cessé de combattre et de respandre leur sang pour conserver celui des autres peuples Chrétiens. Telle est cette nation que les Ministres de l'Empereur méprisent et qu'ils mettent sous le joug des Allemands. Si véritablement il semble qu'elle ayt perdu aujourd'hui quelque chose de son ancienne splendeur, si le bruit de ses exploits, si sa réputation est moindre dans l'univers, ce n'est que depuis que la Maison d'Autriche est montée sur le

1. 21^e lettre, Paris, 1704.

2. *Idem*.

3. 24^e lettre, Paris le... juillet 1704.

Trosne de Hongrie. Les Ministres de cette Maison n'ont pas voulu croire les Hongrois dignes des Gouvernemens de Places, des Charges, des Dignités et des Prélatures de l'Etat qu'il ont toutes confiées à des Allemands. En divers temps et sous différens règnes de la Maison d'Autriche on a vu Suoudy Mansfeld, Baste, Tanhauser, Buquoy¹ occuper la haute Charge de Palatin du Royaume instituée par les premiers Rois pour protéger la liberté des peuples contre les entreprises des Rois memes. Quelle protection pouvaient attendre les Hongrois d'Etrangers et d'ennemis de leur liberté ? On a vu à la honte et au mépris des Hongrois sous le règne présent de l'Empereur cette mesme charge longtemps vacante et comme supprimée après la mort du Comte Wesselini, parce que ce généreux Comte avoit trop laissé connoître le dessein qu'il avoit de défendre selon ses obligations la liberté et les Privilèges du Royaume. La mémoire est encore récente des cruautés qu'ont exercées, des outrages et des indignes traitements qu'ont fait aux nobles Hongrois les Généraux Allemans Sport, Spankau et Kops, à qui l'Empereur avoit donné les principaux gouvernemens de Hongrie. Pour attacher plus d'opprobre et plus d'ignominie sur les Hongrois la Maison d'Autriche n'a jamais observé aucune foi avec eux. Elle a voulu qu'on les crust trop infidelles, et trop perfides pour mériter qu'on leur tint parole ou trop lasches et trop foibles pour se faire craindre si on leur en manquoit. La liberté a quelquefois respiré ; quelquefois la Maison d'Autriche a été contrainte de restablir les Privilèges lorsque Estienne Boscai, Bethlen-Gabor, lorsque George Rakotzki en différens temps à la teste de puissantes Armées en demandèrent la restitution ; et de nos jours lorsque le célèbre Tekeli combattoit pour la mesme cause. Mais combien de temps ont duré les capitulations obtenues en faveur des peuples ? Ce n'a esté qu'autant que ceux qui les avoient procurées ont eu les armes à la main et ont esté en estat de maintenir leur courage par la force².

L'empereur a donc sévi avec la cruauté la plus sanglante contre la noblesse mécontente du traité de paix de Vasvár. C'est le premier point sur lequel La Chapelle insiste. Le deuxième concerne la manière dont l'empereur a contraint la Diète de Pozsony (Presbourg) à reconnaître la Maison d'Autriche héréditaire en Hongrie. Voici l'exposé que La Chapelle en donne dans ses lettres.

« L'empereur convoqua à Presbourg [Pozsony] une Assemblée de Prélats, de Seigneurs et de Députés des Villes : il s'y rendit et il demanda que son fils l'Archiduc Joseph, aujourd'hui Roy des Romains, fust reconnu Roy héréditaire de Hongrie. Les armées inondoient la Hongrie, la terreur et l'épouvante accompagnoient ses ordres, et marchaient devant luy. Quelle résistance pouvoient faire des hommes dénués de secours et abandonnés de tout le monde. Néanmoins l'assemblée, en consentant au Couronnement de l'Archiduc Joseph, osa supplier l'Empereur de conserver au Royaume la liberté d'élire ses Roys ; elle osa luy demander d'écouter les plaintes des Etats et de satisfaire aux griefs tant généraux que particuliers avant que le Prince son fils.

1. Voir encore : *Mémoire en forme de manifeste*. Des raisons alléguées par les mécontents de Hongrie pour justifier leur dernier soulèvement. 1705.

2. 21^e lettre.

fust couronné. Elle ne fust pas mesme escoutée. Enfin elle consentit à admettre la succession héréditaire en faveur de la Maison d'Autriche mais elle demanda que s'il y avoit plusieurs Princes dans cette Maison il fust permis aux Estats de choisir au moins celui qui leur plaisoit davantage. Cette vaine ombre de la liberté luy fust encore refusée, elle reçut le joug tel et aussi pesant qu'on le voulut imposer. On dressa un acte par lequel les Estats reconnurent l'Archiduc Joseph pour leur Roy et déclaroient que le Royaume seroit héréditaire à tous les descendants masles de ce Prince et il le seroit mesmes aux femmes au deffaut des masles et si la branche de la Maison d'Autriche en Allemagne s'éteignoit entièrement il appartiendrait à la branche Espagnole avec la mesme préférence des masles et le mesme droit pour les femmes au deffaut des masles ; l'acte fut signé ; les Estats se séparèrent sans rien obtenir de ce qu'ils avoient demandé pour le soulagement des peuples. L'Archiduc Joseph fut couronné. Comme on venoit de changer pour luy la forme de l'Estat, on ne craignit point de changer celle du serment que les Roys avoient accoutumé de prester. On trouva des restrictions et des clauses pour [le] délier quand il luy plairoit de tout ce à quoy il s'obligeoit. Le serment excluait l'art. 31 de la Bulle d'or d'André (1222) qui permet aux Hongrois de s'opposer et de résister aux Roys lorsque ces Roys attentent sur la liberté.

Tandis que parmi les festes et les réjouissances des Allemands, Presbourg devenoit le tombeau de la liberté des Hongrois, cependant des nobles s'assembloient aux environs d'Albe-Royale ; Tekeli escrivoit à toutes les Villes et à toutes les communautés de Hongrie, exhortait les peuples à se deffendre, et faisoit dans les Lettres circulaires des protestations publiques contre la violence, et il préparait au moins à ses neveux des causes légitimes de renouveler la guerre pour relever les droits de leurs Pères. Les oppositions nécessaires ont donc esté faites pour conserver les droits de la République. Mais quand elles auroient esté obmises, quelque homme sensé oseroit-il soutenir que par une exception frivole, dans un serment fait et reçu sans aucun droit de part n'y d'autre, la vigueur d'une Loy si solennelle pust estre affoiblie ? N'y l'assemblée de Presbourg où les suffrages n'estoient pas libres, Estats informes, mutilés, séparés d'une partie considérable des principaux membres du Royaume ; n'y l'Archiduc Joseph n'y l'Empereur n'ont pû légitimement revoquer au préjudice du peuple une Constitution établie depuis tant de siècles et devenue entre le Roy et le peuple un lien d'obligations mutuelles. Un consentement général et unanime de tous les Hongrois suffiroit à peine pour autoriser une simple interprétation d'une Loy si respectable. Ce consentement a certainement manqué et à l'acte qu'ont donné les prétendus Estats de Presbourg et à l'exception que l'Archiduc Joseph a faite dans son serment. Est-il possible de ne pas regarder comme une injustice manifeste cet Acte odieux qu'on a arraché des Estats de Hongrie, enfermés à Presbourg rempli d'une puissante armée menaçant ceux qui refusoient leur suffrage et l'approbation du décret de l'hérédité¹.

La Chapelle passe maintenant à la question de savoir si le prince Rákóczi peut être considéré comme un révolté, et il ajoute :

1. 21^e lettre.

« Pour moi, bien loin de considérer ce Prince ainsi que les Impériaux le considèrent, comme un révolté, un traître et un ambitieux, je le regarde comme un père de sa patrie, comme un véritable disciple du saint Roy Estienne qui disoit que les seigneurs Hongrois devoient estre Regni propugnatores, imbecillum defensores. »

En somme la noblesse, opposée à tout changement de la constitution séculaire, tenait fermement à son droit d'élire librement son roi, à formuler les conditions du serment de couronnement, et désobéissait même à son roi quand il venait à enfreindre la loi, sans être pour cela considérée comme traître ni rebelle, mais Léopold a changé de fond en comble la constitution hongroise. La Hongrie est devenue un Royaume héréditaire ; l'article 31 de la Bulle d'Or a été aboli ; le droit de s'assembler en Diète une fois tous les trois ans a été constamment violé. L'une des principales prérogatives de la Diète était le droit d'élire le palatin et les gouverneurs des provinces, villes et châteaux du rang de la noblesse. Et pourtant l'empereur a fait donner les dignités et charges du Royaume à des Allemands. La Cour de Vienne se mêle même des affaires des Eglises. C'est surtout les protestants qui étaient voués à la mort ; on les a dépouillés de la plupart de leurs temples et de leurs collèges. Les bourgeois et le peuple n'ont pas eu moins à souffrir de la violence de la Cour. Le commerce a été ruiné, les habitants, accablés d'impôts injustes, les écoles publiques, fermées ; la jeunesse, enrôlée dans l'armée impériale, combattait pour des fins étrangères à la cause de la Hongrie. Malgré des sacrifices énormes, les Hongrois sont traités comme des esclaves, et l'on est bien loin de leur savoir gré de leur zèle et de leur fidélité.

Dans le *Testament politique ou Derniers conseils d'un Ministre de l'Empereur Léopold I^{er}*, La Chapelle s'efforce de prouver que la cause de la Hongrie est étroitement liée à celle de la France. Le « ministre de Léopold » conseille à son souverain de se garder de vaincre entièrement Rákóczi, pour ne pas laisser échapper l'occasion d'un juste prétexte à faire, quand bon lui semble, la guerre aux Turcs alliés des Hongrois. Il est important de laisser toujours cette porte ouverte afin « de faire entrer les Turcs... et de traîner contre eux toutes les forces Chrétiennes pour affaiblir toujours de plus en plus les Chrétiens et détruire entièrement les Turcs¹ ».

L'Empire Ottoman une fois réduit à l'impuissance et la révolte de Rákóczi étouffée, la France se trouvant seule en face des forces impériales réunies, n'échappera pas à sa perte.

La Chapelle suggère donc l'idée qu'il est de toute nécessité que la France se porte avec toutes ses forces contre les Habsbourg qui méditent sa ruine.

Dans sa 44^e lettre² il nous fait assister à une conversation ima-

1. *Testament politique*, Basle. Lettre d'un Suisse, tome VII.

2. *Sur les affaires présentes de Hongrie*, Paris, mars 1708.

ginée entre deux Hongrois. L'un, prisonnier de guerre en France, est partisan des Habsbourg, et l'autre de Rákóczi, Régent du Royaume sous le titre de duc.

Le partisan de l'Empereur évoque la journée à jamais mémorable du 5 septembre 1687 quand l'Empereur fit venir dans son appartement tous les Grands de Hongrie et leur remit la Sainte Couronne afin qu'ils la posassent sur la tête de son fils aîné, proclamé roi héréditaire de Hongrie. La cérémonie avait eu lieu à Presbourg devant les Etats assemblés par ESTERHÁZY, palatin du Royaume. Le sacre du roi s'était fait en présence de l'archevêque de Strigonie (Esztergom) qui récitait le cantique de saint Siméon : *Nunc demittis*. On avait lancé au peuple les médailles d'or et d'argent portant la devise : *Dabo Josepho et semini eius terram hanc in possessionem sempiternam* ».

Le jeune interlocuteur n'a qu'éloges pour l'Empereur et engage les confédérés hongrois à être sur leurs gardes contre les promesses frivoles et fallacieuses de la diplomatie française. « Le vaisseau dans lequel vous vous êtes embarqué — dit-il — va faire naufrage. » Son adversaire, partisan fervent de Rákóczi, soutient avec courage la thèse opposée, en démontrant que les princes d'Allemagne ne seront pas dupes de l'Empereur ; il rappelle les discours menaçants que Zinzendorf, ministre de l'Empereur, a tenus aux députés des réformés de Silésie. Les allégations des impériaux concernant le désintéressement de l'Angleterre et de la France n'ont aucun fondement ; il est convaincu que ces Etats n'abandonneront pas la Hongrie dans sa juste cause, parce que les confédérés de Hongrie ne font pas une guerre de religion, mais luttent pour la liberté commune. La justice et l'équité, sans contredit, sont de leur côté. Du reste, la Hongrie n'a rien à craindre des armées impériales dispersées en Italie et sur le Rhin. La France qui a battu ses ennemis en Flandres, en Provence, en Espagne, tiendra tête à l'Empereur et il ajoute :

« Si la France nous a promis de nous secourir, jamais nous n'avons eu tant de raisons d'espérer qu'elle le fasse. Ses ennemis se lassent et elle ne s'épuise point et nulle nation ne doit estre plus amie de la nostre que la Françoisé. Le mesme sang auguste qui leur donne des Roys nous en a donné aussi qui ont fait longtemps le bonheur et la gloire de la Hongrie. La mémoire de deux Charles et du grand Louis et de sa fille Marie à qui, en récompense des vertus et des bienfaits du père, nos ancêtres donnèrent le Royaume de Hongrie, est encore en vénération parmi nous. Ces magnanimes princes, dignes de commander à une nation guerrière comme la nostre, soumirent à nostre Empire la Russie, la Bulgarie et plusieurs grands et riches Comtés dont les Autrichiens n'ont sceu garder que les estandards qui servent de pompe vaine dans leurs marches de cérémonies, mais bien esloignés d'exercer sur nous un droit de conquête odieux, ou de nous disputer quelques articles du Décret d'André II ils y en ajoutèrent de nouveaux, augmentant nos libertés à mesure qu'ils estendoient les frontières de nostre

Royaume. Heureux le Hongrois si ce noble sang de France se fust perpétué en Hongrie et nous eust toujours donné des Rois. »

La Chapelle, qui se fait le porte-parole des confédérés est persuadé que l'Empereur sera fort embarrassé de trouver des troupes et de l'argent pour combattre la Hongrie. L'Angleterre et la Hollande ne manqueront pas de lui retirer tous subsides au moment où la formation d'un empire trop grand menacerait l'équilibre européen. Si la Maison d'Autriche « joignoit à ses Etats héréditaires, à l'Empire, à ce qu'elle a usurpé en Italie, toute la Hongrie remise sous le joug d'une autorité despotique, les raisons plus véritables et plus solides que les vôtres nous rassurent contre les vaines frayeurs que les Autrichiens taschent de nous inspirer pour nous obliger à quitter les Armes qu'ils n'ont pu nous arracher ». Il est à remarquer encore que la Hongrie est un pays riche en or, en argent, que ses gras pâturages abondent en bestiaux, ses plaines en blé. Et si malgré toutes ses richesses, ce pays n'occupe pas la place qui lui est due, la faute en est à la Maison d'Autriche qui a implanté la discorde en ce royaume en faisant triompher sa devise : *Divide et impera*. L'empereur, se rendant bientôt maître du Royaume, fit valoir ses droits de conquérant sans aucun égard à la part que les Hongrois prenaient aux périls, aux travaux et aux frais de la guerre.

Passant à la question de la constitution le partisan de Rákóczi protesta contre l'abolition de l'article 31 de la Bulle d'Or d'André II et met en doute la validité du couronnement de Joseph I^{er}. « Par qui a-t-il été élu ou reconnu et proclamé Roy ? Devant qui a-t-il fait cet indigne serment qui nous rendroit ses Esclaves ? C'est son Père qui de son autorité usurpée sans notre aveu, au mépris du droit d'Election, qui ne peut nous estre contesté, l'a intrus et placé par force sur le throsne ; en déclarant nostre Royaume héréditaire et transmis par ses ancestres. Ce ne sont point les Etats de Hongrie qui ont reconnu cette succession. » La déplorable assemblée de Presbourg, à laquelle présidaient la violence et la terreur, ne sera jamais regardée comme une Diète de Royaume. « Elle avoit devant ses yeux cette barbare Chambre Criminelle, cette horrible boucherie d'Eperies, toujours dégouttante du sang de quelque teste illustre sacrifiée à l'ambition autrichienne : elle estoit environnée des Troupes de l'Empereur qui couvroient toute la Hongrie ; personne ne voyoit sa vie, ny ses biens en seureté. Peut-on croire qu'elle ait esté libre et que ses Décrets arrachés par force devoient estre respectés ? » Les lois¹ nous « autorisent à procéder contre l'empereur quoiqu'il ne soit pas véritablement nostre roy et à le déposer comme nous avons fait à l'exemple de nos Ancestres qui déposèrent Pierre le Germanique et Aba. » L'Em-

1. *Tripartitum*. tome II, fol. 40.

pereur a violé sans scrupule nos lois en livrant au bourreau les Nádasdy, Zrinyi, Frangepán et tant d'autres nobles quoiqu'ils ne fussent accusés d'aucun autre crime que d'avoir voulu défendre la liberté.

Jean DE LA CHAPELLE plaidant la cause des mécontents s'appuie sur l'histoire nationale de Hongrie, sur le *Tripartitum* de Werbőczy (1514), et sur Grotius et ses commentateurs, qu'il connaît à fond. A cette époque, la France était merveilleusement informée des moindres détails des mouvements nationaux de Hongrie. N'est-il pas à déplorer que dans nos misères présentes il ne se trouve guère de La Chapelle qui soient disposés à lutter contre les calomnies dont la Hongrie est accablée ?

(Budapest.)

SÁNDOR BÜRNER.

INSPIRATION FRANÇAISE DANS LE PROTESTANTISME HONGROIS. IV.

J.-F. OSTERVALD EN HONGRIE

Jean-Frédéric OSTERVALD fut l'un des grands théologiens de Suisse. Ses idées et ses innovations atteignirent et pénétrèrent tous les pays protestants au XVIII^e siècle et trouvèrent un vif écho en Hongrie¹.

Jean-Frédéric OSTERVALD naquit à Neuchâtel le 25 novembre 1663. Son éducation se fit à Zurich, à Saumur, à Orléans et à Paris. A Saumur il entra à la faculté de Théologie qui représentait alors le mouvement « libéraliste ». En 1681 il quitta Saumur et alla à Paris. Mais après un séjour de courte durée il fut rappelé auprès de son père mourant à Neuchâtel. Son père mort, il fit un séjour à Genève pour se perfectionner dans ses études. En 1683 il fut consacré ; l'année suivante il fut installé pasteur à Neuchâtel. Il disait que le premier et le plus important devoir des Eglises était d'instruire les catéchumènes et il remplit ce devoir « avec un tel succès que les personnes de tous âges et de tous rangs assistaient en foule à ces catéchismes »².

En 1698 il avait demandé à « la Vénérable Classe » (corps pastoral) de Neuchâtel l'autorisation de publier un ouvrage sous le titre de « Traité des Sources de la Corruption qui règne aujourd'hui parmi les chrétiens ». Le volume parut en 1700 à Amsterdam, il eut quatre éditions et fut traduit en sept langues. C'était le germe de ses autres ouvrages, dans lesquels il affirme que la religion de cette époque n'existait que dans la profession extérieure de la foi et non dans l'âme. Les représentants de l'orthodoxie protestèrent immédiatement contre ce livre. Le Gouvernement bernois écrivit aux Magistrats de Neuchâtel de prendre garde à ce livre qui était contraire à la Confession de foi helvétique et qui amoindrit l'importance de la doctrine de la grâce. Osterwald protesta contre

1. Pour la vie d'Osterwald, voir : R. Grétilat, *Jean-Frédéric Osterwald*. Neuchâtel, 1906 ; Durand, *Vie de J.-F. Osterwald*. Londres 1778 ; Beauty, *Osterwald et sa théologie* (dans le *Chrétien Evangélique* 1862-1863).

2. *Particularités*, p. 375, cité par Grétilat, *J.-F. Osterwald* p. 20.

cette opinion des théologiens bernois en déclarant qu'il ne reconnaissait pas entièrement le catéchisme de Heidelberg, comme règle de foi.

En 1701 Ostervald fut nommé membre correspondant de la « Société royale pour la Propagation de la Foi », fondée en Angleterre. Cette propagande s'exerçait sous la forme de l'enseignement des enfants, et Ostervald écrivit alors un catéchisme fort simple, qu'il dédia aux membres de la Société; catéchisme très important et unique à cette époque, car tandis que jusqu'alors tous les catéchismes luttèrent contre le catholicisme, celui d'Ostervald était exempt de ces polémiques. Berne voulut empêcher la publication de cet ouvrage de peur qu'il ne supplantât le catéchisme de Heidelberg au lieu de l'expliquer. En 1734, Ostervald en publia un abrégé qui ne contient que l'essentiel et dont le titre était « Abrégé du catéchisme pour l'Usage des Eglises de Genève ». En 1707 parut à Amsterdam un nouvel ouvrage d'Ostervald sous le titre de « Traité contre l'Impureté ». Les autres ouvrages les plus importants publiés sous son nom sont : « Douze sermons sur divers textes de l'Ecriture Sainte » Genève 1722. — « La Morale » dont le manuscrit était le cahier de notes prises par un de ses étudiants. — « L'Exercice du Ministère Sacré », Amsterdam 1737. — « Arguments et réflexions sur les livres et sur les Chapitres de la Sainte Bible », Neuchâtel 1747.

Ostervald démissionna de son ministère en 1746 et il mourut quelque temps après, le 14 avril 1747.

Les tendances libérales d'Ostervald se révèlent non seulement dans ses ouvrages, mais aussi dans l'attitude qu'il prit au sein de l'Eglise de Neuchâtel. Il a introduit des psaumes révisés par les Genevois et une grande liturgie.

Cette deuxième innovation touche l'état des Eglises réformées de Hongrie. Le trait caractéristique du culte orthodoxe calviniste était le ton didactique, qui atteignait difficilement les âmes et n'était pas fait pour les fortifier. Le service divin consistait jusqu'alors à se reconnaître pécheur, Ostervald exige dans sa nouvelle liturgie les actes d'adoration, de bénédiction et de louange, et malgré les oppositions, on les introduisit dans l'Eglise neuchâteloise. Ce fut une grande conquête du libéralisme qui débarrassa les âmes de cette conception unilatérale selon laquelle l'essence de la religion n'est qu'une matière d'enseignement s'adressant à la réflexion, ou une série de blâmes de la part de l'Eglise. Ostervald pensa que par l'intermédiaire de l'Eglise neuchâteloise, son action s'étendrait aux Eglises protestantes de Hongrie. Le 6 avril 1715, dans une lettre adressée à TURRETINI, professeur de théologie à Genève, il expliqua en quelques mots sa nouvelle liturgie et il exprima sa joie de la savoir connue en Hongrie. Pour justifier cette supposition, il cite la lettre de Jean-Gottlob CARPZOV (1679-1767), théologien allemand, qui lui affirme que « le formulaire de

la pénitence publique de la liturgie neuchâteloise est en usage en Hongrie... »¹. Mais cette liturgie dut se développer indépendamment et avant-même l'œuvre d'Ostervald.

Les nouvelles idées d'Ostervald pénétrèrent rapidement dans tous les pays protestants d'Europe, grâce notamment au fait que certains de ses livres étaient imprimés à l'étranger, principalement en Hollande.

Avant d'étudier l'influence exercée par lui sur le protestantisme de Hongrie, notons que la moitié des ouvrages d'Ostervald furent traduits en hongrois au XVIII^e siècle, bien que nous n'ayons aucune preuve qu'il fût en contact *direct* avec les représentants de l'Eglise Hongroise ou avec les étudiants hongrois des Universités étrangères. A cette époque, la Faculté de théologie neuchâteloise n'était pas encore fondée et l'Ecole de théologie qui la précéda n'était pas fréquentée par les théologiens hongrois.

Ostervald, Turretini, professeur de l'Université de Genève et Werenfels, professeur à Bâle, furent les chefs du libéralisme contre l'ancienne orthodoxie, et en outre, sur l'initiative d'Ostervald, ils travaillèrent pendant vingt-quatre ans en faveur de l'Union du protestantisme. A ce dernier mouvement participèrent, entre autres, Frédéric-Guillaume, roi de Prusse ; Georges I^{er}, roi d'Angleterre, Wake, Archevêque de Cantorbéry. Ce projet fut ardemment désiré, mais sa réalisation était très difficile. D'une part il fallait enrayner une rupture imminente à la suite du mouvement piétiste, et il était nécessaire de former bloc pour empêcher la lutte entre le catholicisme et le protestantisme. D'autre part les questions dogmatiques dressaient un mur presque infranchissable et les constitutions diverses des Eglises constituaient aussi un grand obstacle. Les Suisses étaient presbytériens et les Anglicans exigeaient, dans les Eglises ainsi unifiées, l'épiscopat. Ostervald était disposé à accepter le système épiscopal², mais Zurich et Berne déclarèrent renoncer à toute adhésion à l'Union. C'est ainsi que le projet échoua.

Le seul avantage que la Hongrie put tirer de ce mouvement, c'est que le monde protestant étranger se rendit mieux compte de sa triste situation. M. Henrik MARCZALI, historien hongrois, affirme, d'après les documents trouvés à Berlin, que les cantons suisses protestants intervinrent auprès de Frédéric-Guillaume I^{er}, roi du Prusse, pour améliorer la situation des Eglises, opprimées en Hongrie par le Gouvernement de Vienne³. Mais ce fut surtout en Angleterre que les unionistes travaillèrent dans l'intérêt

1. *Lettres inédites adressées à J. A. Turretini*, publiées par de Budé, Paris-Genève 1887, vol. 3, p. 132.

2. R. Gréillat, *Jean-Frédéric Ostervald*, p. 180.

3. Zsilinszky, *A magyarhoni prot. egyház története* [L'Histoire des Eglises protestantes de Hongrie]. Budapest, 1907, p. 359.

de leurs coreligionnaires hongrois, ainsi que le prouvent les lettres adressées à Turretini par William Wake, archevêque de Cantorbéry, ancien prédicateur régulier du Roi d'Angleterre, qui collabora à la réalisation du projet de l'Union. Il écrit entre autres dans sa lettre du 20 février 1720 : « Il n'est pas aisé d'amener les Jésuites et les Papistes à reconnaître en quoi que ce soit les droits des réformés, mais je suis persuadé que notre Roi [Georges I^{er}] ne cessera de faire des efforts en leur faveur jusqu'à ce qu'ils soient soulagés... Sir Robert Sutton fait tout ce qu'il peut en faveur de nos frères en France... il est plus difficile d'agir pour nos frères de Hongrie...¹ ».

Wake tenta sans cesse d'obtenir de la Cour anglaise qu'elle secourût le protestantisme persécuté en Hongrie, Luc Schaub qui a longtemps été le secrétaire de l'Ambassadeur britannique à Vienne, écrit à Turretini, dans sa lettre envoyée de Saint-Saphorin le 17 novembre 1733 : « Je n'oublierai point, Monsieur, ce que vous me suggérez touchant les Eglises de Hongrie...² »

Dans quelles circonstances les livres d'Ostervald parvinrent-ils entre les mains des protestants de Hongrie et par qui furent-ils introduits ?

La réponse la plus facile serait que les étudiants en théologie, en revenant des pays étrangers, rapportaient ces ouvrages avec eux. Mais lorsque l'histoire ecclésiastique hongroise attribue aux étudiants le rôle prédominant, elle omet le rôle de Vienne, qui est très important. Vienne, à la porte de la Hongrie, fut à la source des événements divers qui tendaient à son intérêt ou à son déclin. La tendance qui visait à supprimer les Eglises protestantes vint de Vienne où se trouvait la Cour impériale, mais d'autre part le contact avec les protestants occidentaux se fit aussi souvent par l'intermédiaire de Vienne. Turretini, qui était à cette époque l'un des plus grands protecteurs de l'Eglise hongroise, nous montre, dans sa correspondance, qu'il n'était pas en relations avec les représentants de l'Eglise hongroise ; mais il connut leur situation par ses amis viennois. Pour le prouver, il suffit de citer, de la correspondance de Turretini, les détails suivants extraits des lettres de Lescot³.

Dans une lettre datée de la Haye, le 14 mars 1698, il écrit : « J'ai appris à Vienne de personnes qui ont été en Hongrie et qui ont eu des conférences avec les Ministres Réformés de ce pays-là

1. *Lettres inédites adressées à F. A. Turretini* publiées par E. de Budé, Paris-Genève 1887, vol. 3, p. 398.

2. *Lettres inédites* publiées par E. de Budé, vol. 3, p. 317.

3. L'Escor, réfugié français, né vers 1655, fit ses études de théologie à Genève. Il fut précepteur dans plusieurs familles hollandaises, puis alla en Amérique. Après avoir été pasteur en Caroline, il revint en Europe et exerça son ministère à Douvres, à partir de 1720. Il passa ensuite à Vienne pour y être gouverneur du fils Heemskerek, dont le père était Envoyé extraordinaire de Hollande à la Cour impériale.

que l'on contoit encor dans la Haute-Hongrie mille Eglises Réformées. Les mêmes personnes m'ont dit qu'elles avoyent été dans leurs assemblées, que l'on y voit briller d'une manière très édifiante les vertus chrétiennes, la piété, la charité et la modestie, mais que ces pauvres Eglises sont fort tourmentées par les ennemis de la vérité ; on leur ôte peu à peu leurs privilèges, on enlève leurs enfans et elles sont dans la crainte perpétuelle de se voir bientôt supprimées, ce qui arrivera infailliblement si Dieu n'arrête la fureur de leurs ennemis, le Cardinal Collonitz, les Jésuites et la Cour¹ ».

Les livres qui atteignaient Vienne sans difficulté, furent apportés en Hongrie, grâce à des milieux qui étaient en contact avec les protestants hongrois. István Gombási, le traducteur de « L'Exercice du ministère sacré, » remarque dans la préface de cette traduction : « J'ai trouvé ce livre lors de mon séjour à Vienne, au moment où après mon émigration j'ai eu l'intention de rentrer dans mon pays » (p. § 3).

En étudiant l'influence d'Ostervald sur la théologie hongroise, il faut d'abord prendre en considération les circonstances politiques du pays, qui rendirent difficile à cette époque le développement des idées théologiques en Hongrie. Il faut savoir tout d'abord que la traduction des ouvrages d'Ostervald n'eut lieu que dans la seconde moitié du xviii^e siècle², et que leur publication fut retardée par la censure des Jésuites.

Dans les questions dogmatiques c'étaient les arrêts du concile de Trente qui faisaient foi ; par suite, les ouvrages de confession de foi se trouvaient continuellement en danger, et même on les confisqua. A partir de 1746, les Eglises sont forcées de mutiler le catéchisme de Heidelberg et même, en 1768, la Reine Marie-Thérèse le fait confisquer. Dans ces conditions, on ne pouvait pas songer à la traduction officielle du *Catéchisme* d'Ostervald. L'attitude du Gouvernement viennois a empêché en Hongrie l'éclosion d'une réaction contre l'orthodoxie du genre de celle qui eut lieu en Suisse. C'est ainsi que l'influence d'Ostervald s'exerça en Hongrie plutôt dans les questions pratiques que sur le terrain de principe.

Les traductions hongroises sont les suivantes :

I. CATÉCHISME : Katekismus vagy A' Keresztény Vallásban való Oktatás, melyet irt hajdan OSTERVALD Fridrik János, a' Frantzia Ujvári Ekklesia L. Pásztorá, mostan a' gyengébb Keresztények hasznára, a'

1. *Lettres inédites*, 2^e vol., p. 221.

2. M. Z. Baranyai dans son ouvrage *A francia nyelv és műveltség Magyarországon* [La langue et la culture françaises en Hongrie] p. 137 donne une liste détaillée de traducteurs hongrois d'Ostervald. — M. Baranyai, dans une conférence faite en 1922 à la Société d'histoire de la Suisse romande à Auvernier, a étudié également le rôle des traducteurs hongrois des œuvres d'Ostervald, voir *Revue historique vaudoise*, 1922, p. 354 ; *Suisse libérale* (Neuchâtel), 26 sept. 1922 ; *Feuille d'avis* (Neuchâtel), 26 sept. 1922.

belől meg-irt kegyes Ur költségén ; Magyar nyelven ki-adott KÁRMÁN József ; L.R.E.T. Posonyban, Véber Simon Péter műhelyében, 1789. 8°, 380 p.

József KÁRMÁN¹, le traducteur du *Catéchisme*, évêque de Transdanubie, écrit dans sa préface que le Catéchisme de Heidelberg n'est qu'un livre qui ne doit être expliqué que dans une chaire et dont le contenu donne beaucoup à réfléchir. Sa forme ne s'adresse pas à tous les membres de l'Eglise et en particulier il ne peut pas satisfaire la jeunesse. Ce fut la cause principale qui motiva la traduction du Catéchisme d'Ostervald. En Hongrie, on n'éleva aucune protestation contre cette publication, car la différence entre ce Catéchisme et celui de Heidelberg, n'était pas très importante au point de vue dogmatique. D'autre part, à cette époque, l'orthodoxie n'était pas si sévère au sein de l'Eglise réformée. Le Catéchisme a été traduit par Kármán d'après une de ses éditions publiées entre 1702 et 1758, dont le manuscrit avait été revu et corrigé par l'auteur ; car, dans les éditions publiées à partir de 1758, on fit de si grands changements, qu'il fut défendu de l'introduire, même à Genève².

La traduction de Kármán est très claire et correspond au texte français. Le style des questions et des réponses l'a d'ailleurs beaucoup facilitée. Le *Catéchisme* contient en annexe la traduction de *L'Abrégé de l'histoire sainte*.

II. L'autre livre, dont le succès fut peut-être plus considérable que celui du Catéchisme, est la traduction de *L'Exercice du ministère sacré* sous le titre :

A'Papi Szent HIVATAL' Gyakorlásáról Valo TRAKTÁNAK Első Darabja Melly tanit A' Prédikállásról és az ifjak Tanításokról. Irattatott Franzia Nyelven OSTERWALD FRID. JÁNOS... által Mostan pedig Magyar Nyelvre fordítatott, holmi Jegyekkel es szükséges Toldalékokkal meg-bővitve... M. VÁSÁRHELLYI GOMBÁSI ISTVÁN által. Kolo'svárat, Nyomt. A'Reform. Koll Betűivel 1784, Eszt. et la deuxième partie « Melly szól Az EKKLESIA' IGAZGATÁSÁRÓL. fo 8°, 682 p.³

Au point de vue homilétique l'influence de ce livre fut très grande. Dans sa préface, Gombási voit en Ostervald le plus célèbre prédicateur après les Apôtres. Sans doute l'homilétique d'Ostervald satisfait les exigences d'une homilétique moderne et elle contient presque tous les détails des œuvres pastorales. Gombási indique

1. József KÁRMÁN (1738-1795) compléta ses études à l'Université de Bâle et après avoir été pasteur dans diverses communes, il devint l'évêque du district « transdanubien » en 1794.

2. Henri Heyer, *L'Eglise de Genève*. Genève, 1909, p. 57.

3. J. GOMBÁSI, pasteur réformé, a fait ses études à Marosvásárhely et à l'Université de Franckere. Il fut pasteur à divers endroits. Il a traduit quelques livres de français et d'allemand.

dans sa préface qu'il s'attend, pour avoir traduit ce livre, au ressentiment de beaucoup de représentants des Eglises. Il s'excuse d'avoir demandé le conseil des hommes célèbres et il assure en outre que les principes de cette homilétique seront justifiés à l'avenir. Dans son style, il a une grande peine à ne pas employer les mots latins. Plusieurs fois il ajoute de longues explications au texte primitif. Par exemple, il traduit cette phrase : « c'est à quoi vous devez tendre et tâcher de parvenir » de la façon suivante... : « erre kell néktek törekednetek és hogy el is juthattok e célra, kézzel-lábbal rajta lennetek ». Il cite à maintes reprises les passages des autres livres et il le fait de mémoire comme il le confesse dans sa Préface. Il allonge la première partie de trois chapitres dont les titres sont « des supplications générales », « du saint baptême », « de la distribution de la Sainte Cène ». La 2^e partie est encore augmentée de 10 chapitres où il traduit entre autres quelques passages du livre de DRELCOURT : *Les Visites Charitables*. Ces traductions dépassent les cadres restreints de l'homilétique, car Ostervald lui-même s'occupe de questions stylistiques dans son ouvrage. Gombási remarque qu'il les a traduits afin de montrer qu'on pourrait appliquer ces idées aussi au développement de la langue hongroise.

III. *L'Abrégé de l'Histoire sainte* :

Szent Historiának Rövid Summája, Mellyben : Az Isten' Anyaszentegyházának e' Világ'teremtésétől fogva, a' Keresztyén Vallásnak el terjedéséig lett nevezetesebb dolgai, és mind külső, mind belső változásai, az Ó és Új Testamentomi Szent Írásokból az időknék Szakaszai és rendi szerent, rövideden és értelmesen elő-adattattak. OSTERWALD FRIDERICH JÁNOS által. Mellyet-is az Oskolában tanuló Gyermekek' Számokra Frantzia nyelvből Magyar nyelvre fordított Néhaj T. Professor, MARÓTHI György. Es mostan harmadszor kiadott. Debreczenbe, Margitai János. 1748. Eszt. fo. 16, 28 p. et 1 feuille¹.

MARÓTHI s'attache rigoureusement au texte et il ne change pas même la construction des phrases. Selon Gombási² on l'a édité 16 fois.

IV. *L'Abrégé de l'Histoire sainte* :

« A' Szent Bibliában Levő Historiák. 's Arra Meg-Kivántató Időszám Tábláknak Rövid Summája. Mellyeket, Bizonyos Frantzia Könyvekből Nagy-Károlyi Gróf Károlyi-Ferentz Uralkodó Felsőgeink Gavallériá-

1. Gy. MARÓTHI (1715-1744) après avoir terminé ses études en Hongrie, étudia, à Bâle, Zurich, Berne, Groningen, pendant 6 ans. En 1738 il devint professeur de littérature, d'histoire et de mathématiques au Collège réformé de Debrecen.

2. Dans la biographie d'Ostervald qui précède sa traduction *De l'Exercice du ministère sacré*, p. 5.

jának Az az : Lovas Hadainak Generalisa. Az el-múlt Farsangban, maga mulatságából Magyarul fordított, s édes Nemzete Hasznára, tulajdon maga, sőt Maradéki örökös Typographiájában ki-nyomtatott Nagy-Károlyban. Sz. N. Pap Istvan, és Biró Mihály Typogr. által. 1757, Eftzendöben ». fo. 12, p. 65. »

Károlyi traite la traduction de ce livre avec plus de liberté que son prédécesseur Maróthi.

En annexe, depuis la 15^e page, la traduction de l'*Abrégé de la chronologie biblique*, dont l'auteur m'est inconnu. De plus ZSILINSZKY affirme¹ que le comte KÁROLYI a traduit *Les histoires saintes d'Ostervald*. Ayant consulté cette traduction de Károlyi, je ne saurais admettre que l'auteur de l'ouvrage original fût Ostervald.

V. *Traité des Sources de la Corruption qui règne aujourd'hui parmi les chrétiens* :

A' Keresztyének között Ez Idő Szerént Uralkodó ROMLOTT-SÁGNAK Kutfejiről Való Elmékedés. Melly Frantzia Nyelven irattatott Ostervald Friderich János, A Neocomuni Helvet. Confession lévő Eklésianak Lelki-Pásztora által ; Es Mostan Magyar Nyelvre fordittatvan ki-adattatott, DEBRECZENBEN. — Nyomt. Margitai János, 1745. Esztend. fo. 12, 357 p.

Le traducteur est Márton DOMOKOS². C'est la plus ancienne traduction hongroise d'Ostervald. La traduction est insuffisante ; d'ailleurs, si le traducteur ne trouvait pas une expression adéquate à un mot français, il le supprimait ou il le traduisait par un contre-sens. La Bibliothèque des pasteurs à Neuchâtel possède un exemplaire de cet ouvrage.

VI. *Arguments et réflexions sur les livres et sur les chapitres de la Sainte Bible* :

« Bibliatárháza, Mellyben Az Ó és Új Testamentom Könyveinek és Részeinek Summái es Azokból Való Epületes Rövid Tanuságok Foglaltatnak, a Szent Irásnak Olvasásáról Tanító Elöljáró-Beszéddel Együtt. Frantzia Nyelven Ki-adta OSTERWALD Friderich János, Magyarra Fordította N.S.P.P. A. Felsőbbeknek Engedelmeiből, Győrben. Nyomtatott Streibig Gergely János, Királyi, Püspöki és Városi privil. Könyv-Nyomtató Által MDCCLXXX-dik Esztend. ». 2 volumes 4^o, 919 + 462 pp.

Sámuel NÉMETHY³ l'a traduit avec une grande facilité. Il emploie parfois des circonlocutions, mais avec succès. Il tâche de traduire le texte mot à mot et grâce aux expressions bibliques et religieuses la traduction a bien réussi.

On voit d'après ce qui précède que les ouvrages suivants d'Ostervald ont été traduits en hongrois :

1. *A magyarhoni prot. egyh. tört.* Budapest, 1907, p. 389.

2. DOMOKOS († en 1764) fut le curateur principal de l'Eglise de Debrecen et juge dans la même ville. Il traduisit encore la *Morale chrétienne* de La Placette.

3. S. NÉMETHY a fait ses études à Debrecen et à Bâle, puis il devint pasteur.

1. *Traité des sources de la corruption*, Amsterdam, 1700. traducteur : DOMOKOS Márton. Debrecen, 1795.
2. *Catéchisme*. Genève, 1702. Traducteur : KÁRMÁN József, Pozsony, 1789.
3. *L'Abrégé de l'histoire sainte* (Annexé au *Catéchisme*). Traducteurs : a) MARÓTHI György. I^o et II^o éd. (?) III^o éd. Debrecen 1748¹.
 b) GRÓF KÁROLYI Ferenc. Nagy-Károly, 1757.
 c) KÁRMÁN József. Pozsony, 1789 (Annexé au *Catéchisme*).
4. *De l'exercice du Ministère sacré*. Amsterdam, 1737. Traducteur : GOMBÁSI István. Kolozsvár, 1784.
5. *Arguments et réflexions sur les livres et sur les chapitres de la Sainte Bible*. Neuchâtel, 1747. Traducteur : NÉMETHY Sámuel. Győr, 1780.

Ce fut là l'influence d'Ostervald sur le protestantisme hongrois et sur la théologie hongroise. Ses idées furent fructueuses pour tous les chrétiens hongrois, à quelque religion qu'ils appartenissent².

1. GOMBÁSI, dans la biographie d'Ostervald qui précède sa traduction de *L'Exercice du ministère sacré*, affirme que István Losonczy a transformé la traduction de Maróthi en dialogue. N'ayant pu consulter ce livre, je ne peux pas dire si c'est une traduction indépendante ou non.

2. Le comte KÁROLYI, tout catholique-romain qu'il fut, a traduit un des livres d'Ostervald en disant dans sa préface que tout peut servir à ceux qui aiment Dieu.

(Faculté de théologie réformée à Pápa)

(Faculté de théologie à Genève)

LÁSZLÓ PATÁKY.

CHRONIQUE

LES RÉCENTES PUBLICATIONS HISTORIQUES DE L'ACADÉMIE HONGROISE ET DE LA SOCIÉTÉ HONGROISE D'HISTOIRE

Les volumes 1 et 4 [1923 et 1926] de la *Revue des Études Hongroises* ont fait connaître la situation actuelle de la science historique hongroise et l'essor vigoureux qu'elle a pris dans ces dernières années¹. Cet essor n'est pas un phénomène passager dans l'historiographie hongroise, car ses origines remontent à un siècle en arrière et montrent que la renaissance actuelle de la science historique hongroise représente en somme la réalisation pratique de projets d'une grande envergure.

Les causes de cette renaissance remontent incontestablement à l'activité de l'Académie hongroise au xix^e siècle. En effet, la « Commission d'Histoire de l'Académie » publia, à côté des collections de documents et de sources, dans la seconde moitié du xix^e siècle, une des plus grandes entreprises historiques, les *Monumenta Hungariae Historica*, qui parut en quatre parties, formant un total de cent vingt volumes. L'Académie, suivant en cela l'exemple des grandes nations étrangères, donna aux historio-graphes hongrois la possibilité de déployer une activité intense, et les sources précieuses des « Monuments », non seulement jetèrent une nouvelle lumière sur les problèmes particuliers de l'historiographie hongroise, et sur l'importance et le rôle historiques des époques, des institutions et des individualités, mais elles servirent aussi de base à la révision de nos opinions et nos jugements traditionnels.

1. Julius, *La nouvelle organisation et le programme des études historiques hongroises*, t. 1 [1923], pp. 71-84 ; I. Lukinich, *L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie*, t. 4 [1926], pp. 78-89.

On peut chercher les causes plus récentes de l'essor de la science historique hongroise dans le nouveau programme de travail de la *Société Hongroise d'Histoire* (Magyar Történelmi Társulat). Il faut savoir en effet que depuis sa fondation, la *Société Hongroise d'Histoire* a toujours déployé une grande activité dont le mérite est incontestable, mais pratiquement elle n'a guère réussi à harmoniser son plan de travail avec le programme de la « Commission d'Histoire » de l'Académie ; ainsi jusqu'à ces derniers temps il ne fut pas question en Hongrie de réunir pour une collaboration utile et rationnelle l'activité des historiens. L'éminent président actuel de la Société Hongroise d'Histoire, M. le Comte Kuno KLEBELSBERG, Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes, fut le premier à reconnaître la grande importance, scientifique et nationale à la fois, de cette question. Avec un sens historique exact et en harmonisant le programme d'activité de la « Société Hongroise d'Histoire » avec le programme de la « Commission d'Histoire » de l'Académie, il imprima une nouvelle direction aux tendances de l'historiographie hongroise et il dressa un plan de travail suffisant à remplir des années. Il assura enfin la réalisation pratique de ce plan, en garantissant d'importants subsides matériels. Une circonstance l'aida puissamment dans son travail : après la guerre les grandes Archives de Vienne, tenues secrètes jusque-là, furent mises au jour, et il est devenu dès lors possible, grâce à l'examen des documents et écrits de toute sorte, gardés à Vienne, de jeter une lumière complète sur l'histoire moderne de la Hongrie.

Dans le passé, l'historiographie hongroise — sans direction, sans chef, — s'occupait avec prédilection des sujets médiévaux. Les publications de documents se rapportaient aussi en grande partie au Moyen-Age, ce qui montre qu'avant la publication des « Monuments », l'histoire des premiers siècles des temps modernes, du point de vue scientifique, était restée assez négligée. La guerre mondiale apporta aussi un changement dans ce domaine, car les archives municipales et départementales qui conservaient encore des matériaux inédits relatifs au Moyen-Age en Hongrie, tombèrent au pouvoir des Etats étrangers, et ce fait rendit considérablement plus difficiles les recherches des médiévistes hongrois.

Ainsi l'histoire de la seconde moitié de l'époque moderne passa au premier plan de la curiosité du public et du monde savant lorsque la « Société Hongroise d'Histoire » vit le moment opportun pour attirer l'attention des historiographes hongrois sur les lacunes de la science historique hongroise des temps modernes ; ces historiens s'étaient occupés jusqu'alors presque exclusivement de l'histoire de la littérature politique et de l'histoire des Diètes et avaient laissé de côté l'histoire de l'administration, du gouvernement, de la Société, de la culture matérielle et spirituelle. Bien que la vie de l'Etat hongrois aux XVIII^e et XIX^e siècles ait consisté principalement dans cette acti-

vité administrative, œuvre qui fut accomplie, sous « l'ancien régime, » hongrois par les Palatins, les chanceliers, les résidents et les autorités, les comitats et les villes, plus tard, depuis la constitution moderne, par les Présidents du Conseil, les Ministres et les autorités locales et centrales. C'est pourquoi les recherches durent s'étendre aussi à ces questions. C'est ainsi que naquit, édité par la Société Hongroise d'Histoire, la collection intitulée *Sources de l'Histoire de la Hongrie aux temps modernes*, dont notre *Revue* a fait connaître les deux premiers volumes (t. I^{er} p. 80) : « La nouvelle organisation et le programme des études historiques hongroises ¹ ».

De l'unification du programme des publications historiques, il résulta que les nouvelles publications de l'Académie Hongroise et de la *Société Hongroise d'Histoire* se complétèrent très heureusement et facilitèrent dans une grande mesure le développement scientifique de toute l'histoire hongroise. L'*Académie* continue la publication des collections de documents du Moyen-Age et des Temps modernes, car à côté des publications éditées jusqu'alors, nous sentons aussi vivement l'absence de collections systématiques et raisonnées de documents, principalement en ce qui concerne l'Histoire des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. D'autre part la *Société Hongroise d'Histoire* désirant fortement suppléer aux lacunes de l'histoire moderne, publie l'une après l'autre les collections de sources, et prépare l'édition des « Sources de l'Histoire de la Hongrie à l'époque des Turcs ».

Une des dernières et précieuses publications historiques de l'Académie Hongroise des Sciences, est le VII^e volume des « Archives de l'époque des Anjou ² » qui publie des documents concernant le milieu du ^{xiv}^e siècle. Les 338 documents communiqués dans cette belle publication accroissent passablement nos connaissances de l'histoire des familles, des propriétés et du droit. Une longue série de documents relatifs aux procès de possession, aux lettres de conciliation, aux contrats d'achat, de séquestre et d'échange, aux lettres de donation, de mises en propriété et de délimitation, est interrompue par quelques documents d'autre nature, comme par exemple ceux qui se rapportent à l'histoire de la douane, ou aux titres d'anoblis-

1. KÁROLYI Árpád : *Gr. Széchenyi István döblingi irodalmi hagyatéka*, 2 vol. Bpest, 1921-22, 8°, 712-712 p. [Legs littéraire à Döbling du Comte Etienne Széchenyi. Rédigé et publié avec une introduction historique par Árpád KÁROLYI]. « *Fontes Historiae Hungaricae aevi recentioris* ».

2. Tasnádi NAGY Gyula : *Anjoukori okmánytár* [Cartulaire de l'époque des Anjou], *Monumenta Hungariae Historica*. 1^{re} section. Rédigé par —. vol. VII. 1^{re} janv. 1358-31 mars 1359. Bpest, 1920. Ed. de l'Académie Hongroise. 8°, vii-704 p.

sement qui donnent aux propriétaires le droit de jugement.

Le II^e volume de la famille Héderváry¹ fournit des données sur le commencement de l'époque moderne. Sa matière s'étend de 1527 à la disparition de la famille Héderváry. Une introduction, qui décrit en 83 pages l'histoire résumée de la famille Héderváry à l'aide de tableaux chronologiques et de cartes des propriétés, éclaire les documents de ce volume.

« La liste critique des documents des rois de la maison d'Arpád² » a été préparée suivant la méthode diplomatique générale ; elle enregistre les documents royaux hongrois des XI^e-XIII^e siècles, mais elle diffère néanmoins des collections de registres connues à l'étranger. Tandis que ces dernières ont tenté de grouper aussi complètement que possible les sources qui ont trait p. ex. à l'histoire de l'Empire, de la papauté, ou d'un certain territoire, notre auteur n'a pas enregistré d'autres documents que ceux qui émanent d'une seule autorité, c'est-à-dire du Roi. Contrairement aux étrangers, il ne s'est pas contenté d'un extrait des textes déjà publiés, mais dans chaque cas, il remonte jusqu'au document original, il fait la critique, à la façon d'une autopsie, de la valeur de toutes les sources. Il a ainsi élaboré le système complet de la diplomatie royale hongroise. Les « regestas » donnent le contenu des chartes et en laissant de côté tout ce qui y est purement formel, ils indiquent les clauses datées sous une forme réduite, citent les noms importants au point de vue de l'histoire générale et indiquent la liste des témoins, c'est-à-dire de ceux qui ont rempli des fonctions.

Le « Journal écrit en captivité à Héttorony par Jean Ferdinand AUER, bourgeois de Pozsony³ » constitue le premier volume de la nouvelle collection des « Sources de l'Histoire de la Hongrie à l'époque des Turcs ». L'auteur de ce journal du XVII^e siècle, écrit en langue allemande, passa onze ans en dure captivité et il fait une description colorée et émouvante des horreurs aussi incroyables que diverses des six premiers mois de captivité, qu'il a endurées avec ses compagnons dans les différentes prisons turques. Grâce à son journal nous pouvons reconstruire la vie intérieure de la *Yedikula* de Stamboul, dans les murs de laquelle la situation des prisonniers vénitiens, français, allemands, hongrois et d'autres

1. ZÁVODSZKY Levente : *A Héderváry család oklevéltára* [Cartulaire de la famille H.]. Rédigé par —. II^e vol. Budapest, 1922. Athenaeum, 8°. LXXXIII, 493 p.

2. SZENTPÉTERY Imre : *Az Arpád-házi királyok okleveleinek kritikai jegyzéke*. Rédigé sur mandat de la « Commission d'Histoire » de l'Académie Hongr., par —. I^{er} vol. 1000-1270. 1^{er} cahier. Budapest, 1923. Edité par l'Académie Hongroise. 4°, XVI-176 p.

3. *Auer pozsonyi nemes polgárnak héttoronyi fogságban írt naplója. 1664*. Publié par Imre LUKINICH. Budapest, 1923. Ed. de la « Société Hongroise d'Histoire ». 8°, 271 p.

nationalités, qui pouvaient se mouvoir assez librement, ressemblait à la situation des habitants des camps d'internés et était relativement assez supportable. Le journal, auquel son auteur donna le titre de « *Strengé Schiavitu* » (sévère captivité), fut trouvé dans les Archives du Lycée évangélique de Presbourg (Pozsony) et publié par M. Imre LUKINICH, professeur d'histoire de l'Europe orientale à l'Université de Budapest, ancien Directeur de la Bibliothèque du Musée National Hongrois. M. Lukinich rassembla des matériaux précieux relatifs à l'histoire des détentions de Héttorony, sur la base des indications des Ambassadeurs de Constantinople et des lettres des prisonniers passées en fraude, extraites de la section « *Turcica* » des Archives Viennoises, et il utilisa ces documents dans une précieuse introduction placée à la tête du *Journal*.

Une autre publication du même auteur intitulée *Les dossiers et l'histoire de la Paix de Szatmár*¹ parut dans le groupe des « *Ecrits et Lettres officiels* » (*Hivatalos iratok és levelek*). Cette œuvre de grande envergure contient, pour ainsi dire, la matière complète de la conclusion de la paix de Szatmár de l'année 1711. Les documents réunis dans cette publication ne sont pas seulement une mine précieuse relativement aux pourparlers diplomatiques préliminaires de la Paix de Szatmár, mais présentent aussi un grand intérêt par rapport à l'histoire générale et mettent en lumière plusieurs épisodes des événements qui se sont déroulés en Europe au début du XVIII^e siècle. Ces documents comportent une observation approfondie de l'organisation politique et stratégique de la Cour Vénnoise et des diverses manifestations officielles et privées de la vie de la Cour ; ils contiennent en outre des données intéressantes sur la conception politique et morale de la Cour, sur la personnalité des souverains et sur le fonctionnement de la vie diplomatique de l'Empire. Ils fournissent des renseignements précieux sur la situation des soldats de la Hongrie, l'attitude des chefs politiques, les négociations du Prince FRANÇOIS II RÁKÓCZI avec les Russes et ils caractérisent d'une façon intéressante les relations des Cours viennoise et russe, et en général la politique extérieure de l'Autriche envers les Russes, les Polonais et les Turcs.

Les « *Ecrits du Prince palatin Léopold Alexandre*² » constituent une introduction à la récente collection de la Société Hongroise

1. LUKINICH Imre : *A szatmári béke története és okirattára*. Publié avec une introduction et des notes par —. Budapest, 1925. Editions de la *Société Hongroise d'Histoire*. 8°, vii-633 p. Coll. « *Fontes Historiae Hungaricae aevi recentioris* ».

2. MÁLYUSZ Elemér : *Sándor Lipót főherceg nádor iratai. 1790-1795*. Publié avec une étude introductive et des notes par —. Budapest, 1926. Ed. de la « *Société Hongroise d'Histoire* ». 8°, xii-939 p.

d'Histoire, publication qui a pour titre : « Documents historiques sur l'administration et sur le gouvernement ». M. Elemér MÁLVUSZ, professeur à l'Université de Szeged, auteur de cet ouvrage, s'est basé, dans son étude historique servant d'introduction au livre sur des matériaux inédits et inconnus.

Il met au centre des événements le Palatin, mais en même temps il brosse un large tableau historique de cette époque en montrant l'attitude des Hongrois au temps de la Révolution française. Sous le règne de Léopold II, la noblesse moyenne devenue à peu près révolutionnaire, prend le pouvoir en mains, s'organise fortement et demande une révision importante de la Constitution. Il s'ensuit la grande lutte entre l'Etat et la Société, lutte qui prend fin par l'entente prusso-autrichienne de Reichenbach, au profit de la Puissance de l'Etat. Le fils de Léopold II, l'archiduc Léopold Alexandre devient palatin et met la Couronne royale sur la tête de son père, et bien que son père royal le fasse surveiller par sa vaste organisation d'espionnage, il fait une médiation consciencieuse entre le roi et la nation hongroise. Néanmoins les différends existant entre la Cour royale et le palatin hongrois ne prennent fin que par la mort soudaine de Léopold II. La matière de cette documentation montre d'une façon persuasive que par l'avènement au trône du roi François il ne s'est pas produit une réaction subite, comme l'ont soutenu jusqu'aujourd'hui les historiens libéraux, en mettant en cause la personne de François, et que c'est seulement la conspiration de Martinovics qui a transformé la face de la vie politique hongroise. La publication des documents secrets viennois démontre aussi que les courants étrangers de la Révolution française n'ont pas influencé seulement la Cour de Vienne, mais même le palatin Léopold Alexandre. Les événements transforment les idées du palatin, qui s'effraye des bouleversements complotés ; il punit dès lors, d'accord avec la noblesse hongroise, toutes les tentatives révolutionnaires ; il voit le pouvoir de l'Etat se fortifier ; il assiste avec plaisir à la réaction. Ainsi cette période, qui a commencé par la révolte nationale, prend fin avec la soumission à l'Etat. Les écrits du prince-palatin Léopold-Alexandre ont contribué, par des données nombreuses et inconnues jusqu'à ce jour, à l'histoire de la conspiration de Martinovics, et ont rendu possible à l'historiographie hongroise une conception exacte de ces événements ¹.

Le premier volume des « Ecrits du palatin Joseph » ² est une

1. Voir encore la brève notice d'A. Eckhardt sur ce livre : *La Hongrie pendant la Révolution française*. Revue des ét. hongr. t. 6 [1928], pp. 135-138. — Il faut noter encore que ce volume peut être utilisé par les étrangers ne lisant pas le hongrois, les textes publiés étant de langue allemande ou française.

2. DOMANOVSKÝ Sándor, *József nádor iratai*. Publié avec des notes par —. 1 vol. 1792-1804. Budapest, 1925. Editions de la Société Hongroise d'Histoire. 8°, viii-769 p.

suite chronologique aux « Ecrits du prince-palatin Léopold Alexandre » ayant trait à l'histoire de l'Administration et du gouvernement, et en même temps il constitue une sorte d'introduction à une grande publication intitulée : *Les Sources de l'Histoire des temps modernes de la Hongrie*, éditée par la Société Hongroise d'Histoire.

Cette publication fait connaître la longue activité politique du palatin-archiduc Joseph. Comme le prince-palatin Joseph a occupé pendant un demi-siècle la plus grande charge hiérarchique de la Hongrie, justement à l'époque de la formation nationale de l'Etat hongrois, ses écrits constituent d'importantes sources historiques sur le régime gouvernemental hongrois. Le rédacteur de ces « Ecrits », M. Sándor DOMANOVSKY, professeur à l'Université de Budapest, a choisi avec à-propos les 227 documents, extraits du matériel traitant cette question. Parmi ces documents, sont spécialement intéressants ceux qui présentent le populaire palatin en mission politique d'une importance générale, dans ses deux voyages en Russie ; et ceux dans lesquels il annonce les revendications hongroises sur la Dalmatie et sur Fiume.

Les autres documents ont trait à la vie de la nation hongroise pendant la première moitié des guerres françaises, lorsque la politique réciproque des Ordres hongrois et de la dynastie suivait d'une manière générale la voie fixée par Marie-Thérèse. En ce temps-là le Gouvernement avait toujours besoin de soldats et d'argent, le problème perpétuel était de se les procurer.

Le pays au fond est très pauvre, à cause du manque d'argent on ne peut pas encaisser les impôts et en cas de mauvaise récolte, quelques provinces sont exposées à la famine. Néanmoins, Vienne se permet d'employer tous les moyens pour asservir la vie économique de la Hongrie aux intérêts de la monarchie, sous le prétexte que la Hongrie paie beaucoup moins d'impôts que les provinces autrichiennes. Pendant tout ce temps on n'a rien fait pour la prospérité économique du pays, et le pays continua à rester une colonie négligée. Dans cette question, la plus importante de l'époque, le palatin Joseph a représenté loyalement le seul point de vue raisonnable qui aurait pu empêcher un changement radical. D'après ce point de vue la Hongrie a le devoir de faire des sacrifices pour la monarchie, même de faire tous ses efforts, mais en échange elle est en droit d'attendre un renforcement considérable de ses sources économiques.

Le palatin ne fut pas toujours « persona grata » à Vienne. Des raisons personnelles sont également intervenues pour troubler les relations entre le prince et son frère aîné le roi, mais sa politique hongroise n'était pas non plus approuvée par le Gouvernement viennois. Cependant jusqu'en 1804 la meilleure harmonie régnait entre le roi et le palatin ; le roi n'avait pas de serviteur plus dévoué que le palatin et dans presque toutes les questions

importantes il adoptait l'opinion de son frère cadet. Un fait est particulièrement frappant, c'est que l'autorité du palatin avait un plus grand poids que celle de la Chancellerie, ce qui signifie clairement qu'en ce temps-là le palatin était en fait le facteur constitutionnel le plus influent dans le pays, bien que ses principes administratifs fussent d'un esprit tout à fait hongrois et qu'il n'eût jamais violé le droit public.

La Société d'Histoire a publié les X^e et XI^e volumes des *Oeuvres Complètes* du Comte Etienne SZÉCHENYI, son « Journal de Jeunesse »¹, édité soigneusement par M. Jules VIZOTA. Ce journal était déjà connu par les différentes publications de Antal ZICHY. Mais l'insuffisance de ces extraits et le subjectivisme de l'éditeur enthousiaste ont rendu nécessaire la publication complète de ce journal, sur la base de laquelle on peut se faire une idée fidèle de la vie intellectuelle, des études, des expériences, des voyages, des plans de réforme de ce grand homme d'Etat hongrois. Influencé par des œuvres telles que *Le Contrat Social* de Rousseau et *A Classical tour through Italy* de Eustace, le Comte SZÉCHENYI s'occupa, dès sa jeunesse, des problèmes de l'éducation humaine et nationale. Son journal révèle aussi le singulier penchant du C^{te} Széchenyi à l'auto-analyse, mais les pages les plus émouvantes en sont celles où son patriotisme attire spécialement son attention sur le sort de la nation hongroise. Ayant compris qu'il attendrait en vain de la part du Gouvernement du Roi-empereur François une action d'éducation politique, il se chargea lui-même de la grande et noble tâche de réveiller son peuple, de lui assurer l'avenir. A ce sujet il écrit dans son journal, le 9 avril 1819, que celui-là seul peut rendre des services utiles à la Hongrie qui est né avec une grande faculté d'imagination et qui, grâce à des études approfondies, à l'expérience des guerres et des voyages, a appris à connaître les hommes, et dont les passions sont arrivées à leur terme de maturité. Un mois et demi plus tard, à Palerme il écrit expressément qu'il se chargeait de cette tâche et qu'il serait heureux si à la dernière heure de sa vie il pouvait se flatter de ce qu'un homme était devenu, grâce à lui, plus heureux. Il faut lire avec beaucoup de précaution le journal de SZÉCHENYI, surtout parce qu'il a usé d'une critique trop sévère à l'égard de soi-même. On trouve, d'autre part, dans son texte des allusions incomplètes et, très souvent, les noms ne sont indiqués que par des initiales. Mais ces lacunes sont clairement expliquées et comblées par les notes de l'édition complète, nombreuses et rédigées avec beaucoup de soin.

1. *Széchenyi István naplói*. Rédigé avec une introduction par Gyula VIZOTA. I-II vol. 1814-1825. Budapest, 1925-1926. Editions de la Société Hongroise d'Histoire. 8°. CCCXI-1750 p.

La partie la plus importante des principaux documents historiques, rassemblés dans la série « Les sources de l'histoire de la Hongrie aux temps modernes », est formée par le groupe des documents relatifs aux problèmes naissants des nationalités en Hongrie.

Le premier volume de cette série est intitulé : « Ecrits relatifs à l'histoire de la question de la langue hongroise, comme langue d'Etat ¹. » Dans l'introduction de ce volume, M. Gyula SZEKFÜ, professeur à l'Université de Budapest, montre avec une grande maîtrise, en s'appuyant sur des documents d'une grande valeur, tels que les procès-verbaux parlementaires, les rapports de la Chancellerie, les décisions des Conseils et des Conférences d'Etat, la correspondance et les Mémoires des principaux hommes d'Etat, documents extraits des Archives de Vienne et de Budapest, comment les Hongrois sont arrivés à se débarrasser de la domination séculaire de la langue latine. Il décrit aussi comment ils ont pu, au prix seulement d'une lutte de soixante ans, obtenir le droit qu'au xix^e siècle, toutes les nations considéraient comme un droit naturel : l'usage dans l'administration de l'Etat de la langue nationale.

D'après les constatations de M. SZEKFÜ, la question de la langue ne se posait pas encore au xviii^e siècle, et en réalité, les décrets à tendance « germanisatrice » de Joseph II n'avaient pas un but de dénationalisation, mais simplement de politique d'Etat. La résurrection du problème de la question de la langue hongroise ne fut pas une conséquence de ces décrets intolérants et réactionnaires, mais elle est due, dès avant le règne de Joseph II, au mouvement intellectuel qui produisit une véritable renaissance de la nation. Sous les règnes de François I^{er} et Ferdinand V, la question de la langue hongroise fut toujours traitée défavorablement par les milieux gouvernementaux de Vienne. En effet, la Cour de Vienne empêchait, pour des raisons politiques, la langue hongroise de se développer, et utilisait même le mouvement slave pour appuyer ses tendances anti-magyares, à partir de l'année 1830. Voyant l'attitude du Gouvernement de Vienne, les Hongrois comprirent, vers le milieu du xix^e siècle déjà, qu'ils ne pourraient obtenir l'usage de leur propre langue, que s'ils l'arrachaient de force au Gouvernement royal. C'est pourquoi on peut considérer le caractère soi-disant agressif des lois hongroises concernant la langue, tout au plus comme dirigé contre Vienne et les tendances anti-hongroises, mais il ne peut en aucun cas être considéré comme la cause du mouvement des nationalités non-magyares en Hongrie, entre les années 1830 et 1840, mouvement dont le moteur secret fut,

* 1. *Iratok a magyar államnyelv kérdésének történetéhez, 1790-1848.* Rédigé avec une introduction historique par —. Budapest, 1926. Editions de la *Société Hongroise d'Histoire*. 8°. viii-664 p.

comme ce fut toujours le cas en pareilles circonstances, la Cour de Vienne elle-même. L'œuvre remarquable de M. Szekfű contient 170 documents intéressant le problème de la langue. L'introduction, comprenant 208 pages, complète admirablement l'œuvre de Mihály HORVÁTH relative aux Diètes de réforme, car M. Szekfű a fait ici une étude approfondie de la politique du Gouvernement royal hongrois pendant la période agitée de la formation de l'Etat national.

La deuxième publication importante sur l'histoire de la question des nationalités est : « Documents et histoire de la question croate à l'époque des Ordres »¹. Dans cet ouvrage de deux volumes, M. GYULA MISKOLCZY a réuni les documents officiels concernant la question croate au temps qui a précédé la guerre pour l'indépendance (1848). Il a extrait ces documents des collections spéciales des Archives de l'Etat de Vienne, des actes de Kolowrat, « Hungarica » de l'ancienne Bibliothèque privée impériale, des Archives du Conseil d'Etat et des Conférences de Ministre, en outre des Archives du Cabinet et du Ministère de la Police, etc., etc. Il a fait précéder son ouvrage d'une étude introductive historique de plus de quatre cents pages. Il a prouvé, par des données irréfutables, que les véritables facteurs de la question croate étaient des idées et des actions toutes faites, très éloignées du véritable caractère du peuple croate, et des interventions étrangères, dues à la politique néfaste du Gouvernement de Vienne pour contrecarrer les tendances nationales hongroises.

A la fin du XVIII^e siècle, devant l'ingérence des pouvoirs centraux autrichiens, la nation croate se réfugia derrière le bastion protecteur de la Constitution hongroise. Lorsque Joseph II rétracta ses décrets illégaux, la Croatie se réjouit de cœur avec la Hongrie. Inexacte est cette conception et fautive cette assertion que le réveil de la nation croate ait été dû à la politique oppressive de la Hongrie et au caractère agressif des lois hongroises. Car, alors que du côté hongrois on aurait volontiers admis la langue croate, l'usage de la langue latine fut maintenu au delà de la Drave contre la langue croate. D'après les documents des Archives de Vienne, il est clairement démontré que le mouvement « illyrien » ne serait pas parvenu à se manifester sans le concours des pouvoirs centraux de Vienne. L'illyrisme de GÁJ rencontra beaucoup d'opposition auprès des patriotes croates, car du point de vue littéraire, il faisait usage d'une langue si pleine d'éléments serbes que ses partisans ne pouvaient propager ses brochures et ses journaux qu'en y annexant un dictionnaire spécial. D'autre part, les organes du Gouvernement hongrois ne manifestèrent pas envers l'action de GÁJ autant

1. MISKOLCZY Gyula, *A horvát kérdés története és irományai a rendi államkorában*. Rédigé et publié avec une introduction historique par —. Budapest, 1927. II^e-I^{er} vol. Editions de la *Société Hongroise d'Histoire*. 8°. VI-1280 p.

d'hostilité que les historiens croates ont l'habitude de le prétendre. Par contre, à Vienne, Ljudewit GÁJ, grâce aux manœuvres persévérantes de son parti, parvint jusqu'à rencontrer personnellement l'empereur à l'aide de Kolowrat ; si bien que même Metternich protesta contre la protection exagérée dont il jouissait. Par l'appui de Kolowrat, les Autrichiens privèrent de son importance le fort parti hongrois de Croatie d'avant 1848. Ils suscitaient des disputes, des démonstrations, des escarmouches lorsque la prépondérance du parti hongrois se manifestait dans la vie des comitats et dans la Diète. Et la justice viennoise prenait toujours soin que de pareils événements nuisissent aux Hongrois. Tout ce tapage engendra l'exaspération et fit croire à l'existence d'un sentiment de rivalité entre les deux nations hongroise et croate. Ainsi arriva la guerre d'Indépendance (1848). Et, à part les revendications exagérées des esprits excités artificiellement, il n'y eut pas de cause sérieuse pour cette attitude farouche d'opposition. Du côté hongrois une oppression nationale ne menaçait pas la Croatie, car, déjà vers l'année 1840, plusieurs chefs politiques hongrois avaient recommandé de rompre complètement le lien du droit public hongrois-croate, à cause de l'opposition continuelle des députés croates.

Cette importante publication montre aussi que ce ne sont pas seulement les frontières nationales qui ont maintenu avec les Hongrois les nationalités non-magyares, lesquelles ont vécu pendant mille ans dans des rapports fraternels avec les Hongrois, mais aussi une volonté de vivre ensemble ; et ce furent toujours des buts étrangers et des mains hostiles qui détruisirent ces rapports anciens et naturels.

Zoltán FERENCZI, le défunt directeur de la Bibliothèque de l'Université de Budapest, ancien professeur à l'Université de Budapest, a fait paraître le V^e volume des « Œuvres complètes » du Comte István SZÉCHENYI ¹. A part le « Peuple de l'Orient » mentionné dans le titre, ce volume comprend aussi : 37 articles de fond *Pesti Hirlap* (2 janvier-8 mars 1841), le « Felelet » de Louis Kossuth, et des écrits du Comte István Széchenyi, du baron Joseph Eötvös, du comte Aurèle Dessewffy et de Mihály Vörösmarty, écrits relatifs à cet ouvrage de Széchenyi ; il publie aussi des documents importants puisés dans les différentes archives viennoises. L'importance particulière de ces données réside dans ce fait qu'elles sont les preuves de la politique temporisatrice et mesquine de Vienne. Et de même, sur la base des indications des agents de Sedlnitzky, ministre de la police, résidant en Hongrie, on s'est mépris, dans les milieux compétents de Vienne, sur les buts, les plans et la politique du Comte Etienne Széchenyi et

1. *A kelet népe*. [Le Peuple de l'Orient]. Publié avec une introduction par —. Budapest, 1925. Editions de la « Société Hongroise d'Histoire ». 8°, 684 p.

on a pris parfois la défense de Kossuth dans les questions de presse !

Le sixième volume des *Oeuvres Complètes* du Comte István SZÉCHENYI publie la dispute littéraire et journalistique de Széchenyi avec le grand héros de la guerre d'indépendance, Louis KOSSUTH. Cet ouvrage contient des articles de journaux des années 1841-1843, l'œuvre de Széchenyi, intitulée *Garat*, ainsi que son « Discours à l'Académie ». Le rédacteur, M. Gyula VIZOTA, introduit cet ouvrage par une étude historique. Il constate que la faiblesse et l'indécision du Gouvernement de Ferdinand V fut la cause principale de l'opposition qui prit le dessus sous la conduite de Louis Kossuth. Or le Gouvernement, grâce à l'entremise des fonctionnaires, permit étourdiment à ce même Kossuth, d'exercer le métier de publiciste alors qu'il l'avait fait enfermer précisément à cause de son journal. En cela il permit à Kossuth de suivre les traces du Baron WESSELÉNYI et d'organiser en parti la tendance démocratique. Széchenyi — ainsi qu'il appert de ses écrits. — vit avec antipathie l'action de Kossuth, parce que Kossuth servait les tendances de la politique commencée sous Wesselényi, et avec plus d'ardeur même que ce dernier. Dans son « Peuple de l'Orient » il attaque seulement la manière générale d'agir de Kossuth, dans son « Discours à l'Académie » il condamne déjà ses conceptions et ses procédés, mais dans ses articles de journaux, il juge malfaisantes, du point de vue de la nation hongroise, son activité et sa conception journalistiques et politiques. L'éditeur complète le contenu de cet ouvrage, par des annexes contenant des données intéressantes.

Les « Notes et réminiscences de Lajos BENICZKY, commissaire gouvernemental de la province de Bányá et Colonel de Honvéd, concernant la Guerre d'indépendance et le mouvement slovaque pendant les années 1848-49 »¹, ouvrent la série de ces mémoires des XVIII^e et XIX^e siècles, que la Société Hongroise d'Histoire se propose de publier dans la collection : « Les Sources de l'histoire de la Hongrie aux temps modernes ». Après Világos (août 1849), Beniczky emprisonné dans une forteresse écrivit des mémoires avec une parfaite connaissance des faits et une profonde sagesse politique ; Vienne suivait ces travaux avec un intérêt croissant, ce dont on peut trouver la preuve dans le fait que l'œuvre de Beniczky nous est restée mutilée. En effet, une partie importante de ses mémoires, l'exposé de l'histoire du mouvement slovaque, du 5 janvier 1849 jusqu'à la fin de la Guerre d'indépendance, s'est égarée dans les ministères de Vienne. Le gouvernement hongrois envoya Beniczky

1. Publiés avec une biographie écrite sur la base de documents originaux des archives par Lajos STEIER. Budapest, 1924. Editions de la « Société Hongroise d'Histoire ». 8° ix-786 p.

fin avril 1848, comme Commissaire gouvernemental dans les provinces du Nord. Sa mission consistait à réprimer l'agitation panslaviste parmi les Slovaques de la province de Bányá, à sauver ce centre économique si important et à en empêcher la destruction. Beniczky anéantit les organisations panslaves dans les provinces du Nord ; il acquit un grand mérite en repoussant les attaques de Stúr et de Hurbán, de même qu'en organisant la défense dans sa province. Il prit part à la campagne d'hiver de l'armée de Görgey et fut avec lui, parmi les officiers supérieurs, jusqu'à la capitulation de Világos. Ses mémoires éclairaient plusieurs épisodes inconnus et confus de la Guerre d'indépendance de 1848-49. Il décrit avec objectivité les causes du mouvement slovaque et il témoigne combien Görgey et son armée crurent à la bienveillance et même à la protection des Russes. Il résout la plus grande énigme de la Guerre d'indépendance, lorsqu'il explique pourquoi la reddition s'effectua sans à-coups. La conception politique, par laquelle Beniczky fait comprendre les événements de la Guerre d'indépendance, est d'une grande importance pour l'historiographie. Son point de vue politique est en opposition avec la conception antérieure, car au sujet de la question des nationalités non-magyares, il a tenu la loyauté comme une nécessité vitale envers la Hongrie. Selon cette conception le mouvement panslaviste aurait conduit à la destruction de la monarchie, si les événements de 1848-49 n'avaient pas éclaté subitement.

Une autre partie importante de la série : « Les Sources de l'Histoire de la Hongrie aux temps modernes », est constituée par les « Ecrits relatifs à l'histoire de l'émigration pendant les années 1848-49 ». Dans cette subdivision, a paru, en 1927, la publication intitulée : *l'Emigration de Kossuth en Turquie*¹, dont les documents contiennent des données nouvelles et importantes sur Louis Kossuth et sa suite, et sur ses rapports diplomatiques avant et après la Guerre d'indépendance. Il ressort clairement des documents communiqués dans cet ouvrage, que la Guerre d'indépendance hongroise ne vint au premier plan du théâtre européen, que lorsque la Russie s'en mêla et que les troupes russes pénétrèrent sur le territoire de la Hongrie. Un fait caractéristique est que lors des troubles diplomatiques européens qui eurent lieu pendant des mois au sujet de l'extradition des Hongrois réfugiés en Turquie après la catastrophe de Világos, il fut à peine question de la Hongrie. Néanmoins la lutte infatigable menée par Kossuth obtint un grand résultat, car la sympathie des plus grandes nations du monde se porta vers les Hongrois. Kossuth imprima sa foi à son entourage et son noble enthousiasme fit une grande

1. *A Kossuth-emigráció Törökországban*. Rédigé avec une introduction historique par István HAJNAL. I vol. Budapest, 1927. Editions de la Société Hongroise d'Histoire. 8°. 929 p.

impression sur les pays lointains, sur les événements et sur les hommes. La conséquence en fut que le cas de la Hongrie ne disparut pas des préoccupations politiques des grandes puissances, mais provoqua des mouvements importants en Europe. Du fait qu'il avait transmis le pouvoir à Görgey, Kossuth attendait le résultat des négociations avec les Russes. De même nous savons par les mémoires de Beniczky que Görgey et son armée comptaient beaucoup sur la sympathie des Russes, mais malheureusement ils furent complètement trompés dans leurs espérances. La prévision politique d'une intervention de la part de l'Angleterre n'était pas tout à fait dénuée de fondement, car l'Angleterre n'avait pas vu clairement ce que voulaient les armées russes, ce qu'elles feraient après une victoire éventuelle. Et même après la capitulation totale à Világos, la diplomatie anglaise n'avait pas encore une vue nette de la situation. Pendant que l'Angleterre soutenait ses intérêts en Orient, l'affaire de l'extradition des émigrants hongrois se posa formellement comme une question de prestige envers la Russie et c'est pourquoi l'Angleterre soutint moralement le point de vue sentimental du Gouvernement Turc et il en résulta le refus de l'extradition.

La troisième partie de cette œuvre littéraire puissante, que le comte István SZÉCHENYI acheva dans la maison de santé à Döbling, parut, il y a trois ans, comme IX^e volume¹ de l'Œuvre complète de Széchenyi. Cet ouvrage comprend également le « Blick » et les écrits moins importants de Széchenyi. A part le « Blick », le « Rückblick » et le « Pro memoria », tous les écrits jusqu'alors inédits ont leur original dans les Archives d'Etat de Vienne. Une des plus puissantes créations de la littérature politique hongroise est le « Blick ». Comme on l'a découvert lors de sa publication — « le Blick » n'est pas isolé, ainsi qu'on l'avait pensé jusqu'alors, mais un simple chaînon de cette œuvre intellectuelle continue, que Széchenyi a créé de 1856 jusqu'à sa mort, en partie pour occuper son âme et soulager son esprit agité en partie pour sauver la Hongrie et la dynastie. Avec le « Blick », acte politique, Széchenyi revint à l'action dans la solitude de Döbling et hâta la chute du régime de Bach. L'essai intellectuel intitulé : *Amour, Amitié* (« Szerelem, szeretet ») et jusqu'ici inédit, fut comme un prélude aux travaux plus importants qui suivirent. Les « Conseils » (« Tanácsok ») furent publiés d'après le propre brouillon de Széchenyi. La brochure préparée en 1859, « Die Presse in Oesterreich » contre la presse viennoise et qui était déjà sous presse à Leipzig, ne parut pas, sur le conseil de Falk.

1. Gr. SZÉCHENYI István döblingi irodalmi hagyatéka. III^e vol. Le « Blick » et autres écrits de Döbling. Rédigé avec une introduction par Vilmos TOLNAI. Budapest, 1925. Editions de la Société Hongroise d'Histoire. 8°. xii-933 p.

Dans la subdivision « Correspondances » (« Levelézések ») des « Sources de l'Histoire de la Hongrie aux temps modernes », parut, en 1925, la « Correspondance confisquée de Miksa FALK et Aurèle KECSKEMÉTHY ¹ ». Le rédacteur de cet ouvrage, M. Dávid ANGYAL, en éplucha soigneusement la matière diffuse et écrivit, en guise de préface, une étude introductive de 222 pages, intitulée : *Le journalisme hongrois de 1848 à 1860*. On peut trouver dans cet ouvrage beaucoup de données, sur l'opportunisme et le servilisme du journalisme de l'époque. Mais par contre il est incontestable que sous la pression des circonstances du moment, les journalistes hongrois de ce temps-là remplirent une grande mission. Car ils luttèrent infatigablement pour le développement économique de la Hongrie, pour le maintien de la langue d'enseignement hongroise dans les écoles.

Ils fortifièrent aussi en Hongrie le sentiment de l'attachement véritable aux traditions nationales, à l'idée de l'indépendance et de l'intégrité territoriale. En 1850, l'Autriche se trouvait isolée en Europe, c'était véritablement un Etat sans nation. Pendant un certain temps, l'Autriche a essayé de vivre sans son opinion publique, mais par la suite elle désira exercer une influence sur la société par la voie de la presse aux gages de l'Etat. Pour parvenir à son but, elle fit surveiller la presse par la police ; les confiscations de journaux, les règlements de commande étaient à l'ordre du jour, mais la presse ne pouvait servir deux maîtres à la fois : le public et l'Etat. M. Angyal caractérise cette situation difficile de la presse dans cet ouvrage qui est en même temps une peinture magistrale de la Société et de l'Etat des années 1850 à 1860.

Les sujets des publications, grâce surtout au grand nombre de notes et de rapports diplomatiques touchent à l'histoire de beaucoup de pays européens. C'est pourquoi ces publications de valeur méritent d'être connues à l'étranger également.

(Budapest)

PÁL ARDAY.

1. *Falk Miksa és Kecskeméthy Aurél elkobzott levelezése*. Rédigé avec une introduction et des notes par Dávid ANGYAL. Budapest, 1925. Editions de la Société Hongroise d'Histoire et de la Société Lloyd de Pest. 8°. VIII-731 p.

NOTES ET DOCUMENTS

QUELQUES DOCUMENTS SUR LES PREMIÈRES COLONIES FRANÇAISES EN HONGRIE

Si, d'une part, on ne peut absolument pas mettre en doute qu'il existait au Moyen-âge de nombreuses colonies wallonnes-françaises en Hongrie, il est, d'autre part, malaisé de déterminer la date la plus ancienne de l'immigration de ces colons. MM. AUNER (*Századok* L, 28-41 et *MNy* X, 419-20) et PAIS (*Revue des ét. hongr.*, I. 15 ss. et 135 ss.), émettent à ce sujet une hypothèse qui nous semble insuffisamment fondée : selon eux, les premiers établissements wallons en Hongrie remonteraient au milieu du XI^e siècle. Ils s'appuient sur une chronique de Liège (MARTÈNE, *Script. Vet.* VI. 1216), qui rapporte qu'en 1447 plusieurs pèlerins de Hongrie, après avoir visité les reliques de saint Laurent à Aix-la-Chapelle, poussèrent jusqu'à Liège et contèrent — en pur wallon de Liège ! — aux habitants émerveillés que leurs ancêtres, originaires de Wallonie, avaient jadis émigré en Hongrie à la suite d'une grande famine. L'évêque de Liège, à qui on avait rapporté les affirmations singulières de ces étrangers, fit procéder à des recherches dans les archives épiscopales, où l'on aurait découvert certaine chronique (qui malheureusement ne nous est pas parvenue) confirmant en quelque sorte les allégations des pèlerins. Selon cette chronique, en 1052, du temps de l'évêque Wason, à la suite d'une disette, une grande partie de la population aurait quitté le diocèse pour aller s'établir en Hongrie. — Or, en 1052 l'évêque Wason était mort depuis 4 ans (ce qu'un contemporain ne pouvait pas ignorer) et il est fort difficile de s'imaginer que les Wallons de Hongrie, séparés de leurs frères de race depuis 400 ans, aient parlé exactement le même langage que ceux de Liège (« in eodem materno idiomate cum Leodiensibus per omnia concordare »). De nombreuses particularités importantes du

wallon ne se sont développées qu'au cours des ^xⁱ-^{xiii}^e siècles et il serait presque miraculeux que le parler des colons, malgré les différences de climat et des conditions d'existence, malgré le voisinage de langues absolument dissemblables eût suivi exactement la même évolution phonétique, — pour ne parler que de celle-là, — que celui de leurs parents restés dans leur pays. La différence qui existe aujourd'hui entre le wallon de Liège et par ex. celui de Verviers est très peu considérable, néanmoins un Liégeois trouvera toujours qu'« à Verviers on parle un tout autre wallon ». Si, en outre, nous tenons compte du fait, qu'une autre chronique de Liège (*Martène* V, 455), racontant la même anecdote sur les pèlerins hongrois, place la date de leur émigration au début du ^{xiii}^e siècle, nous devons convenir que le témoignage de notre première source est fort sujet à caution.

En revanche, M. AUNER, et après lui, M. PAIS mentionnent en passant une autre donnée qui nous semble beaucoup plus sûre. Il s'agit de deux chartes de Stavelot, dont ils résument succinctement la teneur d'après M. SCHWEISTHAL (*Zur Sprachgeschichte Luxemburgs u. Deutsch-Siebenbürgen*, Luxemburg, 1908), mais qu'ils ne paraissent pas avoir eu sous les yeux.

Il existe dans plusieurs cartulaires de Stavelot, dont le plus ancien date du milieu du ^{xiii}^e siècle, des copies de deux chartes, l'une de l'an 1103, l'autre de 1124 (J. Halkin — C.-G. Roland : *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, I, 271, 289 ss.). La première contient une convention conclue entre l'abbaye de Stavelot-Malmédy et un nommé Anselme, homme libre (*liber ex liberis genitus*), qui, ayant l'intention de se rendre en Hongrie avec ses fils (*disponens ire in Hungariam*), remet à l'abbé le bénéfice qu'il possédait à Bra (*benefitium quod ab abbate habebam, id est ecclesiam de Braz*). Il est malaisé d'établir s'il s'agit d'une vente définitive ou seulement d'un dépôt, d'une mise en gage ; certains termes du contrat semblent justifier cette seconde hypothèse (*benefitium... in manum domni abbatis Folmari ego et filii mei reposuimus, ut nullus heredum meorum ad predictum benefitium possit amplius accedere...* Pour le sens douteux de *reposuimus*, cf. GEORGES, *Lat.-deutsch. Handw.* S. V. *repono* ; Ducange ne donne pas le mot). tandis que d'autres ne s'appliquent guère qu'à une vente définitive (*ut... fratres... in perpetuam prebendam deberent possidere*). La charte semble avoir été intégralement copiée ; seules les signatures des témoins sont supprimées.

L'autre document, celui de 1124, se rapporte au même bénéfice. Nous y apprenons qu'Anselme était soldat et que pour pouvoir

jouir de son bénéfice il était tenu de faire un service de garde dans le château de Longe, forteresse appartenant à l'abbaye (Longia castellum ecclesie). La charte nous apprend en outre qu'Anselme, en remettant son bénéfice entre les mains de l'abbé, avait stipulé une condition (stipulation purement verbale, puisque la charte précédente, le vrai contrat, n'en dit mot) à savoir que, au cas où lui-même ou un de ses fils reviendrait, il pût racheter le bénéfice pour la même somme qu'il avait touchée (ea... conditione ut, si ipse reverteretur vel aliqui filiorum suorum qui etiam cum eo profecti sunt, redditu prenominata summa, beneficium suum reciperet). En même temps, il avait confié le service de garde du château de Longe à Conon de Longe (commendans custodiam Cuononi de Longia quam in castello debebat). Notre source raconte ensuite que la nouvelle de la mort d'Anselme et de ses fils étant arrivée, on envoya en Hongrie un moine, qui, à son retour, confirma le décès de ces émigrés (quod ubi per unum de fratribus nostris illuc missum certissime comperimus...). Les moines prirent alors définitivement possession du bénéfice en question. Le reste de la charte traite du litige survenu au sujet du même bénéfice entre le couvent et le gendre d'Anselme et de la convention qui mit fin à cette querelle.

Il ressort de tout ce qui précède, qu'Anselme et ses fils convertirent en argent tous leurs biens pour aller tenter la fortune dans la lointaine Hongrie, où probablement plus d'un de leurs compatriotes avaient déjà trouvé un accueil hospitalier. Sans doute, lorsqu'on prenait une décision aussi importante, on n'avait garde de brûler tous les vaisseaux derrière soi ; les renseignements sur un pays aussi éloigné devaient être forcément un peu contradictoires, si bien qu'on allait, somme toute, vers l'inconnu. Les informations reçues pouvaient être mensongères, l'entreprise risquait d'échouer, on devait donc songer à la possibilité d'un retour, se réserver le moyen de reprendre l'existence antérieure et de retrouver le peu qu'on avait possédé auparavant. Un homme sensé, si résolu qu'il soit, a toujours peur de lâcher la proie pour l'ombre. Par là s'explique la stipulation du droit de rachat en cas de retour. Aujourd'hui encore, les émigrants hongrois, en vendant leur petit patrimoine pour se rendre au Canada ou au Brésil, n'agissent pas autrement. Le fait qu'Anselme ne jugea pas nécessaire d'insérer cette condition dans le contrat même, se contentant d'une restriction verbale, montre qu'il n'envisagea le retour que comme un pis-aller, qui lui paraissait peu probable. Il est vrai qu'une expression de la deuxième charte semble indiquer

qu'il aurait eu l'intention de retourner dans sa patrie (*reditum morte prevenerint*), mais, connaissant le style de ces chartes, il serait tout à fait erroné de vouloir donner à cette tournure un sens littéral.

Si Anselme avait été marchand, nous comprendrions que l'appât du gain lui fût entreprendre un voyage lointain dont il comptât bien revenir. Mais un soldat s'en allant avec ses fils et laissant sa fille établie ne pouvait guère avoir d'autre dessein que celui d'offrir son sabre, dans ce pays lointain, aux possibilités miraculeuses. Anselme était un trop petit personnage pour qu'une mission lui fût confiée, comme à Léodwin, on serait donc fort embarrassé d'expliquer le but de ce voyage, si l'on n'admettait pas qu'il eût l'intention de se fixer en Hongrie. Il est vrai qu'il aurait pu partir soit pour aller voir des parents, soit pour recueillir un héritage, mais dans ce cas-là, il faudrait, à plus forte raison, supposer la présence de colons wallons en Hongrie à cette époque.

Il est, en tous cas, frappant que notre deuxième charte, qui s'étend sur tous les menus détails, néglige d'indiquer le but du voyage d'Anselme. On ne peut donner de cette omission qu'une explication, c'est que le cas d'Anselme était loin d'être isolé, l'émigration en Hongrie devait être assez fréquente pour que tout le monde sût de quoi il s'agissait, lorsque quelqu'un « se disposait à aller en Hongrie ».

Il est, en outre, intéressant que le couvent n'hésite pas à envoyer un frère dans ce lointain pays, uniquement pour obtenir des renseignements au sujet d'une affaire en somme de peu d'envergure. On peut en conclure que les rapports entre le pays wallon et la Hongrie devaient être fort suivis en ce temps-là, et que le moine français rencontrait probablement des compatriotes dans les cloîtres et peut-être même dans quelques communes de Hongrie.

En résumé, les deux chartes nous fournissent la preuve incontestable qu'au plus tard au cours des premières années du XII^e siècle, des Wallons se fixèrent en Hongrie. Elles permettent en outre de supposer que les cas d'émigration n'étaient nullement rares. Cette supposition s'accorde avec l'ingénieuse hypothèse de M. PAIS (o. c.), selon laquelle, lors de sa tournée en Lorraine et en Flandre, l'évêque Léodwin, d'origine française, aurait fait le premier une sorte de propagande en faveur de l'émigration en Hongrie.

UNE LETTRE INÉDITE DE KOSSUTH.

GUSTAVE REVILLIOD ET LA HONGRIE.

Les émigrés hongrois, dispersés après le désastre de 1849, ne manquèrent pas de trouver de nombreux amis à l'étranger. En Suisse ce fut tout d'abord la ville de Genève qui offrit l'hospitalité à plus d'un d'entre eux et nous connaissons le rôle qu'un général KLAPKA joua dans la vie politique de sa patrie adoptive¹. Louis KOSSUTH lui-même passa quelque temps à Genève et il croyait y avoir un ami dévoué ; preuve en est cette lettre, adressée à Gustave REVILLIOD en 1885, dans laquelle il se plaint que « la Hongrie s'est réconciliée à la domination des Habsbourgs » et que par conséquent il s'est « mis hors de tout contact avec la société humaine². »

On sait que REVILLIOD avait traduit des ouvrages hongrois³ et qu'il était en contact avec de nombreux Hongrois. Il ne sera donc peut-être pas sans intérêt de rappeler dans quelques lignes sa vie longue et agitée. Né en 1817, issu d'une des plus anciennes et plus riches familles de Genève, il fut élevé dans le célèbre pensionnat de Rodolphe Töpffer. Il fit ensuite deux années d'études de droit, abandonna bientôt les études pour les voyages et alla visiter l'Allemagne, le Danemark, la Russie, puis la France, l'Angleterre et même l'Algérie. Rentré à Genève, c'est son goût pour les lettres et surtout pour les beaux livres qui aura le dessus. Il se lie avec l'imprimeur J. G. Fick pour éditer d'anciens ouvrages historiques, des brochures remontant à l'époque de la Réforme. L'Imprimerie

1. Cf. *La plaque commémorative Klapka à Genève...* Budapest, 1910, pp. 7-16 : Zoltán de Keresztszeghy, *Notes biographiques relatives au séjour de Klapka à Genève*.

2. *Correspondance particulière de Revilliod*, n° 54. — Cette collection de lettres inédites a été mise à ma disposition par M. Ch. Pignat-Fages, conservateur du Musée de l'Ariana à Genève. C'est encore à lui que je suis redevable pour les données biographiques sur Revilliod desquelles il m'a bien voulu faire part.

3. Cf. Kont, *Bibliographie française de la Hongrie*. Paris, 1913, pp. 79 à 81.

Fick produit avec son aide des chefs-d'œuvre de typographie qui feront honneur à Revilliod parmi les bibliophiles¹. En 1869, la Confédération Suisse envoie Revilliod en Egypte pour la représenter aux solennités lors de l'ouverture du canal de Suez. Son intérêt pour les peuples et les pays exotiques renaît : il va visiter la Chine et le Japon et c'est au cours d'un voyage que la mort l'atteint au Caire, en 1890.

Le monument qui conserve sa mémoire à Genève est le Musée de l'Ariana. Il a conçu le plan d'une collection représentant l'histoire de l'art sous toutes ses formes et dans tous les pays au cours de ses voyages. Surtout après la mort de sa mère, seul être qu'il a chéri pendant toute sa vie, il s'occupe de ce plan d'une manière suivie et fait construire le Musée d'après ses propres indications dès 1876 à son domaine de Varembé. L'Ariana est encore aujourd'hui une des plus riches collections de Genève, et s'il montre du décousu, de l'imparfait, c'est que le but que son créateur s'est proposé a été trop vaste pour une vie humaine.

REVILLIOD n'était pas seulement bibliophile et voyageur. Il a écrit des vers² et il a traduit de nombreux ouvrages de l'allemand : les *Contes orientaux* de HAUFF³, les *Paraboles* de KRUMMACHER⁴, une pièce d'Oscar de REDWITZ⁵; en outre, des romans de Ch. SEALSFIELD, des récits de A. HARTMANN et d'autres. C'est sur une traduction allemande encore qu'il traduit lui-même une nouvelle de Maurice JÓKAI, romancier hongrois.

En effet, la Hongrie ne paraît pas avoir été le dernier parmi les pays pour lesquels Revilliod nourrissait un intérêt particulièrement vif. Les livres relatifs à ce pays, à son histoire et à sa littérature, les traductions françaises et surtout allemandes d'ouvrages hongrois, sont abondamment représentés dans la Bibliothèque de l'Ariana. Ce sont tout d'abord des livres politiques et historiques : l'ouvrage du compatriote de Revilliod, William Rey⁶; d'autres concernant la guerre d'indépendance de 1848-1849 : Max Schlesinger, *Aus Ungarn*⁷, Imrefi, *Die ungarischen Flüchtlinge in der Türkei*⁸, K. M. Pataky, *Bem in Siebenbürgen*⁹, Irányi et Chassin, *Histoire*

1. Nous citerons de ces rééditions surtout les *Chroniques de Genève* par François Bonivard (Genève, 1867, 2 vol. 8°); Revilliod a envoyé ces *Chroniques* à Kosuth.

2. *Les fleurs de mon printemps, poésies*. Genève, 1867.

3. Genève, 1836.

4. Genève, 1875.

5. *Le maître des compagnons de Nuremberg*, drame en 5 actes. Genève, 1870.

6. *Autriche, Hongrie et Turquie*. Paris, 1849.

7. Berlin, 1850.

8. Leipzig, 1851.

9. Leipzig, 1850.

politique de la révolution de Hongrie¹, Félix Martin, *Guerre de Hongrie en 1848 et 1849². Les ouvrages d'ensemble sur l'histoire de Hongrie ne font pas défaut : Ladislaus von Szalay, *Geschichte Ungarns*³, Michael Horváth, *Kurzgefasste Geschichte Ungarns*⁴, Charles Chassin, *Jean de Hunyad, récit du XV^e siècle, précédé de la Hongrie, son génie et sa mission*⁵, Edouard Sayous, *Histoire des Hongrois et de leur littérature politique*⁶ et *Histoire générale des Hongrois*⁷.*

La littérature hongroise aussi y trouve son compte. On remarquera surtout les fameux recueils de poésies hongroises en français, dédiés à Revilliod par leurs auteurs mêmes, les *Poésies Magyares* de Desbordes-Valmore⁸ et Ujfalvy⁹. Mais le nombre des traductions allemandes l'emporte de beaucoup sur celui des françaises : la première traduction allemande d'un roman de JÓKAI¹⁰, des chants populaires hongrois¹¹, des poésies de PETŐFI¹², de GARAY¹³, de LISZNYAI¹⁴ et d'ARANY¹⁵. Ces deux dernières traductions sont dues à la plume de Karl-Maria KERTBENY. Kertbeny a passé plusieurs années à Genève et entreprit à écrire l'histoire de la République et Canton de Genève. Il se fait une gloire de s'appeler « membre d'honneur de l'Institut national genevois¹⁶ ».

Deux autres livres de KERTBENY ont paru également à Genève, sous les auspices de Revilliod, chez l'imprimeur Fick. Le premier¹⁷ contient un passage très flatteur pour Revilliod qui ne manque pas

1. Paris, 1859, 2 vol.

2. Nantes, 1850.

3. Pest, 1866, 2 vol.

4. Pest, 1863, 2 vol.

5. Paris, 1859.

6. Paris, 1872.

7. Paris, 1876, 2 vol.

8. *Poésies magyares. Péterfi Sandor*. Paris, 1871.

9. *P. m. Choix et traduction*. Paris, 1873. — Revilliod a donné une édition des *Poésies inédites* de M^{me} Desbordes-Valmore : Hippolyte Valmore exprime à Revilliod la reconnaissance de sa mère dans une lettre datée du 14 mars 1859. (Corr., part. n° 106).

10. Moritz Jokai, *Ein ungarischer Nabob*. Deutsch von Adolf Dux. Pest, 1856.

11. Vasfi und Benkö, *Nationallieder der Magyaren*. Braunschweig, 1852.

12. *Dichtungen*. Leipzig, 1858. — *Gedichte*. Frankfurt a. M. 1849.

13. *Dichtungen*. Wien, 1856.

14. *Gedichte von Koloman Lisznyai*, trad. par Kertbeny ; München, 1859.

15. *Gedichte von Johann Arany*, trad. par Kertbeny. Genève, 1861.

16. *Genf und die Genfer seit zwei Jahrtausenden* von K. M. Kertbeny, Ehrenmitglied des Genfer National Instituts. Genf, Pfeffer und Puky, 1862.

17. *Erinnerungen an Graf Stefan Széchenyi*, 2^e édition, Genève et Bâle, 1860. — La traduction de Revilliod est faite sur la première édition, imprimée cette même année comme manuscrit chez Fick. — D'après Kertbeny, Széchenyi lui-même aurait lu et apprécié les rééditions de Revilliod : « ... j'ai pu apprendre à Monsieur Gustave Revilliod, que ses publications, franchissant les distances, ont contribué à distraire pendant quelques instants l'infortuné comte Széchenyi dans sa retraite ». (*La Hongrie, son développement intellectuel et politique. Notice sur le comte Széchenyi*. Par Kertbeny, traduite de l'allemand par Gustave Revilliod. Genève, 1860, p. 21. — Cf. Kertbeny, *Erinnerungen...*, p. 33).

de le traduire et sa traduction parut en même temps que l'original de Kertbeny. L'autre livre de Kertbeny, paru également à Genève¹, débute par une préface adressée à « M. Gustave Revilliod in Varembe² ». D'après cette préface, Revilliod aurait encouragé l'auteur à entreprendre ces traductions et c'est un honneur pour elles de pouvoir paraître sous les auspices du savant bibliophile.

Quelques années avant le commencement de ses relations avec Kertbeny, Revilliod a déjà donné la preuve de son intérêt pour la littérature hongroise. En 1857 il a traduit pour la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* une nouvelle de Jókai, à savoir : *La fille d'airain, épisode de la guerre de Hongrie*. Remarquons que c'est là une des premières traductions de Jókai en français³. Elle est faite certainement d'après une traduction allemande des *Csataképek* de Jókai par G. Wigand⁴ étant donné que Revilliod ne savait pas le hongrois. La compassion pour une Hongrie victime des aspirations impérialistes de la maison des Habsbourg donne de l'actualité à ce recueil et c'est cette actualité qui lui permet de franchir, le premier d'entre tous les ouvrages de Jókai, les frontières de son pays. Il est intéressant de citer à ce propos une lettre adressée à Gustave Revilliod, par Lady SYDNEY MORGAN⁵. Elle écrit entre autres : « Je vous suis toujours redevable, et je dois vous remercier mille fois pour votre charmant « Episode de la guerre de Hongrie ! » C'est poétique, enthousiaste et me fait désirer encore davantage de connaître celui qui se rappelle à mon souvenir de la manière la plus aimable. *Cette pauvre Hongrie, son souvenir seul attriste un cœur qui a toujours aspiré à la liberté de mon pays et toujours désiré celle de tous les peuples intelligents*⁶ ».

Revilliod a, on le voit, contribué à présenter Jókai comme « le poète doux qui soulage les âmes endolories et fait vivre l'espérance chez les survivants de la tragédie⁷ ». Dans le recueil des derniers

1. *Gedichte von Johann Arany. Versuch einer Musterübersetzung. Nach dem Ungarischen von K. M. Kertbeny*. Genf, Fick, 1861.

2. P. VII ss. — L'exemplaire conservé à l'Ariana porte en outre une dédicace manuscrite : « Seinem hochverehrten Freunde Gustave Revilliod — Kertbeny. Genf, 10 November 1860. An Schillers 101. Geburtstag ». — Notons encore que c'est par l'intermédiaire de Revilliod que Saint-René Taillandier envoie de Montpellier ses hommages à Kertbeny. (Lettre de Saint-René Taillandier à Revilliod, du 29 mars 1861 ; dans *Corr. part.* n° 91.)

3. *Bibliothèque universelle et Revue Suisse*, janvier 1857, pp. 29-52. — Cf. la *Bibliographie des traductions françaises de Jókai* par Z. B. *Revue des études hongroises*, 1926, p. 204.

4. *Schlachtenbilder und Szenen aus Ungarns Revolution 1848 und 49*. Leipzig, 1850. — Cf. Gál János, *Jókai élete és írói jelleme*. Berlin, 1925, p. 261. (Bibliogr. des traductions allemandes de Jókai).

5. 1783-1859 ; auteur de quelques nouvelles irlandaises (*The Wild Irish Girl*), des études sur la France (1817) et sur l'Italie (1821) ; il faut citer en outre ses *Mémoires*. (*Dictionary of National Biography*, vol. XXXIX, p. 27 ss.)

6. *Corr. part.* n° 73 ; la lettre est datée de Londres, du 15 février 1857.

7. M. Béla Tóth, *En marge des traductions françaises de Jókai*, *Revue des Études hongroises*, 1925, p. 285.

écrits de Revilliod, publié sous le titre *Portraits et croquis*, on trouve encore un récit sur un sujet hongrois. C'est une nouvelle d'une cinquantaine de pages, intitulée *Gyula et Juliska ou Magyare et Bohémien. Mœurs populaires hongroises*¹. Dans cette nouvelle, dont je n'ai pu encore établir l'origine, tout ce qu'on connaît à cette époque sur une Hongrie pittoresque et exotique, « pays des Tziganes », est mis en relief au cours d'une historiette simple et touchante. Elle caractérise d'une façon émouvante le Hongrois aux allures sauvages mais au cœur noble, cet « orgueil de race inné dans le cœur du Magyare »².

Revilliod garde donc jusqu'à la fin de sa vie de l'amitié pour le peuple hongrois. La guerre d'indépendance attire son attention de républicain et de protestant sur ce pays lointain ; les émigrés arrivent à gagner sa sympathie personnelle³ ; enfin l'ingénieur Kertbeny découvre en lui l'homme généreux qui pourra le seconder dans le travail entrepris en faveur de son pays. Si les traductions de Revilliod ne semblent pas trop avoir été faites pour gagner la faveur du public français à une littérature nouvellement découverte, ses relations personnelles avec quelques éminents Hongrois et son travail désintéressé en faveur d'un pays peu connu jusqu'alors, méritent qu'on s'en souvienne.

(Université de Budapest. — Université de Genève).

BÉLA DEZSÉNYI.

1. Revilliod, *Portraits et croquis*, album d'un homme de lettres. Genève. 1882-1883 ; 2 vol. — Cf. t. II, pp. 369-413. — Kont ignore cette nouvelle.

2. *Ibid.*, p. 412.

3. Parmi ses amis d'entre les émigrés il faut citer le général Klapka, qui siège, comme Revilliod lui-même, au Grand-Conseil de Genève. Nous possédons un seul document sur leurs relations : la réponse de Klapka à une invitation de Revilliod, datée du 5 juillet 1880. (*Corr. part.* n° 57).

LETTRE DE KOSSUTH A REVILLIOD.

Turin (Italie) 22 Via dei mille

ce 22 octobre 1885.

MONSIEUR !

Il y a environ un dizain d'années que mon brave ancien camarade de la guerre d'indépendance de ma patrie, le Capitaine STAINDL ¹ m'avait présenté de Votre part cinq volumes de vos méritoires recherches historiques, qui m'ont beaucoup intéressé, surtout les œuvres du célèbre prisonnier de Chillon ², qui dans sa qualité d'écrivain de premier ordre m'était auparavant presque inconnu.

Ce don autant précieux qu'inattendu (pour le quel je Vous renouvelle l'expression de ma reconnaissance) m'encourage de rappeler mon nom à Vos bons souvenirs, et de Vous prier de vouloir accueillir avec Votre usuelle bienveillance l'intercession que mon cœur me pousse à Vous adresser dans l'intérêt de mon ami et compatriote le dit Capitaine STAINDL, qui, à ce que je crois, a l'honneur d'être de Vos parents.

Je connais Staindl depuis 1848. Inébranlablement fidèle à la sainte et juste cause à laquelle il s'était dévoué il a servi ma patrie sous mon gouvernement avec bravoure, loyauté et distinction durant toute cette terrible lutte que nous avons eu à soutenir en défense de nos bons droits contre l'inqualifiable violence de deux puissants empires. Les vicissitudes de la guerre lui ont même fourni occasion de m'être personnellement utile, je me souviens aussi avec plaisir que c'était lui que le commandant en chef de notre armée principale avait choisi pour m'apporter la joyeuse nouvelle de la prise de la forteresse de Bude. Dans l'exile il a su en Italie gagner ses épaulettes, mériter ses avancements et être décoré

1. François STAINDL, né à Vienne (1830), prit part à la guerre d'indépendance en 1848-49, puis à la guerre d'Italie sous Garibaldi ; il devint capitaine dans le 52^e Régiment d'Infanterie. — Cf. K. M. Kertbeny, *Alphabetische Namenliste Ungarischer Emigration* (1848-1864), Leipzig 1864. Communication de M. L. Siroos).

2. *Ibid.* — François Bonivard (1493-1570), prieur de Saint-Victor, prit parti pour Genève dans la lutte contre le duc de Savoie. Le duc le fit arrêter deux fois et de 1530 à 1536 il fut enfermé au château de Chillon. En 1542 les Genevois le chargèrent d'écrire les Chroniques de la ville ; ses manuscrits furent publiés par Revilliod.

sans aucune protection uniquement en s'acquittant de ses devoirs avec bravoure, ponctualité et distinction.

Outre ces titres à mon estime et à ma considération il s'est encore acquis le droit à mon amitié par l'attachement dévoué et tout à fait désintéressé qu'il n'a jamais cessé de me témoigner sans jamais m'être à charge comme tant d'autres ne se faisaient point scrupule de faire.

Telles étant mes relations avec le Capitaine Staindl, il n'est que très naturel que je m'intéresse vivement à tout ce qui le regarde.

Par suite de la distance de sa demeure à Ventimiglia et environs je ne l'avais pas revu ces dernières années ; mais il vient de fixer son domicile à S. Ambrogio (Piemont) modeste village situé à 28 kilomètres de Turin où je demeure. Il est venu ces jours ci me voir. — Sa visite m'a douloureusement impressionné ; lui aussi a vieilli mais sa femme encore plus et elle a l'air d'être bien souffrante, pauvre dame ! et pour surcroît il a eu quelque chose dans leur apparence qui sentait le malaise, l'embarras, la gêne.

Je voulais connaître le motive qui avait amené Staindl à choisir S. Ambrogio pour sa demeure. Mon Dieu ! c'est tout simplement la misère. Jusqu'à ce que Madame Staindl était en meilleure santé ils gagnaient quelque chose en prenant des pensionnaires, mais depuis que Madame est souffrante ils se voient réduits pour toute ressource à la maigre pension de Capitaine, c'est ce qui les a décidé à chercher une modeste localité où la vie n'est pas tant chère. Cependant quoi qu'ils fassent, ils durent se convaincre qu'il était parfaitement impossible de couvrir, même dans ce modeste village, les frais des besoins le plus indispensables de la vie pour deux personnes avec ces quatre francs et demi par jour... C'est pire que triste, c'est navrant.

Staindl me disait, qu'accoutumé à la vie accidentée du soldat pour sa propre personne il saurait bien se conformer à sa condition, mais le cœur lui saigne à la pensée, de ne point pouvoir mettre à l'abri des privations la fidèle compagne de sa vie pour le peu de temps que son état de santé lui pourra-t-encore allouer. En me disant ceci des larmes inondaient ses yeux : ce qui m'a profondément ému.

Il a eu l'idée de prendre à louage une petite ferme. Bonne idée celle-ci, mais pour la réaliser il lui aurait fallu avoir à sa disposition un petit capital de quatre à cinq mille francs, pour l'achat de bestiaux, d'instruments d'agriculture, et frais d'établissement. Ne les ayant pas, il dut y renoncer.

Alors il me demandait si je ne pouvais pas l'aider à trouver quelque emploi si modeste que ce soit, dont le revenu, ne serait il qu'un pauvre millier de francs ajouté à sa pension le mettrait au moins à l'abri de la misère.

C'est la première demande qu'il m'a adressé depuis que je le connais, aussi pouvez Vous Vous imaginer Monsieur ! quel chagrin

je dois éprouver en me trouvant dans l'impossibilité la plus absolue de lui être utile. Mais depuis que la Hongrie s'est reconcilié à la domination des Habsbourgs, et que l'Italie s'est alliée à l'Autriche, je me suis mis hors de tout contact avec la société humaine à tel point, que depuis une vingtaine d'années, je n'ai pas un seul fois franchi le seuil de qui que ce soit, je ne suis en rapport avec personne, je ne connais personne, à qui je pourrais m'adresser en Italie.

Certes si je ne me trouvais dans l'impossibilité la plus absolue d'être en quoi que ce soit utile au Capitaine Staindl, l'idée ne me serait pas venue de Vous importuner, Monsieur, par mon intercession en sa faveur, d'autant moins, que dans le cours de notre entretien, il m'est arrivé d'apprendre qu'il a eu le malheur de Vous déplaire, et que par conséquent Vous lui avez retiré la bienveillance que jadis Vous lui avez si généreusement accordée. Il ne me conviendrait nullement de vouloir scruter les raisons de ce changement dans Vos sentiments, et dans Vos rapports, la générosité que Vous lui avez jadis prodiguée me donne la conviction, que ce n'est pas sans raison que Vous avez cessé de le protéger. Il Vous aura offensé, il aura abusé de Votre générosité. Soit. Mais je ne connais rien de plus humain, rien mieux fait à reveiller un écho dans l'âme d'un homme de bien comme Vous êtes, que cette sublime prière que le fondateur de la religion chrétienne nous a enseigné : « pardonnez nous nos offenses, comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé ».

Vous jetteriez un joyeux rayon de lumière dans la sombre retraite de mes vieux jours Monsieur ! si vous m'autorisiez à dire au pauvre Staindl que Vous lui pardonnez, et que dorénavant Vous ne lui retirerez pas entièrement Votre bienveillance.

En tout cas j'ose espérer que par égard à mes motives Vous me pardonneriez l'importunité que je viens de Vous causer par ma longue lettre, et je Vous prie Monsieur ! d'agréer l'assurance de ma haute estime et de ma considération la plus distinguée.

Louis KOSSUTH,
ancien gouverneur de Hongrie.

Monsieur GUSTAVE DE REVILLIOD
à Varembe

Genève.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

DERNIER MOT A M. IORGA

A mon article intitulé *Roumains et Hongrois en Transylvanie*, publié ici-même (1928, pp. 269-283), et dans lequel j'avais repoussé son offensive avec des arguments sérieux et de bonne foi, M. IORGA vient de répondre avec ressentiment et indignation (*Revue historique du Sud-Est Européen*, 1929, pp. 89-95). Chaque ligne de cet article montre que l'auteur se sent blessé dans son amour-propre national et dans sa réputation scientifique. Or, ce n'était pas là mon but et je n'entends pas le suivre dans le domaine des personnalités. Comme j'ai déjà exposé mes arguments dans le détail et que M. IORGA n'apporte aucune donnée nouvelle pour les réfuter, je désire seulement caractériser sa méthode de discussion dans ce qui va suivre, laissant à nos lecteurs la tâche, assez facile, d'en tirer des conclusions.

En effet, n'a-t-on pas le droit de s'étonner du manque d'esprit de suite et d'objectivité de M. IORGA quand on le voit accuser la *Revue des Etudes Hongroises*, dont un collaborateur a osé révoquer en doute une de ses assertions, de servir « à des buts politiques sous les dehors de la science historique et philologique » alors que naguère il a lui-même reconnu que la même revue avait publié « un travail de tout premier ordre, qui témoigne d'un grand et très remarquable effort d'objectivité dans l'étude de questions irritantes » (*Rev. hist. du Sud-Est Eur.* 1928, p. 172).

Il entre aussi dans sa méthode de m'imputer à tout prix un sentiment de haine et de mépris envers le peuple roumain ; or, j'ai protesté déjà dans mon précédent article contre cette insinuation. Parce que je ne crois pas, comme bien d'autres, à la théorie romantique de la continuité daco-roumaine qui flatte l'amour-propre national des Roumains et parce que je considère les Rou-

maines comme des immigrés établis en Transylvanie postérieurement aux Hongrois, M. IORGA prétend que j'affirme que les Roumains sont de « misérables envahisseurs, venus par petites bandes à la tzigane » (p. 20). En général, il use volontiers des termes de « Tziganes » et « vagabond » encore que je ne les aie jamais employés dans mon exposé. C'est la réponse de M. Iorga qui est de nature à exacerber la haine entre deux nations qui devraient s'estimer réciproquement.

Dans l'affaire de la continuité daco-roumaine le dernier mot a été prononcé par les linguistes, la linguistique étant la plus sûre conseillère pour les périodes où les documents font défaut. Sans vouloir parler des linguistes hongrois¹ nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs à l'œuvre puissante de M. Alexandre PHILIPPIDE : *Originea Românilor* (Iassy, 2 vol. 1925 et 1929) qui — professeur roumain — a osé s'attaquer avec une profusion de détails nouveaux et intéressants à la théorie de la continuité daco-roumaine, en donnant ainsi la preuve d'un courage fort louable.

Cet ouvrage, sur lequel la critique roumaine semble faire la conspiration du silence, fait justice des affirmations de M. Iorga, dépourvues de fondement historique (I. 781-804, 833-840, 848 ss.). Sans doute M. PHILIPPIDE, tout comme le savant professeur allemand Gustav WEIGAND qui a montré encore tout récemment, en examinant les éléments albanais de la langue roumaine, le manque de solidité de la théorie daco-roumaine (*Balkanarchiv* III, 1927, pp. 208-226) n'appartiennent pas à cette « vieille école politico-historique magyare » qui fut fondée du reste par l'Allemand RÖSSLER et continuée de nos jours par le Tchèque KADLEC. M. Iorga écarte ces derniers avec le geste méprisant du savant amoureux de sa propre érudition. « Je les récuse », dit-il simplement. Il leur oppose, ainsi qu'à ma modeste personne, ses six points irréfutables. On a vu qu'il y a des Roumains qui osent les révoquer en doute et on saura choisir entre la méthode précise des philologues et des linguistes et les dogmes fondés sur l'autorité de M. Iorga.

Afin de prouver que l'invasion mongole (1241) n'a pas exercé d'influence notable sur le nombre des chartes conservées jusqu'à nous, j'avais cité le nombre des chartes royales immédiatement

1. L'autorité de M. Elemér MOÉR, cité avec triomphe par M. Iorga et qui prétend réfuter les démonstrations de M. MELICH (cf. *Ung. Jahrb.* VI, 4 et *Rev. hist. du Sud-Est Eur.* 1929, p. 183) est, du moins en matière linguistique, assez contestable. Cf. les critiques de M. MELICH dans *Magyar Nyelv* XXIV, 7-10 ; XXV, 244-252 et 389-390 et les remarques de M. A. ECKHARDT dans *Napkelet* VII, 772 et 709. (N. d. l. R.)

antérieures et postérieures à cette date. Mon argument fait dire à M. Iorga que j'ai affirmé que les Tatares étaient « des conservateurs d'archives ». Que dire de ces procédés de discussion ?

Il n'y a pas à s'étonner non plus que des colons non munis de privilèges aient été mis en donation royale. C'est ce qui est arrivé également aux colonies slovaques et ruthènes. Quant aux Pétché-nègues, M. Iorga les qualifie de « bandes énigmatiques » bien que nous connaissions assez bien leur organisation formée pour la défense de la marche occidentale du pays. Pourquoi s'indigner à propos de l'analogie que je me suis permis d'établir entre eux et les Roumains ? Ils étaient égaux en droit aux nobles hongrois et placés sous la juridiction immédiate du palatin. Si M. Iorga y trouve son plaisir, je pourrais citer d'autres colons, les Wallons et les Allemands du Szepes (Zips) pour l'établissement desquels les chartes contemporaines font également défaut. Rien ne prouve d'autre part que les Roumains aient été en majorité dans le pays transylvain dès le ^{xv}^e siècle ; au contraire, l'ouvrage de M. Csánki que nous avons cité à plusieurs reprises, montre que dans certains comitats habités aujourd'hui par une majorité roumaine (Kolozs, Torda) il y avait à peine une population roumaine notable.

Il y a dans les raisonnements de M. Iorga des retours singuliers qui ressemblent fort à des contradictions. D'après sa théorie l'établissement des Roumains en Hongrie démontré à l'aide de chartes dès le ^{xiii}^e siècle n'est autre chose que le passage d'un peuple berger nomadisant à la vie agricole (p. 22). Or, quelques lignes plus bas, en parlant de la charte de 1387 il constate qu'il est impossible qu'un État eût toléré à l'intérieur de ses frontières une semblable vie nomade ou ce « vagabondage », pour employer le terme même de M. Iorga. Si les rois de Hongrie ne toléraient plus sur leur territoire la vie nomadisante ainsi que l'affirme également M. Iorga, et s'ils forcèrent les Comans établis en Hongrie dès le ^{xiii}^e siècle à quitter cette vie nomadisante, où alors la colonisation des ^{xiv}^e-^{xvi}^e siècles pouvait-elle s'alimenter ? Au-delà des frontières du pays, sans nul doute, tout comme dans le cas des colonisations slovaques et ruthènes de la Hongrie Septentrionale historique.

D'ailleurs, M. Iorga jette sans aucune raison valable le soupçon de faux sur cette charte de 1387. L'expression *iudices et iurati* qu'on y rencontre désigne sans doute les juges d'un territoire plus ou moins étendu, muni d'une certaine autonomie judiciaire, tandis que les *kenéz* ne jugeaient que les affaires de leur propre village. Le mot *karaynuk* n'est pas une grande énigme non plus, comme le pense M. Iorga. Naturellement il ne s'agit pas de *karanyuk*, comme il écrit à plusieurs reprises. *Karaynuk* est la forme hongroise

de *krajnik*. Pour savoir ce que c'était qu'un *krajnik*, on n'a qu'à consulter l'ouvrage de KUTRZEBÀ sur l'histoire de la constitution polonaise¹ où il est question, en passant, des colonisations roumaines de Pologne. En effet cette institution est une nouvelle preuve précieuse, qui montre que dans les Karpathes méridionales les Roumains étaient des colons tout comme dans le Nord, en territoire polonais. Ou bien ne s'agissait-il, en Pologne également, que d'une colonisation de la population nomadisante autochtone ?

Dans son premier article M. Iorga m'avait reproché d'avoir comparé la *sculletia* slave avec le *kenéziat* roumain. Or je ne m'étais pas contenté d'une analogie, j'avais cité des chartes pour démontrer l'identité des deux institutions (cf. *Revue des Ét. Hongr.* 1928, p. 276). Dans sa réponse M. Iorga oublie, c'est-à-dire : veut oublier de quoi il était question et me fait une leçon sur l'origine du *kenéziat*.

Selon M. Iorga « une rapide inspection des documents transylvains » qu'il a publiés dans le tome XV de la collection Hurmuzaki suffit pour constater que les Roumains avaient « au beau milieu de Transylvanie » des évêques et des protopopes (p. 93), ce qui prouve qu'ils ne pouvaient être des nouveaux venus. M. Iorga lui-même a omis de faire cette inspection. En réalité parmi les siècles médiévaux de la collection il n'y a *pas un seul document* qui justifie l'affirmation de M. Iorga. Ou bien prétend-il conclure de pièces du xvii^e siècle sur le moyen-âge ? Encore une singulière méthode d'argumentation, tout comme le renvoi à des « milliers de documents d'ancien droit roumain » dans lesquels nulle part on ne saurait trouver que les rois de Hongrie, acceptant les coutumes roumaines, eussent permis que les Roumains fussent soumis aux ordalies. J'avais déjà montré qu'au xiii^e siècle, seule période où il pourrait être question d'ordalies, nulle mention n'est faite de Roumains. Où sont d'ailleurs ces milliers de documents de M. Iorga ? Ou bien veut-il encore exciper des documents du xv^e et du xvi^e siècle, époque à laquelle les ordalies étaient déjà abolies ?

Je n'avais pas affirmé que Vlad Dracul eût conclu un traité écrit avec le Sultan, mais il n'est pas probable qu'il eût accompli sa trahison sans convention préalable. En connaissant les « méthodes » de M. Iorga on ne peut s'étonner qu'il mette en doute même l'authenticité de Chalkondyles dès lors que celui-ci rapporte la trahison des Roumains dans la bataille de Kossovopolié. Nous nous contentons de renvoyer à M. Alphonse HUBER, le distingué historien autrichien, qui a adopté lui aussi le récit de Chalkon-

1. *Grundriss der polnischen Verfassungsgeschichte*, Berlin, 1912, p. 79.

dyles. Il raconte que Jean de Hunyad perdit cette bataille importante après une lutte héroïque, parce que les Roumains avaient passé aux Turcs ¹. Sans doute M. Huber appartient-il aussi à « l'école politico-historique magyare »...

Cependant ce que je trouve de plus caractéristique de l'argumentation de M. Iorga, c'est ce qu'il dit à propos de la partie de notre polémique concernant Michel le Brave. Faisant la critique du livre de M. CONSTANTINESCU j'avais montré que Michel le Brave était bien loin de ces grandes vues politiques que les Roumains lui attribuent aujourd'hui, après un intervalle de 300 ans. J'avais montré qu'il devait ses succès éphémères à la protection de l'empereur-roi Rodolphe et à l'appui des Székely et que ses troupes se rendirent coupables de beaucoup de pillages et d'atrocités en Transylvanie. Dans mon second article j'avais affirmé la même chose tout en admettant qu'au début de sa carrière Michel avait acquis certains mérites par ses luttes contre les Turcs, et qu'il était excellent capitaine. Quant aux doutes de M. Iorga, j'avais essayé de les dissiper en partie à l'aide de citations prises dans son propre ouvrage écrit un peu auparavant, et j'avais démontré que les succès de Michel étaient dus pour la plupart aux Hongrois qui avaient passé dans son camp. Et de nouveau je rappelais les « dévastations et cruautés monstrueuses du Voïvode et de ses troupes ». En détachant de tout cela deux mots, M. Iorga triomphe en constatant que j'ai traversé « une crise de résipiscence » et que dès lors je frappe à une porte ouverte. Lui qui transporte l'idéologie nationaliste d'aujourd'hui dans les siècles passés, il trouve naturellement ridicule que le voïvode Michel ait conquis la Transylvanie avec l'aide des Hongrois. Il ne saurait imaginer que des Hongrois aient combattu contre des Hongrois. Pour si « douée de grandes qualités » que M. Iorga tienne la nation hongroise, les luttes fratricides provenant d'oppositions politiques et sociales étaient alors à l'ordre du jour chez nous comme ailleurs, chez les Allemands, les Italiens, les Roumains, etc. L'histoire mondiale connaît bien des cas analogues où une partie de la nation a appuyé le conquérant étranger.

Dans ces conditions, étant donné les préjugés nationaux et la méthode de discussion de M. Iorga, le lecteur impartial comprendra qu'à défaut des conditions les plus élémentaires à cette discussion, je renonce, à mon regret, à continuer cette polémique malgré la bonne foi qui m'y a inspiré.

¹. *Osterr. Geschichte*, III, 72.

Georges LUKÁCS. **La Hongrie et la Civilisation.** Histoire, géographie, ethnographie, constitution et rapports internationaux. Rédigé avec la collaboration de plusieurs auteurs français et hongrois par —, ancien ministre de l'Instruction publique de Hongrie, membre de l'Académie diplomatique internationale. Préface de Jérôme et Jean THARAUD. Avec 3 cartes et 29 planches hors texte. Paris, La Renaissance du Livre. [Tome I^{re}]. 8°, 430 p.

Comme on doit s'y attendre, cet ouvrage comporte tous les défauts inhérents à une collection d'articles — et même quelques autres, qui, semble-t-il, eussent pu être aisément évités. C'est le cas notamment pour la tenue générale des traductions — la grande majorité de ces articles ayant été écrits tout d'abord en hongrois. Cette traduction, on la souhaiterait meilleure. À part quelques incorrections, elle contient peu de fautes réelles, mais elle est insuffisante, négligée et lourde. Le cas est particulièrement frappant pour l'article de M. ILLÉS, par exemple.

Un ouvrage de ce genre tombe forcément dans les redites, mais là encore, il eût fallu rechercher les compromis et les nuances nécessaires à une unité tout au moins apparente. Un grand nombre de ces articles font double et triple emploi : c'est ainsi que chacun d'eux ou presque reprend l'histoire de la Hongrie, et en des termes souvent identiques ; ce qui équivaut à répéter, notamment, jusqu'à satiété, le plaidoyer en faveur de la Hongrie défenseur de l'Occident et du Christianisme, sinon de la culture latine, contre les infidèles, les Slaves et Byzance tour à tour ; à revenir sur l'histoire de l'établissement des allogènes en Hongrie, à la suite des Turcs ou grâce à la politique nationalitaire de l'Autriche ; sur la protestation élevée au parlement de Budapest par Daniel Irányi contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne, etc ; de même, on ne consacre pas moins de trois articles, d'ailleurs remarquables, à la question des optants.

En général, on sent que l'ouvrage est écrit à l'usage d'un public français. Ses auteurs ne manquent pas une occasion d'illustrer l'attachement de la Hongrie à la latinité et en particulier à la France, à la fois contre le Turc, le Slave, l'Orthodoxe ou même l'Allemand ; même l'article consacré aux relations entre la Hongrie et l'Allemagne n'est pas particulièrement tendre à l'égard de cette dernière et insiste surtout sur ce qui sépare les deux pays, comme sur le maintien jaloux, de la part de la Hongrie, de son indépendance vis-à-vis des Habsbourg et du monde germanique tout entier. On eût aimé à ce propos qu'à la place de ces redites historiques, les auteurs des chapitres consacrés à la politique étrangère de la Hongrie et à ses relations avec d'autres pays nous parlassent davantage de la politique étrangère *actuelle*, des rapports *actuels*

de la Hongrie avec les peuples étrangers. Seul M. T. ECKHARDT s'y emploie vraiment, dans son chapitre sur la Hongrie et les Etats successeurs.

Ne nous faisons, au reste, aucune illusion. Insistons au contraire, tant qu'il le faudra, sur cette idée que les valeurs sentimentales n'ont aucune action, ou très peu, sur la politique, peut-être moins encore de nos jours qu'en 1792 ou 1848, par exemple. Les liens intellectuels internationaux peuvent intéresser les lettrés, ils n'agissent pas en tant que facteurs politiques, et nous déplorons, pour notre part, que la propagande hongroise s'efforce avec tant de constance de toucher l'Occident par des fibres émotives, par le rappel de souvenirs communs qui ne résisteront jamais devant l'intérêt de l'instant. Seul M. de JOUVENEL semble l'avoir compris, et ses réserves, tout comme celles de M. de LAPRADELLE, ont du moins le mérite de la franchise. Regrettons seulement que le petit entrefilet de M. de Jovenel soit par ailleurs aussi vague et aussi inutile que l'étude de M. de Lapradelle est solide, précise et précieuse, et surtout impartiale. Les articles de MM. de LAPRADELLE, DUPUIS, BRUNET, VILLAT et ROMAINS, écrits d'ailleurs directement en français, comptent à nos yeux parmi les meilleurs de l'ouvrage, aux côtés de ceux de MM. GEREVICH, GÁRDONYI, VÁRHIDY, BODOR, GYÓRFFY, APPONYI, WLASSICS, PIVÁNY, BERZEVICZY et ECKHARDT.

Enfin, — et ce sera notre dernière critique générale — il ne faut pas que les meilleurs arguments dépassent ce sommet de la pente où ils acquerraient leur vraie portée : il ne faut pas qu'ils redescendent de l'autre côté — le côté de l'exagération, qui les affaiblit. Il n'est pas très exact de faire apparaître toute l'histoire de la Hongrie comme celle d'une lutte contre les Habsbourg, et de manière que tout le reste en soit obscurci, y compris les longues périodes d'accord avec cette dynastie. De même, il est faux de prétendre que la Hongrie, entre 1867 et 1914, n'ait eu « aucune influence » dans les conseils de la Double Monarchie ; tout au contraire, la tradition voulait qu'un Autrichien et un Hongrois alternassent au poste de ministre des Affaires Etrangères ; s'il n'a pas dépendu de la Hongrie que ce fût BERCHTOLD qui fût aux responsabilités à l'heure décisive, comme il n'a pas dépendu de TISZA que la guerre fût empêchée, du moins une bonne partie des postes de diplomates de la monarchie à l'étranger, et certes les plus importants, allaient, de tradition ou par pur hasard — à la haute aristocratie hongroise : les noms de SZÉCSEN, de SZAPÁRY, de SZÖGYÉNY en témoignent suffisamment pour 1914. Puis, s'il est juste de faire remarquer que la Hongrie de la Bulle d'Or, tout comme l'Angleterre de la Grande-Charte, n'a pas vraiment connu le système féodal, ou ne l'a connu que très tard, en ce sens qu'au lieu d'une lutte entre la royauté d'une part, s'appuyant sur la jeune bourgeoisie, sur les villes et le commerce, et la noblesse terrienne de l'autre, on a pu assister en Hongrie à l'alliance rapide des

« nobles » et des « communes » pour résister aux empiètements du pouvoir royal et garantir les libertés constitutionnelles, — s'il est juste de dire que l'aristocratie hongroise sut maintenir ses positions même aux heures troubles de la Révolution et jusqu'à nos jours grâce au fait qu'elle prit elle-même l'initiative des réformes nécessaires, et fut la première à s'enthousiasmer pour les nouvelles idées, — il y eut au moins une époque où ce fut elle qui incarna la résistance, et la monarchie, les réformes : c'est celle de Joseph II, ce « despote éclairé », ce « tyran bienfaisant », à la manière de Voltaire, de Frédéric II. de Catherine de Russie ; si dès alors les réformes ne réussirent pas à s'implanter en Hongrie, ce n'est pas la faute d'un souverain réformateur, c'est bien du fait d'une aristocratie jalouse de ses privilèges.

Nous pourrions discuter encore d'autres arguments douteux. Ainsi, il n'y a pas eu de lien, pas même dans l'esprit des vainqueurs, entre les divers degrés de culpabilité des vaincus dans la guerre et, d'autre part, les divers degrés de « punition » territoriale qu'ils ont infligés à chacun d'eux. Car s'il en était ainsi, l'Allemagne aurait été plus démembrée que l'Autriche ou la Hongrie. Heureusement, on n'a pas été jusque là. Il est déjà assez irrationnel et assez injuste de lier les modifications territoriales au droit de victoire, le sort des peuples au sang versé, le durable à l'éphémère, et de faire ainsi pâtir, de la conquête, les populations extérieures davantage que le centre du pays, pour qu'il ne soit pas nécessaire de doser encore les amputations territoriales selon le degré du ressentiment. C'est d'ailleurs ce qui fâche toute une clique de conservateurs français, qui se demandent pourquoi l'on a démembré cette Double Monarchie catholique qui avait toutes leurs sympathies, et diminué seulement l'Allemagne, principale « coupable ». Ce n'est donc pas parce que la Hongrie est « coupable » qu'on l'a démembrée ; c'est d'abord parce qu'elle est vaincue ; c'est ensuite parce qu'on la rend « coupable » d'autre chose encore que la guerre : la politique dont elle usa jusqu'en 1914 vis-à-vis des nationalités, mécontentes à tort ou à raison, et qui ont eu la chance d'être soutenues par la Russie d'abord, par la France et Wilson ensuite ; mais c'est surtout du fait de la situation ethnique prise en soi, indépendamment des « oppressions » : cette situation ethnique devait constituer la base du réajustement territorial. On sait de quelle manière a été observé alors le principe des nationalités, à plus forte raison le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, qui eût commandé le plébiscite partout, sans même tenir compte de la carte ethnique. Mais, en dehors même de ces considérations, il reste que si la Hongrie a été le plus sévèrement traité des vaincus (on lui a enlevé le 1/3 de ses *nationaux*), c'est l'Autriche, quoi qu'on dise, qui a été le plus démembrée, puisqu'elle a perdu plus des 3/4 de son territoire et de ses habitants. Enfin, même les considérations ethniques de ce volume

sont parfois trop simplifiées, et parfois elles sont devenues déjà banales.

Il n'en reste pas moins que, partout ou presque, ce livre contient des détails intéressants, qui apprennent bien des choses à l'observateur étranger le mieux au courant des affaires de Hongrie. C'est le cas surtout pour les articles géographiques, l'urbanisme, l'ethnographie et le folklore. Quant à l'histoire, M. François ECKHART donne, au début de l'ouvrage, un bon résumé de son livre récent¹. J'y ferais les mêmes réserves, concernant notamment l'importance relative qu'il accorde aux divers faits et aux diverses périodes. S'il insiste à raison, fidèle en cela aux nouvelles théories historiques, sur la structure sociale de la Hongrie au moyen-âge et jusqu'au XVIII^e siècle, afin d'attribuer aux événements leurs causes réelles et leur vraie lumière, il néglige les faits sociaux à partir de la Révolution française, et qui résultent d'elle : destruction de l'artisanat et des groupements professionnels, égalité politique se traduisant par l'inégalité sociale, poussière d'individus, de « citoyens », en face de l'Etat, puis révolution industrielle désarmant les ouvriers devant l'« égalité », devant les forcés économiques désormais libres d'imposer de nouvelles tyrannies ; capitalisme, paupérisme, socialisme, et en général les événements considérables et le mouvement des idées au XIX^e siècle, qui s'inscrit *contre* le libéralisme économique du XVIII^e, triomphant dans le fait depuis 1789, etc.

De même, pour la Hongrie, depuis 1848 et 1867, le lecteur ne se rendra pas très bien compte de la succession *politique* des faits ; il ne les liera pas aisément entre eux, il ne saura pas comment s'emboîtent les causalités, par exemple en ce qui concerne les rapports de la Hongrie avec les Habsbourg, le moment où cette dynastie y devient héréditaire, etc. Les rapports de droit public, l'aspect véritable de la personnalité royale nous sont indiqués par d'autres articles. Mathias Corvin et sa cour, Rákóczy et ses rapports avec la Cour de Louis XIV, le jansénisme et la Turquie, Mazzini et Kossuth et en général les relations hongro-italiennes autour de 1848, — autant de points également qui ne nous semblent pas suffisamment mis en relief. Puis il y a trop de nationalisme dans la plupart de ces articles historiques ; les auteurs y insistent tous sur la nécessité d'une Hongrie grande et puissante, comme rempart de l'Occident contre la marée slave ; nous nous contenterions, nous, d'une situation de justice, et en général de la notion de justice. Nous ne croyons plus guère à la menace panslave, surtout pas sous l'égide des bolchevistes, et si

1. *Introduction à l'histoire hongroise*. Paris, Champion, 1928. Bibliothèque d'études hongroises, n° 1. (On omet de rendre le lecteur de *La Hongrie et la civilisation* attentif à ce manuel de l'histoire de la Hongrie).

un bloc étranger doit continuer à séparer leurs deux branches du nord et du sud, le rôle de la Roumanie ne saurait être négligé. M. CHOLNOKY, lui, confond encore la race avec la langue et parle, de « race » latine, de « race » slave, alors que la race — à peu près disparue aujourd'hui — est une notion purement anthropologique qui n'a rien à voir avec les familles de langues. Nous le savons d'autant mieux que dans ce même ouvrage M. GYÓRFFY nous apprend qu'au point de vue racial les Hongrois sont plutôt un peuple turk, qui a adopté la langue d'un peuple ougrien vaincu et avec lequel il s'est mélangé. M. GÁRDONYI nous apporte de précieux renseignements sur le développement de Budapest, et les articles suivants sont tout aussi riches de matériaux, qui nous parlent de la décadence des villes à la fin du moyen âge, des villages, du système des *tanyas*, dû à l'invasion turque, des types, des coutumes, de l'art populaire.

Si M. Jules ROMAINS, dans ses *Impressions de Hongrie*, n'a pu nous donner qu'une idée de son grand talent, M. Louis VILLAT, professeur à l'Université de Besançon, en tentant de restituer aux yeux de ses compatriotes le véritable visage de la Hongrie éternelle, fait une œuvre extrêmement utile. Il résume là quelques vérités indiscutables, car il est bon de redire aux Français ce que la Hongrie a fait pour eux et pour l'Occident, si l'on profite de l'occasion pour mettre en balance, en face de tous ces services, la façon dont on a traité la Hongrie lors de la conclusion de la paix. Il est très vrai que les Magyars ont en commun avec les Français plusieurs traits de caractère : fidélité chevaleresque, un grand orgueil national aussi, le goût du panache, l'esprit cocardier, la légèreté parfois, le manque de persévérance, l'héroïsme militaire, qui les distinguent à la fois des Germains plus lourds, plus sérieux et plus pondérés, des Slaves violents, mystiques ou apathiques, des Orientaux graves et fatalistes. Parmi les Slaves même, ce sont les Slovaques, artistes eux aussi, et les Serbes au tempérament ardent et patriote, qui se rapprocheraient le plus des Hongrois. A ce titre, l'article de M. Villat, écrit sous le signe des relations entre la Hongrie et la France, comble les lacunes de celui de M. Georges LUKÁCS et eût mérité également de s'intituler *la Hongrie et la France*. Le travail de M. Georges LUKÁCS, à qui revient le mérite d'avoir rédigé ce beau volume, est un rapide coup d'œil plein de détails curieux. L'auteur y insiste lui aussi sur le « caractère d'amitié et de sympathie » dont les rapports entre les peuples hongrois et français furent toujours empreints. Mais on aurait aimé trouver dans cet article plutôt une esquisse de l'histoire des relations politiques et diplomatiques entre la France et la Hongrie, notamment après 1526, la Hongrie non-habsbourgeoise ou transylvaine, présentée sous l'angle de l'histoire de la diplomatie européenne. Bien que l'article fasse mention à plusieurs reprises de l'influence de la littérature et des idées

françaises en Hongrie, cette étude n'en offre qu'un résumé insuffisant. Le passage relatif au XVIII^e siècle hongrois — si français — est un peu gâché. Et, par malheur, le lecteur qui aurait aimé se documenter de première main en consultant les travaux concernant les relations historiques, littéraires, culturelles et autres, de la France et de la Hongrie ne trouve pas une seule indication bibliographique. Cet article, comme d'ailleurs tout le livre (à l'exception de M. Villat), ignore les beaux travaux des historiens et philologues français et hongrois sur les rapports franco-hongrois, comme aussi l'organe de ce genre de travaux : la *Revue des études hongroises*.

Avec une intelligence admirable, le comte APPONYI met le doigt sur une des faiblesses de la situation internationale actuelle de la Hongrie ; il demande que son pays adopte hardiment les réformes politiques qui, déjà acquises en Occident, sont là-bas, à tort ou à raison, la condition expresse d'un retour de sympathie — que la noblesse prenne la tête du mouvement comme en 1848. — bref que loin de s'enfermer dans sa propre destinée, la Hongrie se réorganise en fonction de l'opinion étrangère, les yeux fixés sur ce que le monde attend d'elle. Le baron WLASSICS, dans une étude pénétrante, montre l'importance du droit public dans un pays où la Couronne est une personnalité et la base de toutes les institutions, où par suite le territoire n'a jamais été propriété personnelle d'un souverain, où enfin, le système parlementaire bicaméral, loin d'être une imitation du système anglais comme, depuis 89, toutes les démocraties à commencer par la française, est au contraire une création spontanée de l'histoire, au gré d'une évolution contemporaine précisément de l'évolution anglaise, et parallèle à elle. A ce propos, on doit regretter que M. MIKSZÁTH n'ait pas profité de l'occasion pour faire allusion à la crise actuelle, si générale, du parlementarisme, comme aussi aux réformes corporatives et à la réorganisation de la Chambre Haute en Hongrie ; ce serait là un point capital d'acquis pour l'opinion européenne, si ignorante de cette transformation, si hostile à une Hongrie « réactionnaire », et même aux yeux de la France radicale, où le problème parlementaire est repris par les jeunes équipes dans un sens favorable à la représentation des intérêts. Quant à M. EÖRTVÉNYI, dans son article sur la Hongrie et l'idée d'indépendance, il semble confondre les libertés politiques intérieures avec l'indépendance vis-à-vis de l'étranger. Il est vrai que les empiètements de pouvoir des Habsbourg, et déjà le fait de leur pouvoir héréditaire, ont pris pour la Hongrie l'aspect d'une question intérieure autant qu'extérieure, de sorte qu'il est difficile de fixer une limite entre elles. Prenons note enfin du fait que M. Tiburce ECKHARDT s'inscrit franchement, tout au moins en principe, en faveur du démembrement de l'Autriche-Hongrie.

Nous avons gardé pour la fin l'article de M. Gustave GRATZ sur

la Hongrie et le bolchevisme, parce que notre avis est très différent ; il nous semble difficile d'accumuler en peu de pages autant d'idées qui, si elles sont communément reçues, n'en sont pas moins erronées. Et il faut le dire. Tout d'abord, le bolchevisme, c'est le communisme, c'est-à-dire le socialisme intégral, le marxisme « scientifique » y compris sa méthode, — et à peine modifié par Lénine dans un sens « slavophile » et bakouniste. Lénine n'a fait que donner une forme russe à un mouvement qui n'est russe ni d'essence, ni d'origine, et qui n'est pas « étranger en Occident », pour la bonne raison qu'il est né en Allemagne, ou plus exactement en Angleterre, où Marx a fait la plupart de ses expériences sociales. Ce système judéo-allemand est donc totalement étranger à la Russie — on ne le voit que trop — et le phénomène communiste n'est que *subi* par elle, par une manière de hasard, comme il a été subi par la Hongrie et la Bavière, comme il a risqué de déferler sur l'Italie et risque encore de déferler sur l'Allemagne et la France. En 1919, le communisme était général en Europe ; il tirait, certes, sa force de l'existence d'un gouvernement communiste en Russie, mais il aurait existé sans lui, avec la différence qu'il ne se serait pas répandu aux cris de « Vive Lénine ». Et Lénine à son tour aurait pu être Allemand ou Italien, il n'en serait pas moins Lénine. Tout comme le rousseauisme ou le parlementarisme étaient étrangers en France, en 89, le communisme était, en 1917, étranger à la Russie, et même à un double titre : parce qu'issu tout entier, non d'un mouvement de masses, mais d'un système intellectuel, celui de Marx, qui n'était pas russe et qui avait même spécifiquement déclaré que la Révolution ne devait pas éclater en Russie, mais dans un Etat avancé et industrialisé — et parce qu'apporté en Russie par les étudiants juifs persécutés par elle, et catéchisés en Occident. Dira-t-on maintenant que cette origine et ce véhicule juifs du système sont précisément une preuve de son essence orientale ? Point du tout. C'est le Russe qui a du sang tartare, non le Juif. Le Juif représente en Russie l'Occident, le monde urbain et intellectuel, le vrai lien avec les autres juifs, et par eux avec l'Europe. Or le Russe n'est pas communiste, mais plutôt anarchiste (Kropotkine, Bakounine, Tolstoï), tandis que les chefs du marxisme européen sont en grande majorité juifs. De là, d'ailleurs, les luttes qui ont mis aux prises, en Russie, la tendance agraire de Staline et de Rykof et la tendance ouvrière des Juifs, Trotsky, Zinowief, Radek, fils d'une race essentiellement urbaine, et tous militants du socialisme industriel *occidental* qui n'avait rien à faire en Russie et qui devait y échouer. Il n'y a de slave, dans tout ceci, que le *terrain* sur lequel la Révolution a éclaté et réussi — le terrain précisément le moins favorable, tout comme la France agraire et illettrée de 1789 était la moins apte à embrasser le suffrage universel. C'est là tout le problème des « stages »

nécessaires qui entre en jeu, et ce n'est certes pas le lieu de le développer. Gardons-nous donc bien de la terminologie habituelle des journaux chaque fois qu'ils parlent de bolchevisme : barbarie asiatique, tartare, etc. Rien de moins tartare que la Russie communiste ; elle est en train de se germaniser et de s'américaniser à la fois. Et ce n'est pas tant le problème de la défense occidentale qui se pose, que celui de la défense de l'Asie *contre* le bolchevisme : si les colonies, encore plus éloignées du point de départ de l'idéologie communiste, sont en train de l'adopter, c'est au gré d'une rébellion générale contre l'Europe, et l'histoire nous montre d'autre part que les révolutions progressent de l'ouest à l'est, en sens inverse de la marche de la civilisation. Rien de commun, surtout, entre le bolchevisme et le panslavisme. S'il se répand à l'étranger, par les moyens de propagande à tout prix, propres et nécessaires aux révolutions, s'il semble reproduire à son compte les trois ou quatre phases de la politique étrangère de la Révolution française, et finalement l'impérialisme des anciens souverains, c'est parce que le communisme, comme toute aile qui se détache d'un parti déjà existant, est obligé de surenchérir, de ramasser la mystique prosélyte abandonnée par ce parti lorsqu'il a transigé, lorsqu'il est entré dans les Parlements, lorsqu'il a commencé à faire de la politique, bref lorsqu'il a perdu son caractère oppositionnel et subversif.

Nous voudrions nous étendre sur ce sujet brûlant, mais nous devons nous borner. Ajoutons seulement qu'un compte-rendu est là non pas pour répéter le contenu d'un ouvrage, mais bien pour marquer les points où le critique se sent en désaccord avec l'auteur. C'est là proprement le but de la critique, si elle veut permettre la discussion et faire œuvre utile. Que les collaborateurs non cités ou insuffisamment cités de ce gros ouvrage ne nous en veuillent donc pas ; notre silence est le gage de notre assentiment et de notre satisfaction pour leur œuvre captivante.

(Genève-Leipzig)

ALDO DAMI.

Antal ULLEIN. La Nature juridique des Clauses territoriales du traité de Trianon. Paris, Pedone, 1929, in-8, 190 p.

M. ULLEIN, qui avait déjà donné d'excellents articles sur le protocole de Venise (*Monde nouveau*, juin 1928) et sur les grandes étapes de l'évolution constitutionnelle en Hongrie (*Revue de Synthèse historique*, juin 1929), nous apporte aujourd'hui l'étude la plus solide, la plus pénétrante et la plus impartiale que nous

possédions encore sur le traité de Trianon ¹. Dans une série de chapitres qui s'enchaînent avec une logique implacable et dont l'argumentation se fonde uniquement sur des textes officiels et sur des faits contrôlés, M. Ullein développe les idées suivantes :

1° Pour être juridiquement valable et demeurer au-dessus de toutes les contestations, l'acquisition des territoires hongrois par les Etats successeurs devait se fonder sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes : les alliés l'avaient solennellement proclamé en 1919 et la Hongrie, en déposant les armes, l'avait accepté dans toutes ses conséquences. Mais la paix ne fut pas faite selon les principes « fixés et acceptés » du président Wilson ; lui-même ne sut pas que la Roumanie était liée aux alliés depuis août 1916 par des accords secrets et tout plébiscite fut obstinément refusé. Que penser, au contraire, de l'attitude impeccable de la délégation hongroise à la Conférence de la Paix, se déclarant prête à s'incliner devant la seule force morale susceptible de remplacer le droit historique, c'est-à-dire devant la volonté des peuples habitant les territoires en litige ? « Entre la Hongrie qui, forte de son droit, veut les garder, et ses voisins qui, sous différents prétextes, veulent les prendre, c'est à eux de décider : qu'ils soient à ceux à qui ils veulent appartenir ! »

2° Mais, dira-t-on, le plébiscite n'aurait pas donné des résultats différents, car les peuples intéressés ont multiplié les manifestations anti-hongroises... Inexactitude flagrante que tous les faits viennent démentir. a) Il n'est pas vrai que les Magyars aient été des oppresseurs et Louis Kossuth pouvait demander en 1858 qu'on vînt lui citer une nation « qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, se soit montrée aussi tolérante, aussi juste, aussi libérale envers les autres nationalités que la nation magyare ». Quand il y eut oppression de la part de la dynastie, elle s'exerça indistinctement sur tous les peuples de la Hongrie, Magyars ou non, et les témoignages abondent jusqu'en 1917 du loyalisme croate, serbe, slovaque, roumain à l'égard de la patrie hongroise. b) Sans doute il y eut des manifestations d'octobre et novembre 1918, mais elles émanent de personnalités sans mandat ou bien elles furent provoquées par les puissances intéressées sous la pression des armées d'occupation, sans pouvoir exprimer les sentiments véritables des nationalités. c) Quand il put y avoir

1. La forme est d'une lucidité toute française. Signalons quelques fautes d'impression : p. 98, l. 6 : 11 août 1919, lire : 11 avril ; p. 156, n. 1 : pp. 1912, lire : pp. 191-192, etc.

en 1921 un plébiscite pour la région de Sopron (peuplée surtout de non-Magyars), les résultats en furent favorables à la Hongrie : 65,1 % des voix contre 34,9 seulement pour l'Autriche. En somme il existe ici une lacune évidente dans la transmission de la souveraineté et, tant qu'elle ne sera pas comblée, l'acquisition des territoires hongrois par les nouveaux Etats, étant entachée d'un vice initial, ne saurait être considérée comme légitime. « Il s'ensuit que, juridiquement, les Etats dits cessionnaires ne sont pas encore sortis de l'état de fait créé par l'occupation des territoires hongrois. »

3° Aussi bien l'occupation fut-elle singulièrement arbitraire et faite en violation de l'armistice qui, signé le 3 novembre 1918 à Villa Giusti près de Padoue, se bornait à exiger des Hongrois l'évacuation de « tout le territoire envahi ». Bientôt des conditions nouvelles furent présentées, mais la convention de Belgrade du 13 novembre, simple « convention militaire réglant les conditions d'application de l'armistice », n'avait pas le droit de fixer, au détriment de la Hongrie, une nouvelle ligne de démarcation qui détacha de la mère-patrie de vastes territoires hongrois. Cette convention elle-même ne tarda pas à être violée : les Tchèques furent autorisés à occuper les territoires hongrois, alors qu'il était d'abord question d'un simple droit de *passage* et qu'en tout état de cause la convention de Belgrade avait stipulé que « l'administration civile resterait entre les mains du gouvernement actuel ». Mais, déclara-t-on, l'armistice du 13 novembre (qui n'est d'ailleurs pas un armistice ainsi que nous venons de le voir) s'appliquait uniquement au front de l'armée d'Orient et ne pouvait pour le reste faire préjuger des décisions des alliés. En vérité « c'est l'arbitraire, dans sa plus pure expression ! » D'ailleurs, quand le gouvernement hongrois fit entendre des protestations, le chef de la Mission militaire alliée, oubliant qu'il y avait eu un traité d'armistice, se borna à répondre que la Hongrie « vaincue » n'avait pas la parole, elle était à la merci de l'Entente victorieuse qui désirait « se protéger contre un retour offensif possible ». Et les troupes roumaines s'avancèrent vers l'Ouest et dépassèrent le Maros...

En conséquence M. Ullein affirme le droit imprescriptible qu'a la Hongrie de « chercher — sans recourir pour cela à la guerre — à obtenir une réparation de l'injustice qu'on lui a fait subir les armes à la main ». C'est la conclusion même à laquelle aboutissait récemment M. G. SCHELLE dans une consultation entreprise par la *Revue des Balkans* « contre la revision » : tout gouvernement,

écrit-il formellement, a le droit de poursuivre une politique de revision », pourvu que ce soit « par des moyens pacifiques et des négociations ». Ce n'est pas que M. Ullein se fasse beaucoup d'illusions sur l'influence de Genève et de l'article 19 du pacte de la S. D. N. pour redresser les iniquités diplomatiques ; mais il sait qu'« un peuple fort, doué de toutes les qualités pour jouer un rôle digne et même prépondérant dans le concert des puissances qui l'entourent, fier de son passé glorieux et confiant dans l'avenir, ne pourra pas être à l'infini relégué à l'arrière-plan ni être privé des territoires qui sont une partie de sa chair ».

(Université de Besançon).

Louis VILLAT.

Vilma de SZIGETHY. **H. F. Amiel traducteur.** Son européanisme littéraire. Ses relations avec la Hongrie. — *Etudes françaises* publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged. N° 2. Szeged, 1929, 8°, 95 p.

Après avoir heureusement rappelé que sa nationalité suisse et genevoise et surtout son caractère intuitif et malléable rendaient AMIEL apte à comprendre les cultures les plus diverses, M^{lle} SZIGETHY étudie les traductions faites par l'auteur du *Journal intime*, et insiste sur le recueil des *Etrangères* qui contient, on le sait, des traductions d'œuvres allemandes, hongroises, anglaises, portugaises, espagnoles et italiennes. D'une façon vivante et intelligente, M^{lle} Szigethy retrace la genèse de ce recueil, elle nous parle des innovations rythmiques qu'Amiel y proposait, elle nous montre combien Amiel était préoccupé de l'accueil qui serait réservé à ses tentatives et combien il fut affligé de la sévérité de SCHERER et de la froideur de THEURIET.

Mais la partie essentielle de la thèse de M^{lle} Szigethy est consacrée à l'examen des traductions qu'Amiel a faites d'une vingtaine de poèmes de Petőfi. Avec une saine méthode, M^{lle} Sz. s'attache d'abord à indiquer les origines, à esquisser l'histoire de l'intérêt qu'Amiel porta toujours à la Hongrie, à sa langue, sa littérature, ses mœurs et ses coutumes. Avec raison aussi, M^{lle} Sz. a recherché, sans les trouver d'ailleurs, les circonstances qui orientèrent Amiel vers Petőfi. En revanche, l'auteur de cette thèse établit que les traductions qu'Amiel a publiées de poèmes de Petőfi, ces traductions ne sont que des adaptations exécutées, avec le concours de MELTZL et de CASSONÉ d'après les traductions publiées avant lui par

DESBORDES-VALMORE. Ayant pu obtenir la communication de la correspondance d'Amiel avec Meltzl qu'elle a d'ailleurs publiée en appendice à son travail, M^{lle} Sz. a été en mesure de préciser quelques points de l'histoire de ces traductions.

Enfin, la thèse dont nous parlons se termine par un jugement sévère — mais juste, — de ces traductions. Ces « infidèles », qui n'ont pas l'excuse d'être belles, sont encore dénuées de vigueur, souvent maladroites et d'une banalité alarmante.

Assurément, le vrai, le grand Amiel, ce n'est point le poète, ni le traducteur. On le savait avant que M^{lle} Szigethy nous le confirmât. Et l'intérêt de son travail, tout à fait honnête et honorable, ne réside point dans cette confirmation. Il est surtout dans la publication de la correspondance, en grande partie inédite, échangée entre Amiel et Meltzl, et dans l'étude des relations spirituelles qui existèrent entre Amiel et la Hongrie, entre Amiel et Petőfi. En nous faisant connaître ces relations, M^{lle} Szigethy a servi non seulement la mémoire du grand poète hongrois, mais aussi celle du penseur de Genève qui, s'il ne fut pas toujours un heureux interprète des poètes étrangers, fut néanmoins animé pour eux d'un intérêt qui témoigne une fois de plus de son européenisme, à quelques égards précurseur.

(Genève)

LÉON BOPP.

KAREN BRAMSON. **Nous, les Barbares...** Roman. Paris, E. Flammarion, éd. [1929], 8°, 276 p.

Voici un roman auquel on ne dénierait pas cette allure concise et aisée, cette intrigue mouvementée et riche qui d'ordinaire entraînent le lecteur sans défaillance jusqu'à la fin — et même une construction qui serait parfaite si l'auteur, ayant débuté en pleine action, — à la manière de Mauriac ou des vieux poèmes épiques, — ne l'oubliait plus tard, en faisant mourir tragiquement son héros, de sorte qu'on se demande à bon droit comment ce même héros peut, au début du livre, poursuivre ses expériences. Car il s'agit bien d'expériences : un jeune Hongrois, descendant à la fois, par son père, d'une lignée séculaire de serfs d'un même seigneur, et par sa mère, des « rois » des Tsiganes, a vu son père faussement accuser d'un meurtre, condamner et périr en prison. Sa mère l'entraîne alors dans la vie nomade d'où elle est issue : elle meurt à son tour en lui faisant jurer qu'il vengera son père sur les

« araignées qui sucent le sang des mouches ». Mais bientôt l'« autre partie de son sang » se réveille chez le jeune homme ; engagé, grâce à son talent de violoniste, dans un orchestre de music-hall à Paris, il fait le tour de la vie moderne et bientôt, las de son triomphe, il se fait valet, change de place pour un rien, aussi souvent que le lui permet la véritable fortune qu'il a amassée — et n'oublie pas sa vengeance. L'occasion vient. Une femme lui conte comment son mari a été, lui aussi, condamné pour un crime qu'il n'a pas commis. Le valet se fait engager par le juge coupable : mais au moment où il croit tenir sa vengeance collective sur les « araignées », il tombe amoureux de la fille du juge, qui l'aime de retour et se donne à lui. Le juge n'étouffera le scandale et ne légitimera l'enfant qui va naître qu'en hâtant le mariage de sa fille avec le fiancé dont elle ne voulait pas, en blessant à mort le valet, et en l'achevant à l'hôpital pendant une absence de l'infirmière.

Les événements tragiques ne manquent pas dans ce roman, on le voit par cette énumération qui n'en indique que l'essentiel. C'est un livre où l'on aime et où l'on tue beaucoup, un vrai mélodrame moderne, où le jazz, la guerre, la chute du franc, les communistes et les ouvriers polonais ne sont pas oubliés. Mélodrame aussi par le style qui est souvent déplorable : tout le livre est écrit dans un français gauche, insuffisant, enfantin, avec des négligences inouïes, et qui rappelle, à la fois par sa lourdeur débraillée, par ses adjectifs impropres, à peine choisis, par sa paresse enfin, et aussi, par toute une confuse phraséologie socialiste, les plus mauvais romans de Victor Margueritte. L'emploi perpétuel de l'imparfait indirect lui donne à lui seul une vague odeur de traduction scolaire. Mélodrame aussi par l'affabulation simplette, volontiers policière, et les grosses ficelles. Mélodrame enfin parce que les personnages sont tout d'une pièce, ou tout bons, ou tout mauvais, et d'une pauvre psychologie. Si le roman a voulu comporter encore des revendications sociales, il ne les précise jamais ; les oppresseurs, les opprimés, on ne sait pas très bien ce qu'ils sont au juste : les seigneurs et les serfs dans l'ancienne Hongrie, ou — plus loin — les capitalistes et les prolétaires sans défense ? Partout, la révolte contre la justice des hommes, illustrée par ses erreurs judiciaires. Et l'auteur a beau parler sans cesse de condamnations « à mort », il n'en donne pas un seul exemple.

On ne saurait demander à un roman l'exactitude géographique et historique : c'est le propre du genre de broser des cadres

d'autant plus romanesques qu'ils sont plus légendaires ou même entièrement fictifs. Mais, si nous voulions être pédants, nous pourrions relever, du point de vue hongrois, que l'auteur en est encore à la confusion romantique des Magyars avec les Tsiganes, que ces Tsiganes eux-mêmes sont pour lui des héros de contes de fées, qu'il parle indûment de Slaves, surtout aux portes de Budapest (puisque c'est là que réside le juge d'instruction !), que le valet Stefan devrait s'appeler István, que la guerre ne s'est pas déroulée sur le sol hongrois lequel n'a pu donc être dévasté par les bombes et les gaz, etc.

Ce qu'il y a de bon dans ce livre c'est la façon dont est campé le personnage principal, Costa, valet et fils de valets. Il est si beau que plus tard il se dégoûtera d'une vie de conquêtes faciles, jusqu'au jour où, pour la première fois de sa vie, il aimera... la fille de celui auquel il avait juré de faire expier les crimes de la justice des hommes. Ces *Barbares* dont il s'agit, ce n'est rien moins en effet que l'humanité tout entière, Tsiganes exceptés ! Honnête, réservé, d'une distinction suprême, chevaleresque, intransigeant sur le point d'honneur, Costa, comme Ruy Blas, est là pour prouver que les valets sont souvent meilleurs que leurs maîtres : c'est lui qui représente la voix de la conscience, la puissance du Bien vis-à-vis de tout ce reste qui est Mal, c'est lui qui est l'arbitre de la vertu, lui qui donne ses huit jours chaque fois que la vie de ses maîtres déçoit son honnêteté, qu'un geste d'eux déplaît à sa finesse aristocratique ou à son besoin de luxe, ou qu'une maîtresse de maison lui manifeste un intérêt trop pressant. Il a de la chance, ce Costa. L'atavisme parle en lui : il vient du pays où les seigneurs sont restés des seigneurs et où, parmi tant de belles femmes, on sait choisir.

Le livre fermé, on en vient à penser que toute cette histoire n'a été pour l'auteur qu'un procédé lui permettant de broser un tableau rapide mais assez complet de la vie sociale d'aujourd'hui, la vie des riches surtout, vue par un valet heureux et philosophe, à la manière du *Journal d'une femme de chambre* de Mirbeau, — ou de M^{me} de Loys. Au gré des innombrables changements de place du héros défile une galerie fastidieuse de personnages dont on eût pu nous épargner l'énumération. La philosophie de ce livre est juste néanmoins, et si, — sur cette idée de la lassitude moderne, avec la peinture de ces gens qui ont tout épuisé et joui de tout en voulant toujours autre chose, avec cet appel passionné à une vie plus fraîche, au retour à la nature, aux « Hommes de la Route »,

— on a déjà fait mieux, on pouvait faire encore un bon roman contemporain — moins feuilletonnesque et surtout mieux écrit.

(Genève-Leipzig)

ALDO DAMI.

Echos lyriques de Trianon et allégories poétiques.

Rédaction de LAMPÉRTH GÉZA, secrétaire général de l'Académie [?] Petőfi. Traduction [?] du hongrois par P. V[ertes] LEBOURG. Budapest, 1928. S. A. V. Hornyánszky, impr. de la Cour [!] roy. hongr. Pet. in-16°, 100, (4) p.

Sous ce titre, M. LAMPÉRTH a voulu réunir quelques-unes des meilleures pièces des poètes hongrois de cette époque romantique qui est, comme on sait, à d'autres égards, l'époque « classique » de la poésie hongroise. Il y a là des œuvres de ARANY, KÖLCSEY, PETŐFI, TOMPA, VÖRÖSMARTY, écrites en partie après l'issue de la malheureuse guerre d'indépendance de 1848 et dans lesquelles on peut voir comme une prescience du destin tragique de la Hongrie, ou en tous cas une analogie avec la situation actuelle. Suivent plusieurs poèmes d'auteurs plus récents faisant directement allusion au sort de la Hongrie de Trianon,

Nous regrettons de n'avoir pu nous rendre compte de la valeur de ces pièces, car M. LAMPÉRTH a été abominablement trahi par un M. LEBOURG, qui s'est efforcé dans sa « traduction », de construire des vers rimés, au mépris de la syntaxe la plus élémentaire et de la prosodie elle-même. Il est impossible de massacrer le français d'une façon plus puérile ¹.

(Genève)

A. D.

1. Depuis les *Echos lyriques de Trianon*, M. P. V. LEBOURG a récidivé. Il a commis un nouveau recueil de poésie hongroise, intitulé *Poétesses hongroises* (Paris, éd. de Pierre Masson, 1929. Pet. in-16°, 114 p.). Après quelques lignes sympathiques à la Hongrie par M. MASSON, le traducteur nous présente des traductions de poétesses hongroises... Mais quelles poétesses !... Le plus qu'on puisse dire de ces dames, c'est que la plupart d'entre elles ne sont connues que d'un tout petit cercle d'intimes ayant lu leurs « œuvres » en manuscrit, probablement en soirée de famille. Peu d'entre elles ont jamais publié un volume de vers ; il s'en trouve qui sont caractérisées comme « poétesse aux sentiments fins », d'autres étaient les meilleurs cavaliers de leur temps ou « première championne de tennis ». Et toutes, grâce à M. P. V. L. : « poétesses hongroises ! » Et quelles traductions !... Si M. V. P. Lebourg éprouve quelque sympathie pour les lettres hongroises et s'il veut leur rendre service il fera bien de trouver un collaborateur, parfaitement au courant de la syntaxe française, pour mettre ses ébauches dans un français lisible, et en prose. Et s'il poursuit un choix aussi arbitraire que dans ce petit volume, il fera peut-être plaisir à ses « élus », mais ne sera d'aucune utilité pour la propagation à l'étranger de la vraie littérature hongroise.

(N. d. I. R.)

ANDRÁS HEVESI. **A magyar vonatkozású francia szindarabok bibliográfiája** (La bibliographie des pièces de théâtre françaises concernant la Hongrie), tirage à part de *Magyar Könyvszemle*, 1929, fasc. I-II, Budapest, Stephaneum, 24 p.

Les travaux bibliographiques de Ignace KONT, poursuivis et complétés par André LEVAL, Béla ZOLNAI et Zoltán BARANYAI, continuent à faire école : cette fois-ci c'est M. András HEVESI qui, grâce aux études bibliographiques déjà publiées et à ses propres recherches concernant l'histoire du mélodrame, a pu réunir 55 pièces dramatiques où il est question, plus ou moins directement, de la Hongrie ou des Hongrois.

En parcourant cette liste on constate avec mélancolie que parmi cet amas de drames et de mélodrames, il n'y a pas, chez leurs auteurs, le moindre effort en vue de se renseigner avec quelque exactitude sur le pays hongrois. Le plus souvent ils ignorent même sa place sur la carte et on a l'impression que les noms de *Hongrie* et de *Hongrois* ne servent qu'à mettre en mouvement l'imagination des auteurs qui, dès qu'il s'agit de la Hongrie, donnent libre carrière à leur fantaisie. D'ailleurs, à l'exception de la *Barberine* de Musset qui a cherché tout exprès un milieu fantaisiste en plaçant sa pièce dans une Hongrie fabuleuse à l'imitation de sa source Bandello, on ne trouve guère, dans la liste de M. HEVESI, une seule pièce qui eût pu se maintenir au répertoire. Mais ne nous plaignons pas trop : cette curiosité qui ne se dément jamais, chez les auteurs de théâtre français du XIX^e siècle, donne la preuve malgré tout d'une certaine sympathie de leur part et sans doute aussi du côté du public, car en général leurs Hongrois sont de « bons types », héroïques et désintéressés.

Quelques remarques supplémentaires : au n° 11 je renvoie au travail de M^{lle} Ilona KIRÁLY : *Szent Márton magyar kirdly legendája* (= La légende de saint Martin, roi de Hongrie), Bibl. de l'Inst. Français à l'Université de Budapest, n° 8, Budapest, 1929, où l'on peut trouver non seulement la mention de variantes de l'histoire de Berthe au Grand Pied antérieures à Adenet le Roi, mais encore une analyse très détaillée de trois mystères ayant pour sujet la vie de saint Martin, le légendaire roi de Hongrie, et dont le premier, imprimé vers la fin du XV^e siècle, est certainement la plus ancienne pièce de théâtre se rapportant à la Hongrie. Cette Hongrie des Sarrasins où naît saint Martin, n'est en aucune manière plus fantaisiste que la Hongrie des auteurs de mélodrames, placée au milieu de Moldaves et de Scandinaves.

Au n° 35 ajouter pour la bibliographie Lajos SIPOS : *A magyar szabadságharc visszhangja a francia irodalomban, 1848-1851*, (Bibl. de l'Inst. Français à l'Université de Budapest, n° 10) Budapest, 1929. 77 p. où l'on peut lire une analyse détaillée de la pièce de Chateau-Renard.

Quel rapport le n° 43 : *La Tzigane* de Delacourt et Wilder, mis en musique par Johann STRAUSS et joué à l'Opéra Comique en 1877 a-t-il avec le fameux *Zigeunerbaron* de Johann Strauss composé en 1885 ? Serait-ce la forme primitive de la célèbre opérette ?

Enfin il conviendrait d'ajouter à la liste de M. Hevesi le drame de Henry KISTEMAECKERS, *L'Exilée*, joué la première fois le 3 avril 1913 à la Comédie des Champs-Élysées et publié dans la *Petite Illustration*, n° 26 (23 août 1913).

Cette pièce clôt dignement la liste de M. Hevesi. L'auteur, dramaturge très estimé, a situé son sujet dans le « Château de Salicz, résidence royale des princes au Theissenland dans les Karpathes ». Un couple français représente la franchise, la liberté, enfin toutes les vertus dans ce pays corrompu, gouverné par le « Prince Frantz Rodolphe de Salicz Karlsburg ». Les personnages qui composent l'entourage du prince portent des noms allemands (Streck, Winzel, etc.), mais ils parlent hongrois. Sur l'emplacement du Theissenland l'ignoble Streck renseigne l'auditeur avec assez d'exactitude :

STRECK... Vous savez au moins ce que c'est que le Theissenland ?

FLAMINE. — L'ancienne Goldavie, débaptisée par l'Autriche.

STRECK. — Et annexée depuis un siècle. Eh bien, on excite les Goldaves à revendiquer la séparation. Comme la monarchie inféodée au pouvoir central austro-hongrois s'y refuse, on ose murmurer le mot de république !... Croates, Ruthènes, Roumains, Polonais, tous ceux qui nous infestent, poussent sourdement à l'action... A Raschau, un avocat nommé Bokhar, réclame un plébiscite¹.

L'ignoble Frantz Rodolphe veut dresser une embuscade où devrait périr Henri Virey, journaliste français, qui incarne toutes les vertus républicaines :

VIREY. — Petit coquin de Streck ! Voyez-vous ça ?... C'est en hongrois qu'il donnait ces gentilles instructions au jeune cyclope ?

JACQUELINE. — Oui.

VIREY. — Mais... Ah ! c'est juste, vous comprenez la langue du pays.

La bataille où d'ailleurs la révolution ne triomphe qu'un moment, a lieu sur les plaines de *Stépan* près de *Raschau*. Le Doc-

1. Ce nom est-il un écho du nom de M. Srobár ?

teur Ephim Jouk, fils d'un rabbin de la Petite-Russie, en apporte la nouvelle. Ainsi se mêlent dans l'ignorance d'un écrivain français de vagues notions romantiques sur la maison des Habsbourg, et sur la Hongrie, croquemitaine des nations voisines. Du reste dans ce pays parlant le hongrois, pas un nom, pas un trait hongrois : même les noms de valet, *Miarh*, *Radagh* sont absolument fantaisistes. Raschau est sans doute une déformation voulue du nom allemand de la ville purement hongroise de Kassa (Kaschau, aujourd'hui en Tchécoslovaquie), dont le nom historique en français est d'ailleurs : Cassovie.

Et Jules CLARETIE a pu dire de cette pièce qu' « elle a la sauvagerie des Balkans et la poésie de nos Vosges »...

A. E.

(Budapest).

M. HEEPE. Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten. Von Fachgelehrten zusammengestellt unter Schriftleitung von —. Berlin. Reichsdruckerei, 1928, 8°, 116 p.

Ce livre publié apparemment dans un but pratique, n'est pas non plus sans intérêt pour les chercheurs scientifiques. La première partie contient les systèmes de notation phonétiques les plus généralement connus : ceux de LEPSIUS, de LUNDELL, de FORCHHAMMER, de l'*Association Phonétique Internationale*, de la *Conférence de Copenhague*, etc. La seconde partie nous donne l'historique des transcriptions phonétiques en usage dans les diverses branches de la linguistique. Nous avons lu avec une curiosité particulière les chapitres où M. E. LEWY a décrit les systèmes adoptés dans la linguistique finno-ougrienne et turke (Türksprachen).

Quant aux données de M. LEWY concernant l'orthographe historique hongroise (p. 72), elles nous semblent un peu précaires et même erronées. Je ne comprends pas, par exemple, pourquoi M. Lewy appelle hongr. *á, é, í, ó, ú, ő, ű* des « geschlossenen, langen Vokale ». « Geschlossen » est sans doute mis par erreur pour « gespannte », 'tendu'. Il est certain en effet que toute voyelle longue prend en hongrois une prononciation tendue tandis que toute voyelle brève est d'une prononciation relâchée. Il est faux aussi que y soit le signe de la palatalisation : *ny* et *ty* désignent, il est vrai, des consonnes palatales, bien que dans la prononciation générale *ty* rende une affriquée palatale (tʃ'), par

contre la valeur phonétique de *ly* est : *l̥* ou plus rarement : *j* (*golyó* = goio ; *gallyal* = gajal) ; *dy* donné par M. Lewy est une faute d'impression évidente pour *gy*, seul en usage, et dont la valeur est le plus souvent *d'* ou *d'j*.

D'autre part l'affirmation que « das Ungarische und das Finnische bedienen sich ihrem Lautwesen gut angepasster lateinischer Alphabeten », peut induire en erreur le lecteur non averti, car c'est un fait acquis que l'orthographe historique hongroise est plutôt de nature étymologique que phonétique. Deux consonnes du système phonétique hongrois n'ont point de signe spécial : *η* et *χ* (dans *hang*, *kapj*), en revanche l'écriture emploie plusieurs signes, parfois en grand nombre, pour rendre le même son. Par exemple les affriquées : *ts*, *tš*, et les géminées, offrent des variétés multiples de notation. Il n'est pas rare de trouver pour l'équivalence d'une affriquée et surtout d'une affriquée géminée 20 à 30 manières de notation : par ex. *tarts*, *pénzsóvár*, *tud sokat*, *tudsz sokat*, *pontysereg*, *gyöngysor*, etc.

Il aurait sans doute été plus utile de faire connaître le système phonétique du hongrois moderne.

ZOLTÁN GOMBOCZ.

(Université de Budapest).

A. O. VÄISÄNEN. **Kantele — ja jouhikko — savelmia.** Johdannon kirjoittanut ja sävelmät julkaissut A. O. Väisänen. Helsinki, 1928 (Suomen kansan sävelmiä, viides jaksok), 8°, 140 p.

Le romantisme du XIX^e siècle, en s'attachant aux traditions nationales des divers peuples, par leur côté pittoresque, a révélé toute une série de cultures populaires, ayant chacune sa saveur particulière. Dans ce travail d'exploration le peuple finnois figure certainement parmi les premiers, grâce à son zèle inlassable et à ses efforts méthodiques. C'est cette curiosité à la fois nationale et scientifique pour le peuple qui anime l'utile entreprise des *Chansons populaires finnoises* dont le cinquième volume vient de sortir de presse. Les premiers volumes de cette collection ont déjà fourni bien des lumières nouvelles et précieuses à l'intelligence du folklore finnois et du folklore, en général. Le système d'Ilmari KROHN qui a classé les chansons d'après le ton final, a ouvert des horizons aux folkloristes européens : c'est ce système qui fut adopté par exemple par les Hongrois Zoltán Kodály et Béla Bartók pour leurs collections de chansons populaires. Le présent

volume apporte aussi du nouveau : on y trouve non seulement des chansons populaires, air et paroles, mais encore une étude complète sur les deux instruments de musique finnois : le *kantele* et le *jouhikko* (Streichleier). Par là l'auteur a rendu un grand service même aux admirateurs de l'art musical finnois, ainsi certaines particularités des partitions du célèbre compositeur finnois Sibelius, incompréhensibles jusqu'à présent, s'expliquent fort bien, par les possibilités des deux instruments primitifs des Finnois.

Mais la publication de M. VÆISÆNEN est intéressante aussi à un autre point de vue. Elle suggère en effet la solution d'un problème ancien : un instrument de musique peut-il déterminer un certain esprit musical ? Ce livre nous donne à penser que d'autres recherches dans la même direction permettront un jour de résoudre cette question ; on remarque en effet une différence essentielle entre les improvisations jouées sur le *kantele* pentacorde et celles exécutées sur le *kantele* polycorde. La technique de ces deux instruments à corde du peuple finnois explique d'ailleurs à elle seule les magnifiques *pizzicati* de la musique artistique finnoise.

Le livre s'ouvre sur la description des instruments. Il rend compte ensuite du travail de recueillement dont il esquisse même l'histoire. Des photographies nous montrent des musiciens populaires, ces « arbres à chansons », et finalement on nous donne la clef de la classification des mélodies et des abréviations. Viennent ensuite 280 chansons et un résumé en allemand, ce qui rend cette publication accessible même aux chercheurs ignorant le finnois.

Ce livre de 140 pages semble une parcelle de tout un organisme. Toute la Finlande y est, avec sa culture originale et sympathique.

(Institut de linguistique hongroise à l'Université de Budapest).

LÁSZLÓ BÓKA.

André ADY. **Le grand poète magyar.** Traduit par Louis Joseph FÓTI. Librairie Française, Budapest [1930]. In-16, 60 p.

Quand donc les mânes des plus grands poètes hongrois seront-ils délivrés de certains « traducteurs » trop zélés, braves gens certes, pleins de bonnes intentions, sincèrement épris de beauté, et même, — comme le prouve M. FÓTI dans son introduction —

d'idées élevées, mais auxquels leur connaissance insuffisante du français, et surtout leur ignorance totale des lois de la poésie française, devraient interdire de semblables tentatives ? Quand donc MM. LEBOURG, FÔTI et consorts comprendront-ils que si neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes sur mille, dans tous les pays, ne sont pas poètes et ne peuvent pas l'être dans leur langue maternelle, à plus forte raison un étranger ne peut pas s'improviser poète français ? Combien de fois faudra-t-il répéter que l'art de la traduction est le plus délicat de tous, et que surtout, traduire un poète en poésie est une gageure, accessible seulement aux talents les plus rares ? Que le vers libre, ou le simple vers libéré, existent depuis assez longtemps en français pour que le traducteur ne soit pas obligé de rimer et en général d'observer les lois du vers régulier, si difficile ? Que MM. Lebourg et Fôti croient, ce faisant, observer ces règles et n'aboutissent qu'à des vers faux, ridicules, qui ressembleraient à la « métromanie » des versificateurs du XVIII^e siècle, qui furent tout sauf des poètes, si ceux-ci n'avaient pas eu au moins l'excuse d'écrire en bon français ? Et qu'enfin il ne fallait justement pas « suivre de près le texte », « ne pas changer l'ordre des mots », ne « remplacer que rarement les mots par les idées », toutes choses dont se vante, dans sa préface, M. Fôti ? S'il n'avait songé précisément qu'aux idées, s'il les avait rendues sous une autre forme et dans un tour strictement français, bref s'il avait possédé à fond la langue de traduction et avait fait œuvre de vrai traducteur, nous ne serions pas obligés de lui dire aujourd'hui que son livre a l'allure d'une mauvaise traduction juxtalinéaire.

Tout serait à citer, ici, comme exemples de mauvais goût et d'erreurs grossières de langue. Bornons-nous à dire que M. Fôti place régulièrement une virgule entre le sujet et le verbe, qu'il conjugue *craindre* ou construit *sans que* avec l'indicatif, qu'il écrit *profète*, il *mourat*, *destiné* pour 'destinée', *relevra*, nous *courrons* (au présent), tu me *repousse*, tu *m'écrase*, *faun*, ils *étaient vivantes*, *financé* pour 'fiancé', *zouzouant* (?), *t'étais* (!!!), *t'en a bien vu* (!!!), *rappeler le monde* pour 'rappeler au monde'. sans compter toutes les phrases mal construites ou pas construites du tout, ce qui rend des strophes entières absolument incompréhensibles.

Il serait cruel d'insister. Pour que la poésie se devine encore sous une morphologie et une syntaxe pareillement massacrées, il faut vraiment qu'Ady ait été un grand génie. Mais M. Fôti, lui, n'obtient qu'un succès d'hilarité.

(Genève-Leipzig).

A. D.

Aldo DAMI. **La Hongrie de demain, critique des programmes révisionnistes.** Paris, A. Delpeuch, 1929, in-8°, 232 pages (avec deux cartes hors-texte).

M. Aldo DAMI, qui n'est pas un Hongrois, estime que les conditions du traité de Trianon sont « profondément injustes » (p. 7) et qu'elles ont abouti à créer dans toute la région du Danube de véritables « absurdités » géographiques, ethniques, économiques, etc. (p. 156). Ce n'est pas à dire que les programmes révisionnistes doivent être entièrement approuvés : l'Europe ne permettra jamais le retour à la Hongrie « intégrale » et « millénaire », et la carte que publia lord Rothermere dans le *Daily Mail* du 30 août 1927 ne peut obtenir une adhésion sans réserve. Mais la Hongrie mutilée ne saurait rester ce qu'elle est, elle est appelée à subir des « changements inévitables » et il est permis de songer dès à présent à la meilleure façon de construire et d'organiser « la Hongrie de demain ».

L'auteur ne croit pas aux frontières naturelles, dans le sens géographique du mot : les montagnes marquent rarement une limite de langues et l'on constate que les deux versants sont habités par une même population ; les fleuves unissent les hommes au lieu de les séparer. La chose est exacte — à condition de ne pas généraliser. Ne faut-il pas reconnaître, avec M. Aldo DAMI lui-même (p. 88), que la Drave « coïncide sur la plus grande partie de son cours avec la limite ethnique hongro-croate » ? Et ne voit-on pas la bande de territoire ethniquement hongrois annexée à la Tchécoslovaquie et à la Roumanie souffrir avant tout de son isolement géographique, coïncée qu'elle est « d'un côté par la frontière, de l'autre par les montagnes qui séparent ses habitants du reste de leur nouvelle patrie » ? (p. 154-155). Il y a là dans le détail quelques contradictions. — Quoi qu'il en soit, estime M. Aldo Dami, on peut admettre l'argument géographique ou lui préférer l'argument ethnique ; mais ce qui est choquant, pour ne pas dire plus, c'est de voir les Tchèques « réclamer les Allemands de Bohême en vertu de l'argument géographique et contre l'ethnographie, et en même temps les Slovaques en vertu de l'argument ethnique, c'est-à-dire contre la géographie qui, ici, parlait en faveur de la Hongrie » (p. 83-84). — En vérité les Hongrois sont des paysans qui habitèrent de préférence la plaine et qui ont laissé d'autres peuples occuper le pourtour montagneux de leur pays, mais ils ont débordé sur les plateaux (par exemple en Transylvanie) et dans le fond des vallées. Aussi ont-ils réellement une

frontière « naturelle » : les premiers contreforts des montagnes, l'endroit où la cuvette relève ses bords, où la pente commence : le Mátra, la chaîne du Bihar. Le traité a méconnu cette frontière naturelle pour attribuer aux voisins de la Hongrie une portion de la plaine.

Il n'y a pas moins de finesse dans l'analyse des éléments qui entrent dans le concept des nationalités. Les révoltes roumaines ne furent jusqu'en 1848 que des mouvements sociaux et jamais le mécontentement roumain ne s'est étendu à toutes les régions, roumaines ou non, annexées aujourd'hui à la Roumanie. C'est à Budapest et grâce à la Hongrie que les différentes nationalités ont pris conscience d'elles-mêmes : « le premier texte serbe imprimé l'a été à Bude ; les meilleurs slavistes ont enseigné à Budapest ; ce sont ces savants qui ont éveillé, chez leurs élèves slaves et roumains, la conscience de leur nation » (p. 59). — Quant au reproche si souvent adressé à la Hongrie d'avoir négligé les régions allo-gènes, il tombe devant l'impartial examen des faits : Pozsony, Kassa, Kolozsvár étaient des centres intellectuels ; en Slovaquie il n'y avait pas un village sans école. « On dira que le but de cette politique a été précisément de magyariser les régions indigènes. Mais qu'aurait-on dit si la Hongrie avait fait l'inverse et négligé les Slovaques ? » (p. 60). — Le plébiscite, qui fonctionna pour la seule région de Sopron où, en dépit d'un peuplement en majorité non-magyar, il donna des résultats favorables à la thèse hongroise, aurait dû être partout appliqué, conformément au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Que faut-il penser des publications de la « Ligue pour la révision du traité de Trianon » ? Elles ne sont pas toujours présentées de la façon la plus convaincante et l'on regrettera que, dans le texte français, la langue soit aussi défectueuse (p. 93 note). D'autre part elles cherchent parfois à solliciter le jugement comme il arrive dans la carte du professeur Károly Kogutowicz qui atténue l'importance de l'élément roumain ou sépare trop rigoureusement Serbes, Croates et Bouniévats qui font partie d'un même ensemble ethnique. Mais d'une façon générale elles fondent sur des données exactes les jugements fort modérés puisqu'elles renoncent définitivement à la moitié environ des territoires et des habitants arrachés à la Hongrie. « Même si toutes les propositions de la Ligue étaient adoptées, il resterait donc encore de nombreux îlots hongrois à l'étranger, notamment dans les comitats de Szatmár, Hunyad, Bihar, dans le Banat, sans compter les *Csángók*, ou Hongrois de Moldavie, qui forment des enclaves sur le Sereth et

ses affluents » (p. 118). De toute façon l'unité de la Hongrie d'avant-guerre, dont les Hongrois étaient si fiers, sera brisée et il faut savoir gré à la *Ligue* d'avoir fait ce sacrifice « nécessaire, mais douloureux pour tous les cœurs hongrois ».

Quant à M. Aldo Dami, il présente les propositions qui constituent « un compromis entre cette frontière et le tracé de la *Ligue*. » Elles abandonnent la Transylvanie, mais elles revendiquent la petite région de Máramaros, celle du Szilágy et une portion du Banat ; elles demandent le plébiscite « au moins pour certaines petites zones mixtes magyaro-slovaques et pour les Ruthènes et, si possible, pour les Slovaques de l'Est. » Elles restitueraient en somme à la Hongrie trois millions et demi d'habitants — dont un million et demi d'allogènes qui compenseraient exactement les Hongrois définitivement laissés en dehors de la frontière.

De copieux appendices (65 pages), appuyés sur des cartes extrêmement précises, permettent de suivre sans difficulté une discussion très serrée bourrée de chiffres et de faits, qui ne veut rien laisser dans l'ombre et ne donne aucune place à la sentimentalité. Ils achèvent de donner toute leur valeur aux renseignements accumulés dans ce livre de science et de bonne foi, véritable encyclopédie de la question de la révision.

(Université de Besançon).

LOUIS VILLAT.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE DE LA HONGRIE

Nous continuons sous cette rubrique l'œuvre posthume d'Ignace KONT : *Bibliographie française de la Hongrie* (1521-1910). Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1913, XVI, 323 p.

Nous prions instamment nos lecteurs et amis de vouloir bien nous aider à rendre cette *Bibliographie française de la Hongrie* aussi complète que possible en adressant au rédacteur de cette *Bibliographie*, M. Z. BARANYAI (4, Ch. de Miremont, Genève) un exemplaire de chacun des travaux (livres, articles, revues, tirages à part) dont ils sont auteurs ou dont ils disposent¹.

LA RÉDACTION.

1928

ANGYAL (D.). — Gabriel Bethlen. *Revue historique*, mai-juin, pp. 19-80.

(ANONYME). — Deux procès religieux en Norvège et en Hongrie : 1° Les Jésuites propagent-ils une « morale relâchée » ? 2° Les Jésuites enseignent-ils que « la fin justifie les moyens » ? — *Documentation catholique*, 31 mars.

(ANONYME). — Traité d'amitié, de conciliation et d'arbitrage entre l'Italie et la Hongrie. *Documentation catholique*, 14 avril.

BABITS (Mihaly). — La littérature hongroise. *La Revue Mondiale*, 1^{er} juillet, pp. 63-78.

BERCARN (Valeriu). — La Réforme agraire en Roumanie. Paris, libr. universitaire J. Gamber. 8°, 95 p.

V. sur la Transylvanie et les Hongrois, pp. 16-21, 62.

BEYER (R. von). — Voyage de Liszt à Berlin. *Revue musicale*, 1^{er} mai.

BOISSIER (M^{me} Auguste). — Liszt pédagogue. Leçons de piano

1. Les articles de la sixième année [1928] de la *Revue des études hongroises* n'ont pas été énumérés dans cette bibliographie.

données par Liszt à M^{lle} Valérie Boissier à Paris, en 1832. Paris, *Champion*, 4°, 99 p.

BORY (E.). — Correspondance inédite de Liszt et de la princesse Marie Sayn-Wittgenstein. *Revue musicale*, 1^{er} mai.

BRÉMOND (Émile). — La vie internationale : Demain, la Hongrie. *La Revue des Vivants*, oct., pp. 734-746.

CAMBON (Jules). — La Hongrie et la Société des Nations. *Revue des Vivants*, avr.

CAPITANT (H.) et **TROTABAS (L.)**. — L'excès de pouvoir du T. A. M. et la compétence du Conseil de la S. D. N. Affaire des optants hongrois. — *Revue générale de droit internat. public*, jan.-févr.-mars.

CLOUZOT (M.-R.). — Liszt pédagogue. *Revue musicale*, 1^{er} mai.

CSIKAY (Paul de). — Ce que pense la jeunesse européenne. XI. Hongrie. *Revue des sciences politiques*, juillet-sept., pp. 387-410.

CURIE (Renée). — Notes d'Europe Centrale. *La Grande Revue*, nov. pp. 97-104.

Cet article s'occupe de la situation de la minorité hongroise en Tchécoslovaquie ; « le peuple hongrois, race forte et saine » est sympathiquement traité par l'auteur qui a visité Budapest au cours de son voyage.

DELATTE (Pierre). — Saint Etienne et les origines de la Hongrie (997-1038). *Vers l'Unité ; France-Europe* (Paris), 1. février, n° 59. II. mars, n° 60.

DIOSY (Béla). — Le musée François Liszt à Budapest. *Revue musicale*, 1^{er} mai.

EBRAY (Alcide). — La révision des traités de paix. — A propos du cas de la Hongrie. *Revue de Hongrie*. 15 sept. pp. 49-69.

ERNST (Dr Otto). — Le dernier siècle de la Cour de Vienne : François-Joseph intime. D'après la correspondance tirée des archives secrètes de la Maison d'Autriche. Paris, Payot, 8°, 279 p.

Sur la Hongrie, *passim*.

FALUHELYI (François). — Éditions de l'Association des auditeurs et anciens auditeurs hongrois de l'Académie de droit international de La Haye. Rédigées par Barthelémy Geöcze, docteur en droit, avocat, Budapest. I. *Le rôle et la destination culturelle de la Hongrie en Europe*. Discours tenu à La Haye le 22 août 1927, au quatrième déjeuner-causerie de l'Association des auditeurs et anciens auditeurs de l'Académie de droit international de La Haye par —, docteur en droit et ès sciences politiques, avocat, professeur ord. de droit international-public à l'Université royale Elisabeth de Pécs (Hongrie), avec un discours d'ouverture de Paul Lavoie, Paris. Budapest, 8°, 16 p. [dont six pages et demie de texte, le reste : pages blanches, bibliographie, etc.].

FOUGÈRES (Peytavi de). — Les relations intellectuelles franco-hongroises. *La Revue Mondiale*, 15 avr., pp. 381-385.

FELLNER (Henri). — La situation de l'industrie hongroise après la guerre. *Société belge d'études et d'expansion. Bulletin périodique* (Liège), avr., pp. 211-217.

FENYŐ (Max). — La France et la Hongrie. *Revue de Hongrie*, 15 déc. pp. 198-201.

FENYŐ (Max). — La révision du Traité de Trianon et les nouveaux pactes d'amitié. *Revue de Hongrie*, 15 févr. pp. 66-71.

FOTI (Louis J.). — Les maîtres conteurs hongrois (Les chefs-d'œuvre de la littérature hongroise). Traduit par — et Georges DÉLAQUYS. Budapest, *Librairie française*, in-8°, 171 p.

C.-R. *Revue des ét. hongr.*, 1928, p. 433. — Cette anthologie de la prose hongroise contemporaine contient des contes par les auteurs suivants : Mikszáth, Révész, Gárdonyi, Tömörkény, Herczeg, Móricz, Biró, Kosztolányi, Ambrus.

GEROCK (J.-E.). — Hongrie et Alsace. *Alsace française*, 1^{er} janvier, pp. 9-11.

A propos de l'article d'E. Haraszti, *Tableaux musicaux de Célestin Harst*. *Revue des ét. hongr.* 1927 [t. 5], p. 74.

GYOMAI (Imre). — Retour au foyer. Conte, traduit du hongrois par A. Reunier. *Le Cri des Peuples* (Paris), 24 oct.

GYULAY (Louis). — Lettre à un ami français de Hongrie. *Revue de Hongrie*, 15 juillet-15 août, pp. 34-38.

HASAS (Emile). — La révision du traité de Trianon et les difficultés suscitées par la Hongrie en ce qui concerne son application. Avec plusieurs tableaux statistiques, deux croquis et une carte ethnographique. Paris, *Picart*, 8°, 182 p.

Pamphlet dénué de toute valeur scientifique. — L'auteur fut reçu, en suite de cette thèse, docteur en droit de l'Université de Paris...

HERCZEG (François). — Le renard bleu. Comédie en 3 actes, adaptée du hongrois par René Saunier. *La Petite Illustration*, 1^{er} sept. 4°, 26 p.

Cette pièce fut jouée pour la première fois le 9 mai 1928, à Paris, au théâtre de la Potinière.

HEVESY (André de). — Liszt et M^{me} d'Agoult. *Revue musicale*, 1^{er} juin.

HORN (Emile). — Les étudiants hongrois à Paris. *Le Journal des Débats*, 4 janvier.

HORN (Emile). — La situation économique et financière de la Hongrie, en 1927. *L'Économiste français*, 21 janvier.

HORN (Emile). — Les Optants de Transylvanie. *La Croix* 8 février.

HORN (Emile). — Le Cardinal Serédi — 2 illustr. *La France illustrée* 24 févr.

HORN (Emile). — La Hongrie économique, par Lortsch, analyse — *Polybiblion* — partie litt., janv.-févr.

HORN (Emile). — Revues de Hongrie — A travers la presse étrangère. *Le Correspondant* — 25 févr.

HORN (Emile). — La situation financière et économique en Hongrie. *L'Économiste français* — 10 mars.

HORN (Emile). — Le cardinal Serédi. *Revue Apologétique* — 1^{er} avr.

HORN (Emile). — Louis Kossuth. *La Croix* — 13 avr.

HORN (Emile). — Le mouvement démographique en Hongrie. *Journal de la Société de Statistique* — 15 avr.

HORN (Emile). — Analyse du maréchal Berchényi. *Polybiblion* — Sommaires des Revues hongroises, mars-avril.

HORN (Emile). — Les Ecoles françaises de Budapest; illustr. — *La France illustrée* — 5 mai.

HORN (Emile). — Situation économique et financière en Hongrie. *L'Economiste français* — 19 mai.

HORN (Emile). — Lettre de Hongrie. *La Croix* — 23 mai.

HORN (Emile). — Revues de Hongrie : A travers la presse étrangère. *Le Correspondant* — 25 juin.

HORN (Emile). — Un doyen des Journalistes, E. de Rákosi. *La Croix* — 26 juin.

HORN (Emile). — Magyar legendák de J. Gabányi. *Polybiblion* — mai-juin.

HORN (Emile). — La Maison des Hongrois. *La Croix* — 27 juin.

HORN (Emile). — La Vie religieuse en Hongrie. *Revue Apologétique* — 5 juillet.

HORN (Emile). — Lettre de Hongrie. *La Croix* — 11 juillet.

HORN (Emile). — L'Inscription, de K. de Mikszáth — adaptation. *Journal des Débats* — août.

HORN (Emile). — Louis Kossuth, 15 mars 1848-15 mars 1928. *Revue Politique et Parlementaire*, 10 juillet, p. 114-133.

HORN (Emile). — La situation financière en Hongrie. *L'Economiste français* — 14 juillet.

HORN (Emile). — L'Île Sainte-Marguerite. *La France illustrée* — illustr. — 14 juillet.

HORN (Emile). — Lettre de Hongrie, agriculture. *La Croix* — 22 août.

HORN (Emile). — La procession du 20 août, à Budapest. *La Croix* — 28 août.

HORN (Emile). — Les fêtes nationales de Saint Etienne, à Budapest. *La Croix* — 30 août.

HORN (Emile). — La situation économique et financière en Hongrie. *L'Economiste français* — 1^{er} sept.

HORN (Emile). — Un Don à l'Académie hongroise — *La Croix* — 10 sept.

HORN (Emile). — Analyse : *Magyarország művészeti emlékei* par C. Divald. *Le Correspondant* — 10 sept.

HORN (Emile). — « Burgenland ! » (leader) — *L'Avenir* — 10 sept.

HORN (Emile). — Un don magnifique (Académie hong.) — *La France illustrée* — 22 sept.

HORN (Emile). — Lettre de Hongrie — *La Croix* — 25 sept.

HORN (Emile). — La situation financière et économique en Hongrie. *L'Economiste français* — 13 oct.

HORN (Emile). — Wiener-Neustadt — (leader) — *L'Avenir* — 13 oct.

HORN (Emile). — Quelques feuillets prophétiques des mémoires du comte Széchenyi, d'après L. Hegedüs. *Journal des Débats* — 14 oct.

HORN (Emile). — Sommaires des Revues Hongroises. L'Académie Hongroise, analyse — *De Vildgos à Trianon*, par A. PETHO — analyse — *Polybiblion* — sept.-oct.

HORN (Emile). — Note sur le Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique. *La Croix* — 22 nov.

HORN (Emile). — La situation économique en Hongrie. *L'Economiste français* — 1^{er} déc.

HORN (Emile). — Le traité polono-hongrois — (leader). *L'Avenir* — 10 déc.

HORN (Emile). — Annuaire statistique de la Hongrie. *Journal de la Société de Statistique* — déc.

HORN (Emile). — Quelques notes sur la situation économique en Hongrie. *La Réforme sociale* — p. 339-342, — juin.

HONTI (François). — Le traité de Trianon et la France. *Revue de Hongrie*. 15 mai-15 juin, pp. 227-232.

HUSZAR (Charles). — L'assurance sociale en Hongrie. *La Revue Mondiale*, 15 nov., pp. 122-132.

JESZENSZKY (Alexandre de). — La Mission millénaire de la Hongrie. *Revue de Hongrie*, 15 nov., pp. 167-175.

JORGA (N.) — La Roumanie, les Balcons et l'Europe centrale. *L'Esprit international*, avr., pp. 169-183.

KARL (Louis). — La Hongrie et la diplomatie européenne au XVII^e siècle. *Revue des études historiques*, avr.-juin, pp. 121-136.

KERTÉSZ (Etienne). -- Le droit international et l'affaire des

mitrailleuses de Szent-Gotthard. *Revue générale de droit international public*, pp. 466-500.

KORNIS (Jules). — Le développement de la civilisation hongroise. *Revue de Hongrie*, 15 oct., pp. 110-123.

KORNIS (Jules). — Le développement de la philosophie hongroise et l'Académie hongroise. *Revue de Hongrie*, 15 janv., pp. 1-9 ; 15 févr., pp. 56-65 ; 15 avr., pp. 145-158 ; 15 mai-15 juin, pp. 201-211.

LACZKO (Géza). — Crépuscule au bord de la mer des Scythes. *La Revue des Vivants*, janv., pp. 97-102.

Nouvelle traduite en français par l'auteur lui-même.

LAFOSCADE (Léon). — De George Sand à Musset. En marge de Varchi avec Gíomo le Hongrois. *Revue d'Histoire litt. de la France*, pp. 99-101.

Etude sur l'origine du nom de Gíomo le Hongrois dans Lorenzaccio.

LAMOUR (Philippe). — L'opinion publique française et la question hongroise. *Revue de Hongrie*, 15 juillet-15 août, pp. 15-28.

LEBOURG (P. V.). — Échos lyriques de Trianon. Rédaction de Lampérth Géza. Traduction du hongrois par —. Budapest, V. Hornyánszky, In-16°, 100 p. — cf. ci-dessus p. 144.

MAKKAI (Ernest). — La situation économique de la Hongrie. *Bulletin périodique de la Société belge d'Etudes et d'Expansion*, (Liège), déc., pp. 565-573.

MITZAKIS (Michel). — La stabilisation en Hongrie. *Revue politique et parlementaire*, 10 juin, pp. 435-461.

MOLNAR (A.). — Esquisse d'un portrait de Liszt. *Revue musicale*, 1^{er} mai.

PECHANY (Adolphe). — Comment les Tchèques ont accaparé la Slovaquie. *Revue de Hongrie*, 15 sept., pp. 70-83.

PHOTIADÈS (C.). En Avignon avec Liszt et Berlioz. *Revue musicale*, 1^{er} mai.

PRODHOMME (G.-J.). — Liszt et Paris. *Revue musicale*, 1^{er} mai.

RAFFEGEAU (Pierre). — Le relèvement de la Hongrie. *Revue économique internationale*, oct., pp. 145-159.

RÉAU (Louis). — Histoire de l'expansion de l'art français : Belgique et Hollande, Suisse, Allemagne et Autriche, Bohême et Hongrie. Paris, H. Laurens, éd. 8°, v. s. la Hongrie, pp. 265-271.

ROZSAFFY (Didier). — Le centenaire du peintre-illustrateur hongrois Michel Zichy (1827-1909). *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-août.

ROZSAFFY (Didier). — Charles Ferenczy et l'Ecole de Nagybánya en Hongrie. *Gazette des Beaux-Arts*, sept.-oct.

SCHAEFFNER (A.). — Liszt, transcripteur d'opéras italiens. *Revue musicale*, 1^{er} mai.

SCHOLTZ (Dr Cornél.). — Le service sanitaire en Hongrie. Guide médical. Budapest, *V^e Congrès internat. pour les accidents du travail et les maladies professionnelles*, in-16°, 261 p.

SERVIÈRES (G.). — Les premiers admirateurs français des compositions de Liszt. *Revue musicale*, 1^{er} juillet.

SEURRE (J.). — En Roumanie. Paris, *les Presses universitaires de France*, 8°, 93 p.

Remarques sur les optants hongrois, la Transylvanie qui est « l'Alsace de la Roumanie », le goût hongrois, « le luxe magyar », etc.

SUAREZ (A.). — Liszt le Magnanime. *Revue musicale*, 1^{er} mai.

SZTERENYI (Joseph de). — La Hongrie d'aujourd'hui. *Société belge d'étude et d'expansion. Bulletin périodique* (Liège), févr., pp. 64-72.

TAPIÉ (Victor-L.). — Littérature hongroise contemporaine. *Le Flambeau*, (Bruxelles) 1^{er} mars, pp. 282-288.

ULLEIN (Antoine). — Le protocole de Venise. *Le Monde Nouveau*, 15 juin, pp. 245-254.

VADASZ (E.). — Le projet de Code civil hongrois. *Bulletin mensuel de la Société de législation comparée*, juillet-sept.

— La campagne de Lord Rothermere. Numéro spécial de la *Revue des Balkans*, juillet.

— L'Art Populaire Hongrois. Edité par la *Section ethnographique du Musée National Hongrois* et l'*Imprimerie de l'Université*. Introduction par Charles Viski, notes explicatives par Sigismond BÁTKY et Etienne GYÖERFFY ; les matériaux ont été recueillis en commun par les trois auteurs, fonctionnaires scientifiques du Musée National Hongrois. [Budapest]. Gr. in-4°, xxx p. (texte), 240 p. (illustrations).

Bel ouvrage, présenté au Congrès des Arts populaires de Prague.

— Ed. C.[ombe]. — Ouvrage de compositeur : Une publication sur la musique populaire hongroise. *La Tribune de Genève*, 31 mars.

Sur l'ouvrage de Béla BARTÓK, *Das ungarische Volkslied*.

— *Revue franco-hongroise*. Littéraire, artistique, économique et scientifique. Rédacteur-gérant : Paul de LIPOVNICZKY. Rédaction-Administration à Budapest. 1^{er} numéro : 20 décembre 1928, 8°, 30 p. (dont 21 pages de texte français, le reste en hongrois). Ce 1^{er} numéro contient : Hubay, *La musique fr. en Hongrie* ; J. Marx, *Jenő Hubay* ; Rocheblave, *Autour de Liszt, Souvenirs*, etc. etc.

— Le rappel du juge roumain du Tribunal arbitral mixte Roumano-Hongrois. — Opinions en Hongrie. Paris, *Edit. internat.*, 8°, 61 p.

Contient les articles suivants : Baron Wlassics, *Une théorie dangereuse à l'indépendance de la juridiction internat.*, Magyary, *Conflit de compétence*, Baron Szterényi, *Ex gratia*, Markó, *Le conflit roumano-hongrois*.

— Le petit « roi de Hongrie ». — *Lectures pour tous*, févr.

— Problèmes d'après-guerre : La Hongrie et la campagne de Lord Rothermere : 1^o Exposé et différents aspects du litige. 2^o Manifeste de

Lord Rothermere. La révision des traités de paix. *Documentation catholique*, 28 janv.

— *Ligue pour la révision du Traité de Trianon*. Budapest, Victor Hornyánszky, imprimerie de la Cour roy.-hongr. I. Les minorités hongroises dans les Etats dits successeurs. Gr. 8°, 127 p. II. Les données statistiques des enclaves homogènes hongroises et allemandes dans les Etats dit successeurs. Gr. 8°, 17 p. et une carte ethnographique de la Hongrie par le Prof. Károly Kogutowicz. III. *La Lettre d'envoi* et les Commissions de délimitation. Gr. 8°, 35 p [vol. IV ?]. V. Le problème hongrois. In-16°, 50 p. [vol. VI ?]. VII. Faits. Gr. in-8°, 32 p.



LA LANGUE HONGROISE

L'ORIGINE DE LA LANGUE HONGROISE.

La langue hongroise fait partie de la famille des langues finno-ougriennes. La linguistique historique et l'archéologie ont démontré que le pays d'origine des langues qui appartiennent à cette famille était situé dans le sud-est de la Russie d'Europe, aux alentours du cours moyen du Volga, de l'Oka, du Kama et du Biéjaya. 2500 ans environ avant J.-Chr. la langue finno-ougrienne s'est divisée en deux branches : *branche occidentale* ou *finnoise* (zyriène-voliak, tchérimisse, mordve, finnois de la mer Baltique, lapon) et *branche orientale* ou *ougrienne* (vogoul-ostiak et magyar [hongrois]). La branche ougrienne s'est peu à peu retirée vers les pentes méridionales des monts Ourals. Des documents archéologiques laissent supposer que cette colonisation s'étendait jusqu'aux pentes sud-orientales de l'Oural, territoire formant partie de l'Asie occidentale actuelle.

Pendant les mille années qui précèdent l'ère chrétienne, cette dernière branche s'est divisée encore une fois, probablement sous l'influence des peuples turkes qui vinrent attaquer de l'Est les peuples ougriens. Les Vogouls-Ostiaks ont continué leur chemin vers le Nord et ils ont occupé d'abord la partie septentrionale des monts Ourals, puis, aux onzième et douzième siècles la Sibérie du Nord-Ouest, les rives de l'Ob' et de l'Irtych. C'est là qu'ils habitent encore de nos jours.

L'autre partie, les Magyars (Hongrois), s'est déplacée vers le Sud, jusqu'aux pentes septentrionales du Caucase occidental. De là ils s'acheminèrent vers l'Occident et habitèrent aux v^e et viii^e siècles les rives de la Mer d'Azov et du cours inférieur du Don et du Dnieper. Cette contrée figure dans la tradition hongroise sous le nom de Lebedia. Au ix^e siècle les Hongrois quittèrent ce pays pour envahir les environs des rivières Dnieper, Dniester, Boug, Sereth

et Pruth. Ils appelèrent ce pays *Atelküzü* (dans la langue actuelle : *Etelköz*), c'est-à-dire terre située entre des rivières.

Les attaques des Bulgares et des Petchénègues contraignirent les Hongrois à quitter l'*Etelköz*, vers la fin du ix^e siècle. Conduits par leur prince Árpád, ils traversèrent à plusieurs endroits la chaîne des Carpathes et se fixèrent définitivement dans le pays du Danube-Tisza-Drave-Save, après 2000 ans de pèlerinage.

Le nom du peuple hongrois dans les langues différentes — grec ὀγγροι, lat. *ungarus, hungarus*, all. *ungar*, slav. *ugar, uher, venger* — vient du nom qu'on donnait autrefois aux peuples ougriens, le nom propre du peuple bulgaro-turk est *ogour*. Dans sa propre langue il s'appelle *magyar* : à l'origine, nom d'une tribu.

Le nombre total des Hongrois habitant les territoires de l'ancienne Hongrie s'élève, d'après le dernier recensement, à 10,050,000 dont 3,500,000 sont devenus, depuis le traité de Trianon, sujets d'autres peuples. Il y a en outre de nombreux Hongrois dans toutes les grandes villes de l'Europe ; environ 50.000 en France et plus de 1.200.000 dans les Etats-Unis d'Amérique. (120.000 à New-York ; en outre à Cleveland, Detroit, Pittsburgh, etc.)

Bibliographie.

F. ECKHARDT. *Introduction à l'histoire hongroise* (Bibliothèque d'études hongroises). Paris, 1928, pp. 16-18.

István ZICHY. *A magyarság őstörténete*. (Préhistoire du peuple hongrois.) Budapest, 1923.

Gyula NÉMETHI. *A honfoglaló magyarság kialakulása*. Budapest, 1930. (Evolution de la nation hongroise au ix^e siècle).

L'Ungheria (Publicazioni dell' « Istituto per l'Europa orientale ».) Roma, 1930, 454 p. (voir pp. 251-270 : TAGLIAVINI, *La lingua ungherese*)

C^{te} ZICHY et A. SAUVAGEOT. *L'origine du peuple hongrois*. Revue des études hongroises. Vol. I et II (1923 et 1924).

Bálint HÓMAN. *Les récentes études sur l'origine des Hongrois*. Revue des études hongroises, vol. II (1924).

EVOLUTION DE LA LINGUISTIQUE COMPARÉE HONGROISE.

L'ancienne hypothèse plaçait le berceau de la nation hongroise à l'intérieur de l'Asie. Cette conviction est répandue de nos jours encore dans l'opinion publique et le Hongrois de la fin du xviii^e siècle, lors de l'éveil du sentiment national romantique, était flatté de son origine qui le distinguait profondément de tous les

autres peuples de l'Europe. Les chroniqueurs de la première moitié de ^{xiii}^e siècle indiquèrent comme pays d'origine la Scythie, et ils la placèrent dans le Midi de la Russie d'Europe. Depuis la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, ce territoire, supposé toujours en Europe, est appelé *Hungaria Magna*. Cent ans plus tard une nouvelle dénomination géographique surgit : *Jugria*, au coin nord-ouest de l'Asie. Ici la tradition hongroise se relie à la tradition des Huns : Jugria est le point de départ des peuples frères, des Huns puis des Hongrois ; les habitants de la Jugria, les Vogouls et les Ostiaks auraient été les aïeux des Huns et des Hongrois.

L'hypothèse de l'origine asiatique se trouva fortifiée par la supposition d'une parenté avec la langue turque, et cette hypothèse dégénéra, sous l'influence des crises survenues au début de notre siècle, en ce qu'on appelle le *touranisme*. Le touranisme veut rassembler en une vaste union les peuples européens et asiatiques qui n'appartiennent ni à la race indo-européenne, ni à la race sémitique. Quelques fanatiques sont prêts à y annexer même les Persans indo-européens et ils s'aventurent jusqu'aux Indes orientales. *Touran*, comme notion géographique, comprend les bassins du lac d'Aral et de la Mer Caspienne ; les Hongrois n'y ont jamais passé, par conséquent ils ne sont pas touraniens. Le seul peuple du Touran qui a eu quelque influence sur les Hongrois est le peuple turc dont l'âme est profondément imprégnée de touranisme.

L'hypothèse d'une origine et d'une langue orientales s'appuya longtemps sur la conception générale au Moyen-Age qui consistait à voir dans l'hébreu, la langue sacrée de la Bible, l'ancêtre de toutes les langues, partant de celle des Hongrois. Les grammairiens de cette époque, de János SYLVESTER (*Grammatica ungaro-latina*, 1539) à Ferenc FÖRIS OTROKOC (Origines Hungariae, 1693) expriment tous la même croyance en une origine hébraïque ; même Miklós RÉVAI, le fondateur de la linguistique moderne hongroise ne parvient pas à se débarrasser de cette superstition médiévale. Seul Albert MOLNÁR DE SZENCZ (*Grammatica ungarica*, 1610) avoue franchement qu'il ne connaît pas l'origine de la langue hongroise : «... ce qui est sûr, c'est que notre langue n'a aucune parente en Europe. »

La solution du problème était d'autant plus compliquée, qu'on confondait constamment la question de l'origine avec la question de la langue ; pourtant il est certain que la parenté linguistique n'implique aucunement la parenté ethnologique ; l'histoire donne plus d'un exemple de changements complets qui se sont opérés dans les langues. La grande quantité des mots empruntés à d'autres

langues constituait une difficulté non moins dangereuse et conduisait au début à l'affirmation de la parenté avec le turc.

La linguistique comparée a démontré d'une façon définitive que le hongrois appartient à la famille finno-ougrienne, ce qui signifie que le hongrois et les langues apparentées sont les continuations d'une même langue originale, qui a évolué de manières différentes.

Malgré l'unité absolue du langage il est impossible de ne pas s'apercevoir de la multiplicité des types ethniques, qui est le résultat de l'affluence des éléments turks, slaves, germaniques, etc. Et de même que le type anthropologique du Français varie selon les régions, de même les *Palócs* au Nord, les *Székelys* à l'Est, les *Comans* du Bas-Pays, les *Hongrois* des régions du Balaton présentent de fortes différences, de sorte qu'on n'est pas arrivé encore à établir anthropologiquement le type du Hongrois.

*

La première mention de la parenté finno-ougrienne se trouve dans la *Cosmographie* d'Enéa Sylvio PICCOLOMINI, le futur pape Pie II (écrite en 1458, parue en 1504 à Venise). C'est d'Enéa Silvio que vient le proverbe célèbre : « La Hongrie est le bouclier du Christianisme ». Plus tard on retrouve une affirmation positive de cette parenté dans un ouvrage d'un médecin de Cracovie, Mathias DE MIECHOV (*Tractatus de duabus Sarmatiis*, 1517). — Martin FOGEL, médecin de Hambourg, parle de la même parenté sans avoir connaissance des découvertes de ses prédécesseurs, et résume les caractéristiques de la famille finno-ougrienne en 7 points principaux. (*De lingua fennica observationes*, 1669). — Philippe Jean STRAHLENDORF, qui a passé 13 années en Russie, surtout en Sibérie, comme prisonnier, affirme déjà l'origine commune de toutes les langues finno-ougriennes, voire des langues altaïques (*Das Nord und Oestliche Theil von Europa und Asia*, 1730). La même conviction est professée par LEIBNIZ, le grand philosophe. C'est lui qui fait allusion le premier à l'appartenance des langues samoyèdes au groupe des langues finno-ougriennes et qui, partant de là, ébauche le premier la notion d'une grande famille de langues ouraliennes.

Le point de départ des recherches méthodiques en vue d'un classement définitif de la langue hongroise est un livre qui fit époque : La *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse* de János SAJNOVICS (1770). Il consacra une année à l'étude de la langue des Lapons dans leur pays même et posa sa thèse : « *Idem esse* » en se basant sur des correspondances lexicales, morphologiques et

syntaxiques. Il ne veut pas dire par là que les Hongrois et les Lapons se comprennent mutuellement, mais que jadis les deux langues n'en formaient qu'une seule, ancêtre de toutes les deux, laquelle a subi, après la séparation des deux peuples, deux évolutions différentes et qui amenèrent de profondes modifications. Sajnovics a formulé de cette sorte la notion de la parenté linguistique avec une telle netteté que, de nos jours encore, la science admet sa définition.

Le livre de Samuel GYARMATHI vient corroborer l'opinion de Sajnovics (*Affinitas*, 1799). Il réunit dans une comparaison systématique toutes les langues finno-ougriennes. Il entend par parenté la congruence des formes grammaticales plutôt que les affinités lexicologiques. Quant à la comparaison des mots, il ne se borne pas à la transformation des formes phonétiques, aux divergences régulières, mais il étudie aussi l'évolution sémantique.

Les fondateurs de la linguistique comparée finno-ougrienne sont SAJNOVICS et GYARMATHI. Pour compléter leurs résultats, Miklós RÉVAI (1750-1807), le plus grand des linguistes hongrois, étendit ses recherches à l'ancienne langue et aux dialectes. En traitant les phénomènes de la langue chronologiquement et pragmatiquement, il devint le fondateur de la méthode historique (*Antiquitates*, 1803. *Elaboratio Grammatica Hungarica*, I. 1803. II. 1806 ; le III. volume a paru 100 ans après sa mort, en 1907). Les travaux de Sajnovics et de Gyarmathi ont donné à Révai la conviction que le hongrois était une langue finno-ougrienne, mais il était incapable de se débarrasser entièrement des traditions de son époque qui tenait à la comparaison avec l'hébreu. C'est lui néanmoins qui élabore le système de la grammaire scientifique hongroise dans toutes ses parties : phonétique, morphologie, formation des mots.

Tenant compte de ces résultats, la science, même à l'étranger, considérait l'origine finno-ougrienne du hongrois comme un fait établi et se proposait d'autres problèmes. Wilhelm SCHOTT reprit la question déjà effleurée de la relation du groupe finno-ougrien avec les langues altaïques (*Versuch über die tatarischen Sprachen*, 1836). C'est d'après lui que WIEDEMANN rédigea ses fameux 14 points, dans lesquels il résume les particularités communes aux langues ouralo-altaïques.

RÉVAI n'a pas eu en Hongrie de succession immédiate et les linguistes se sont égarés, après lui, sur des voies parfois bien chimériques. István HORVÁT continue les comparaisons turques ; Sándor CSOMA DE KÖRÖS (1784-1842), le grand explorateur du Tibet, cherche les ancêtres du hongrois dans le sanscrit, le tibétain et le dzoungarien.

En suivant l'exemple de ce dernier, Antal REGULY (1814-1858) entreprend une expédition de 3 ans dans l'Oural et sur les rives du Volga pour résoudre d'une manière définitive la question des relations du hongrois avec les autres langues finno-ougriennes. Lui-même n'a pu utiliser qu'en partie sa riche collection, mais celle-ci servit de point de départ à Pál HUNFALVY (1840-1891) et à József BUDENZ (1836-1892) pour l'étude méthodique des langues finno-ougriennes et pour la solution des problèmes scientifiques y relatifs. Aussi ont-ils entièrement réussi et leur école put construire tout le système de la linguistique comparée finno-ougrienne. Les travaux de cette école hongroise, à laquelle appartiennent József SZINNYEI, Bernát MUNKÁCSI, József PÁPÁY, Zoltán GOMBOCZ, János MELICH, etc., ont été étayés par les recherches des savants finnois (SETÄLÄ, WICHMANN, PAASONEN, KROHN, OJANSUU), danois, norvégiens, suédois (THOMSEN, WIKLUND, NIELSEN), allemands (WINKLER, MISTELI), russes (SACHMATOV, PATKANOV), français (GAUTHIOT, SAUVAGEOT) et autres.

L'école HUNFALVY-BUDENZ a écarté définitivement l'hypothèse de la parenté turke qui subsistait encore au XIX^e siècle, et a démontré que cette parenté supposée (son dernier champion fut Armin VÁMBÉRY) ne consiste que dans l'emprunt de plusieurs mots, dû à des contacts historiques et culturels.

*

L'étude scientifique de la langue hongroise elle-même est dirigée depuis 1831 par l'Académie Hongroise des Sciences, laquelle s'occupa dès ses débuts de recueillir systématiquement le vocabulaire hongrois. De ses travaux résultèrent les publications suivantes :

CZUCZOR-FOGARASI. *A magyar nyelv szótára*. (Dictionnaire de la langue hongroise.) 6 vol. 1862-1874. Premier grand recueil des mots hongrois ; les indications étymologiques sont surannées, mais les explications idéologiques ont conservé leur valeur.

SZARVAS-SIMONYI. *Magyar Nyelvtörténeti Szótár*. (Dictionnaire historique de la langue hongroise.) 3 vol. 1890-1893. Recueil du vocabulaire de l'ancienne langue hongroise, du premier monument cohérent jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

József SZINNYEI. *Magyar Tájszótár*. (Dictionnaire des dialectes hongrois.) 2 vol. 1893-1901. Recueil du trésor lexicologique des dialectes.

SZAMOTA-ZOLNAI. *Magyar Oklevélszótár*. (Dictionnaire diplomatique hongrois.) 1902-1906. Recueil des mots hongrois employés sporadiquement dans les vieux diplômes latins.

En cours de publication : GOMBOCZ-MELICH. *Magyar Etymologiai*

Szótár (Dictionnaire étymologique hongrois.) Jusqu'ici a paru le 1^{er} volume, A à *Érdem* (1914-1930).

Dès 1898 est inaugurée la collection des matériaux pour le Grand Dictionnaire du Hongrois. Ce dictionnaire embrassera tout le domaine du vocabulaire hongrois.

Les ouvrages ci-dessus peuvent être complétés par Kálmán SZILY. *A Magyar Nyelvtudomány Szótára*. (Dictionnaire du néologisme hongrois) 1901. 1908. 2 vol.

Les résultats des recherches spéciales et la littérature polémique ont paru dans les Revues suivantes :

Magyar Nyelvészet (Linguistique hongroise), rédigée par Pá) HUNFALVY. 1856-1861.

Nyelvtudományi Közlemények. (Communications linguistiques), depuis 1862 dans la rédaction de HUNFALVY, BUDENZ, SIMONYI, SZINNYEI.

Ces deux revues embrassent surtout les questions de la linguistique comparée.

La section linguistique de l'Académie a chargé Gábor SZARVA- de la rédaction du *Magyar Nyelvőr* (Conservateur de la langues depuis 1872. Cette revue, d'une influence considérable, eut originairement pour but de lutter contre les fautes et les barbarismes de la langue parlée. Plus tard toutes les questions de la linguistique hongroise y furent admises; y compris la langue ancienne, la langue populaire, la langue littéraire et la langue parlée. Le successeur de Szarvas fut Zsigmond SIMONYI, dont les travaux portaient surtout sur la syntaxe hongroise.

La jeune génération des linguistes hongrois se constitua en *Société de Linguistique Hongroise* (*Magyar Nyelvtudományi Társaság*), fondée par Kálmán SZILY en 1904. Elle publie une revue : *Magyar Nyelv* (Langue hongroise) dirigée par Kálmán SZILY, puis par Gombocz et Melich.

Pour réunir dans une synthèse systématique les résultats des recherches linguistiques, on a inauguré en 1922 le *Manuel de Linguistique Hongroise* (*A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve*), dont 7 fascicules dont été publiés jusqu'à ce jour.

Bibliographie.

Zoltán Gombocz. *A magyar őshaza és a nemzeti hagyomány* (Le pays d'origine des Hongrois et la tradition nationale) dans *Nyelvtudományi Közlemények*, fasc. 45 et 46.

Gyula NÉMETH, *Turán* (Touran), dans *Magyar Nyelv.* XVII. 109.

József PÁPAY. *A magyar nyelvhasználat története* (Histoire de la linguistique comparée hongroise) dans : *A Magyar Nyelvstudomány Kézikönyve*, 1922.

J. PÁPAY. *A finnugor népek és nyelvek*. (Les peuples et langues finno-ougriennes) dans : *A Magyar Nyelvstudomány Kézikönyve*, 1922.

József SZINNYEI. *A Magyar Tudományos Akadémia és a nyelvstudomány* (L'Académie hongroise des Sciences et la linguistique). dans *Akadémiai Értesítő* (Annuaire de l'Académie) 1925 et *Revue des ét. hongr.* 1926.

J. SZINNYEI. *Die Herkunft der Ungarn, ihre Sprache und Urkultur*, 2^e édition, dans *Ungarische Bibliothek*, Berlin. 1923.

Comte Etienne ZICHY. *Nyelv és őstörténet* (Langue et préhistoire), dans *Magyar Nyelv.* XXIII. 77.

Comte István ZICHY. *A magyarság őstörténete és műveltsége*. (La culture préhistorique des Hongrois) dans : *A Magyar Nyelvstudomány Kézikönyve*. 1923.

F. ECKHARDT. *Introduction à l'histoire hongroise*. Paris. 1928.

János MELICH. *A honfoglaláskori Magyarország*. (La Hongrie à l'époque de la conquête du pays) dans *A Magyar Nyelvstudomány Kézikönyve*. 1925-1929.

Gyula NÉMETH. *A honfoglaló magyarság kialakulása* (Evolution de la nation hongroise au 9^e siècle). Budapest. 1930.

Lajos BARTUCZ. *La composition anthropologique du peuple hongrois*. *Revue des études hongr.* 1927, 209-241.

Miklós ZSIRAI. *Jugria*. Budapest. 1930.

István SÁGI. *La linguistique hongroise*. *Revue des études hongroises*. 1927, 378-392.

PHONÉTIQUE, ÉCRITURE ET PRONONCIATION.

Autrefois les Hongrois avaient une écriture spéciale qui dérive de l'ancienne écriture turke. Depuis la conversion au christianisme (vers l'an 1000 après Jésus-Christ) ils ont adopté l'alphabet latin en donnant quelquefois une valeur nouvelle aux signes qui autrement n'auraient guère été aptes à rendre les sons du hongrois. Cette orthographe a comporté, pendant plusieurs siècles, des variantes selon les individus qui s'en sont servi. Elle porte en outre les traces de l'influence allemande et italienne ; au commencement du xiii^e siècle, lorsque l'élément français a prévalu à la cour et à l'église, l'influence française l'emporte. Cette dernière est due surtout aux ordres français, les Bénédictins, les Cisterciens, les Prémontrés.

L'orthographe actuelle diffère surtout de l'orthographe française et anglaise, en ce que les lettres ne représentent en général qu'un seul son, avec des différences de nuances tout au plus dans la pro-

nonciation. Que la syllabe soit accentuée ou non, la prononciation a toujours la même clarté ; il n'y a pas de sons muets ou prononcés indistinctement.

La valeur phonétique des lettres de l'alphabet hongrois ne peut être rendue qu'assez difficilement par des lettres de l'alphabet français.

Les voyelles sont brèves et longues :

a	e	ü	i	o	ö	u	ü
á	é	í	ó	ő	ú	ű	

L'accent sur les lettres indique la longueur de la voyelle.

Prononciation des voyelles brèves :

- a : bref, labial, comme le *e* dans : entendre, sans *nasalisation* et comme l'*a* dans là-bas (quelquefois), *a* fermé vélaire.
- e : bref, très ouvert, à peu près comme *ai*, *é* dans : mais, même.
- ü : bref, fermé, comme *e* dans : fécond.
- i : bref, comme l'*i* français.
- ö : comme *eu* dans : Europe.
- o : bref, fermé, comme *au* dans : automne.
- u : comme l'*ou* français.
- ű : comme *u* dans : univers.

Prononciation des voyelles longues :

- á : long, ouvert comme dans : cage, page.
- é : long, fermé, comme dans : été.
- í : long, fermé, comme dans : église.
- ó : long, fermé, comme dans : rose.
- ő : *eu* long, fermé, comme dans : les bœufs.
- ú : *ou* long, fermé, comme dans : blouse.
- ű : *u* long, fermé, comme dans : futur.

Le *y grec* n'a la valeur de *i* qu'à la fin de quelques noms, comme Esterházy, Pálffy ; d'habitude il sert exclusivement à indiquer la palatalisation de certaines consonnes (gy, ty, ly, ny).

Les signes des consonnes sont simples : *b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, p, r, s, t, v, z*, et composés (mais n'indiquant qu'un son simple) : *cs, dz, dzs, gy, ly, sz, ty, zs*.

La prononciation de *p, b, t, d, f, v, k, l*, est la même qu'en français. Les autres montrent quelques divergences :

- c* (autrefois *cz*) : comme *ts*, dans : tsar.
- cs* : comme *tch* dans : caoutchouc.
- dzs* : comme *dj* dans : djinn.
- g* : comme le *g* français devant *a, o, u*, par ex. gant.

gy : *d* mouillé, comme le *di* dans *adieu* ou le *d* dans les mots anglais : *duty*, *duke*.

ty : *t* mouillé, comme le *ti* dans *pilié*, *entier*, ou le *t* dans les mots anglais : *Tuesday*, *tube*.

h : toujours aspiré et durement prononcé, comme le *h* latin ou allemand.

j : comme *ill* dans *bouillon*.

ly : *l* mouillé, ressemblant au *j*.

ny : comme *gn* dans *gagner*.

r : toujours apical et non pas uvulaire.

s : comme *ch* dans *vache*.

sz : comme *s* dans *savoir*.

zs : comme *g* devant *e*, *i*, p. ex. *genre*.

Du point de vue de la durée, les consonnes sont brèves et longues. La longueur est indiquée par le redoublement de la lettre : *többé*, *addig*, *semmi*, *itten*. La longueur des consonnes composées est indiquée par le redoublement de la première des deux lettres : *loccsan*, *faggyu*, *össze*.

HARMONIE VOCALIQUE.

Les voyelles forment d'après leur hauteur la série suivante : *u*, *ü*, *o*, *ó*, *a*, *á*, *ö*, *ő*, *e*, *é*, *ü*, *ű*, *i*, *í*. Dans cette série le *u* est le plus bas, le *i* le plus haut. Nous distinguons donc des voyelles *basses* (de *u* à *á*) et des voyelles *hautes* (de *ö* à *í*). Ces deux groupes diffèrent aussi quant au lieu d'articulation ; lors de la prononciation des voyelles basses la langue se retire à l'arrière de la cavité buccale, vers le voile du palais : ce sont par conséquent des voyelles *vélaires* ; les voyelles hautes se forment avec la langue plus en avant, près du palais dur : on les appelle des voyelles *palatales*.

C'est cette particularité des voyelles qui est à la base du parallélisme ou de l'*harmonie vocalique*, trait caractéristique du hongrois et de quelques autres langues finno-ougriennes. L'harmonie vocalique comporte les règles suivantes :

a). Les mots simples ne peuvent contenir que des voyelles exclusivement hautes (palatales) ou exclusivement basses (vélaires) ; p. ex. *bűtor* (meuble), *ólom* (plomb), *ravasz* (rusé) ; *ököl* (poing), *ember* (homme), *gyékény* (natte), *gyűrű* (anneau), *kicsiny* (petit). Par conséquent nous distinguons entre *mots bas* et *mots hauts*.

b). Les accessoires grammaticaux : — désinences, suffixes, etc., — ont en général deux formes : forme basse et forme haute.

-ás, -és	
-mány, -mény,	-(a)m, -(e)m,
-alom, -elem,	-unk, -ünk,
-ság, -ség,	-ban, -ben,
-(a)k, -(e)k,	-ból, -ből.

Ce phénomène s'appelle *parallélisme des voyelles*, c.-à-d. qu'à un mot « bas » ne peut se joindre qu'un suffixe ou désinence bas, à un mot « haut » qu'un suffixe ou désinence haut.

<i>jár</i> (marcher) :	<i>jár-ás</i> (marche)
<i>üt</i> (battre) :	<i>üt-és</i> (coup)
<i>talál</i> (trouver) :	<i>talál-mány</i> (découverte)
<i>teremt</i> (créer) :	<i>teremt-mény</i> (créature)
<i>lak</i> (-ik) (manger) :	<i>lak-odalom</i> (banquet).
<i>vesz</i> (périr) :	<i>vesz-edelem</i> (péril)
<i>távol</i> (loin) :	<i>távol-ság</i> (distance)
<i>közel</i> (près) :	<i>közel-ség</i> (proximité)
<i>láb</i> (pied) :	<i>láb-ak</i> (pieds)
	<i>láb-am</i> (mon pied)
<i>fej</i> (tête) :	<i>fej-ek</i> (têtes)
	<i>fej-em</i> (ma tête)
	<i>fej-ünk</i> (notre tête)
<i>ház</i> (maison) :	<i>ház-nak</i> (à la maison)
	<i>ház-ban</i> (dans la maison)
<i>kéz</i> (main) :	<i>kéz-ben</i> (dans la main)
	<i>kéz-nek</i> (à la main)
<i>város</i> (ville) :	<i>város-ból</i> (de la ville)
<i>erdő</i> (forêt) :	<i>erdő-ből</i> (de la forêt)

Quelques mots ont dans la première syllabe : *ü*, *é*, *i* ou *í*, dans la seconde une voyelle basse ; ces mots de hauteur mixte reçoivent des suffixes bas :

<i>lány</i> (fille) :	<i>lányka</i> (petite fille)
<i>gyertya</i> (bougie) :	<i>gyertyának</i> (à la bougie)

de même :

béka (grenouille), *bika* (taureau),
fiú (garçon), *fiatal* (jeune),
csikó (poulain), *iró* (babeurre).

D'autre part il y a des mots — surtout des mots d'emprunt récent — qui ont une voyelle basse dans la première syllabe, et une voyelle haute dans la seconde : ceux-ci reçoivent des suffixes hauts.

<i>ádvent</i> (avent) :	<i>ádventben</i> (en l'avent)
<i>páter</i> (père),	<i>kupec</i> (marchand d'animaux)

c). L'harmonie vocalique s'étend même aux mots d'emprunt ; l'harmonie se produit d'une façon progressive ou régressive.

1. *Harmonie progressive* : le timbre de la seconde voyelle se forme sur celle de la première :

slav. <i>med'a</i>	hongr. <i>megye</i> (comitat)
» <i>dina</i>	» <i>dinnye</i> (melon)
all. <i>herzog</i>	» <i>herceg</i> (prince)

2. *Harmonie régressive* : la seconde voyelle influe sur la première :

slav. <i>miloszt</i>	hongr. <i>malaszt</i> (grâce)
» <i>obed</i>	» <i>ebéd</i> (dîner)
» <i>ocet</i>	» <i>ecet</i> (vinaigre)

d). L'harmonie vocalique sert même à exprimer des différences de sens :

<i>ez</i> (celui-ci)	<i>az</i> (celui-là)
<i>itt</i> (ici)	<i>ott</i> (là-bas)
<i>ide</i> (vers ici)	<i>oda</i> (vers là-bas)
<i>kever-kavar</i> (mêler en petit et en gros)	
<i>köröm-karom</i> (ongle-griffe).	

ASSIMILATION CONSONANTIQUE.

Le hongrois a deux variétés pour chaque explosive et chaque spirante : *sonore* et *sourde*.

Sonores : *b, d, g, dzs, gy, v, z, zs,*

Sourdes : *p, t, k, c, cs, ty, f, sz, s,*

Si dans la langue parlée une consonne *sonore* et une consonne *sourde* se rencontrent, il se produit en général une assimilation régressive : la première consonne s'adapte à celle qui la suit ; la sonore devant une sourde devient sourde, la sourde devant une sonore devient sonore. P. ex. :

ad, adnék	mais : adtam (pron. <i>attam</i>)
	adhat (pron. <i>athat</i>)
lök, löknek	» lökdös (pron. <i>lögdös</i>)
népdal	pron. <i>nébdal</i>
többség	» <i>töpség</i>
szívtelen	» <i>szíftelen</i>

De la même façon le *n* dental devient *m* devant le *b*, *p* labiales :

Debrecenben	pron. Debrecemben
azonban	» azomban
szénpor	» szémpor.

Ce phénomène qui n'est pas indiqué par l'orthographe s'appelle *l'assimilation consonantique*.

Bibliographie.

Zsigmond SIMONYI. *Tüzeles magyar nyelvtan*. (Grammaire hongroise détaillée). 1885.

J. SZINNYEI. *Ungarische Sprachlehre*. (Grammaire hongroise). Göschel, n° 595. 1912.

Zoltán GOMBÓCZ. *Magyar Történeli Nyelvtan*. (Grammaire historique hongroise). I. II. (Cours univ.) 1925.

Antal HORGER. *A hangrendi párhuzam*. (Le parallélisme vocalique). *Magyar Nyelv*, XXIII. 127.

PROPORTION DES SONS.

En laissant de côté le sens des mots et en tenant compte du seul effet musical, on constatera de profondes différences entre les langues. L'une paraîtra plus molle, l'autre plus dure ; mélodie d'une part, monotonie de l'autre, bref, une langue paraît, en l'écoutant, belle ou laide. La beauté des langues dépend de plusieurs facteurs (accent d'intensité, accent musical, rapidité de l'articulation, longueur des mots, formation des groupes de mots), dont un des principaux est la proportion des sons prononcés. C'est que chaque son a une certaine valeur musicale. Moins le son rencontre d'obstacles au cours de l'articulation, plus il provoque un effet musical, plus il a de la *sonorité*. La sonorité peut se mesurer par la distance d'où l'on entend le son encore distinctement ; de sorte qu'on peut établir une certaine graduation entre les sons. Au plus haut degré de l'échelle se place le son *á, a* — au plus bas les explosives sourdes qu'on a qualifiées de « muettes » : *p, t, k*, et le *h*, l'aspiration simple. Dans le tableau suivant, les sons du hongrois sont divisés d'après leur sonorité en dix degrés et en même temps il est indiqué combien de fois ces sons reviennent sur mille.

1. á, a, u, ú	voyelles basses	132
2. e, ë, é, o, ö, ő	moyennes	215
3. i, í, ü, ű	hautes	65

4. r, l, ly,	consonnes liquides	105
5. m, n, ny	nasales	105
6. v, j, z, zs, dz, dzs	spirantes sonores	59
7. b, d, g	explosives sonores	71
8. f, ty, sz, s, c, cs	spirantes sourdes	92
9. p, t, k,	explosives sourdes	140
10. h	aspiration	16
		<hr/> 1000

Il s'en suit qu'en hongrois on rencontre sur cent sons 41 voyelles et 59 consonnes ; sur ces 59, il n'y a eu que 15 d'explosives, donc amusicales. En tenant compte seulement de la proportion des voyelles et des consonnes, le hongrois est au même degré que le français, le gothique et le tatar de Kazan. Nous avons des données sur cette proportion pour les langues suivantes (le premier couple montre la proportion des voyelles et des consonnes sur 100 sons prononcés, le second le nombre des consonnes sur 100 voyelles) :

finnois	51 : 49 — 100 : 96
italien	48 : 52 — 100 : 108
grec ancien	46 : 54 — 100 : 117
espagnol	45 : 55 — 100 : 122
kymrique (celtique)	45 : 55 — 100 : 122
latin	44 : 56 — 100 : 127
turc (osmanli)	43 : 57 — 100 : 132
hongrois	41 : 59 — 100 : 141
français	» »
gothique	» »
tatar de Kasan	» »
russe	40 : 60 — 100 : 150
allemand	36 : 64 — 100 : 177
tchèque	35 : 65 — 100 : 188

C'est ici qu'il faut mentionner qu'en hongrois il n'y a pas de mot original qui ait deux consonnes initiales, excepté les onomatopées (p. ex. *brekeg*, coasser) ; *krákog*, toussoter ; *trüsszent*, éternuer ; *pszt* ! chut !) S'il y en a, ce sont des mots d'emprunt (*brilláns*, brillant ; *drága*, cher ; *frigy*, alliance ; *gróf*, comte ; *friss*, frais ; *kréla*, craie ; *kvártély*, quartier ; *tréfa*, plaisanterie ; *trón*, trône).

Pour éviter l'accumulation des consonnes à l'initial des mots, le hongrois a quelquefois modifié les mots d'emprunt de diverses façons :

A). On met une voyelle devant le groupe de consonnes initial :

slav.	<i>dvor</i> (cour)	: <i>udvar</i>
»	<i>stol</i> (table)	: <i>asztal</i>
all.	<i>strang</i> (corde)	: <i>istráng</i>
»	<i>sturm</i> (assaut)	: <i>ostrom</i>
it.	<i>scola</i> (école)	: <i>iskola</i>
»	<i>stallo</i> (étable)	: <i>istálló</i>

B). On ajoute une voyelle entre les deux consonnes :

slav.	<i>prlog</i> (friche)	: <i>parlag</i>
»	<i>brat</i> (moine, ami)	: <i>barát</i>
»	<i>kral</i> (roi)	: <i>király</i>

C). L'une des deux consonnes tombe :

slav.	<i>hvala</i> (grâce)	: <i>hála</i>
»	<i>svobod</i> (libre)	: <i>szabad</i>
all.	<i>schwager</i>	: <i>sógor</i>

D). Métathèse :

slav.	<i>slama</i> (paille)	: <i>szalma</i>
»	<i>kluč</i> (clef)	: <i>kulcs</i>

La rencontre de plus de deux consonnes est rare même à l'intérieur des mots. Dans ce cas, l'une, d'habitude la moins sonore, tombe dans la prononciation. P. ex. :

<i>tekintget</i> (itératif de <i>tekint</i> : regarder)	: <i>tekinget</i>
<i>bólintgat</i> (branler la tête)	: <i>bólingat</i>
<i>kertbe</i> (au jardin)	: <i>kerbe</i>
<i>mindnyájan</i> (tous)	: <i>minnyájan</i> .

Bibliographie.

O. JESPERSEN. *Lehrbuch der Phonetik*. Cap. XIII.

Zoltán GOMBOCZ. *Magyar történeti nyelvtan*. (Grammaire historique hongroise). 1925. II. 104.

Zsigmond SIMONYI. *Betűk és hangok aránya*. (Proportion des lettres et des sons). *Nyelvőr* XXV. 325. XXXVII. 418.

Vilmos TOLNAI. *Hangokról és betűkről*. (Sons et lettres). *Nyelvőr*. XXXV. 421.

Vilmos TOLNAI. *A nyelvek szépségéről*. (La beauté des langues). *Magyar Nyelv*. XVII. 28.

Vilmos TOLNAI. *Halhatatlan magyar nyelv*. (Le hongrois immortel). *Magyar Nyelv*. XX. 50.

LES DIFFÉRENCES CARACTÉRISTIQUES ENTRE LE HONGROIS
ET LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Les différences profondes qui séparent le hongrois et les langues apparentées d'une part, des langues indo-européennes de l'autre, ont attiré dès le ^{xviii}^e siècle l'attention de la linguistique comparée. Le latin, langue des sciences, servit de base à cette comparaison, car ce fut le latin qui fournit le modèle pour la construction du système scientifique des langues romanes et des langues indo-européennes en général. La différence manifeste qui existait entre cette langue modèle et le hongrois, devait exciter avec raison la curiosité des savants. On commença à noter les points sur lesquels portait surtout cette différence et l'on a construit ainsi plusieurs systèmes.

Martin FOGEL (1634-1675), médecin et savant de Hambourg, fut le premier à relever méthodiquement la parenté du hongrois et du finnois, en résumant leurs particularités communes en 7 points et en tenant compte toujours des particularités propres aux idiomes indo-européens.

Les plus connus sont les 14 points de WIEDEMANN, basés sur les recherches de Wilhelm SCHOTT, renfermant les caractéristiques communes aux langues ouralo-altaïques et qui les séparent des langues indo-européennes. (Ueber die früheren Sitze der tschudischen Völker und ihre Sprachverwandschaft mit den Völkern Mitteleuropas. 1838. — pp. J. Pápay. *A magyar nyelvhasználat története*. (Histoire de la linguistique comparée hongroise §§ 3 et 16. *A magyar nyelvtudomány kézikönyve* (Manuel de linguistique hongroise) I. 3. 1912.)

En nous servant de ces recherches et d'autres semblables, nous résumerons dans les 15 points suivants les particularités du hongrois et ses différences d'avec l'indo-européen, en prenant pour base de comparaison les langues indo-européennes ayant gardé des formes plus complètes, comme par exemple le latin, le grec ou le vieux-haut-allemand :

PHONÉTIQUE.

1). Les mots originaux hongrois n'ont jamais plus d'une seule consonne initiale, excepté les onomatopées ; les syllabes également ne peuvent commencer que par une seule consonne.

2). *Harmonie vocalique* : les radicaux à voyelles palatales ne sont susceptibles que de suffixes palataux, les radicaux vélaires n'en

prennent que des vélaires ; par conséquent les suffixes ont développé parallèlement des formes vélaires et des formes palatales. Il y a quelquefois une troisième forme : forme labiale ; p. ex. *-ban, -ben ; -nak, -nek ; -ság, -ség ; -alom -elem ; -hoz, -hez, -höz ; -tok, -tek, -tök*. Les plus anciens suffixes, qui consistent en une seule consonne, exigent des voyelles de thème à plusieurs formes : p. ex. le suffixe du pluriel : *-k : -ak, -ek, -ok, -ök* ; le suffixe du cas régime : *-t : -at, -et, -ot, -öt* ; le suffixe adjectival : *-s : -as, -es, -os, -ös*.

MORPHOLOGIE.

3). Les langues indo-européennes sont flexionnelles, le hongrois est agglutinant : les noms n'ont point de cas, mais seulement des suffixes joints au radical.

4). Le pluriel n'est pas exprimé par des cas, mais par un suffixe spécial. Ce suffixe forme avec le nom un radical de pluriel, qui est susceptible des suffixes désignant les cas, tout comme un nom simple. P. ex. *szem* (oculus) ; *szemet* (oculum) ; *szemek* (oculi) ; *szemeket* (oculos). — Le possessif a un suffixe spécial pour le pluriel : *-i* ; p. ex. : *szeme* (oculus eius), *szemei* (oculi eius) ; ce radical possessif pluriel est susceptible de suffixes tout comme le mot radical : *szemeil* (oculos eius), *szemeinek* (oculis eius).

5). La formation des mots et tout spécialement celle du verbe est incomparablement plus développée en hongrois que dans les langues indo-européennes. Avec tout verbe on peut former un *verbe potentiel*, p. ex. *ír, írhat* (il écrit, il peut écrire) ; — *verbe momentané*, exprimant la durée momentanée de l'action ou sa simplicité, p. ex. *lobog : lobban* (il flambe : il flambe soudain) ; — *verbe fréquentatif* exprimant l'action répétée, p. ex. *jár, járogat, járkal* (il marche, il marche à plusieurs reprises) ; — *verbe inchoatif*, pour désigner le début de l'action, p. ex. *mozog : mozdul* (il se meut, il commence à se mouvoir) ; — *verbe causatif (factitif)* qui représente une action qu'on fait exécuter par une autre personne que le sujet ; p. ex. *ír, írat* (il écrit, il fait écrire) ; — *verbe passif*, p. ex. *ír, íratik* (il écrit, il est écrit ou il s'écrit) ; — *verbe réfléchi*, l'action du sujet vise le sujet même, p. ex. *mos, mosakodik* (il ave, il se lave) ; — *verbe réciproque*, p. ex. *ver, verekedik* (il bat, Il se bat avec quelqu'un).

La formation des verbes est donc d'une richesse infinie ; en dehors des suffixes simples il y a des groupes de suffixes qui donnent des nuances variées à la signification fondamentale. Une quantité illimitée de nouveaux verbes se forme à l'aide de 60 suf-

fixes verbaux et 25 suffixes nominaux. Les suffixes formant des noms, sont au nombre de 60. Les mots formés de la sorte ne peuvent généralement se traduire en langues indo-européennes par des mots simples, mais seulement par le moyen de la périphrase.

6). Absence absolue du genre grammatical.

SYNTAXE.

7). Tandis que les langues indo-européennes expriment les relations entre les mots au moyen de prépositions, le hongrois se sert de suffixes et postpositions.

8). La possession n'est pas exprimée par le pronom possessif, mais par des suffixes personnels s'ajoutant au nom qui désigne le possédé ; ces suffixes sont en réalité des suffixes formatifs. P. ex. *ma*, *ta*, *sa* maison : *háza*, *házad*, *háza*.

9). Après certains verbes et adjectifs l'infinitif lui-même est susceptible de suffixes possessifs, par exemple : *mondani* : dire — *kell mondanom*, *mondanod* : il me faut dire, etc.

10). Les pronoms personnels ne reçoivent pas de suffixes ; par contre les suffixes (qui présentent dans ces cas leur forme originale) reçoivent les suffixes possessifs correspondants. P. ex. *ben-nem* : dans moi (littéralement : mon dans), *rajtam* : sur moi (litt. mon sur), *tőlem* : de moi (litt. mon de).

11). L'adjectif, s'il précède le mot qu'il désigne, reste toujours invariable ; il forme un seul groupe avec le mot désigné et attire l'accent : p. ex. *jó apa*, *jó apát*, *jó apák*, *jó apákat* : bonus pater, bonum patrem, boni patres, bonos patres.

12). Le nom reste toujours au singulier après les noms de nombre, la pluralité étant exprimée par ce dernier. Par ex. *egy ember*, *tíz ember*, *sok ember*, *kevés ember* : un homme, dix hommes, beaucoup d'hommes, peu d'hommes.

13). Le verbe a deux conjugaisons en hongrois, conjugaison subjective et conjugaison objective. La conjugaison subjective est employée, si la phrase n'a point d'objet ; p. ex. *látok* (je vois), ou si l'objet est indéfini (indirect) ; p. ex. *látok valamit* (je vois quelque chose), *látok egy madarat* (je vois un oiseau) ; les suffixes personnels n'expriment que le sujet de l'action. — La conjugaison objective exprime avec des suffixes personnels spéciaux que l'action a en dehors du sujet un objet défini (direct), p. ex. *látom ezt a madarat* (je vois cet oiseau), *látom az én madaramat* (je vois mon oiseau).

14). Le hongrois n'a pas de verbe correspondant à *avoir* (habere) pour exprimer l'idée de la possession ; il se sert du verbe de l'exis-

tence avec un adverbe (datif) et avec les suffixes personnels de la possession. P. ex. *nekem van könyvem* : j'ai un livre (litt. à moi est mon livre).

15). La non-existence est exprimée au présent par un verbe négatif défectueux : *nincs* ou *nincsen* (sing.), *nincsenek* (plur.) — il n'y a pas, il n'est pas.

(Université de Pécs).

Vilmos TOLNAI.

L'EUROPE ET LE DÉSASTRE HONGROIS DE 1526

I. — *Les rapports pacifiques de la Hongrie et de la Sublime Porte depuis 1483.*

On peut remarquer que dans l'histoire de la Hongrie les influences et les immixtions étrangères les plus désastreuses succèdent généralement aux crises intérieures les plus graves. Pendant la période de formation de l'oligarchie hongroise, ce sont les Mongols qui arrivent (1241) ; vers 1700 le repeuplement du pays détruit a lieu selon une conception dictée par l'intérêt de Vienne, tout opposé à celui de la race hongroise ; l'œuvre de la libération des serfs, après 1848, est utilisée pour l'affaiblissement de la nation hongroise ; enfin, depuis la guerre mondiale, la réforme agraire est appliquée sur plus des deux tiers de l'ancien territoire hongrois en grande partie dans le but de dénationaliser certains territoires purement magyars (Csallóköz, Batchka du Nord, certaines parties de la Transylvanie).

L'ère de la catastrophe de Mohács, dont la Hongrie a célébré en 1926 le quatrième centenaire, doit précisément être rangée au nombre de ces périodes funestes. Les dissensions intestines duraient depuis plusieurs dizaines d'années, la révolte des paysans avait abouti à un terrible carnage, la petite et la haute noblesse se dressaient l'une contre l'autre à la veille de la catastrophe, aussi devons-nous avouer que ce n'est point celle-ci qui nous étonne, mais bien plutôt le fait qu'elle soit survenue si tard.

Le lamentable processus de dissolution qui commença après la mort du roi Mathias Corvin (Hunyadi) fit de la Hongrie une proie toute préparée pour chacun de ses voisins et, chose curieuse, les Turcs ne furent retenus quelque temps que grâce à la mauvaise politique étrangère de

Mathias Corvin. Celui-ci, en effet, avait observé une politique défensive vis-à-vis de l'éternel ennemi. Prétextant sa faiblesse, et plus tard occupé par ses guerres de conquête, dirigées vers l'occident, il avait, en 1483, conclu une trêve avec le Sultan. Pour excuser sa politique, et pour la mieux assurer, il étendit l'effet de cette trêve aux autres souverains de la chrétienté. De même que son successeur Wladislas (Ulászló) II, il la renouvela plusieurs fois.

Cette politique, si indigne d'un chef d'armée aussi génial que l'était le fils du grand Jean de Hunyade, était précisément celle qui convenait au roi Wladislas, son successeur. On a coutume de regarder d'un œil différent les trêves conclues par Wladislas et celles qui le furent par Mathias, car on considère le premier comme un prince débile. Il est vrai qu'il ne fut qu'une ombre de roi, mais, par rapport aux Turcs, sa position était plus favorable : son amitié avec ses voisins de l'ouest, sa parenté avec le roi de Pologne, son règne paisible en Bohême garantissaient la sécurité de ses Etats, tandis que Mathias vécut en guerres continuelles avec l'Empereur et qu'en dehors de la Hongrie son règne était assez précaire.

La solidité de sa position défensive apparut clairement vers 1500, à l'occasion de la guerre turco-vénitienne. La diplomatie de Venise avait mis en mouvement, dans l'intérêt de la République, quelques États européens : ainsi les conditions que Mathias avait cherchées pour mener une guerre contre la Turquie, c'est-à-dire l'appui pécuniaire et militaire des autres puissances chrétiennes, étaient réalisées, de sorte que Wladislas put intervenir avec succès dans la guerre vénitienne et contraindre Bajazid à une paix avantageuse.

La paix turco-hongroise fut d'ailleurs une paix assez instable. Des incursions, des pillages eurent lieu d'un côté comme de l'autre, mais aucune des parties ne s'engagea contre l'autre dans une grande guerre. Dans les pourparlers, qui se renouvelèrent fréquemment, Wladislas ne se montra pas à son désavantage, le détail suivant atteste même quel cas on faisait de lui : à l'offre d'armistice que lui transmettait une ambassade du sultan, Wladislas répondit qu'il aimerait de son côté que la trêve s'étendit aussi à la Pologne et à Venise, — sur quoi un courrier partit pour Constantinople et Selim fit rédiger un traité conforme aux vœux de Wladislas.

On voit donc que dans les affaires turques Wladislas et Sigismond subordonnaient leur conduite à des pourparlers mutuels. Le caractère des deux souverains est marqué par une forte inclination en faveur de la paix, à laquelle d'ailleurs la Pologne était pour ainsi dire contrainte en raison de sa situation politique.

Pour Wladislas II, la situation n'était déjà plus si précaire, mais son caractère, à lui aussi, l'inclinait à la paix. A sa mort, son fils Louis (Lajos) II, qui lui succède, est encore enfant. Il est entouré par les familiers de son père. Si ces derniers écoutent l'oncle du nouveau roi, le roi Sigismond de Pologne, le parti de la paix sera encore plus fort, car il est tout naturel que Sigismond cherche à utiliser les forces de la Hongrie contre les ennemis qui menacent son propre royaume, — mais la première condition d'une telle politique est la paix avec les Turcs.

C'est ce qu'annoncèrent effectivement les premiers mois du règne de Louis II. Du vivant de Wladislas était arrivée en Hongrie une ambassade turque, offrant une trêve de trois années, et conformément à leur ancien usage Wladislas avait invité Sigismond à y participer. Mais Wladislas était mort avant l'arrivée de la réponse, et l'entourage de l'enfant songeait à faire la guerre ! Le pape, de même que Sigismond, cherchait à en dissuader Louis II.

C'est sur ces entrefaites que le grand projet de croisade du pape fut soumis aux deux puissances les plus directement intéressées¹.

1. Pour les ouvrages historiques utilisés dans cette étude, nous renvoyons le lecteur aux livres énumérés par Fueter, *Geschichte des europäischen Staatensystems* (1492-1559) et par Lavissee, *Histoire de France* V. 2. (Lemonnier). Nous relèverons spécialement les ouvrages suivants, qui traitent de sujets très rapprochés : Ursu, *La politique orientale de François I^{er}* ; Vilmos Fraknoi, *Magyarország a mohácsi vész idején* (La Hongrie au moment du désastre de Mohács), ouvrage paru également en langue allemande. Fraknoi a écrit aussi le tome V de *A magyar nemzet története* (Histoire de la nation hongroise, 1896) où il s'attache également avec beaucoup de soin à faire connaître les antécédents diplomatiques. C'est lui qui a édité le tome I des *Monumenta Vaticana Hungariae* (M. V. II.) se rapportant à ceux-ci, et qui contiennent les précieux rapports du baron Bergeto, ambassadeur du pape, lesquels ont paru partiellement dans le tome II des : *Vel. Mon. Historica Hungariam Sacram illustrantia* de Theiner. Les *Acta Tomiciana* (Tomic.), contenant la correspondance de la cour du roi de Pologne, parent du roi de Hongrie, constituent des matériaux de haute valeur, de même que les *Diarii* de MARINO SANUTO qui suit avec une attention vigilante tout ce qui se passe dans le monde connu de son temps, et les *Négociations de la France dans le Levant*, de Charrière, lesquelles exposent avec clarté les projets de croisade et plus tard les complications qui furent les causes immédiates de la campagne turque de 1526. Dans l'ouvrage d'Antoine Gévay, *Urkunden und Aktenstücke*, on trouvera les récits d'Ibrahim, — la *Deutsche Reichstags-Akten*,

II. — *Le projet de croisade de Léon X (1517).*

A la nouvelle des succès du sultan SELIM en Perse et en Egypte, et pour clore dignement le concile de Latran, le pape LÉON X exhorta les puissances chrétiennes à entreprendre une croisade générale contre les Turcs. Cette décision était suffisamment motivée par sa qualité de chef de l'Eglise, en vertu de laquelle il était appelé à prendre les mesures nécessaires pour parer au danger, mais comme prince temporel la chose l'intéressait aussi de fort près : ses possessions elles-mêmes étaient menacées par les pirates infidèles et son indépendance temporelle eût été assurée de la façon la plus complète si les grandes puissances qui luttèrent pour la possession de l'Italie s'étaient retournées contre le Turc.

Pour donner plus de poids à ses exhortations, il dépêcha ses meilleurs cardinaux aux divers souverains, en priant ceux-ci d'envoyer à Rome des députés munis de pleins pouvoirs pour discuter la question des dépenses et des effectifs. Une circonstance atteste le sérieux de sa résolution ; il interdit aux Suisses, ses anciens alliés, de continuer leurs préparatifs contre François I^{er}. Après plusieurs messages¹ et échanges de lettres, il envoie aux souverains chrétiens un long memorandum² daté du 14 novembre 1517 exposant que la lutte contre les Turcs est une nécessité, ceux-ci ne renonçant pas à leurs attaques. Il constate avec beaucoup de justesse que seule une guerre offensive peut être efficace : on effraye ainsi l'ennemi et on le prive de ses ressources en envahissant son territoire. Les dissensions entre les puissances chrétiennes constituant un obstacle à une action commune, la paix sera proclamée dans la chrétienté pour la durée de l'entreprise et pour les six mois qui suivront, afin que chaque nation chrétienne puisse prendre part au combat.

La première arme, dans les préparatifs, étant la prière,

jüngere Reihe (R. T. A.) et la grande édition des œuvres de LUTHER (Weimar) éclairent ce qui se rapporte à l'Allemagne et au protestantisme. L'auteur de ces lignes a compulsé aux archives nationales de Vienne, sections *Hungarica* et *Turcica*, les dossiers qui se rapportent à cette époque, et utilisé entre autres divers écrits de la section *Belgica*. En ce qui concerne les débats des diètes de l'Empire, l'ouvrage de Árpád Károlyi, *A német birodalom hadivállalata Magyarországon 1542-ben* (La campagne de l'empire allemand en Hongrie en 1542) reste toujours un ouvrage fondamental.

1. Charrière, I. (10-28 nov. 1516).

2. Charrière, I. 31-41.

des prédicateurs parcourront à cet effet tous les pays chrétiens.

Le Pape évalue les frais de l'expédition à huit millions d'écus d'or. Chaque roi fixerait lui-même la somme pour laquelle il contribuerait, les églises donneraient annuellement le dixième de leurs revenus, mais les plus riches le vingtième ou le trentième de leurs biens immobiliers (*bonorum stabilitum*). Les cloîtres, les cathédrales ne garderaient de leurs revenus que de quoi subvenir à leurs besoins, les plus pauvres donnant un dixième, les plus riches trois ou quatre dixièmes, deux tiers ou trois quarts de leurs revenus. Leur devoir n'est-il pas de donner tout à Dieu ?

Quant aux laïcs, les seigneurs doivent donner un dixième, les simples particuliers un vingtième de leurs revenus, et les gens de condition plus modeste autant qu'il semblera équitable. Le pape accordera des indulgences, ce qui ne manquera pas de rapporter beaucoup d'argent car « les gens croient encore » et ils donneront aussi, dès qu'ils verront que la lutte est sérieuse. Les évêques, les chapitres et les bourgeois enverront des délégués, en une proportion déterminée, pour gérer les fonds et tenir les comptes, *car si la guerre n'a pas lieu il faudra rendre l'argent*. Sur ces huit millions, le tiers au moins doit être tenu prêt pour le commencement de l'entreprise, le reste pourra être recueilli plus tard. Après avoir exposé la partie financière du projet, le mémorandum trace les grandes lignes d'un vaste plan de mobilisation. Le gros de l'armée se composera d'infanterie : lansquenets suisses et allemands, soldats espagnols et bohémiens. Il faut beaucoup d'arquebusiers, car les troupes turques en regorgent.

A ces 60.000 gens de pied s'ajouteront 4.000 chevaux, choisis parmi les meilleurs, de la cavalerie lourde de France et d'Italie, et 12.000 de la cavalerie légère, car cette arme est la seule où l'armée turque a l'avantage : ces derniers pourront être recrutés sur le sol espagnol, italien, dalmate et grec. Il faudra aussi de l'artillerie, ainsi qu'une flotte.

Les Etats de la chrétienté peuvent mettre en ligne 100 galères à trois rangs de rames : le roi de France, Gênes et le roi d'Espagne en fourniraient chacun 20, Venise 40, le pape avec les cardinaux 10. Les rois de France et d'Angleterre ont construit récemment beaucoup de « caraccas » ou galéasses, mais il y en a aussi dans les flottes espagnole et portugaise. Ces galères devront être montées par des soldats

espagnols, surtout de Biscaye, par des soldats portugais et français (bretons et normands), ainsi que par des Anglais et des Italiens, et devront être armées de nombreux canons.

L'attaque aura lieu par terre aussi bien que par mer. Les chefs des forces maritimes seront les rois d'Angleterre et de Portugal, mais plutôt celui de Portugal.

Du point de vue de l'attaque, trois routes entrent en considération :

1. Par l'Allemagne et la Hongrie, — cette route permettrait de parvenir promptement jusqu'à Constantinople, mais elle a l'inconvénient d'être longue.

2. Par la Dalmatie et l'Illyrie, mais cette route est difficile pour les cavaliers.

3. Par Ancône et Brindisi, d'où l'on peut se rendre en Egypte et en Grèce.

Les lieux de rassemblement seraient Ancône et Brindisi, et pour la flotte la Sicile. Le débarquement pourrait avoir lieu à Durazzo — qui est bien aux mains des Turcs, mais pourrait être pris aisément — ou bien encore à Cattaro, qui est aux Vénitiens.

Le ravitaillement ne présente pas de difficultés, puisque la flotte chrétienne est la maîtresse des mers ; le tout devrait être confié à des marchands auxquels on donnerait les pouvoirs et le titre de commissaires (*commissarius*).

Il faut aussi négocier avec les Persans.

Pour le partage des territoires à conquérir, il faut dès à présent désigner des arbitres, par exemple le pape et le Sacré-Collège, ou bien encore ceux que choisiraient ces derniers.

Si les Hongrois et les Polonais attaquent, il faut que la Norvège, la Dacie et la Saxe (« *Dacia et Saxonía* », — peut-être faut-il entendre par là le Danemark et la Suède) leur envoient des renforts. Il se trouvera beaucoup de combattants, car les hommes sont attirés par l'amour de la gloire, des aventures, du pillage, par le déploiement de la force.

III. — *Le projet de croisade et l'attitude des puissances dirigeantes.*

A en juger par l'étendue et çà et là par le style des réponses qui lui furent faites, le projet de croisade du pape Léon X eut un grand retentissement¹.

1. Charrière, J. 49-63, 63-54, 73.

L'empereur MAXIMILIEN, le grand faiseur de projets, répondit à l'écrit du pontife par un écrit encore plus long. Le premier point de son projet, dont le caractère fantastique aurait fait honneur à Garibaldi, est que pour cette année-là il est trop tard pour entreprendre l'expédition, l'Empire, en particulier, ne pouvant se préparer rapidement.

Le second point contient déjà en germe nombre d'excellents *conseils* qui seront prodigués plus tard et qui tendent tous à se débarrasser sur d'autres du fardeau de la guerre... Maximilien y expose combien, pour détourner l'offensive turque à laquelle on pourrait s'attendre avant le commencement de la grande expédition, il serait opportun de chercher des alliés : il faut éveiller l'enthousiasme des rois des Scythes et des Tartares au moyen de présents et de subsides, avant qu'ils ne concluent un accord avec le sultan, car celui-ci, qui a perdu la fleur de ses guerriers dans ses guerres avec les Persans, ne manquera pas de chercher des renforts chez ses voisins.

Vient ensuite la question du « *nervus belli* », la question financière. Que 49 feux payent l'entretien d'un soldat, ce qui représentera par feu une charge d'environ un florin de Rhénanie. Que les Eglises, à l'exception des frères mendiants, payent durant trois années un dixième, les Ordres religieux un vingtième de leurs revenus, — que les veuves elles-mêmes payent, et si elles n'ont pas de revenus qu'elles donnent une somme équivalente au vingtième de la valeur estimative du revenu de leurs biens mobiliers et de leur fortune en argent. Les hommes qui servent pour des gages ou salaires payeront un demi-florin de Rhénanie en moyenne, mais ceux d'entre eux qui ont des biens mobiliers ou un autre revenu devront payer séparément sur ces derniers. Indépendamment des impôts, de grandes sommes pourront être réunies — écrit Maximilien — au moyen des indulgences et grâces ecclésiastiques...

Ce projet fiscal résout en même temps la question de l'armée : sur cinquante hommes adultes un sera soldat ; à lui seul, l'Empire allemand aurait donné ainsi 100.000 hommes, c'est-à-dire une armée quatre fois plus nombreuse que celle qui fut battue à Mohács ! Le projet prévoyait d'ailleurs qu'en dehors de ce nombre il se présentera un certain nombre de gens prêts à prendre part à la guerre à leurs propres frais : de pareils combattants devront être exemptés de la contribution de guerre. D'une manière générale, une

partie des combattants seront pourvus du nécessaire et les autres toucheront une solde, car il n'y aura jamais autant de marchands que n'en exigerait l'approvisionnement d'une telle armée. Pour les vivres, on ne cessera d'en acheter, jusqu'en pays lointains ou même d'outre-mer, contre règlement de comptes ultérieur. Des machines de guerre et des canons seront prêtés par les rois, par les princes et par les villes ; les charrois et l'achat des munitions auront lieu aux frais de l'armée.

Comme on peut s'y attendre après ces immenses préparatifs, le plan de la campagne présente aussi des proportions gigantesques.

Une paix ou trêve de six années sera conclue entre les puissances chrétiennes. L'année 1518 sera celle de la proclamation, le roi de France François I^{er} et le roi d'Angleterre Henri VIII seront chargés de réduire toute résistance au projet, à cet effet ils resteront dans leurs Etats.

Le dixième et le vingtième des recettes seront affectés à l'armée d'Afrique. *Alger sera pris en 1518* (l'armée du roi Charles d'Espagne, petit-fils de Maximilien, devait subir une défaite devant cette ville en 1517), le chef de l'expédition sera le vieil empereur lui-même, il sera accompagné par l'armée espagnole, le roi Charles d'Espagne et le roi de Portugal.

C'est cette même année 1518 que se mettront en route pour une attaque combinée les Polonais, les Hongrois, les Bavares, les Moraves et les Autrichiens, avec les gens de pied qu'il faudra engager en Bohême, les lansquenets étant emmenés en Afrique par l'empereur, — on prendra aussi en solde les Scythes et les Tartares, et l'attaque aura lieu par la Moldavie et Kilia.

En 1519 l'armée d'Afrique se mettra en route avec 100.000 mercenaires et sera ralliée par l'escadre anglaise ; les troupes danoises et les chevaliers teutoniques rejoindront, ainsi que les archers ruthènes, et *l'on passera le Nil*. — Pendant cette même année, le roi de France attaquera la Bosnie, par la Croatie et les provinces dalmates, — les Valaques se joindront aussi à l'armée du roi de Pologne et l'on marchera ainsi sur Andrinople.

L'année 1520 apportera le triomphe final : Constantinople et l'Asie Mineure tomberont aux mains des armées chrétiennes, — *on peut promettre aux Persans, pour prix de leur assistance, la moitié de l'Anatolie, la Karamanie et l'Arménie*.

Cela fait, la « République chrétienne » pourrait, par de pieuses exhortations, convertir les princes africains, — et les pays conquis seraient partagés sans fraude entre les puissances chrétiennes par les juges choisis par elles et au-dessus desquels serait placé, à titre de juge suprême, le pape avec les cardinaux.

Avant que la guerre ne commence, dès maintenant si possible, que ceux qui participeront à l'expédition africaine envoient des ambassadeurs à Maximilien, — et que ceux qui accompagneront le roi de France et le roi de Pologne en envoient à ces souverains. Mais que tous envoient au pape d'autres ambassadeurs qui resteront auprès de lui pendant trois ans.

Le grand projet de Maximilien diffère sur beaucoup de points de celui du pontife ; l'une des divergences capitales est que Maximilien *n'écrit pas un mot au sujet de la contribution volontaire des rois*, alors que c'est là le premier point dans le projet financier du pape. Dans le plan des opérations, il retient l'idée d'une attaque par la Dalmatie, mais en remet l'exécution à la seconde année, bien qu'il y ait là un moyen d'assurer, outre celle des domaines de Venise, de la république détestée, la sûreté de ses propres provinces autrichiennes, — il omet la route la plus simple, la plus naturelle, et que la victoire de Jean de HUNYADE a rendue fameuse depuis 60 ans : les bords du Danube ; mais il omet aussi la route d'Ancône, qui contribuerait à la sûreté des possessions du pape, — contre le chef du monde mahométan, le sultan de Constantinople, il envoie le roi de Pologne, avec les alliés plus que douteux que constituent les Tartares, — et quant à lui, avec les forces de l'Empire, il veut prêter son concours à son petit-fils, le roi d'Espagne.

La réponse du roi d'Espagne est brève et sensée : à son avis, il n'est plus possible d'entreprendre quelque chose en cette année 1517, il suffira de se défendre. Pour lui, il enverra à Naples et en Sicile une armée d'environ 20.000 hommes, mais il demande l'aide financière des puissances. Il propose deux lignes d'attaque aux autres souverains : le roi de France et le pape prendraient la route d'Ancône, pendant que les Allemands, les Autrichiens, les Bohémiens et les Polonais viendraient au secours de la Hongrie.

Le roi de France promet, à la fin de l'année 1518, une armée de 40.000 gens de pied et de 3.000 chevaux.

Le 6 mars 1518, le pape proclama une trêve de 5 années entre les puissances chrétiennes, dans l'intérêt de la croisade.

A tous ces beaux projets, un mélancolique prologue est fourni par un rescrit de LÉON X, datant déjà de l'année 1516 : il rappelle que le pape ALEXANDRE VI avait fait remise à LOUIS XII, en vue de la croisade, du dixième des revenus ecclésiastiques, mais que Louis n'avait pas tenté de reprendre Mitylène, — si par conséquent l'argent a été consacré à d'autres buts, le pape le pardonne, à la prière de François et donne la somme à ceux qui l'ont déjà dépensée¹.

Ce triste prologue est aussi ce qui caractérise le mieux les préparatifs de la croisade. Les puissances chrétiennes étaient occupées de leurs propres affaires ; il ne fut même pas possible de réaliser la trêve proclamée par LÉON X. Dans la plupart des pays, les dirigeants voyaient que le pape lui-même serait incapable de consacrer toutes ses forces au but qu'il s'était proposé.

IV. — *Les dispositions belliqueuses du Gouvernement hongrois.*

Une grande expédition contre les Turcs ne comptait pas au nombre des impossibilités. Il est vrai que c'était chose sans exemple depuis la bataille de Nicopolis (1396), à moins que nous ne voyions une entreprise de ce genre dans la bataille de Varna (1444) ; mais les grandes entreprises guerrières, d'ailleurs sans résultats, qui suivirent le désastre de Mohács, en 1529. 1532. 1542 et 1566, prouvent que pour une lutte contre les Turcs on pouvait rassembler des masses même appartenant à des partis fort différents, et si en 1500 des galères de France, d'Espagne, du Saint-Siège et de Rhodes vinrent assister Venise contre les Turcs, les puissances chrétiennes auraient pu encore, vingt ans plus tard, tenter en commun un effort de ce genre.

Mais il restait aussi assez de motifs d'hésitation. Tout souverain quelque peu ambitieux — Podiebrad, Mathias Corvin, les rois de France — avait parlé de croisade au cours des cent dernières années. C'était une excellente vache à lait que la seule mention d'une pareille entreprise : le

1. Charrière, I. 15.

peuple payait, et l'argent permettait aux souverains de se procurer une armée pour la conquête de provinces chrétiennes. Mais à force d'abuser de ce moyen on avait rendu les peuples plus réservés ; ainsi que François I^{er} l'écrivait au pape en 1516¹ : il faudrait recueillir les contributions voulues plusieurs années durant, car la ferveur des peuples est si minime qu'il est pour ainsi dire impossible d'en tirer quelque revenu ; comme ils « ont esté bastus par tels moiens » et qu'ils n'ont vu aucun résultat, ils croient maintenant que le tout n'est imaginé qu'afin de leur soutirer de l'argent. De leur côté, les Vénitiens ne voyaient dans le projet de croisade qu'un prétexte du pape pour se procurer des ressources, et le roi Sigismond de Pologne ne croyait pas non plus au sérieux de l'entreprise. Il affirma à plusieurs occasions que si cette croisade générale avait jamais lieu, il serait le premier à attaquer, mais qu'il accueillait le projet avec méfiance. La trêve proclamée par le pape l'aurait forcé de renoncer à Smolensk, tombé aux mains du grand-duc de Moscovie, mais il lui aurait fallu renoncer aussi aux prétentions qu'il opposait à celles des chevaliers teutoniques, et tout cela pour une guerre nouvelle, périlleuse, dont le succès était douteux et dans laquelle le sultan pouvait compter en toute certitude sur les antiques ennemis des Polonais : les Tartares. C'est pourquoi SIGISMOND déclare, dans l'écrit même par lequel il s'empresse de faire part du projet de croisade à ses conseillers, qu'il accepte la trêve offerte par le sultan, auquel, l'ambassadeur turc n'ayant pas les pouvoirs nécessaires pour prendre acte de son serment, il envoie lui-même un ambassadeur. Sigismond conseilla d'ailleurs à Louis II la même politique.

Les *dirigeants hongrois* étaient partisans de l'offensive. La Hongrie n'était-elle pas le pays où, il y avait à peine trois ans, on s'était figuré que les paysans rassemblés à la voix de leurs prêtres pourraient soutenir une lutte sérieuse contre l'empire du sultan, avec sa puissante ceinture de forteresses et sa magnifique armée ! N'avait-on pas prêté foi aux racontars selon lesquels le sultan ne répandait la nouvelle de ses victoires que pour mieux voiler ses échecs, alors qu'en réalité les Persans avaient écrasé la fleur des armées ottomanes ! On prit au sérieux l'avertissement du pape et la promesse des souverains chrétiens touchant la

1. Charrière, I, 43.

grande croisade : SZALKAI, l'évêque d'Eger, espérait qu'à la Diète de Nuremberg il ne serait question que d'établir l'effectif de l'armée de secours ¹.

On ne voulait conclure ni paix ni trêve avec les Turcs sans avoir consulté le pape, et loin de se hâter de signer le traité on engagea Sigismond lui-même à différer la chose, d'abord jusqu'à l'arrivée de la réponse du pontife puis jusqu'à la réunion de la Diète hongroise.

Les dirigeants hongrois faisaient valoir quelques arguments qui au premier abord ne laissaient pas de paraître assez fondés : avec les Turcs, on avait la guerre même en temps de trêve, mais en cas de trêve il ne fallait attendre de secours ni du pape ni des autres souverains de la chrétienté, et la Diète hongroise elle-même refuserait de voter des impôts.

Mais de tous les prétextes, le plus sérieux était les dispositions belliqueuses de la nation hongroise, dont une des causes résidait dans l'opposition de religion. Si les nations européennes les plus lointaines pouvaient s'enthousiasmer pour la guerre avec les Turcs et consentaient volontiers à des sacrifices dans ce but, — en Hongrie, pendant longtemps, se manifesta puissamment un instinct élémentaire qui voyait dans la puissance turque le principal péril pour l'existence de la nation hongroise et dans la lutte contre les Turcs le salut de la Hongrie. L'opinion ne se laissa pas détourner, même au temps du roi Mathias Corvin, par les guerres avec les Allemands, tout haïs qu'ils étaient eux-mêmes : les Diètes offraient des subsides pour la guerre avec les Turcs, de plus, même le roi Mathias ne réussit jamais à triompher définitivement de l'aversion que ses plus chauds partisans eux-mêmes nourrissaient à l'égard de la guerre occidentale. Le parti qui exigeait la guerre avec les Turcs était l'héritier des grandes traditions hongroises, le mal était seulement qu'on avait laissé déchoir complètement l'armée permanente, le grand héritage légué par Mathias et gaspillé le trésor qu'il avait su amasser.

Lorsque, vers la fin de l'année 1517, parvint en Hongrie l'encyclique du pape touchant la trêve entre puissances chrétiennes, le roi Louis II put y répondre en fils soumis : c'est avec joie que nous concluons une trêve de cinq

1. *Tomic*, VI, 336.

années, si nous avons des ennemis parmi les Etats chrétiens, c'est avec joie que nous nous joindrions à la croisade générale. *Une ambassade turque est arrivée chez nous, avec des propositions favorables : nous la renverrons sous peu et repousserons sa demande* (volis frustratum propediem est remissura¹).

Cependant cette réponse ne signifiait pas encore la guerre avec les Turcs, bien que Louis II retint un nouvel ambassadeur de Selim, lorsque l'espoir de la croisade fut déjà devenu plus faible. Après la mort de l'empereur Maximilien, Sigismond s'exprime à ce sujet avec le plus grand scepticisme, et non sans raison, car le futur Charles-Quint a, du vivant même de son père, entamé avec le sultan des pourparlers en vue de la paix, et son ambassadeur a déclaré à Rome, lors de son retour, que le roi d'Espagne est un bon chrétien et que s'il conclut la paix avec les Turcs c'est seulement pour sauver Naples.

L'ambassadeur espagnol arriva à Andrinople le 2 février 1519, alors que l'ambassadeur de Louis se trouvait aussi en cette ville. Il est certain qu'en concluant la paix avec les Turcs, au commencement de l'année 1519, et en jurant d'observer une trêve de trois années, Louis agissait comme le commandait la situation européenne. Entre temps, le voïvode de Valachie l'avait prié aussi de conclure la paix, et cependant Louis avait honte ; tenant secret son acte, il le cacha à l'ambassadeur vénitien, alors à Bude, car il espérait que le sultan ne jurerait pas d'observer la trêve². — Telles étaient les pensées qu'il nourrissait une semaine après l'arrivée à Bude de l'ambassadeur du roi Charles d'Espagne qui avait dû l'informer de la paix conclue avec les Turcs par le candidat à l'Empire. Le sort accorda alors à la Hongrie un sursis de quelques années : Selim voulait poursuivre ses vastes conquêtes orientales, — et bien qu'il fût persuadé que le roi de Hongrie ne conclurait pas la paix avec lui s'il était soutenu par les puissances de la chrétienté, il prêta serment d'observer la trêve en présence de Barnabas Bélyay, ambassadeur du roi de Hongrie³. La trêve s'étendait à Rhodes et aux autres puissances chrétiennes.

C'est le 12 août que Louis communiqua à l'ambassadeur de Venise la nouvelle de la trêve : « Il espérait du secours de

1. *Tomic*, IV, 354.

2. *Sanuto*, XXVII, 32, 65, 80, 113, 141, 176, 183, 195, 215.

3. *Sanuto*, XXVII, 305, 357, 413, 474.

l'empereur et du pape, mais l'empereur était mort et le pape ne donnait que des promesses, aussi venait-il de conclure une trêve de trois ans, — pendant ce temps il poursuivait ses préparatifs contre les Turcs, et peut-être que les puissances chrétiennes se montreraient plus disposées à lui venir en aide. D'ailleurs la trêve signifiait seulement qu'on ne se ferait pas ouvertement la guerre : sur les frontières on ne cessait de guerroyer¹. »

En 1520 le roi Charles d'Espagne poursuit son entreprise africaine, le sultan Selim mourut au mois de septembre de la même année, et sa mort éveilla en Hongrie de grands espoirs. Selim était mort de la peste — annonçait Louis II à l'ambassadeur de Venise — au lieu même où son armée s'était heurtée à celle de son père Bayazid, — un renégat allait se révolter contre le nouveau sultan, il n'y avait rien à craindre ni pour la Seigneurie ni pour la Hongrie ni pour la chrétienté. Le renégat de Slavonic, Gazali pacha, se révolta effectivement en Syrie et Louis II songea dès lors à reconquérir ses provinces perdues².

La Seigneurie voulait empêcher Louis d'envoyer un ambassadeur à Venise en vue de la guerre avec les Turcs, mais les Hongrois s'en faisaient un point d'honneur. C'est sur ces entrefaites qu'arriva à Bude l'ambassadeur de Soliman, chargé d'annoncer l'avènement au trône de celui-ci et de renouveler la paix. A la vérité, la trêve n'était pas expirée, mais suivant le droit ottoman le sultan ne pouvait conclure la « paix » que pour la durée de son propre règne, de sorte que le traité de 1519 n'obligeait pas Soliman.

C'est ce qu'on n'ignorait pas à Venise, et dès l'avènement du nouveau sultan le *baile* et la Seigneurie se hâtèrent de le féliciter et d'envoyer à Constantinople une ambassade afin de renouveler la paix.

C'est ce qu'on n'ignorait pas non plus en Hongrie, mais on n'y montra point un tel empressement et l'on reprocha à la République, en présence de son ambassadeur, d'avoir envoyé au sultan une ambassade sans consulter les Hongrois : le roi de Hongrie, on le voit, n'a pas donné sa réponse à l'envoyé du Sultan sans consulter auparavant Venise ! Laurent ORIO, l'ambassadeur de Venise, tenta de donner des explications : « C'était toujours l'usage à Venise

1. *Sanuto*, XXVII, 650.

2. *Sanuto*, XXIX, 341, 452.

de féliciter le nouveau sultan », — mais les Hongrois, n'en prirent pas moins la chose en mauvaise part ¹.

Il semble que, dans son ensemble, le message envoyé aux Hongrois par Soliman fût une proposition de paix. Suivant une des données dont nous disposons, le sultan aurait demandé le libre passage à travers la Croatie, mais il s'agissait peut-être simplement d'un vœu exprimé par le bey de Bosnie, et dont la pointe était dirigée contre les FRANGÉAN, qui l'auraient exposé dans le rapport des Ordres d'Allemagne; il n'en est question que dans les écrits de Conrad PEUTINGER ² et pourtant les ambassadeurs envoyés par Louis II pour demander des secours à la Diète de Worms n'auraient pas manqué de tirer d'un pareil vœu tout le parti possible.

Quoi qu'il en soit, les ambassadeurs de la Hongrie se mirent en route pour Venise où l'on eut tôt fait de les expédier : le Doge leur répondit, le 18 janvier 1521, que Venise avait déjà conclu la paix avec le sultan mais que, si le pape et l'empereur entreprenaient une guerre contre les Turcs, la République enverrait des renforts ³.

Le 11 mai, Louis II déclara à l'ambassadeur de Venise, Laurent ORIO, qu'il avait reçu de l'empereur une excellente réponse et que maintenant il attendait celle du pape.

Effectivement une nouvelle favorable était arrivée dans l'affaire des mariages : il est vrai que ce n'était pas l'empereur lui-même qui épousait Anne, mais son frère Ferdinand (le mariage eut lieu le 26 mai); et l'on promettait à Louis, alors âgé de 15 ans, que sa fiancée Marie lui serait envoyée en octobre. Louis ne recevait pas d'argent, mais en revanche on renonçait aux 200.000 florins de la dot de la princesse Anne; cependant il fallait convoquer la Diète afin de se procurer la somme nécessaire pour payer les frais de la noce et de délibérer sur la réponse à envoyer au sultan sur la question de la paix ou de la guerre.

Sur ce dernier point, en effet, la Diète hongroise aurait pu délibérer, car en ce qui concernait l'assistance contre les Turcs la réponse envoyée par l'empereur n'était pas aussi « excellente », — mais Soliman n'attendit point que les Ordres hongrois se fussent réunis : le jour du mariage de Ferdinand, le Sultan était déjà en route vers la Hongrie.

1. *Sanuto*, XXIX, 515.

2. *R. T. A.*, II, 856.

3. *Sanuto*, XXIX, 555.

V. — *Le roi de Pologne et la Hongrie.*

Le roi SIGISMOND et ses conseillers observaient avec inquiétude l'absurde politique étrangère du gouvernement hongrois. Les rapports de ses ambassadeurs renseignaient Sigismond sur l'état de la Hongrie, sans défense contre les Turcs, mais il en était instruit aussi par des seigneurs hongrois : dès l'année 1517 BORNEMISZA avait tracé de ce pays un sombre tableau dans un billet adressé à Sigismond ; l'affaire de la trêve avec les Turcs était cachée sous des nuages, mais personne ne prenait soin des forteresses avancées ; et sans les canons, la poudre, les vivres donnés par le pape, il ne savait comment se seraient maintenues ces places, qui maintenant étaient affamées et constamment en péril¹. BRODARICS, chancelier du roi Louis, et son envoyé à Rome, devait être au courant de ces circonstances lorsque, de la cour du souverain pontife, où l'on ne cessait d'exciter à la guerre contre les Turcs, il écrivait à Sigismond : le pape et les cardinaux sont courroucés, à cause du projet de paix avec les Turcs, mais pour lui (Brodarics), rien ne saurait le laisser plus froid, car on lui a promis monts et merveilles (*maria et montes*), mais les mois se passent en pourparlers sans résultats².

C'est ce que Sigismond avait prévu, — c'est en vain qu'on l'exhortait à rompre la trêve qu'il avait conclue avec les Turcs, il avait toujours une réponse toute prête : « Les Moscovites et les Tartares nous donnent constamment de la besogne ; aussitôt que les princes de la chrétienté auront fait la paix entre eux et qu'ils auront recueilli quelque argent nous nous joindrons à eux, — quand aura lieu l'attaque contre les Turcs, la Pologne ne manquera pas d'être au premier rang, etc. » — En attendant il ne se contentait pas de prolonger les traités, mais s'efforçait aussi de gagner Louis II à l'idée d'une trêve. Il déclarait, à la mort de l'empereur Maximilien : qui sait quand il y aura de nouveau un empereur, de quoi il sera capable et à quoi il songera ? Il n'est pas probable que la grande expédition commence de si tôt ; que Louis se méfie des promesses et veille plutôt lui-même à détourner la rage des Turcs, qu'il signe une trêve

1. *Tomie*, IV, 114.

2. *Tomie*, VI, 286.

et l'annonce au pape¹. Il voyait avec tristesse que Louis, entraîné par sa grande jeunesse et par de mauvais conseillers, tenait peu de compte de sa sollicitude et prêtait l'oreille aux étrangers et aux ennemis plus volontiers qu'il n'aurait fallu². Ce n'était donc pas seulement en ce qui concernait son propre royaume que Sigismond restait partisan d'une politique pacifique. D'ailleurs il ne se contentait pas d'exhorter Louis à ne pas ajourner la conclusion de la trêve jusqu'au moment où les Turcs se mettraient en marche, quand il serait vain et indigne de lui de demander la paix. Sigismond défendait son point de vue en face de la cour pontificale elle-même par un acte inconsidéré : Sa Sainteté, l'empereur et les autres princes chrétiens gâteraient définitivement la cause chrétienne, — ils ne se souciaient pas des Polonais, — restés seuls en présence des Turcs. Ceux-ci leur avaient proposé une trêve, mais les Polonais attaqueraient si les princes chrétiens étaient disposés à leur venir en aide³.

Sigismond revient souvent dans ses lettres sur cette offensive contre les Turcs (pour le cas où les princes de la chrétienté accorderaient effectivement leur appui). Jusque dans sa situation critique, il a honte de reconnaître qu'il a fait la paix avec les Turcs, et s'en excuse par la contrainte où il se trouvait. Il y avait même une époque où il semblait hésiter : en 1523 il conclut une trêve de cinq ans avec le grand-duc de Moscovie afin de pouvoir employer toutes ses forces à venir au secours de Louis II⁴, mais au bout de quelque temps, dans une lettre adressée à ce dernier, il n'en est que plus catégorique, déclarant qu'il ne s'étonne pas des conditions dures et pour ainsi dire inacceptables de l'assistance allemande : la cause de Rhodes n'était-elle pas considérée par les princes chrétiens comme une affaire plus considérable ? Et pourtant, au cours du long siège soutenu par Rhodes, ils ne lui ont même pas porté secours. Que Louis ne compte pas non plus sur leur assistance, et qu'il conclue la paix au plus vite. — Quand le roi Sigismond aurait été disposé à entreprendre une guerre contre les Turcs, la lettre des princes allemands était bien faite pour abattre son enthousiasme : ils protestaient contre la confiscation des

1. *Tomic*, V, 16.

2. *Tomic*, VI, 80 ; VI, 250.

3. *Tomic*, VI, 265 ; VII, 45.

4. *Tomic*, VI, 234.

biens des chevaliers de l'Ordre teutonique et le menaçaient de l'intervention des Ordres, qui défendraient le grand-maître en sa qualité de membre de l'empire¹.

Ainsi donc, au lieu de secours, c'était à une attaque que Sigismond devait s'attendre du côté de l'Empire allemand !

Pour essayer de mettre fin à l'isolement où se trouvait Louis II, Sigismond fit comme les autres princes de l'Europe avaient coutume de faire : prétextant les guerres où il se trouvait lui-même engagé, il pressa les autres souverains de venir en aide au roi de Hongrie. Il adressa des reproches à l'empereur et au pape : suivant les instructions données par lui à Dantiscus, celui-ci devait exposer à Charles-Quint que Louis II avait refusé la trêve turque à cause de l'expédition projetée par Léon X et par Maximilien, c'était donc à cause d'eux que maintenant il avait besoin de prompts secours. Lui-même, dans une de ses réponses à l'ambassadeur de Rome, déclare que, si la Pologne et la Hongrie ne jouissent pas d'une trêve, la faute en est aux instances du pape : que celui-ci fasse maintenant la paix entre les princes chrétiens. A la lettre d'exhortation des cardinaux il répond avec humeur : « Nous avons tant de mal avec les Turcs et les Tartares que c'est plutôt de secours que nous avons besoin et non pas d'aiguillon². »

Et si, en de belles lettres éloquemment conçues, le pape ou l'empereur le pressaient, en vue de la guerre avec les Turcs, de conclure la paix avec les Moscovites et avec les chevaliers de l'Ordre teutonique, Sigismond, lui aussi, avait un chancelier versé dans l'art de l'éloquence et qui savait leur répondre avec la même onction : c'était un terrible coup pour la République chrétienne que la prise de Belgrade et de Rhodes ; les princes chrétiens devaient songer à la cause de la chrétienté. « Nous prions de tout notre pouvoir Votre Majesté — écrit-il à Charles-Quint en 1522 — de régler aussi promptement que possible ses propres guerres ainsi que les querelles intestines de la chrétienté, de songer à la défense de notre prospérité commune, et de nous venir en aide dans la situation difficile où nous nous trouvons, afin de conquérir une gloire impérissable³. »

Toujours dans l'intérêt de la paix entre les souverains chrétiens, il assure l'ambassadeur français Rincon qu'il ne

1. *Tomic*, VI, 256.

2. *Tomic*, VI, 46 ; VII, 45 ; VI, 134.

3. *Tomic*, VI, 160.

croit pas que la querelle de François I^{er} avec l'empereur soit le fait du roi de France ; il lui promet, si le projet de la croisade se réalise, de faire son possible pour que le chef ne soit pas un jeune homme (entendez par là Charles-Quint), mais bien quelqu'un que son âge et son expérience désignent pour cette dignité (c'est-à-dire François I^{er})¹.

Il soutient aussi dans l'Empire allemand et auprès des sujets de Louis II la cause des secours contre les Turcs ; en 1521, il envoie lui-même — un peu tard, à la vérité — quelques faibles troupes, mais jusqu'au bout il reste fidèle à sa politique pacifique. En 1524 ses ambassadeurs exposent à Louis la nécessité où ils sont de pourvoir eux-mêmes à leur sûreté, puisque tous les princes de l'Europe les ont abandonnés. Sur quoi Louis répond qu'il a confiance dans Sa Sainteté, dans l'empereur et dans le roi de Pologne, qu'avec l'aide de Dieu il se maintiendra et que Dieu n'abandonne jamais ceux qui sont animés de si bonnes intentions².

Voyant Louis inflexible, Sigismond, qui en 1525 envoie un ambassadeur au sultan, le fait passer par la Hongrie, afin de tenter une nouvelle démarche pour persuader à Louis II et à ses conseillers de se rallier à la trêve, mais en vertu de ses instructions l'ambassadeur devra, si la chose n'est pas possible autrement, conclure la paix sans les Hongrois. A cette date les vues de la cour de Rome au sujet de la paix avec les Turcs s'étaient déjà modifiées ; une lettre de Burgio, datée de 1524, caractérise clairement les sentiments des Italiens et révèle en même temps que, si l'on souhaitait sincèrement en Italie de voir les Turcs chassés de l'Europe, on se représentait la réalisation de ce vœu comme une tâche de l'avenir et que l'on remettait après les autres. « Je ne sais ce que je dois redouter, — écrit-il à Sadoletto — le triomphe de Charles ou celui de François ? Que Sa Sainteté s'allie à Venise, à Ferrare, à Mantoue, qu'Elle les retienne ainsi que Florence, Lucques, etc., qu'Elle ramasse de l'argent et s'affermisse en même temps que son Italie, et qu'Elle laisse les barbares se casser la tête entre eux. La victoire ne peut être que sanglante, le vainqueur sera tellement affaibli et la force de l'Italie sera si entière qu'il sera forcé d'obéir au Saint-Siège comme l'enfant à sa mère. L'Italie sera assez forte, envers et contre tous ; seul avec l'Italie, le pape se

1. *Tomic*, VI, 167.

2. *M. V. II.*, I, 57.



défendra beaucoup mieux qu'avec l'aide d'un autre peuple étranger¹. »

Après la bataille de Pavie il était impossible de s'abandonner à de pareilles chimères, il fallait songer à défendre le pape contre Charles-Quint qui menaçait de conquérir le monde. A ce moment, Clément VII sentit lui-même l'impossibilité de la grande croisade ; désabusé, il déclare à l'ambassadeur de Pologne : que Sigismond reste fidèle à son renom de bon chrétien, mais qu'il agisse pour le mieux de son peuple, sans préjudice pour le Christ². D'autre part il déclare devant le Hongrois BRODARICS qu'il ne fait pas un reproche à Sigismond d'avoir conclu la paix avec les Turcs et qu'il ne s'étonnerait même pas de voir Louis II lui-même suivre l'exemple de Sigismond³. Son ambassadeur en Hongrie, lui aussi, aurait pris son parti d'une paix qui aurait permis aux Hongrois de porter secours, éventuellement, à d'autres puissances chrétiennes attaquées par les Turcs : il voyait bien en effet que l'alliance « perpétuelle » conclue après Pavie entre les Français et les Anglais était grosse de dangers⁴. De cette alliance sortit la ligue de Cognac, qui en 1526 tiendra en échec la puissance des Habsbourgs, — et c'est à l'époque où se formait cette alliance que Louis II expliquait à l'ambassadeur de Sigismond qu'*avant peu la paix serait établie entre les princes chrétiens, entre Charles-Quint et le roi de France en particulier*, et qu'alors il serait assez fort non seulement pour se défendre mais aussi pour attaquer⁵.

En présence d'une pareille manière de voir et d'une pareille obstination du gouvernement hongrois, peut-on s'étonner si un jour, à Constantinople, lorsque l'ambassadeur polonais eut abordé devant Ibrahim la question hongroise, le Grand-Vizir, lui coupa la parole : « Occupez-vous de vos propres affaires et laissez les affaires de Hongrie. Comme votre roi est son parent, il peut se faire que le sultan écoute les propositions, mais moi je ne le crois pas⁶. »

(Bibliothèque de l'Académie Hongroise).

Pál TÖRÖK

(Suite et fin au prochain numéro).

1. *M. V. H.*, I, 96.

2. *Tomic*, VII, 286.

3. *Tomic*, VII, 304.

4. *M. V. H.*, I, 176.

5. *Tomic*, VII, 306.

6. *M. V. H.*, I, 303.

JÓKAI ET LE « DICTIONNAIRE DE L'AMOUR »

Plus un romancier jouit de la réputation de conteur délicieux et plein d'imagination, plus le critique est tenté de saisir au vol sa fantaisie, de soumettre à une analyse minutieuse la substance même de son inspiration, de deviner le secret de son ardeur et de son art. Les surnoms forgés par les critiques de Maurice JÓKAI, désireux de caractériser à peu de frais le grand romancier hongrois du xix^e siècle : le « Dumas hongrois », le « Victor Hugo hongrois¹ », le « poète épique en prose » suffiraient pour nous convaincre qu'on a vu en lui un grand *imaginatif* romantique, professant et pratiquant le mépris de la réalité, et cela tant au point de vue de la fidélité de l'observation que de l'authenticité historique.

Cependant, cette conception banale des « grands imaginatifs » repose sur une association d'idées erronée, sur une observation superficielle. En réalité, ceux qui inventent avec hardiesse, sont ceux qui ont le plus besoin de ne jamais manquer de la « matière » nécessaire à leurs fictions ; ceux qui imaginent des péripéties invraisemblables doivent, pour être crus sur parole, se munir du plus grand nombre possible de pièces justificatives. Les appareils aériens doivent être plus solides que les chariots qui se meuvent paisiblement dans l'ornière de la route nationale.

Ajoutons à ces considérations d'ordre général la fécondité extraordinaire de Maurice JÓKAI, et nous ne nous étonnons plus de le voir perpétuellement en quête de « sujets », à l'affût d'articles de journaux, d'ouvrages historiques, géographiques ou ethnographiques curieux et susceptibles

1. Cf. notre étude sur *Jókai et la France* dans la *Revue de Littérature comparée*, 1926.

de servir de tremplins à son imagination. Nous espérons avoir bientôt l'occasion de faire parler ses *carnets* si justement célèbres, où ses lectures, les lourds volumes du « Tour du Monde », les mémoires des personnages les plus divers, et les recueils d'anecdotes et de plaisanteries ont été dépouillés avec un soin délicat et tendre...

Les *Ana* et les mémoires : voilà les produits *mi-ouvrés* chers au romancier. Et Jókai se trouvait, à leur égard, dans une situation particulièrement favorable. Sa femme, Róza LABORFALVY, la grande actrice tragique raffolait de mémoires¹. Chaque semaine, elle faisait venir les plus récents, — surtout des mémoires français, étant donné la culture intellectuelle éminemment française de la famille et de l'époque. Les mémoires et les périodiques venaient inonder littéralement et régulièrement, — comme le Nil — la table et la bibliothèque des Jókai, jusqu'à rendre nécessaire, de temps à autre, la vente à vil prix d'un certain nombre de livres, ce qui permettait à l'auteur d'en placer de nouveaux, non encore exploités, dans les casiers évacués. Son roman une fois achevé, Jókai devait se défaire des os dont il avait sucé la moelle.

Et pourtant, il aurait tenu à les conserver et il n'eût jamais garde de les renier. Comme A. Dumas père, Jókai avait, étalait, faisait valoir ses sources *historiques* avec une gracieuse coquetterie. Sûr de son talent de transformer, d'approfondir et d'embellir ses données, il était enchanté de faire mesurer aux profanes la prodigieuse distance qui séparait son chef-d'œuvre de l'embryon d'autrefois. Et puis, il était trop conteur, trop jongleur, trop artiste amoureux de l'exhibition, pour ne pas goûter le charme de la pseudo-authenticité qui, au lieu de rendre l'aventure plus réelle et moins poétique, l'entoure de ce mysticisme historique grâce auquel la fiction est presque de la légende ; la légende, voisine de l'histoire ; et l'histoire, sœur jumelle de la réalité vécue...

C'est ainsi que Jókai, dans la série de contes intitulée *Rendkivüli nők* (*Femmes extraordinaires*)², mentionne une de

1. Je tiens ces renseignements de la fille et de la petite-fille du romancier, M^{me} et M^{lle} FESZTY, à qui je désire exprimer ici mes sentiments de profonde reconnaissance.

2. Dans le volume *Megtörtént regék* (*Contes vrais*), t. LXI de l'édition nationale ; pp. 223 n. et 231.

ses sources, sans pourtant faire soupçonner l'influence exceptionnelle qu'elle a exercée sur son œuvre. Le titre en serait, selon lui : *Anecdotes historiques. A Troyes 1788*. Après de longues recherches infructueuses, un hasard providentiel a mis entre nos mains la deuxième édition de l'ouvrage en question dont voici le titre exact :

DICTIONNAIRE
CONTENANT
LES ANECDOTES HISTORIQUES
DE L'AMOUR.
*Depuis le commencement du Monde
jusqu'à ce jour.*
SECONDE EDITION

Revue, corrigée et augmentée par l'Auteur.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.
LA FONTAINE.

Tomes I-V.

A TROYES,

Chez Gobelet, Imprimeur-Libraire, près
l'Hôtel de-Ville, N° 206.

1811.

A en croire la *Préface*, qui s'autorise d'une citation de Rousseau, l'auteur du Dictionnaire¹ s'est proposé de « rendre parlant » le tableau des effets et de l'empire de l'amour envisagé comme passion. Il veut « montrer, par des faits consacrés dans l'histoire, la force de l'amour, ses caprices, ses fureurs, ses emportements, les crimes dont il a été la cause, les révolutions qu'il a opérées dans les familles, dans les empires ; ces scènes tragiques, comiques, ridicules et bizarres qu'il a produites dans tous les temps, dans tous les lieux, chez toutes les nations »... L'auteur se plaint de la défectuosité de la première édition parue en 1788, et il répond aux reproches du *Mercure de France* concernant la monotonie de son style et la place accordée aux événements ayant eu lieu hors de France et à une époque plus reculée².

1. Jean Mouchet, vice-président du Tribunal de Troyes.

2. La « seconde édition » contient plus de 600 articles qui ne se trouvent pas dans l'édition de 1788. Celle-ci porte le titre : *Dictionnaire portatif, contenant les anecdotes historiques de l'amour*. Mais elle a été publiée à Paris, chez Buisson.

Heureusement, notre auteur a tenu bon contre l'autorité du « Mercure » et il n'a pas borné ses recherches aux anecdotes « récentes et de la France ». C'est à sa fermeté que nous devons ce tableau, d'une touche si large et si variée, qu'est le *Dictionnaire de l'Amour*, en même temps qu'une série de contes souvent délicieux de Jókai qui a goûté plus qu'aucun autre l'ouvrage savant et naïf à la fois de l'auteur troyen. Savant, le Dictionnaire l'est devenu grâce au principe de fidélité historique dont il s'écarte rarement. L'auteur a sacrifié la variété de son style à l'avantage indéniable qui consiste à citer textuellement les « histoires générales et particulières » dont il a eu connaissance. Une pierre de touche sans pareille de cette fidélité historique nous est fournie par les articles ayant un sujet hongrois, et qui ne sont entachés que d'un nombre relativement faible d'erreurs ¹.

I. Liste des articles du Dictionnaire, ayant un intérêt pour la Hongrie :

Tome I.		Pages.
ABAFFI (v. plus loin).		1-2
ANDRÉ II, roi de Hongrie (tragédie de <i>Bancbanus</i> , XIII ^e siècle).		151-154
ATTILA.		259-262
BOLESLAS II, roi de Pologne (excommunié, il se retire à la cour de Ladislas, roi de Hongrie, XI ^e siècle).		409-410
BONNEVAL (le prince Eugène, XVII ^e siècle).		412-417
Tome II.		
CASIMIR IV, roi de Pologne (Georges Ragotsky, prince de Transylvanie).		17-18
Dobozi, capitaine hongrois (sa femme le prie de la tuer pour la sauver des Turcs, XVI ^e siècle).		319-320
FRÉDÉRIC, comte de Cylley (XV ^e siècle).		521-522
Tome III.		
HENRI IV, roi de France (le prince de Joinville en Hongrie).		243
JAGELLON, roi de Pologne (mari de Hedwige, fille de Louis de Hongrie, XV ^e siècle).		344-346
JEANNE I ^{re} , reine de Naples (fait assassiner son mari, Andréasse de Hongrie, XIV ^e siècle).		370-375
LADISLAS, « roi de Naples et de Hongrie » (XV ^e siècle).		437-438
LADISLAS V, roi de Hongrie (« fils d'Albert II d'Autriche », XV ^e siècle).		438-439
LADISLAS VI (= Uladislas II), roi de Hongrie (mari d'Anne de Candale, XVI ^e siècle).		439-441
LÉOPOLD I ^{er} (Tékéli).		493-494
Tome IV.		
MARIE, reine de Hongrie (sœur de Charles-Quint, XVI ^e siècle).		148-149
MÉNARD (Manard), Jean, (médecin d'Uladislas, roi de Hongrie, puis professeur à Ferrare, mort en 1536).		229-230
MONTGLAS, président de la Chambre des Comptes de Montpellier (le comte d' <i>Esterhasi</i> , « Colonel de hussards », épris de M ^{me} de Montglas).		305

Jókai a pu avoir connaissance de ce Dictionnaire dès 1851, date de la composition d'une nouvelle historique intitulée *Une couronne pour l'amour* (« Koronát szerelemért »), puisée, selon toute probabilité, dans le premier article du Dictionnaire. La coïncidence devient d'autant plus significative que le romancier hongrois paraît avoir emprunté à un ouvrage français une anecdote relative à l'histoire de Hongrie. Selon l'article ABÁFFI, Michel II, prince de Transylvanie, a dû renoncer à la principauté à cause de son mariage avec Catherine de Bethlen, désapprouvé par l'empereur : « Une femme, ou plutôt l'amour, vint alors enlever à Abaffi sa principauté. Il épousa, contre la volonté de l'Empereur, Catherine, fille de Georges Bethlen, Comte de Transylvanie. Vraisemblablement l'Empereur se servit de ce prétexte pour s'emparer d'une principauté qu'il ambitionnait ¹ ».

L'article consacré à CARIN ², empereur romain, contient en germe un petit roman de Jókai sur *Carinus* (1853), ses débauches et son châtimement. Il fut assassiné « par un des officiers de son armée dont il avait débauché la femme ». — et cela au moment même où il venait d'obtenir la victoire ³.

Cependant les premières traces indiscutables de l'influence « troyenne » datent de 1858 ⁴. Le *Décameron* (« Dekameron ») de Jókai contient plusieurs nouvelles extraites indubitablement, du *Dictionnaire de l'Amour*. Telles sont surtout : la nouvelle n° 36 (« Arria »), ayant pour héroïne la femme de Poetus qui montre à son mari hésitant le chemin du suicide glorieux ⁵ ; la nouvelle n° 38 (« Abu József ») qui

Tome V.

RAGOTSKI, prince de Transylvanie (Lehman).	96-98
SEINITZ (v. plus haut).	262-267
SIGISMOND, roi de Hongrie (sa femme. Barbe de Cilei).	287-290
VESSELINI (son amour pour Marie Sescski [= Szécsi] et la prise de Muran, xvii ^e siècle).	406-409
Une partie de ces données a été relevée pour la première fois par M. Máté Kovács, étudiant en lettres, membre de l'Institut français de l'Université de Debrecen.	

1. La première partie de l'article traite des guerres d'Emeric Tekeli.

2. T. I, pp. 564-566.

3. Jókai idéalise, sur tous les points, la donnée de cet article. — L'assassin, Manlius Sinister, venge sur le tyran sa fiancée qui s'est tuée pour se soustraire au déshonneur.

4. C'est l'année de la publication du *Décameron*. Néanmoins, plusieurs des nouvelles comprises dans ce recueil doivent remonter à une époque antérieure.

5. Voy. l'article POETUS, t. V, pp. 45-47.

raconte l'histoire d'ABOU-JOSEPH¹, fameux docteur musulman, gagnant cinquante mille écus d'or par ses conseils juridiques qui amènent une belle esclave entre les bras du calife Haroun-al-Raschid ; et le n° 39, la plus caractéristique de toutes, ayant pour sujet l'amour de BENSERADE² pour M^{lle} de la Vallière (« Benzeráde szerelme »)³. L'histoire littéraire tient compte d'un ballet composé par l'auteur du *Job* pour le Roi et pour La Vallière. Néanmoins, rien ne laisse soupçonner sous les dehors froids et guindés de ce précieux tant soit peu ridicule la passion romantique « d'une ardeur orientale » que lui attribue Jókai, ni l'aventure tragi-comique dont il aurait été le héros et la victime, à l'en croire le Dictionnaire en question :

« Au commencement de l'inclination de *Louis XIV* pour Mademoiselle de la Vallière, cette jeune personne qui aimait de bonne foi, et qui désirait vivement s'attacher le cœur de son royal amant, eut recours à la muse de *Benserade*. Pour répondre à quelques-unes de ses lettres, elle le pria un jour de passer chez elle, sans le prévenir de son dessein. *Benserade* était aimable et avantageux. Il va chez Mademoiselle de la Vallière, comme à un rendez-vous : pénétré de son bonheur, il se jette en entrant aux genoux de sa déesse ; son bonheur est si grand, qu'il a peine à le croire. *Hé non, ce n'est pas cela*, lui dit la demoiselle, en le relevant et en riant beaucoup, *il s'agit d'une réponse à faire*, et elle lui montra une lettre du Roi qu'elle venait de recevoir. »

Tandis que l'histoire d'Apaffi et celle de Carin étaient accessibles, en plus d'une version, au romancier hongrois versé dans l'histoire anecdotique de son pays et dans celle de l'Antiquité, Abou-Joseph et Benserade témoignent, par leur seule présence dans l'œuvre de Jókai, d'une influence directe et évidente du Dictionnaire sur le jeune romancier. Une autre preuve de cette influence nous est fournie par le fait que quatre articles sur les cinq dont nous venons de parler, se trouvent dans le premier volume du Dictionnaire⁴ qui paraît avoir été exploité systématiquement par l'auteur en quête de sujets nouveaux. Quelle trouvaille, en effet, que ce musée historique des passions, pour tout auteur qui s'est

1. *Dict.*, t. I, pp. 36-38.

2. *Dict.*, t. I, p. 367.

3. Parue dans *Vasárnapi Ujság*, en 1860 ; elle fait partie du *Décaméron* actuel.

4. D'autre part, les nouvelles empruntées au Dictionnaire se coudoient dans le premier volume du *Décaméron* où elles occupent des numéros voisins ou peu s'en faut.

mis dans la tête de remplir les tiroirs d'un Heptaméron ou d'un Décaméron ! Surtout pour un auteur qui « prend des notes » et qui fait des extraits suivis de journaux et de mémoires. Enfin — et voici la preuve la plus concluante — les détails caractéristiques, essentiels se trouvent être identiques dans la version du Dictionnaire et dans celle, plus développée, plus riche et plus poétique du grand romancier idéaliste.

Et les premiers emprunts faits au Dictionnaire de l'Amour frayeront la voie à des relations sûres et durables. Jókai ne cessera d'avoir recours à cet étrange registre d'embrasements et d'incendies lointains et fatals qui l'attire et qui l'inspire ¹. En 1863, c'est le tour de *Miranda* ², l'incomparable épouse du capitaine Hurtado, convoitée par un cacique indien qui finit par lier au poteau du supplice ce couple exemplaire : celui de *la Mule du Calife* (« A kalifa papucsá ») ³, nouvelle tirée de l'article ABDÉRAËME, selon lequel le souverain de Safie ⁴, au Maroc, est tué par l'amant de sa fille qui évite ainsi d'être assassiné par son futur beau-père ⁵, — et celui du *Fer de l'épée et l'éclair* (« A kardvas és a villám ») ⁶, roman puisé dans l'article BAJAZET I^{er} ⁷.

L'année 1864 est la date de la composition d'un récit dramatique dont le héros, *Juida* ⁸ ne trahit pas le nom de la femme de roi qu'il avait séduite et qui s'empresse d'attiser, elle aussi, le feu de son bûcher. Le long article consacré, dans notre Dictionnaire, aux luttes et aux intrigues précédant et préparant l'avènement de Catherine II, autant qu'aux amours de l'impératrice ⁹ a fourni à Jókai le sujet d'un roman intitulé *la Souveraine* (« Az úrnő »), et celui d'une anecdote historique portant le titre énigmatique de *Un baiser, un mot* (« Egy csók, egy szó ») ¹⁰.

L'année 1865 a vu transplanter dans le sol hongrois des traditions de FRÉDÉGONDE (« Fredegonda ») et de LUCRÈCE

1. Parfois, à court d'inspiration, il se contente de faire deux ou trois extraits sans choix, dans l'ordre alphabétique des articles.

2. Publiée dans *Vasárnapi Ujság*. — Même titre dans le *Dict.*, (t. IV, pp. 265-279).

3. Dans *Vasárnapi Ujság*.

4. « Szaffi ».

5. *Dict.*, t. I, pp. 28-29.

6. Publié dans *Részvét Könyve*.

7. *Dict.*, t. I, pp. 291-292.

8. Paru dans *Ústökös*. — Voy. sous ce titre, *Dict.*, t. III, pp. 405-407.

9. PIERRE III (t. V, pp. 1-25 et 30-31).

10. *Hon*, 1864, resp. « Ústökös », 1864.

(« Lucrétia »)¹. La fréquence des emprunts s'explique par le besoin de ramasser des matières pour un recueil de nouvelles *anecdotiques*, caractérisé par son titre qui invite à l'énumération : *Comment sont les femmes ? Comment sont les hommes ?*

En 1868, Jókai a raconté la touchante histoire de la pupille du prince de Radziwil, Anne Tarrakanoff, qu'un jeune espion d'une beauté classique réussit à ramener en Russie et à livrer à la police des Tzars. Elle apprend donc à ses propres dépens la vérité de cette devise de son protecteur, qui a fourni le titre de ce petit roman : *Gare à la beauté !* (« Kerüld a szépet ! »²) La beauté fatale, diabolique ne cessait d'attirer les poètes romantiques par la puissante antithèse qu'elle impliquait...

* * *

Pour *les Fous de l'Amour* (« A szerelem bolondjai », 1868), le mélange *diabolique* de frénésie romantique et de lucidité réaliste, qui nous rappelle impérieusement la « manière » de Barbey d'Aurevilly, a besoin d'une espèce d'*ouverture* lyrique préparant le lecteur bienveillant à cet orage de passions forcenées que l'auteur se propose de déchaîner sur sa tête. Cette ouverture, destinée à accoutumer l'âme du lecteur à une certaine gamme sentimentale et, surtout, à une intensité exceptionnelle, procède par une gradation dynamique allant des petits drames concentrés en anecdotes de l'Introduction, par les récits plus développés du « concours » de récits, au roman lui-même, sombre, amer et fatal.

Or, les anecdotes du « premier degré » proviennent à peu près toutes³, de notre Dictionnaire. Pour faire taire les sceptiques et pour contenter les curieux, l'auteur puise à

1. Les deux nouvelles ont vu le jour dans *Köszoru*. — Dans le *Dict.*, CMLRÉRIC I^{er} (t. II) et LUCRÈCE (t. IV).

2. *Milyenek a nők ? Milyenek a férfiak ?* T. XXV de l'éd. nationale. — L'énumération est un procédé cher à ce frère spirituel de V. Hugo ; l'énumération d'anecdotes passionnelles atteindra son apogée quelques années plus tard, dans l'introduction des *Fous de l'Amour*. Voy. plus loin.

3. Dans le recueil intitulé *Vers l'aube* (« Virradóra »). Cf. PIERRE III (*Dict.*, t. V, p. 2). C'est donc le troisième récit puisé dans le même article du Dictionnaire.

4. Nous ignorons l'origine de deux chaînons de cette série impressionnante de « folies » historiques : celles des saturnales de Hispana Sescennia, et celle de la mésalliance d'un prince anglais avec une bergère (p. 4). (Ce qui n'exclut point que ses anecdotes soient comprises dans le Dictionnaire.)

pleines mains dans son trésor particulier. Et quoiqu'il finisse par insister sur la « réalité » pour ainsi dire quotidienne des funestes folies qu'il place dans sa maison d'aliénés¹, il ne saurait s'empêcher de faire briller à nos yeux ce qu'il a « omis » de nous raconter...

« Je pourrais parler », dit-il, « de la folie des *saisons renversées*, d'une confrérie du xvi^e siècle ayant établi pour règle que les vrais amants devaient s'habiller chaudement en été, et légèrement en hiver : boire de l'eau tiède et manger des choses crues. » Jókai fait allusion à l'ordre des *Galois et Galoises*, répandu en Poitou au xiv^e siècle et décrit par l'auteur du Dictionnaire dans un article intitulé *Pénitens d'Amour* (t. IV, pp. 468-469) :

« Parmi les plaisantes révolutions morales ou physiques opérées par l'amour, on peut placer celle de la confrérie (*sic !*) des *Pénitens d'amour*, et à laquelle on a donné aussi le nom de *Ligue des amans*. L'objet de cette société était de prouver l'excès de son amour par une opiniâtreté invincible à braver les rigueurs des saisons. Les ... initiés ... devaient, suivant leurs instituts, se couvrir très-légèrement dans les plus grands froids, très-chaudement dans les plus grandes chaleurs. L'été ils allumaient de grands feux auxquels ils se chauffaient ; l'hiver, leurs cheminées n'étaient garnies que de feuillages ou autres verdure... »

« Je pourrais parler, continue l'auteur des *Fous de l'Amour*, du *Rocher des Amants* maures fuyant le fouet paternel jusqu'au sommet de la montagne et se précipitant dans l'abîme pour ne pas tomber entre les mains de leurs persécuteurs. Le *Rocher des Amants* conservait longtemps ce nom, et les amants malheureux des environs y affluèrent pour chercher la mort sur cette pierre. Reste à savoir qui furent les fous les plus accomplis, de ceux qui en avaient montré l'exemple, ou de ceux qui le suivirent... »

On peut lire la légende locale de la « Pena de los enamorados » sous le titre *AMANS*, au premier volume du Dictionnaire (pp. 130-134). Elle ne cesse de hanter l'imagination de

1. Il sera instructif de mettre en parallèle la fin de cette introduction avec un passage justement célèbre de l'auteur des *Diaboliques* (dans *Une Vengeance de femme*, éd. Lemerre, pp. 405-410). Voici le texte de Jókai : « Je raconte des histoires de chaque jour, qui auraient pu avoir lieu n'importe quand et n'importe où ; des événements arrivés tout près de nous, sous nos yeux, et que nous n'apercevons même pas tant qu'on ne nous les raconte. Alors, seulement, nous convenons de les connaître... Je raconte des histoires quotidiennes, dont les protagonistes ont la réputation d'hommes honnêtes, intelligents, célèbres même, et qui ont réussi, peut-être, à dissimuler pendant toute leur vie d'avoir mérité les premiers prix au concours des *Fous de l'Amour*... »

notre auteur qui y revient, comme on va le constater, dans la série des *Femmes extraordinaires*.

« Je pourrais invoker le témoignage de l'ethnographie et partir, avec le lecteur, de l'indifférence bizarre à l'amour qui oblige l'Esquimaux à étendre la notion de l'hospitalité jusqu'au partage des privilèges conjugaux, — vers les excès opposés où le Korial jaloux ne permet pas à sa femme de se laver, de peur que les autres hommes ne devinent la beauté de ses traits... Une station intermédiaire de ce voyage nous ferait faire la connaissance des Alibamons, tribu dont les femmes sont excessivement jalouses et vindicatives, de sorte que, si un mari trompe sa femme, il aura affaire à toutes les femmes de la tribu, qui se réuniront pour administrer à l'infidèle une bastonnade collective. »

Il va sans dire que l'ethnographe-voyageur de l'amour marche sur les traces de l'auteur du Dictionnaire. Les Esquimaux et les Koriaux de Jókai descendent également des KORIAQUES du *Dictionnaire de l'Amour* (t. III. pp. 426-427). Les *Koriaques à rennes*¹, jaloux de leurs femmes, désirent « qu'elles soient mal-propres ; jamais elles ne se lavent, jamais elles ne peignent leurs cheveux » ... « Cet usage est d'autant plus étonnant que les *Koriaques fixes* ont des mœurs tout à fait opposées. Chez eux c'est une politesse d'offrir sa femme ou sa fille à un étranger, et une injure de refuser cette offre². » Quant à la touchante solidarité des femmes jalouses de leurs maris, Jókai l'a inventée en modifiant cette donnée de l'article sur les ALIBAMONS, sauvages « établis près de la Louisiane » : « Lorsqu'il arrive qu'une femme débauche le mari d'une autre, les femmes s'assemblent entre elles avec des bâtons longs comme le bras et vont trouver la coupable, qu'elles battent sans miséricorde, ce qui fait beaucoup rire les jeunes gens ; à la fin, s'ils n'arrachaient les bâtons des mains de ces furieuses, elles tueraient la malheureuse coupable. »

La mort d'Arraeus, roi de Bithynie, tué par Sémiramis qui l'aime et qui conserve les cendres de son bien-aimé dans un admirable mausolée de marbre blanc, est relatée sous la rubrique SÉMIRAMIS, au tome V du Dictionnaire (pp. 267-269³). Une autre reine qui ne put se séparer du cercueil et du cadavre de son mari, portait, d'ores et déjà,

1. C'est-à-dire : Koriaques nomades.

2. Cf. la dernière scène du rêve d'Adam dans la *Tragédie de l'Homme*, de MADÁCH.

3. Les quatre derniers alinéas. Le héros y est roi d'Arménie ; il s'appelle *Aræus le Beau*.

le surnom de « folle ». Comme Sémiramis, JEANNE LA FOLLE¹, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, se cramponnait à un mort qui, de son vivant, ne l'avait guère payée de retour.

Le règne de vingt-quatre heures de la belle sultane Nourgéhan² qui l'emploie à faire battre une grande quantité de roupies destinées à perpétuer le souvenir de son amour pour Jéhanguir, a été raconté par l'auteur du Dictionnaire sous le titre JÉHANGUIR³. Jókai ajoute à cette donnée la remarque que la belle Nourgéhan « fit distribuer cet argent parmi les pauvres du pays »...

Cette anecdote, à laquelle Jókai prend évidemment beaucoup de plaisir, menace de faire craquer le cadre trop étroit des « motifs » de l'Introduction. Les deux dernières anecdotes y rentrent plus docilement. La dernière a pour héros le « roi Jean » qui, non content d'aimer à la manière des mortels et voulant rendre ses nerfs capables d'aimer « comme les fées », se faisait envelopper tous les soirs en des tapis imbibés d'esprit de vin. Un soir, le valet de chambre qui l'avait cousu dans le drap, au lieu de couper le fil, eut l'imprudence d'approcher une bougie allumée, la flamme se communiqua au drap, et « n'ayant rien d'une salamandre, le roi Jean se brûla comme un fou⁴. » Cet accident tragique est raconté par l'auteur de notre Dictionnaire dans l'article JEAN V⁵ (Jean le Conquérant, duc de Bretagne) ; mais Jókai est dans l'erreur en attribuant cette cure fatale au héros de l'article. C'est *Charles le Mauvais*, roi de Navarre, qui reçoit par ce moyen le châtement mérité par ses débauches et de ses intrigues.

Remarquez que les articles servant de sources aux dernières anecdotes se trouvent tous dans le même volume du Dictionnaire, assez près les uns des autres : JEAN, JEANNE, JÉHANGUIR... Cela prouve que Jókai a cueilli ces anecdotes au hasard, comme on cueille des fleurs à mesure qu'on pénètre dans un pré. Chaque fois qu'il avait besoin de matériaux pour ses développements « illustrés », il n'avait qu'à glaner dans cette floraison dont tous les pétales lui étaient également chers.

1. Voy. l'article JEANNE du *Dictionnaire* (t. III, pp. 379-381).

2. Ou Nourmahal.

3. Graphie hongroise : « Dzsehangir » et « Nurgehán ».

4. Jókai, *Szerellem bolondjai*, p. 4.

5. *Dictionnaire*, t. III, pp. 557-561.



Un autre bouquet, dont nous avons déjà parlé, groupe des fleurs épanouies, fières de leur origine. Le titre *Femmes extraordinaires* (« Rendkívüli nők ») trahit l'intention de l'auteur : il veut cueillir des fleurs exotiques, exceptionnelles. De plus il touche un mot de l'endroit où elles poussent, c'est qu'il est à peu près sûr qu'on n'en découvrira pas le chemin. Les nouvelles comprises dans ce recueil datent de 1876 et de 1878¹ ; chacune d'elles est intitulée d'après un nom de femme « célèbre ». Jókai s'y appuie ouvertement sur les *Anecdotes historiques* qu'il cite à plusieurs reprises, et il se contente de développer et de colorer quelques-uns des articles exploités. Essayons d'établir l'identité de chacun des contes compris dans la série des « Femmes extraordinaires » :

I. *Őrült Johanna* (*Jeanne la Folle*) reprend, pour le développer, un des thèmes de l'Introduction des *Fous de l'Amour*, emprunté à l'article JEANNE du Dictionnaire (t. III, pp. 379-381).

II. *Xara* met en scène la passion fougueuse d'AMURATH I^{er} (Dict., t. I, pp. 145-146) pour la fille du despote de Serbie, qui doit finir par épouser celui qui immolerait tout à son amour.

III. *Zatime* nous a déjà été raconté dans le prologue des *Fous de l'Amour*. C'est une nouvelle version plus complète, de la légende du Rocher des AMANS (Dict., t. I, pp. 150-154). Jókai suit de près son modèle et, plus spécialement, la ballade citée en note dont il rapporte une strophe dans l'original² et en traduction hongroise :

« Le Sarrasin l'avoyt traité	« A mór-nagylelkű ellen,
En vainqueur magnanime ;	A ki őt legyőzte :
Il luy rendoyt en vain sa liberté :	Kárbavész a kegyelem :
Las le captif, dans les fers de Zatime	Zatime s a szerelem
Semble arrêté. »	Ujra lánczra fűzte. »

IV. *Harmozáné* est un nom donné à la femme païenne d'ANILÉUS (Dict., t. I, pp. 181-182), chef d'une colonie juive près l'Euphrate. Après avoir tué le mari d'Harmosane, Aniléus épouse l'objet de son amour. « Ce mariage, remarque notre Dictionnaire, « était contre la loi Judaique, parce que la femme était idolâtre, et ne voulait pas renoncer au culte des faux dieux. Les principaux d'entre les Juifs en firent des plaintes vives et répétées... Il était à

1. *Őrült Johanna*, *Zatime*, *Harmosane*, *Artemisia*, furent publiées dans *Életképek*, en 1876 ; *Agatha*, *Xara*, *Zatime*, etc., dans *Igazmondó*, année 1878.

2. Jókai y emploie l'orthographe primitive de la première édition (1788). La « seconde édition » (1812) nous offre une orthographe à peu près moderne.

craindre qu'*Asinéus* (frère d'*Aniléus*) ... ne profitât de la circonstance pour se défaire de son frère, et jouir seul de l'autorité. La femme d'*Aniléus*, pour éviter ce malheur, fit empoisonner son beau-frère. *Aniléus*, se trouvant alors seul, voulut attaquer Mithridate ; mais... il fut défait et tué par les Juifs de Babylone ». Dans la nouvelle de Jókai, Harnosane empoisonne *Asinéus*, de crainte que cet homme prudent ne se déclare contre la guerre. Après la défaite d'*Aniléus*, les Juifs lapident la veuve de leur chef. Ainsi, dit Jókai, « les Juifs ont perdu un pays à cause de la belle Harnosane ; mais ils ont observé la Loi ».

V. *Artemisia* se fonde sur l'article ARTÉMISE II du *Dictionnaire de l'Amour* (t. I, pp. 236-238). L'héroïne de la bataille de Salamine ne réussit pas à faire la conquête de *Dardanus* qu'elle aimait. « Sa fierté outragée s'en vengea en crevant les yeux de son amant ; mais cette vengeance n'éteignit pas le feu dont brûlait cette Princesse : sa passion se changeant en fureur, elle se précipita du haut du rocher de Leucade. »

VI. *Agatha* raconte le martyre de sainte AGATHE, d'après l'article correspondant du Dictionnaire (t. I, p. 71).

Il est important de noter que les articles AMURATH, AMANS, ANILÉUS, ARTÉMISE et AGATHE se lisent tous dans le premier volume du *Dictionnaire de l'Amour*. Le romancier hongrois ne perdait pas son temps à faire un choix parmi les articles du Dictionnaire : il les prenait dans l'ordre alphabétique.

D'autre part, ostensiblement empruntées au *Dictionnaire de l'Amour*, ces nouvelles nous permettent de mesurer et d'apprécier en Jókai l'art du conteur, l'imagination du voyant, la maîtrise de l'écrivain à qui un rien suffit pour créer un monde, une donnée morte et séchée, pour en faire jaillir la vie la plus fiévreuse. Je ne connais guère de démonstration plus nette de la formation des récits et légendes populaires que cette transformation par le poète des données anecdotiques : il comble les lacunes, il individualise les événements collectifs et il relie en les motivant les épisodes isolés et comme inertes.

• • •

Quelques années avant la série des *Femmes extraordinaires*, l'*Igazmondó* a érigé en exemple l'héroïsme de la belle *Zafireh*. Aruch Barberousse, le fameux corsaire, ayant tué Sélim Eutémy, le mari de *Zafireh*, la princesse arabe s'empoisonne pour échapper au bras de l'assassin. *Zafireh* s'appelle *Zaphirah* dans l'article BARBEROUSSE du *Dictionnaire de*

l'Amour (t. I, pp. 300-304). Notons que cette nouvelle a été reproduite dans le même volume ¹ que les *Femmes extraordinaires*.

La dynastie des Barberousse occupera une fois de plus le romancier romantique. La nouvelle intitulée *Pourquoi m'as-tu vu ?* ² (« Miért láttál ? ») raconte, d'après l'article Julie de GONZAGUE (t. III, pp. 53-54), la suite de cette comtesse, avertie par un gentilhomme du projet du corsaire Barberousse de venir l'enlever dans la ville de Fondi. Elle « se sauva en chemise sur un cheval », accompagnée du gentilhomme qui l'avait avertie. « On ajoute que, pour récompense, elle le fit poignarder peu après », de dépit d'avoir été vue en chemise par un homme.

Glissons sur l'histoire de MAHADI, fils d'Almansor ³, afin d'arriver à *Un cheveu de femme* (« Egy asszonyi hajsza », 1878) qui, d'une part, représente dans l'œuvre de notre auteur la grande chronique anecdotique à la Dumas père, et, d'autre part, s'occupe d'une époque de l'histoire franco-polonaise dont on chercherait en vain ailleurs une analyse aussi large et aussi minutieuse.

Ce n'est pas ici le lieu de soumettre à un examen approfondi ce curieux tableau d'histoire brossé de main de maître avec un pinceau trop mince et trop fin pour la largeur de la toile. Marie-Louise de Gonzague, petite-fille de Henriette de Clèves, duchesse de Nevers, pleure Cinq-Mars avec qui elle avait contracté un mariage clandestin. Le Roi l'oblige à épouser Uladislas IV, roi de Pologne, et Marie-Louise y consent à la condition que le mari de sa gouvernante, le marquis d'Arquien soit nommé « duc et pair ». Le roi devine les motifs de cette condition : les deux demoiselles d'Arquien sont, en réalité, les filles de Marie-Louise et de Cinq-Mars. Arrivée en Pologne, la fiancée du roi est avertie par le marquis de Béthune d'une lettre du marquis de Boisdaphin où celui-ci informe le roi de Pologne du passé de sa future. Marie-Louise réussit à se disculper grâce à sa seconde fille qui consent à accepter des mains du roi un époux septuagénaire qu'Uladislas lui propose pour mettre à l'épreuve le

1. *Megtörtént regék* (Contes vrais), t. LXI de l'éd. nationale.

2. Actuellement dans le volume XXXV de l'éd. nationale : *Szélcsend alatt. — Életből ellése* (Pendant le calme, — D'après nature).

3. Elle a paru dans l'année 1878 de l'*Ústökös*, pour être recueillie plus tard dans le t. LVIII de l'éd. nationale. Cf. l'article MAHADI du Dictionnaire, (t. IV, p. 80).

« sentiment maternel ». L'autre fille de la reine épouse le marquis de Béthune, nommé grand trésorier de Pologne. Sur le conseil du fou de cour (personnage indispensable à tout romancier romantique qui se respecte !), le roi commet, dans une lettre adressée à d'Arquien, l'erreur de l'appeler « père et duc » (c'est-à-dire oiseau nocturne), au lieu de « Pair et Duc »¹, ce qui fait de celui-ci la risée des courtisans, — d'autant plus que la nomination promise n'arrive toujours pas... Et Jókai qui, en sa qualité d'écrivain, professe la doctrine de Scribe et de Dumas sur les « petites causes engendrant les grands effets »², insiste sur la circonstance que les fautes d'orthographe du roi de Pologne contribuèrent puissamment à animer les Français de Pologne contre le roi de France qui semblait se moquer d'eux et de leur Duc.

Après la mort du roi Uladislas, Marie-Louise de Gonzague épouse le frère et successeur du roi, Casimir V³. A partir de ce moment⁴, Jókai transpose dans le ton du roman l'*Histoire de Pologne*, par Salvandy, dont le titre est noté sur un de ses carnets. La mort de Marie-Louise lui permet de broder sur la devise commune à cette reine et à Cinq-Mars : *Ergo moriendum*⁵... Le récit du mariage de Sobieski avec Marie-Casimir d'Arquien⁶ et de l'élection de Sobieski au trône de Pologne amène celui de la mission de Gravel⁷, envoyé par Louis XIV pour étudier sur les lieux la conduite du marquis de Béthune et de la reine, favorables à la cour de Vienne plutôt qu'à celle de Versailles. Cependant, Gravel devient amoureux de la marquise de Béthune, et son rival, l'aventurier italien Sardis s'empare de ses lettres adressées à la grande-trésorière. Les ennemis de Gravel saisissent cette

1. Quoique la plupart des données de cette chronique scandaleuse soient fournies par les divers articles du Dictionnaire, respectivement par l'*Histoire de Pologne*, de Salvandy, nous ne serions pas trop étonnés, si l'on nous prouvait que ce calembour était de l'invention de Jókai, grand amateur de tours de force « linguistiques ».

2. Cf. notre étude citée sur Jókai et la France.

3. L'inclination de ce prince pour sa belle-sœur aurait été de vieille date, à en croire Jókai qui attribue à Casimir une aventure où le Dictionnaire ne fait figurer qu'un « jeune Marquis Italien ». Cp. Jókai, t. XXXVI, pp. 219-223, avec *Dict.*, t. I, p. 407, art. BOISDAUPHIN. Le nom d'*Actéon* mentionné dans chacun des deux textes finira par nous convaincre de la nécessité de leur rapprochement.

4. Dès le chapitre XIII.

5. Mentionnée dans un des articles servant de base au roman en question.

6. Seconde fille de Marie-Louise, veuve de Radziwiłł.

7. Voy. l'article GRAVEL, t. III, pp. 95-99 du Dictionnaire.

occasion pour faire avorter sa mission et, en faisant soupçonner que ces lettres sont en réalité adressées à la reine et non à sa sœur, ils réussissent à le faire expulser du royaume. M. de Gravel échappe avec beaucoup de peine aux assassins posés en embuscade sur sa route... Pour extraire les lettres de leur cachette, Sardis s'est servi d'un cheveu de la marquise¹. Ce *cheveu de femme* (« petite cause ») a ruiné l'influence française à Varsovie, anéanti les espérances de la dynastie hongroise de Tököly, alliée de la France, et amené Sobieski devant Vienne (« grand effet »).

Voilà, en peu de mois, la chronique romanesque dont les données sont empruntées aux articles suivants du Dictionnaire :

BOISDAUPHIN (t. I, pp. 405-407) : la lettre pleine d'indiscrétions et de médisances, adressée au roi de Pologne ; — les relations de Marie-Louise avec la famille d'Arquien ; — abdication de Casimir V et sa retraite dans l'abbaye de Saint-Germain-les-Prés, etc.

LÉOPOLD I^{er} (t. III, pp. 493-494) : premier mariage de Marie-Casimir de la Grange-d'Arquien avec Jacob Radzewil ; — motifs de son animosité contre la France, le brevet de « Duc et Pair » ; — combinaison franco-hongroise, etc.

GRAVEL (t. III, pp. 95-99) : mariage de l'autre fille du marquis d'Arquien avec le marquis de Béthune ; — le brevet de « Duc et Pair » ; — politique germanophile de la reine française de Pologne ; — la mission de Gravel manquée, sa fuite, etc.

L'HOSPITAL (t. III, pp. 502-505) : la maréchale de l'Hospital conquiert le cœur du roi Casimir, à Paris², etc.

Où Jókai a-t-il « pêché » la première idée de cette histoire ? Quel hasard lui a ouvert le livre des *Anecdotes* à la page consacrée aux Gonzague et aux d'Arquien ? La réponse devient aisée quand on se rappelle cette *Julie de Gonzague* pour l'amour de qui Jókai a fait un de ses derniers emprunts au Dictionnaire, en 1874. Son histoire y occupe la page 54 du tome III. Il suffit de tourner la feuille pour avoir sous les yeux, à la page 56, le début de l'article sur un autre GONZAGUE, *Ludovic* de nom, dont la femme, Henriette de Clèves, est la véritable héroïne d'une aventure terrible et mystérieuse. *La Mole* et *Coconas*, favoris du duc d'Alençon, furent accusés d'avoir voulu engager le duc à se mettre

1. Selon le Dictionnaire (t. III, p. 97), ce fut la Trésorière qui a livré au beau et perfide Sardis les lettres de son rival.

2. Cf. une allusion de Jókai, roman cité, p. 264.

à la tête des huguenots. On a trouvé dans la cassette de La Mole une figure de cire dont le cœur était transpercé à coups d'aiguille. Cette figure, ouvrage de *Cosme Ruggieri*, fameux magicien italien, aurait été « faite contre la vie du Roi ». Coconas, de son côté, a racheté, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, une trentaine de huguenots pour les poignarder de sa main. Les accusés furent jugés, condamnés et décapités. Leurs prétendues protectrices, la duchesse de Nevers et la reine de Navarre « allèrent enlever leurs têtes » pour les faire embaumer¹. « Un titre que l'on trouve dans la bibliothèque de Madame de Montpensier, vient encore à l'appui du fait. *La manière d'arpenier brièvement les prés, par Madame de Nevers*. Ce titre a vraisemblablement rapport à l'enlèvement de la tête de Coconas, qui était peut-être exposée dans une prairie, — ou à quelque partie galante dans laquelle la Duchesse fut surprise, et d'où elle se sauva promptement à travers une prairie² ».

Or, cet épisode a inspiré les premiers chapitres³ du roman qui nous occupe. Une fois son attention éveillée, Jókai dut se mettre à chercher d'autres renseignements sur cette étrange famille. Ces renseignements, formant des articles *reliés entre eux par de nombreux renvois*, nous ont valu un roman historique sur la politique polonaise de la France au XVII^e siècle.

*
* *

L'affaire SELNITZ offre maints points de contact avec la donnée du *Baron des Tziganes* (« Czigánybáró », 1883, 1885), l'un des romans les plus connus de notre auteur, grâce surtout à l'opérette de Johann Strauss, qui en est tirée. « Sur la fin de la guerre de Sept Ans », relate notre Dictionnaire (t. V, pp. 262-267), « le Baron de Selnitz, gentilhomme hongrois fut fait prisonnier par les Prussiens, et envoyé à Magdebourg. Pour adoucir l'ennui de sa captivité, il chercha à s'en venger sur les cœurs des belles Magdebourgeoises. Il avait laissé dans ses terres une épouse jeune et sensible,

1. Selon un autre article (BOISDAUPHIN, t. I, p. 407), la duchesse de Nevers garda la tête de Coconas « longtemps dans l'armoire d'un cabinet, derrière son lit ». Cp. Jókai, roman cité, pp. 187-188. — Cf. encore l'article HENRI IV (*Dict.*, III, pp. 223-224).

2. Cette remarque se retrouve dans le roman de Jókai, p. 188. Chap. II à IV.

qui l'aimait uniquement ; mais on conçoit qu'il garda le silence sur cette particularité. » L'étourdi alla plus loin qu'il n'en avait l'intention, et il finit par épouser la comtesse de Burgheim. A quelque temps de là, un échange de prisonniers rendit la liberté à Selnitz qui, cette fois, fut obligé de prendre la clé des champs, après avoir expliqué, dans un billet, les motifs de sa fuite. Arrivé à Vienne, il fut bientôt rejoint par sa première femme qui « se hâta d'accourir dans ses bras. Cet excès d'empressement le contraria bien un peu ; mais insensiblement la tendresse de cette aimable personne captiva sa légèreté, et son cœur se rouvrit aux impressions du premier amour. *Anastasie de Murz*, c'était son nom, descendait d'une de ces familles nobles, mais indigentes, dont il y a un si grand nombre en Hongrie. Son âme appartenait tout entière à l'homme qui, élevé au-dessus d'elle par ses richesses, avait garanti sa beauté et sa vertu du danger de l'abaissement et du malheur. »

La seconde femme du Baron n'en prit pas son parti aussi tranquillement qu'il l'avait espéré. Elle porta ses plaintes aux pieds de l'impératrice. « La bigamie paraissait clairement prouvée : le Baron fut arrêté, et la rigueur avec laquelle *Marie-Thérèse* punissait les crimes de ce genre, fit présumer qu'il subirait le châtiment prévu par la loi. Il résulta de l'enquête que les droits de l'une et de l'autre étaient également fondés ; mais tandis qu'on allait discuter la priorité de ceux de la première femme, celle-ci déclara que le Baron ne l'avait pas épousée, qu'elle avait vécu avec lui sur le pied d'une maîtresse, et que, s'il lui avait permis de porter son nom, c'était été par un raffinement de tendresse, et pour se soustraire aux recherches de la police. Il n'y avait rien à opposer à cet aveu inattendu et volontaire : le procès finit contre toutes les apparences à l'avantage du Baron. Les Juges décidèrent que sa main appartenait à la Comtesse de *Burgheim*, et *Anastasie*, en punition de sa mauvaise conduite, fut condamnée à passer dix ans dans une maison de correction. »

Le dénouement n'est pas moins favorable que dans le cas de *Szaffi*, héroïne du *Baron des Tziganes*. *Anastasie de Murz* sera relâchée et rentrera dans ses droits grâce à l'intervention de l'honnête gardien de la maison de correction ¹.

1. Ce dernier joue un rôle analogue à celui du fou de cour de *Marie-Thérèse* en l'obligeant à signer un billet en faveur de sa protégée. Cf. encore le dîner ou la grâce royale produit son effet.

Quoique son influence soit moins évidente que celle des anecdotes ci-dessus mentionnées, l'affaire Selnitz paraît avoir fourni à Jókai quelques-uns des principaux éléments du roman de cette Grisélidis moderne, et elle a pu en fournir la première idée au romancier qui ne cessait de chercher dans les mémoires étrangers des sujets « hongrois » ¹.

*
* * *

En 1886, le recueil de nouvelles intitulé *Encore un bouquet* (« Még egy csokrot ») offre au lecteur la chronique des *Derniers rois maures* (« Az utolsó mór királyok ») dans laquelle l'article ALBOHACEN du Dictionnaire ² est mis à profit et complété par d'autres renseignements historiques ³.

Un récit intercalé dans le roman *Trois têtes de marbre* (« Három márványfej », 1886-1887), reproduit la légende du PRIEURÉ DES DEUX AMANS ⁴, près Rouen. Geneviève, fille d'un seigneur banneret ⁵, est aimée de Beaudoin (*sic* !), jeune cavalier sans fortune. Indigné de cette prétention, le fier seigneur montre du doigt la colline située près de son château, et il donne son consentement à la condition que Baudoin porte sa bien-aimée jusqu'au sommet de cette colline, sans s'arrêter en route... Baudoin arrive au sommet, mais il meurt de fatigue, et Geneviève tombe inanimée sur son cadavre. Pour expier sa cruauté, le père de Geneviève fait élever sur la colline un tombeau magnifique...

L'année suivante (1888) voit une nouvelle preuve de la fidélité de l'imagination, par ailleurs volage, du romancier à son cher Dictionnaire. L'« Almanach littéraire de Mikszáth » ⁶ publie l'histoire des *Femmes de Barak-Hageb* (« Barak Hageb asszonyai ») ⁷, femmes aussi belles que courageuses qui battent une troupe ennemie et jettent par là les fondements de la future grandeur de leur mari ⁸.

1. Cf., entre autres, le *Château sans nom* (*Névtelen Vár*) auquel nous nous proposons de consacrer une étude spéciale. Voy. encore : Jókai et la France.

2. T. I, pp. 88-92.

3. Le procédé et la qualité du mélange y sont les mêmes que dans *Un cheveu de femme*.

4. *Dict.*, t. V, pp. 83-86.

5. Jókai y voit un nom propre. Son « Seigneur de Banneret » est un « prince franc ».

6. *Mikszáth Almanachja*.

7. Réimprimée dans le volume posthume intitulé *Au-delà de l'horizon* (*Túl a láthatáron*, 1912).

8. Cf. l'article BARAK-HAGEB (*Dict.*, t. I, p. 500). -- Notons que cet article précède immédiatement celui consacré à BARBEROUSSE.

Basé sur d'autres mémoires, le roman intitulé *le Fils de Rákóczi* (« Rákóczy fia », 1891) ne fait pourtant pas exception à la règle générale. En décrivant les débauches organisées par les sociétés secrètes où le gouvernement autrichien a jeté, pour les corrompre, les enfants de Rákóczi, Jókai en vient à parler des scènes de l'Ancien Testament et de leur interprétation moderne. Et l'on devrait crier au miracle s'il ne consultait pas, à cet effet, son livre de chevet... Aussi reproduit-il en traduction hongroise ces vers rapportés par l'article *ESTHER* du Dictionnaire¹.

« Sous le nom d'*Aman* le cruel,
Louvois est peint au naturel,
 Et de *Vasthi* la décadence
 Nous retrace un portrait vivant
 De ce qu'a vu la Cour de France
 A la chute de *Montespan*.
 La persécution des Juifs
 De nos huguenots fugitifs
 Est une vive ressemblance :
 Et l'*Esther* qui règne aujourd'hui,
 Descend des Rois dont la puissance
 Fut leur asyle et leur appui.
 Mais pourquoi nommer *Assuérus* ?
 Notre Roi, comblé de vertus,
 N'a-t-il point calmé sa colère ?
 Je vais vous le dire en deux mots :
 Les Juifs n'eurent jamais affaire
 Aux Jésuites et aux bigots. »

« Dölyfös *Hámán* neve alatt
Louvois ír szökik, szalad
Vásthi úrnő : a kegyvesztett,
 A ki trónra hozta *Észtert*,
 Senki sem más mint *Montespan*.
Eszter lesz az úrnő czlán,
 A ki maga is királyvér.
 Azért vevé el *Ahasvér*.
 A zsidóknak üldözése :
 — Hugonották kergetése.
Ahasvér alatt találjuk
 A mi erényes királyunk,
Mainlenon varázshatalma
 Lett a zsidó nép oltalma
 Csak egy dolog, mi nem talál
 A hajdani legendánál.
 A zsidók és jezsuiták
 Egymást meg nem károsítják. »

Les volumes parus après la mort de Jókai contiennent encore plusieurs nouvelles² empruntées aux *Anecdotes historiques de l'Amour*. Le *Mariage par haine* (« Házasság gyűlöletből »³) suit les péripéties de l'affaire *ALLIOT*⁴ qui a occupé vers 1760 la cour de Stanislas⁵ et l'opinion publique de la ville de Nancy. L'*Ordalie* (« Ordália ») raconte l'histoire de la dame de *Carouge*, cette nouvelle *Lucrece*, vengée par son mari dans un duel judiciaire⁶. Enfin, le même volume posthume⁷ contient une curieuse étude intitulée *l'Histoire*

1. T. II, p. 420.

2. Ecrites à des époques différentes.

3. Dans le volume *Van még új a nap alatt* (Il y a pourtant du nouveau sous le soleil, 1912).

4. Relatée dans le Dictionnaire, t. I, pp. 111-117.

5. L'influence du texte original se manifeste jusque dans la graphie *Sztaniszló*, au lieu de *Staniszló*.

6. Jókai a modifié sa donnée. — Pour le « coup de Jarnac », cf. l'article *JARNAC* (t. III, pp. 546-548).

7. *Túl a láthatáron*.

véritable de la Dame aux camélias (« A kaméliás hölgy igaz története »). C'est la biographie de M^{lle} GAUTHIER¹, actrice du Théâtre-Français dès 1716 :

« Elle était grande, bien faite, avait beaucoup de fraîcheur, et était d'un caractère violent. Elle était d'une force prodigieuse pour une femme... Le Maréchal de Saxe, à qui elle avait fait un défi, et qui, à la vérité, l'emporta sur elle à la lutte au poignet, disait que, de tous ceux qui avaient voulu s'essayer contre lui, il n'y en avait guère qui lui eussent résisté aussi longtemps qu'elle. Elle roulait une assiette d'argent comme une oublie... Elle n'avait eu véritablement d'amour »... que « pour Quinault-Dufresne, son camarade à la comédie, de la figure la plus noble... Mademoiselle Gauthier, en devenant chaque jour plus passionnée, voulut épouser son amant. Il parut d'abord y consentir ; mais s'étant refroidi autant qu'elle s'était enflammée, il ne voulut plus entendre parler de mariage. Alors cette femme si violente et si absolue, tant qu'elle n'avait pas vraiment aimé, tomba dans l'abattement et la mélancolie. Dégoutée du monde et de ses plaisirs, elle prit la ferme résolution d'y renoncer pour toujours... Après avoir été pensionnaire chez les Ursulines de Pondeveaux... elle passa au couvent des Carmélites de Lyon, où elle prit l'habit et fit ses vœux... An 1750. »

*
* * *

Nous n'avons certes pas épuisé la riche matière² qui nous a séduit après avoir si souvent séduit ce fin expert en récits et en légendes que fut Maurice Jókai. Nous n'avons pas assez fermé le poing pour qu'il ne reste pas sur notre route des pierres plus ou moins précieuses, dignes de tenter les historiens de la littérature hongroise et les spécialistes des relations intellectuelles franco-hongroises. Bien que ce ne soient pas les « grands romans » de Jókai qui aient bénéficié des emprunts faits au Dictionnaire, ceux-ci peuvent rendre aux *jókaiistes* des services essentiels. Ayant exercé pendant un demi-siècle une influence profonde sur la direction de sa fantaisie autant que sur sa manière d'envisager les passions humaines, ils ont contribué à développer en lui une philosophie de l'histoire plutôt poétique et épique (culte des grands exemples individuels), favorable au causalisme individualiste (les petits faits personnels l'emportent sur les

1. Dictionnaire, t. III, pp. 557-558.

2. Notons, entre autres, l'histoire de BAUDOIN DE FLANDRES dans les *Contes de la Grand'mère* (*Nagy mama meséi*).

grands mouvements collectifs) et au mysticisme (fatalisme historique).

S'il finit par arriver au grand roman romantico-réaliste de Victor Hugo, Jókai le doit, entre autres, à sa carrière semée d'anecdotes et de mémoires. Pour contre-balancer l'esprit de généralisation caractéristique des classiques, les romantiques ont « *découvert* » *l'anecdote*, le fait divers, l'article de dictionnaire. Tout le drame romantique, toutes les Orientales, tout le pittoresque et toute la « couleur locale » ¹, tout l'édifice du romantisme français s'appuie, comme sur des épaules d'atlante, sur les énormes volumes des dictionnaires historiques, des mémoires et des relations de voyage. Humble statue courbée, le XVIII^e siècle supporte et rend possible le XIX^e.

(Université de Debrecen).

János HANKISS.

1. Dans un très grand nombre de cas, les scènes orientales, américaines, africaines de Jókai ont pour inspiration le *Dictionnaire de l'Amour*.

MAZZINI ET KOSSUTH

En recueillant, au Musée National Hongrois de Budapest, un grand nombre de documents¹, dont quelques-uns très considérables et très importants, relatifs à Louis KOSSUTH, M. Jenő KASTNER, professeur d'italien à l'Université de Pécs, vient de rendre un service capital à l'histoire du *Risorgimento* italien en général, et en particulier à celle des années 1849-1853, qui figurent parmi les plus tristes de cette époque à la fois héroïque et fertile en vicissitudes plus ou moins glorieuses. Ces documents sont pour la plupart des lettres adressées à Kossuth par ses nombreux correspondants secrets dans les villes d'Europe et surtout d'Italie, à une époque où l'ex-gouverneur de la Hongrie se trouvait relégué à Kutahia, en Asie-Mineure ; correspondants au premier rang desquels figure MAZZINI en personne. Ce sont aussi les réponses de Kossuth à ces lettres. M. Kastner publie ces pièces en appendice à son propre travail qui consiste en un commentaire des événements qui ont donné lieu à cette active correspondance, ainsi que d'autres lettres plus brèves et déjà publiées par ailleurs. On peut regretter que le texte même de l'auteur soit si bref ; d'autre part, comme il donne toutes les lettres dans le texte original, il en résulte que son livre est écrit en quatre langues : italien, français, allemand et anglais. Mais M. Kastner donne la traduction en italien de tous les textes allemands et anglais. On sait du reste que le français, langue diplomatique de toujours, était à cette époque également la langue internationale par excellence, et ce prestige, survivance du rayonnement politique de la France au xvii^e siècle et de son rayonnement intellectuel au xviii^e, n'était pas encore près de s'éteindre. C'est en français que communiquaient tant les révolutionnaires de tous les coins d'Europe, dans leurs rapports secrets, que les souverains, leurs ennemis implacables. En outre, le français a joué un rôle particulier pendant le *Risorgimento* parce que c'était la langue maternelle de Cavour. Mazzini, lui, s'exprime dans

1. Eugenio KASTNER, *Mazzini et Kossuth*. Studi e documenti di storia del Risorgimento n° IV. Firenze, Felice Le Monnier, 1929. 8°, VII, 244 p.

un français maladroît, chargé d'italianismes, et Kossuth lui répond dans un français plus pittoresque encore. Nous croyons que l'anglais de Kossuth ne vaut guère mieux. Quoi qu'il en soit, M. Kastner, professeur d'italien et dans une Université hongroise (Pécs) dont c'est l'honneur de cultiver particulièrement les liens intellectuels avec l'Italie, a publié son exposé en italien et a édité son volume à Florence. Il en a jugé excellemment, car son livre se trouve de la sorte non seulement sauvé de l'isolement auquel sera toujours condamnée la langue hongroise, mais, avant tout, accessible directement au public auquel il est plus spécialement destiné : le public intellectuel italien, et, au premier rang, les historiens du Risorgimento. Nous croyons savoir qu'une longue captivité en Italie, pendant la guerre, n'a pas été étrangère à l'orientation italienne du professeur Kastner. Que les guerres seraient donc fécondes, si elles ne devaient aboutir qu'à ces fructueux échanges de l'intelligence ! Voilà une conséquence imprévue, et bienfaisante, à laquelle certes les diplomates de 1914 n'avaient jamais songé.

Mais si M. Kastner doit ainsi quelque chose à l'Italie, l'Italie lui doit encore davantage. Et nous voici ramené, après quelques remarques de détail, à exposer pourquoi la contribution de ce livre est si importante ; il nous semble même qu'elle l'est de deux manières, par rapport à l'époque qu'il traite, et par rapport à l'époque où il voit le jour. Examinons successivement ces deux points.

I

La période qui s'étend de 1849 à 1853 est marquée en Europe par un retour foudroyant de la réaction. Le Piémont a été écrasé à Novare, la Hongrie à Világos, l'insurrection de juin à Paris a été noyée dans le sang ; Metternich triomphe ; en France même, Louis-Napoléon Bonaparte, élevé à la présidence de la République, a oublié ses théories et ses actes de « carbonaro » ; il fait, contre la liberté, le coup d'Etat, et un an plus tard, l'Empire. Qui se douterait alors qu'au bout de sept autres années il chevaucherait un jour dans les plaines du Pô pour l'indépendance italienne ? Après une bien courte éclipse, marquée par des Républiques éphémères, française, hongroise, vénitienne ou romaine, l'absolutisme s'est réinstallé dans toute l'Europe, et — semble-t-il — pour longtemps.

Si encore les chefs du mouvement dit libéral s'entendaient entre eux, sinon à travers l'Europe, du moins en Italie même ! Mais on sait de quoi il retourne. En Italie se heurtent au moins trois courants assez distincts pour s'annuler parfois l'un l'autre, faire obstacle en tout cas à l'œuvre commune de libération : les monarchistes, particulièrement représentés en Piémont, rêvent d'un royaume de

l'Italie du Nord avec le Lombard-Vénitien ; bien peu portent comme Cavour, leurs regards au-delà du Pô, jusqu'à Rome. Puis les républicains, Mazzini et Garibaldi en tête (celui-ci n'est pas encore, à l'époque dont nous parlons, entré réellement en scène) ; enfin les « guelfes » qui continuent la tradition de Gioberti et qui voudraient une Confédération des Etats italiens sous la présidence du Pape. Seuls, ainsi, les républicains sont vraiment unitaires.

Mais il n'y a pas que les luttes sournoises et parfois éclatantes qui vont mettre aux prises Cavour et Mazzini, Cavour et Garibaldi, aujourd'hui également célébrés comme les fondateurs de l'unité italienne aux côtés du roi Victor-Emmanuel II, que l'histoire révèle sous un jour sans cesse moins favorable : il est brave, comme tous les princes de sa maison, mais il a peu de vues politiques, il obéit toujours à quelqu'un, tour à tour Cavour ou l'un de ses adversaires ; il est léger et grossier à la fois, il n'aime que son cheval et son fusil, de guerre ou de chasse ; il mène une vie frivole au côté de ses maîtresses, généralement de basse extraction, qui se succèdent avec la même rapidité que ses ministres ; et Henningsen, après d'autres, le dépeint comme incapable de garder un secret. Bien pis, c'est aux femmes qu'il le confie, et vingt-quatre heures après, toute l'Autriche le connaît. En somme, un Henri IV au petit pied, aussi vaillant et aussi coureur, mais dénué d'idées. Il faut bien la patiné du temps, et l'enseignement officiel et simplifié de l'histoire par l'école, pour qu'aux yeux du peuple italien les quatre héros de l'indépendance semblent avoir été d'égale valeur et avoir surtout agi de concert.

Il y a justement dans le livre de M. Kastner une pièce capitale qui éclaire ces divergences et offre un tableau extrêmement clair et extrêmement détaillé de l'état de l'Italie en 1851 (juin). C'est le rapport à Kossuth du capitaine anglais Henningsen, son ami éprouvé, envoyé par lui secrètement en Italie pour se rendre compte de la situation *de visu*. Au prix des plus graves périls, Henningsen s'est embarqué à Constantinople pour Salonique, et grâce à un voyage aventureux à travers la Thessalie et l'Albanie, et à de faux passeports, il a pu débarquer à Corfou puis à Bari. De là il a parcouru toute l'Italie. Nous ne sommes pas sûrs que le tableau qu'il en fait ne soit pas un peu trop favorable au parti républicain, qu'il dépeint comme le plus actif, le plus énergique, le mieux organisé, et le plus riche d'avenir. A l'en croire, si le royaume de Naples et même la Toscane sont encore plongés dans l'apathie et la superstition, si le libéralisme y fait peu de progrès (rendus moins aisés, dans ce dernier pays, parce que moins désirables, le régime Habsbourg-Lorraine étant alors cité dans l'Europe entière comme l'un des plus doux) en revanche Rome tout entière brûle d'ardeur pour la cause italienne, dont elle sera d'ailleurs la première à profiter. Les souvenirs de l'éphémère et héroïque République romaine ne sont pas éteints ; le nom de

Mazzini y jouit d'un prestige immense ; il ne se passe pas de jour sans que les sbires du pape ne subissent dans les rues les pires affronts. L'enthousiasme et la résolution ne le cèdent en rien en Romagne, qui fait aussi partie des Etats de l'Eglise. Dans le Lombard-Vénitien, tout ce qui n'est pas autrichien ou austrophile est républicain et prêt à marcher également au premier signal. Le point noir, c'est précisément le Piémont. Là sévissent les querelles intestines, mais là encore elles tournent au profit de la République : la Ligurie est républicaine, sauf la population cléricale des montagnes. Gênes et Turin sont de vieilles rivales ; pour échapper au royaume piémontais, Gênes n'hésitera pas à se rallier à l'idée de la Grande-Italie, avec Rome pour capitale. La Savoie n'est pas sûre non plus pour Turin ; elle est trop cléricale ou trop excentrique ; déjà elle regarde vers la France ; mais Mazzini rêve plutôt pour elle d'une union avec la Suisse, augmentée également du Tyrol. Mazzini sentait déjà qu'une Italie unifiée, et dont la langue serait la principale charpente et la principale raison d'être, devrait renoncer un jour à la Savoie, de langue allogène et de situation extérieure aux Alpes ; il ne pourrait plus être question, dès lors, d'un royaume bilingue comme celui qui avait donné le jour, presque en même temps, à Alfieri et à De Maistre. Mais Mazzini ne prévoyait pas l'importance que prendrait, dans la Savoie du nord le courant suisse en 1860, au moment de l'annexion ; ni le courant analogue qui, en 1919, pousserait le Vorarlberg vers la Confédération suisse — deux manifestations qui, pour les mêmes raisons, furent étouffées par les puissants du jour. Le plébiscite n'a jamais été fait au Vorarlberg ; et en Savoie, on sait la manière dont il fut fait.

Kossuth fut d'abord, en ces matières, moins affirmatif que Mazzini. Mais Henningsen, qui admire ce dernier sans réserves, termine son rapport en dépréciant autant qu'il peut cette majorité de Piémontais demeurés monarchistes, et qui craignent la déchéance de Turin dans une Italie unie... Henningsen est sévère pour la dynastie et pour les officiers qui semblent rivaliser à ses yeux de tiédeur et d'inaction, voire de crainte de la guerre ; il montre même dans le prince de Carignan une sorte d'agent de l'Autriche.

Quel fut le résultat de ce rapport, véritable chef-d'œuvre du genre, qui surestime à un si haut degré la valeur et l'importance du mouvement républicain ? Il fut capital, sinon pour la suite réelle des événements, du moins pour leur cours momentané ; il leva tous les doutes de Kossuth quant à la possibilité d'une insurrection ; il lui imprima une allure précipitée, et elle eut lieu le 6 avril 1853. Triste date ! Ce fut un échec de plus ; après Pepe, après les frères Bandiera, après Novare, c'était le tour des martyrs de Belfiore. Mais l'étoile de Cavour, à Turin, n'est pas encore levée. Car Henningsen n'avait pas prévu que le grand homme d'Etat saurait poursuivre tenacement, mais par d'autres voies, des

desseins à peu près identiques ; qu'il assurerait à la cause italienne l'appui inestimable d'un des chefs même de la « réaction » européenne, Napoléon III ; qu'il saurait, lui seul, mater les impatiences, se servir en sous-main des partisans de la république ou de la révolte, et les renier à haute voix ; que lui seul aussi entraînerait le Piémont tout entier à l'idée de la Grande Italie, en le faisant, contre toute résistance intérieure, s'affirmer devant l'Europe par sa participation à la guerre de Crimée, au cours de laquelle l'Autriche, demeurée neutre, n'osa pas rendre à la Russie le service que celle-ci lui avait rendu en 1849 contre la Hongrie ; qu'enfin il concilierait l'idée monarchique et l'idée unitaire en les fusionnant et en leur assignant le même but ; et qu'ainsi l'Italie serait faite, Rome capitale, selon les vœux des républicains — mais au profit de la maison de Savoie. Ni Rome, ni Turin : Turin transporté à Rome. Ce que Mazzini et Garibaldi n'auraient jamais réussi par l'insurrection intérieure et la guerre civile, Cavour le réalisa par la guerre étrangère — « sa » guerre, âprement voulue et poursuivie — et aussi, en opposant les puissances l'une à l'autre, grâce à ses dons de diplomate européen. Et c'est à lui finalement que Kossuth devait se rallier, au grand désespoir de Mazzini outré de cette défection, mais au grand avantage et de la Hongrie et de l'Italie qui, misant en quelque sorte l'une sur l'autre, tiraient l'Autriche en respect.

Le livre de M. Kastner est, pour ainsi dire, plein du silence de Kossuth, et des demandes répétées, puis anxieuses de Mazzini. Il est vrai que le Musée National Hongrois conserve naturellement les lettres adressées à Kossuth, et que c'est à leur publication que M. Kastner s'est attaché. Les lettres de Kossuth à Mazzini, en revanche, sont restées en possession de ce dernier, qui d'ailleurs, en proscriit, « vivait dangereusement » et détruisait la correspondance qu'il recevait. Mais si l'accord entre Mazzini et Kossuth fut si long à se réaliser, c'est qu'une profonde divergence de tempérament séparait ces deux patriotes. Kossuth était plus prudent, plus réservé, plus « homme d'Etat » ; on lui avait longtemps représenté Mazzini comme un rêveur généreux, un pur théoricien, perdu dans les nuées des systèmes, voire du système socialiste ; dépourvu de toute qualité organisatrice ; ni soldat, ni diplomate, ni homme d'Etat. Il fallut, pour le détromper, le rapport de Henningsen et les lettres du colonel Alessandro Monti, qui défend lui aussi Mazzini avec chaleur. Mais il y avait néanmoins du vrai dans cette opposition des caractères : Kossuth ne s'y trompa pas. Seulement, après l'entrevue de Londres entre les deux hommes, Kossuth se décida à activer l'allure, devenu subitement plus enthousiaste et plus illuminé que Mazzini : il croyait dur comme fer à l'appui armé des Etats-Unis. C'est alors que recommencent les discussions, provoquées notamment par l'incident des billets de banque signés de Mazzini et de Ledru-Rollin et sur lesquels la

signature de Kossuth avait été ajoutée sans son consentement. De plus, l'emprunt contracté par Kossuth lors de son voyage triomphal en Amérique servit à armer la révolution, non à la financer. C'est alors enfin que, le général Vetter ayant été remplacé, à la tête des troupes hongroises d'Italie, par le colonel Türr, ce dernier fournit à Kossuth tous les plans de l'insurrection lombarde. Elle eut lieu à Milan le 6 février 1853 ; on connaît son résultat. Türr, trahi par le gouvernement piémontais, n'avait pas même pu franchir la frontière lombarde ! Et Kossuth crut nécessaire de le renier par la suite. L'insurrection, préparée en grande partie par les Hongrois, fut organisée au dernier moment par Mazzini — et une fois de plus ce furent les Italiens qui payèrent.

Tels sont quelques-uns des événements, en partie obscurs encore, sur lesquels le consciencieux travail de M. Kastner projette une vive et utile lumière. Tout n'est pas dit encore sur cette douloureuse période du Risorgimento, mais, grâce à M. Kastner, quelques pas de plus ont été faits vers la vérité historique.

II

Cependant le livre de M. Kastner ne contient pas seulement une précieuse contribution à l'histoire d'Italie ; il sert aussi à l'histoire de la Hongrie, et l'on comprendra que dans cette revue nous ne négligions pas ce dernier domaine. Mieux encore ; c'est à l'histoire contemporaine de la Hongrie, et plus généralement à toute une philosophie de l'histoire contemporaine que contribue la correspondance de Kossuth. Elle contient à nos yeux un véritable enseignement pour notre temps, et on voit combien Kossuth, voici 80 ans, avait vu juste sur la situation de sa patrie, alors même que l'avenir ne devait pas assurer la réalisation de ses plans. Dès 1867, un an après Sadowa, Deák profita de l'affaiblissement de l'Autriche pour signer le compromis austro-hongrois ; c'était, en quelque sorte, le côté « sage », le courant Széchenyi, qui triomphait. Kossuth ne put jamais rentrer dans sa patrie. Son exil était la condition de la paix de la Hongrie avec l'Autriche. S'il put agir de loin, ce ne fut qu'indirectement, par la création de ce « parti Kossuth » qui devait survivre à la mort de son chef (1894) et même à la dernière guerre. En 1919 la Hongrie ne fut République que pendant quelques mois (et quelle République !) mais, au prix de l'invasion étrangère et surtout du démembrement, elle a recouvré son indépendance. C'est à ce titre qu'on put en 1921 déposer une couronne sur la tombe du héros de l'indépendance hongroise avec ces mots : « O Kossuth, tu as vaincu ! » Là encore, le compromis a été fait entre la domination habsbourgeoise et la République indépendante, comme il avait été fait en Italie entre l'esprit de Turin et l'esprit de Rome.

Mais si l'indépendance est réalisée, si d'autre part les vues de Kossuth en 1850 concernant la question des nationalités sont souvent prophétiques, une grande partie des malheurs actuels de la Hongrie provient du fait que, matée par l'Autriche, elle n'a pu écouter Kossuth à temps. Kossuth ne méconnaissait pas l'existence et déjà la gravité du problème des nationalités, qui semblait s'être révélé d'un coup par leur insurrection de 1848 sous la direction du ban de Croatie Jelasitch. Mais il proposait un remède et une solution. Ses idées sont contenues dans le rapport qu'il adresse de Kutahia à Mazzini, sur la demande de ce dernier, le 26 avril 1851 : « Exposé des principes de la future organisation politique de l'Hongrie (*sic*). » Et il suffit de comparer à ce projet ce qui est advenu réellement de l'ancienne Hongrie, pour se rendre compte à la fois du fait qu'il avait vu juste et qu'il n'a pas réussi. Les nationalités auxquelles il refusait l'indépendance, certaines fautes aussi des Hongrois, ont été plus fortes que lui.

Tout d'abord, quel destin tragique devait unir dans une même lutte contre un même oppresseur — l'Autriche — deux nations de conditions politiques aussi différentes que l'Italie et la Hongrie ! L'Italie alors n'est pas un Etat, mais une expression géographique ; tous les Etats de l'Italie visent à s'unir en un seul. La Hongrie, au contraire, est un Etat depuis neuf siècles, deux fois détruit et partagé et deux fois renaissant. Mais sur son sol, elle contient une moitié de populations non hongroises ; or l'idée de nationalité a fait son apparition dans toute l'Europe, derrière les soldats de cette Révolution française qui avait donné un sens à l'idée de nation ; elle se retourne plus tard contre Napoléon, ce fils de la Révolution ; elle va se tourner enfin contre ce peuple hongrois qui revendique sa nationalité vis-à-vis de l'Autriche, mais qui la refuse aux autres et qui pour la même raison verra des ennemis se dresser dans son propre sein. Car il est, lui, à la fois opprimé et « oppresseur ». De sorte que, si l'idée de nationalité ne pouvait que profiter à l'Italie, elle a agi, en ce qui concerne la Hongrie, dans un sens à la fois favorable et défavorable, et c'est l'annulation de ces deux courants contraires qui a abouti à la situation actuelle, et déjà au compromis de 1867. Les ennemis de nos ennemis sont nos amis. La « *felix Austria* » ne devait point l'oublier, et Metternich, en 1848, savait ce qu'il faisait en excitant les Slaves et les Roumains contre la Hongrie. De là, pour celle-ci, la nécessité de se défendre ; l'*exposé* de Kossuth est, après la révolution, l'un des aspects de cette défense.

En d'autres termes, l'idée pour laquelle la Hongrie de Kossuth luttait aux côtés de l'Italie de Mazzini allait, malheureusement pour la première, porter ses fruits également contre elle. Le résultat est net : du Brenner à la Sicile règne aujourd'hui un seul Etat ; mais la nation de Kossuth, alors vaste province de l'Autriche, est aujourd'hui un Etat trois fois plus petit que cette province. Un seul

et même principe a libéré les deux peuples ; mais ce principe a mutilé la Hongrie et pour ainsi dire multiplié l'Italie ! En 1815-1848, la tendance est à l'unification, à la fusion de plusieurs Etats ; depuis la dernière guerre, elle vise en sens contraire, au morcellement. Pologne et Yougoslavie exceptées, les autres jeunes nations se sont formées d'un fragment d'une nation plus étendue : c'est le cas pour l'Autriche, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, l'Albanie, les Etats de la côte baltique ; il y a aujourd'hui, en Europe, davantage d'Etats qu'avant la guerre, et surtout, davantage de petits Etats. Si l'on considère, vis-à-vis de l'extérieur, l'ancienne Double-Monarchie comme un tout, on peut dire que l'Europe d'avant guerre était essentiellement composée de grandes puissances au-dessus de 20 ou même de 30 millions d'habitants et de petits pays en dessous de 10 millions ; c'est l'après-guerre qui a vu naître, sur les ruines de l'Autriche-Hongrie surtout, des Etats moyens (de 10 à 20 millions d'habitants).

La situation actuelle est la conséquence d'une destruction des derniers vestiges des traités de Francfort, de Berlin, de Vienne, et de ceux qui avaient mis fin à l'existence de la Pologne. Mais en plein xix^e siècle, sous le Risorgimento notamment, le mot d'ordre est la destruction du seul traité de Vienne. A ce titre, il réveille les espoirs que la Révolution française avait fait naître chez les nationalités d'Europe, et qui avaient été sanctionnés en partie par la fondation, autour de 1800, de quelques Républiques sœurs de la République française ; c'est le cas, ici encore, en Italie surtout. Mais un fils de la Révolution, Napoléon, a tué à son tour ces principes à force de les vouloir porter trop loin, et à son seul profit ; dès lors c'est contre lui que se retournent, pour la libération, les nationalismes naissants. Premier paradoxe : le mouvement nationalitaire est l'ennemi à la fois de Napoléon et du traité de Vienne, conclu contre lui et qui met fin à son rôle en Europe.

Il en est un second, et qui nous concerne plus directement. La Société des Nations a été fondée pour assurer un ordre à la fois politique et social. Plus exactement, pour maintenir le nouvel ordre politique et l'ancien ordre social, le premier contre les vaincus, le second contre la révolution, devenue communiste et par là ennemie de la Révolution politique de 1789, sur les principes de laquelle est basée la société moderne, et dont émane la Société des Nations elle-même. En un siècle, il s'est donc produit un décalage. La lutte n'est plus entre une Sainte-Alliance absolutiste et une révolution libérale et nationale ; elle est entre le libéralisme et le communisme. Mais par rapport l'une à l'autre, les positions sont les mêmes. Il y a, certes, d'autres différences : l'opinion ne se concentre plus autour de deux pôles comme il y a un siècle, mais autour de trois, le troisième étant l'esprit fasciste ou si l'on veut dictatorial, avec le retour de vogue dont les idées d'autorité jouissent depuis la dernière guerre. L'Angleterre ne sabote pas la Société des Nations

comme elle a saboté la Sainte-Alliance. Le principe de non-intervention n'est plus aujourd'hui représenté par elle seule, en face d'une Sainte-Alliance interventionniste et prête à réprimer chez les autres les tendances qui ne lui plaisent pas. Aujourd'hui c'est le communisme et non la Société des Nations, qui intervient dans les affaires intérieures des Etats. Enfin, en 1815, le même Etat représente à la fois le vaincu et la révolution : c'est la France. Aujourd'hui il y en a au moins deux ; l'Allemagne et la Russie — tous deux, au début, extérieurs à la Ligue. Il est vrai qu'il y avait deux Frances en 1815, la bourbonnienne et la napoléonienne, tôt confondue avec la libérale dès les erreurs des Bourbons triomphants. Mais la tactique de la Sainte-Alliance avait consisté précisément à les dresser l'une contre l'autre. En invitant l'Allemagne à prendre rang dans son sein, en l'alignant en quelque sorte sur le front des nations d'ordre, la Société des Nations fait un peu la même chose. Car, qu'elle le veuille ou non, toute alliance, à moins qu'elle ne soit universelle, aura toujours une pointe dirigée contre qui n'en fait pas partie. De sorte que la révolution, en l'espèce, la Russie, se trouve automatiquement visée ; il est vrai encore qu'il ne dépendrait que d'elle d'entrer dans la Société des Nations, et que c'est elle qui se tient à l'écart d'une institution dont les principes sont inconciliables avec les siens.

Si au cours de cette digression nous nous sommes permis de jeter un coup d'œil rapide sur des faits qui semblent au premier abord tout à fait étrangers à la question qui nous occupe, c'est que le rapport n'est au fond pas si lointain qu'on le pense. Bon gré mal gré, la Société des Nations consacre un ordre établi. On a beau dire qu'autrefois les Etats imposaient leur volonté par la guerre, qu'il n'y avait plus d'appel à une situation créée par la force, sinon par le jeu d'une nouvelle guerre, en réalité ces guerres successives, en s'annulant, portaient d'un côté à l'autre la balance de l'histoire. Aujourd'hui, on s'efforce de maintenir le balancier en un milieu certes plus équitable : mais ce milieu n'est pas le juste milieu, il consacre le triomphe d'une partie de l'univers (la plus nombreuse) sur l'autre, et tout ce que nous venons de dire prouve justement que, du fait de l'assentiment et de l'alliance des Etats pour maintenir la paix, le balancier semble être plus fixe aujourd'hui qu'autrefois. Le Pacte de la Société des Nations laisse la porte ouverte aux révisions pacifiques ? Mais justement parce qu'elles seront pacifiques, elles auront moins de chance d'avoir lieu. La chance n'existe plus que sur le papier ; c'est plus grave que si elle existait dans la réalité. En second lieu, si jamais la révision se produit, elle marquera un compromis, elle restera en deçà de ce qu'elle était à la suite des ruptures d'équilibre qui s'appelaient les guerres. Aux vaincus de l'histoire, il demeurerait l'espoir de la cassure violente. Au vaincu d'aujourd'hui, il ne reste que l'espoir du grignotement. Enfin, une immense

majorité d'Etats victorieux, dont les intérêts sont satisfaits, empêchera toujours la minorité de faire entendre sa voix, justement parce qu'on vote (et à l'unanimité) au lieu de se battre. La paix, c'est-à-dire non seulement l'état de paix, mais une *certaine paix*, celle qu'elle a imposée, ne lui coûte rien, puisqu'elle coïncide avec son intérêt bien entendu. Elle a donc, à proclamer sa volonté de paix, moins de mérite que le vaincu, que lèse cette paix.

Telles sont les raisons pour lesquelles nous pensons que la « porte ouverte à la révision » jouera précisément contre cette révision. Or — et ceci nous intéresse directement — M. Cambon montre très justement, dans son livre intitulé *Le Diplomate*, que si la Société des Nations avait existé en 1815 ou en 1848, elle aurait sauvé les princes contre leurs peuples, et les petits Etats contre les mouvements unitaires. Ayant pour mission essentielle de s'opposer à la guerre, elle aurait empêché la réalisation des unités nationales, allemande, italienne, grecque, etc. C'est en effet ce que la Sainte-Alliance, gardienne du traité de Vienne, a tenté de faire, mais les mouvements nationaux ont été plus forts qu'elle, et elle a disparu avant eux. Mais encore une fois, à cette époque le vaincu et la révolution se confondent, en France et ailleurs. La Sainte-Alliance se gardait de Napoléon et du libéralisme français à la fois, et considérés par elle comme une seule et même chose. Et d'autre part, les mouvements qui agitaient les autres Etats d'Europe avaient à la fois une face révolutionnaire (visant à modifier l'ordre politique interne) et une face visant à modifier l'ordre politique international ou mieux géographique. Ce n'est que de nos jours que la révolution, devenue exclusivement sociale, ne s'occupe plus de frontières. Et c'est précisément pourquoi, tandis que la Sainte Alliance était surtout dirigée contre la révolution, laquelle incarnait les deux dangers, la Société des Nations a surtout pour but de maintenir l'ordre international et territorial, notamment vis-à-vis des Etats vaincus. Elle fait ce qu'aurait fait la Sainte-Alliance si celle-ci, au lieu de se mêler des affaires intérieures italiennes, allemandes, etc., avait été exclusivement dirigée contre la France et ses alliés éventuels en tant que menaçants pour la situation internationale créée à Vienne. Et ces libéraux allemands, italiens, etc., ne sont-ils pas précisément, dès 1815, les alliés de la France républicaine, semeuse de « libertés », d'une France qui déjà n'existe plus, sinon à l'état d'opinion ? Et si elle n'existe plus, c'est que ses vainqueurs l'ont contrainte de changer de régime, exactement comme l'Allemagne de 1918 a dû changer le sien, cent ans plus tard. A la France la Sainte-Alliance imposa la monarchie ; à l'Allemagne, on a imposé un changement inverse. Mais si, à l'instar de la Hongrie de Béla Kun, l'Allemagne vaincue avait incarné en même temps un danger bolcheviste, ses vainqueurs auraient détruit ce régime comme ils ont tenté de le détruire en Russie, et ici encore, la situation de 1815 se serait exactement répétée. On

peut dire également que si, en 1919, la République en Allemagne, et en général le régime républicain, a pu sembler aux yeux des vainqueurs synonyme de démocratie et de paix, en 1815, avec le décalage de l'histoire, c'est la monarchie qui incarne plutôt ces idées, surtout vis-à-vis de Napoléon. En 1815 l'idée de République ne vient pas aussi spontanément à l'esprit qu'en 1920. Elle est trop neuve encore. C'est donc le royaume, et par rapport au roi, Napoléon fait figure d'impérialiste, comme le fera Guillaume II plus tard — le génie en moins. C'est même comme impérialistes et belliqueux, davantage que comme monarques, que tous deux ont été détrônés. Eux partis pour l'Allemagne de 1919, l'absence de souverain, c'est tout naturellement la République ; mais en 1815, l'abdication de Napoléon, c'est le retour automatique des Bourbons. D'ailleurs encore, en 1815, la République française, c'est-à-dire la Révolution, a laissé des souvenirs autrement plus belliqueux que la monarchie. Enfin, la situation de 1820 se répète sur un autre point encore : si le vaincu, sous un régime nouveau, a pénétré dans l'alliance des vainqueurs, les Etats qui incarnent ou contiennent en germe la révolution en demeurent exclus, et les éléments italiens ou allemands jouent alors le rôle que joue la Russie aujourd'hui.

Si maintenant la Société des Nations avait été fondée après la guerre de 1871, également sur l'initiative des vainqueurs et des neutres, elle aurait été obligée de se porter garante du traité de Francfort et du *statu quo* territorial relatif à l'Alsace-Lorraine. C'est la France qui eût été alors surveillée, comme cherchant à modifier en sa faveur l'ordre territorial.

Tout ceci montrera bien à la fois le caractère relatif des irrédentismes, à n'importe quelle époque de l'histoire, ainsi que le caractère naturel des tendances révisionnistes du dernier vaincu.

C'est, ne nous y trompons pas, devant une situation à peu près semblable que se trouve Kossuth, en 1851. Les événements de 48 ont été pour lui une leçon. Il ne va pas en laisser perdre le fruit ; et son *Exposé* est la défense passionnée, rigoureuse, incisive, parfois amère, ou gouailleuse, ou familière, de son pays menacé. Voyons-la de plus près, et laissons de côté pour l'instant tout ce qui en constitue le début, la critique de la centralisation française. (déjà !), l'organisation politique et territoriale de la Hongrie future sur le principe de la démocratie, des deux assemblées politiques, de la création des départements sur une base ethnique, de l'autonomie des départements et des communes, avec des assemblées élues, et enfin, du respect des nationalités.

Kossuth, sans nier l'existence de ce problème, — loin de là, — fait remarquer à Mazzini combien il a été envenimé à dessein par la Russie et par l'Autriche, dans des buts alors identiques (et plus tard opposés), et que la Hongrie, comme plus tard la péninsule balkani-

que, servira à ces deux puissances d'enjeu et même de champ de bataille, coïncée qu'elle se trouve entre le pangermanisme et le panslavisme. Venant aux diverses nationalités qui vivent sur le sol hongrois (il est à remarquer que Kossuth omet les Slovaques, ce qui confirme le fait que le problème slovaque ne se pose pas alors et ne s'est d'ailleurs jamais posé — on l'a inventé après coup, en 1917), Kossuth accorde le droit absolu d'auto-disposition aux Croates, dont le territoire est compact, en bordure de la Hongrie, séparé d'elle par la Drave, (vraie frontière ethnique), et d'ailleurs, déjà autonome. Malgré le précédent Jelasitch, c'est pour la lutte contre l'Autriche que Kossuth fait appel à leur alliance. Il ne demande qu'un même droit d'auto-disposition pour Fiume, *corpus separatum*, le maintien de Peterwardein dans les frontières de la Hongrie, enfin le libre échange pour la Hongrie à travers la Croatie-Slavonie, afin de conserver l'accès économique à la mer. En revanche, il dénie aux Serbes du Baranya, de la Bacska et du Banat le droit de se détacher de la Hongrie, car ils n'habitent pas un territoire compact, et, surtout si l'on compte le Banat en entier, ils ne sont dans ce territoire qu'une minorité (274.000, 354.000 avec les Bonniévat, sur une population de 1.396.000 habitants). Il est curieux de voir Kossuth user déjà, pour désigner ces régions, du terme de « Voïvodina Serbe ».

Il en va de même pour les Roumains. La Transylvanie est loin d'être comparable, sous le rapport de l'homogénéité tant géographique qu'ethnique, à la Croatie-Slavonie. Loin d'être séparée de la Hongrie par une frontière naturelle, elle lui est intimement liée, elle lui est ouverte de toutes parts, ses vallées y débouchent, et sa frontière naturelle est celle même de la Hongrie, c'est-à-dire qu'elle la sépare justement de la Roumanie. A l'époque de Kossuth, la proportion des nationalités en Transylvanie est à peu près identique à ce qu'elle sera en 1914 : le chiffre absolu est deux fois moindre. Sur 2.100.000 habitants, il y a 1.100.000 Roumains (appelés encore Valaques) qui dépassent donc à peine la majorité absolue, et ceci d'après les statistiques autrichiennes qui favorisent les nationalités non-hongroises. Certes, les Roumains du futur royaume (alors principauté de Moldo-Valachie) ne peuvent songer encore à l'annexion pure et simple de la Transylvanie ; ils demandent l'établissement d'une Confédération danubienne, avec la Hongrie et peut-être d'autres Etats encore ; il n'y aura donc plus, à l'intérieur de la Confédération, de frontières nationales, mais les limites intérieures des provinces seront fixées selon la nationalité. Kossuth voit très bien l'arrière-pensée qui est à la source de ce raisonnement en deux temps. « Ainsi donc, s'écrie-t-il, sous le prétexte de n'avoir point de frontières, on veut délimiter le territoire selon la nationalité. Après quoi, la Grande Roumanie sera fondée, elle se détachera quand elle voudra de la Confédération, dont la durée n'est pas garantie ». Or, poursuit Kossuth, en laissant même de

côté le droit millénaire des Hongrois sur la Transylvanie. L'étendue, la beauté, les richesses de cette province qu'aucun Etat ne céderait de plein gré, il y a le fait que les Roumains, qui sont une très petite minorité dans la Hongrie entière, sont à peine la majorité en Transylvanie propre ; non seulement une grande partie d'entre eux n'habitent pas en Transylvanie, mais ceux mêmes de Transylvanie sont en contact avec les premiers, c'est-à-dire sur la frontière de la Hongrie propre. — et non avec la Roumanie, si ce n'est à l'extrême-nord et à l'extrême-ouest. Ce sont les Sicules, de race hongroise, qui habitent le long de la frontière roumaine, à l'extrémité de la Hongrie, et les Roumains qui habitent l'intérieur. Sans même tenir compte des autres îlots, une délimitation ethnique est donc impossible en Transylvanie. Et surtout, quel Etat accepterait jamais de se défaire ainsi d'une province spontanément et sans raison ? Quel Hongrois surtout accepterait d'immoler aux Roumains ces Sicules qui sont la fleur de la race hongroise et ses antiques défenseurs ? Ainsi la Hongrie devrait faire la guerre à l'Autriche et au Tsar pour les beaux yeux des Roumains et à leur seul profit ? Se suicider après la victoire ? Se démembrer au point de devenir ce qu'elle est aujourd'hui, un pays de plaine, dénué de ressources et étouffant entre des frontières trop étroites ?

Et ceci amène Kossuth à toucher — déjà — un point essentiel, qui n'a peut-être pas été assez relevé au cours des discussions sur le traité de Trianon. L'erreur capitale du traité, et des traités de 1919 en général, a été en effet de considérer à titre égal, pour fixer les frontières, d'une part le pays à diminuer, et de l'autre, non pas le pays à agrandir, mais la seule population de même race habitant l'Etat voisin, et de les mettre pour ainsi dire sur le même pied. Ainsi on a mis en balance la Transylvanie et la Hongrie, au lieu de comparer la Hongrie avec la Roumanie entière, telles qu'on se proposait de les constituer toutes deux. On a oublié, ou feint d'oublier, qu'il n'y avait de Hongrois qu'en Hongrie ancienne, que par suite les Hongrois détachés représentaient une énorme proportion du total des Hongrois, tandis qu'outre les allogènes de Hongrie, il y avait leurs frères de race déjà indépendants, plus ceux qu'ils annexaient encore ailleurs. C'est sur le total de ces deux dernières données qu'il fallait calculer. A défaut des Slovaques, qui n'habitaient guère que la Hongrie, et que l'on a considérés, lors du détachement, comme une nationalité en soi, égale à la nationalité tchèque, quitte à laisser ensuite la seconde absorber littéralement la première, le cas est typique pour les Roumains. On a laissé en dehors de la Hongrie le 33 % des Hongrois, et en dehors de la Roumanie le 4 % seulement des Roumains de l'ancienne Hongrie ; mais cette disproportion est bien plus flagrante encore si on considère, comme l'exige la logique, en face des Hongrois irrédimés, les Roumains irrédimés de Hongrie *par rapport à la Roumanie entière* : ils ne sont pas même 2 %. Et si, en dehors

des frontières de la Roumanie actuelle, il y a en tout environ le 6 % de tous les Roumains, c'est parce que ladite Roumanie actuelle n'englobe pas les Valaques de Serbie ni les Moldaves d'au-delà du Dniester. Mais la Hongrie est étrangère à ces régions, et pour donner à la Roumanie à peu près *tous* les Roumains de l'ancienne Hongrie, il a fallu annexer un million et demi de Hongrois. On a agi exactement de même du côté de l'Allemagne lorsqu'on lui a rogné, avec minutie, un petit territoire silésien peuplé de 18.000 Tchèques, alors que 3 1/2 millions d'Allemands restaient en Tchécoslovaquie. Ici, le télescope ; là, le microscope.

C'est sur cet argument que doit s'appuyer tout vrai partisan de la révision. Il doit montrer qu'en rendant même à la Hongrie les 2 millions de Hongrois qui sont en contact avec son territoire, on sacrifie encore plus de Hongrois (1 1/2 million) que de populations slaves ou roumaines, *même additionnées*. La « frange » septentrionale rendue à la Hongrie ôterait bien à la Tchécoslovaquie un million d'habitants (7 1/2 % de sa population) mais à peine 50.000 Slovaques (moins de 3 % de tous les Slovaques et moins de 1 % de tous les Tchécoslovaques). De même, la « frange » orientale rendue à la Hongrie ôterait à la Roumanie 1/2 million d'habitants (3,5 % de sa population) mais à peine 150.000 Roumains (1,5 % des Roumains de Roumanie) ; à la frange méridionale, une proportion de Serbes plus faible encore. Tandis que 7.300.000 habitants resteraient arrachés à la Hongrie (sans la Croatie-Slavonie) soit 38 % de ses habitants, et parmi eux 1.450.000 Hongrois, soit 13 % de tous les Hongrois. On remarquera que, contrairement à la Conférence de la paix qui s'est trouvée en présence d'Etats à agrandir, nous acceptons ici de prendre pour base la situation actuelle que nous ne reconnaissons pas, et calculons en partant des frontières arbitraires et démesurées des Etats successeurs. C'est un peu comme si Napoléon avait argué des frontières de son Empire, qui s'étendaient jusqu'à Hambourg et à Rome, pour reprocher aux alliés d'ôter à la « France » la moitié de son territoire.

Voilà ce que Kossuth, de son regard d'aigle, aura vu dans l'avenir. Il s'écrie en effet : « La nation roumaine a son existence d'Etat dans la Moldo-Valachie, elle a l'avenir de l'indépendance de cet Etat, et de son agrandissement par la Bucovine et la Bessarabie ; qu'elle ne veuille pas faire une conquête de la Hongrie. Nous autres Hongrois nous n'avons pas une existence ailleurs que dans notre patrie. »

En d'autres termes, nous ne pouvons songer à nous agrandir jamais, si nous sommes respectueux de nos principes. Sans même vouloir revenir en arrière (tout en comprenant Kossuth qui, Hongrois, ne pouvait souhaiter une diminution de sa patrie, surtout tandis qu'il offrait de se battre pour les autres), on doit dire aujourd'hui

d'hui que le maximum des pertes à subir par la Hongrie n'aurait jamais dû aller, au sud et au nord, au-delà de la limite ethnique, et qu'à l'est, il fallait non seulement laisser à la Hongrie les Hongrois de la « frange », mais lui accorder encore un nombre de Roumains égal à celui des Sicules qu'elle perdait du fait de leur situation géographique isolée. Chaque nation, à défaut de correspondre exactement à sa « nationalité » respective, eût renfermé du moins un nombre d'habitants égal à la force de sa nationalité. Et c'est sur ces sujets si graves et si révélateurs que le mémoire prophétique de Kossuth donne à réfléchir.

En deux autres endroits encore il s'écrie : « Nous voulons que tous ceux qui habitent la Hongrie soient libres, égaux et frères... (p. 137) ; » liberté, égalité, fraternité à tous les Roumains, à tout peuple qui habite notre pays ; toute garantie imaginable à leurs nationalités... (p. 139) ». Et dans la première partie de son « Exposé » il donne les détails de ces garanties qu'il propose. Elles sont totales. Ce qui veut dire qu'elles vont au-delà de l'esprit de l'époque, et même de tout ce qu'on a imaginé de nos jours pour protéger les nationalités. Elles comportent, en effet, une autonomie qui n'est prévue par aucun des traités dits de minorité (sauf celui concernant la Ruthénie) et qui, bien entendu, dépasse encore davantage la manière dont lesdits traités sont appliqués, tant par les Etats que par la procédure de la Société des Nations elle-même. C'est ce qui les rend si remarquables, en 1851. C'était, ce serait la solution. Mais si Kossuth fut sincère dans ses promesses, d'autres l'ont moins été, d'autres encore n'en ont pas fait du tout, d'autres enfin, après et avant lui, ont pratiqué vis-à-vis des nationalités une politique diamétralement opposée. Quand on lit le mémoire de Kossuth, on pense invinciblement : « Si ce beau rêve avait été réalisé ! » De sorte qu'en dernière analyse, si Kossuth a été prophète, il a été également démenti par l'avenir, et de deux façons : il a été trahi par ceux qui, dans son propre pays, n'ont pas suivi ses vœux et n'ont pas observé son attitude vis-à-vis des nationalités ; et — conséquence du premier fait — l'avenir a précisément apporté ce démembrement que Kossuth, bien entendu, repoussait de toutes ses forces, et auquel il ne pouvait croire.

Que Kossuth se soit senti obligé, en 1851, de traiter aussi longuement ce problème, prouve que ce problème avait alors déjà une existence, et une existence brûlante. Si brûlante qu'elle a détruit son pays. Que dirait Kossuth si, revenant à la lumière, il le contemplant ainsi libre mais démembré ? Dire qu'avec sa nation alors presque unanime, il avait voulu prendre la tête de toutes les nationalités de l'Autriche d'alors, contre l'Autriche même ! Aujourd'hui elles sont toutes « libres », du moins officiellement, et la Hongrie avec elles ; mais pour aboutir à ce résultat, il a fallu que bien des « libertés » se scellassent sur le corps même de la Hongrie, condition de sa liberté à elle. Mieux encore, si l'Autriche aussi se trouve démem-

brée, ce n'est pas du fait de la Hongrie. Les hasards, disons mieux, les absurdités de la diplomatie ont voulu qu'en 1914, la Hongrie eût à suivre le sort de ses alliances et les armes mêmes de l'Autriche, qu'elle se battît à ses côtés comme une seule et unique nation, et qu'elle se battît contre l'Italie, son alliée de 48 contre l'Autriche, — contre l'Italie alliée comme elle à l'Allemagne, et qui avait dénoncé cette alliance ! Peu de périodes dans l'histoire, si ce n'est la guerre de Sept ans, offrent des exemples de « renversements » aussi complexes.

Il nous reste peu de place pour souligner comme il le mériterait le passage de l'*Exposé* où Kossuth s'élève contre le système de la centralisation. Tout y serait à citer, tant cette critique est actuelle, surtout en ce qui concerne le régime unitaire dont souffre encore la France — régime qui est la plaie de ce pays. Si Kossuth vivait encore, il mesurerait l'étendue des désastres que provoque cet état de choses, fruit d'une loi « provisoire », dictée à la Convention par les nécessités du Salut public, mais qui, comme tout ce qui est « provisoire » en France, dure encore. La Constitution républicaine, ce sont deux lois de hasard, votées à une voix de majorité et par des monarchistes. L'administration et les institutions de la France actuelle sont encore celles de Napoléon et de la Charte réunies, et depuis un siècle on parle d'une réforme régionaliste sans la faire jamais. Car l'esprit de l'Encyclopédie, féru d'égalité et de symétrie, se survit dans la politique française, toute comme la terminologie républicaine (ainsi les noms des parties) survit à ses causes dans un monde pourtant transformé.

(Genève-Leipzig).

Aldo DAMI.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE PIÈCE FRANÇAISE SUR JEAN DE HUNYAD ET SUR LA TRAHISON DES VALAQUES

ÉCRITE ET JOUÉE AU XVIII^e SIÈCLE

A la Bibliothèque Nationale le hasard a fait tomber entre nos mains un petit livre qui pourrait intéresser nos lecteurs par le fait qu'il tire son sujet de l'histoire du grand héros hongrois : Jean de Hunyad.

Le volume coté « Réserve Yf 2234-50 » renferme, entre autres, sous le numéro 2248, un petit volume de 16 pages in-4°, intitulé : *Les Larcins de la Fortune en la personne du grand Hunyade, tiré de Chalcondyle, 1.7.* Le frontispice baroque, aux ornements touffus, représente la Fortune assise sur son trône, avec, sous ses pieds, l'épigraphie : *Spoliis ditissima raptis* ; à sa gauche, une figure nue domptant un lion (*Vi raptat et armis*) ; à sa droite, un homme armé dont un autre saisit sournoisement le bouclier, tout en lui parlant d'un air amical (*Dolus an virtus*). Une niche aux colonnes torsées sert de cadre. En bas on lit le nom de l'imprimeur : *A. Boudan excudit cum privilegio regis* ; au-dessous, la dédicace : *Illustriss^o Viro D. D. d'Anfreville in suprema Neustriæ Curia Præsidi D. C.*

Sur le verso du feuillet suivant, on trouve le portrait de Jacques POIRIER, seigneur d'Anfreville auquel est adressée la banale épître dédicatoire des pages 1 et 2. L'auteur ne la signe que de ses initiales : J. L. B. Les pages 3-13 renferment le *Discours des Larcins de la Fortune au sujet des aventures d'Hunyade, tiré de Chalcondyl. 1.7, et de Bzouius, en l'an 1448*, court récit en prose. Après une méditation sur la valeur éphémère des biens terrestres et sur l'in-

constance de la fortune, l'auteur en cite un exemple : les événements de la vie de Hunyadi entre 1444-48. Après la mort du roi Uladislav, Hunyadi est élu régent de Hongrie, sort glorieux auquel ce pauvre soldat, qui avait son épée pour tout bien, n'aurait jamais osé prétendre. Mais la fortune fait bientôt volte-face. Dans la bataille de Cosobe (Rigómező) le régent est trahi par ses alliés roumains et se voit forcé de battre en retraite¹. En vain affronte-t-il les Turcs une seconde fois : ses troupes diminuées sont battues de nouveau. Pour sauver sa vie, il quitte ses propres soldats et s'enfuit escorté d'une suite peu nombreuse. Quelques jours plus tard, de peur d'être reconnu, il abandonne brusquement ses derniers compagnons et continue sa fuite tout seul. Il sait se défendre contre deux brigands qui l'attaquent mais non contre la faim qui le force à mendier un morceau de pain à des paysans serbes. Ceux-ci le dénoncent au prince Georges qui le fait arrêter et enfermer. Par ses lamentations douloureuses, il réussit à exciter la compassion de ses gardiens, en sorte qu'ils se révoltent contre leurs chefs et délivrent le prisonnier. Mais bientôt ils sont cernés, vaincus et massacrés, Hunyadi enfermé une seconde fois. Il devra passer bien du temps en prison avant de pouvoir racheter sa liberté au prince Georges.

Le récit est orné de cinq gravures dont chacune représente un « *furtum* » de la fortune, avec une épigraphe latine en distiques (Trahison des Valaques, Sa séparation de l'armée, Sa séparation de sa suite, Sa déchéance qui le réduit à mendier, Son emprisonnement). Une leçon morale se dégage de ces vicissitudes du sort : elles étaient une « *eschole de vertu* » pour Hunyadi qui y apprend à mépriser les dons de la fortune, à s'armer contre tous ses caprices. Enfin, les pages 14-15 donnent une répartition de rôles détaillée, contenant le nom de nombreux acteurs.

Quant au nom de l'auteur, nous n'en savons que les initiales ; quant à la date de l'ouvrage, le livre ne nous donne aucune indication directe. Certains indices nous autorisent pourtant à la placer dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. D'abord, des signes tout extérieurs comme la typographie, les illustrations, et le fait que les 16 autres pièces, reliées dans le même volume, datent — à l'exception d'une seule — de cette époque. Mais on a aussi une donnée plus décisive. La liste des acteurs contient le nom d'un

1. Cf. le numéro d'avril-sept. 1928 de la *Revue des Et. Hongr.* (p. 279), Réponse à M. Jorga par J. Székely. L'auteur de l'article fait allusion à cet épisode de l'histoire roumaine que M. Jorga semble ignorer à dessein. Notre pièce fournit une nouvelle preuve de la notoriété de ce fait en Europe occidentale.

acteur rouennais, un certain Bocquet : or, ce comédien jouait à Rouen en 1784, 1787 et 1790, date à laquelle on lui accorda un premier rôle (Voir Lyonnet, *Dict. des comédiens fr.*, t. I, p. 185). Dans les « Larcins » il ne joue encore qu'un rôle peu important. Ainsi, la pièce devait être écrite et représentée avant 1787. Peut-être pourrait-on trouver aussi le *terminus post quem*, si l'on parvenait à identifier le Jacques Poirier de la dédicace ou à apporter quelques précisions sur l'imprimeur Boudan. Toutefois les recherches que nous avons entamées sur ces deux questions ont été sans résultat.

Il est évident que le petit ouvrage dont il s'agit n'est autre qu'un programme de spectacle, tout semblable à ceux qui sont en vente aux théâtres de nos jours et qui contiennent, avec un bref contenu de la pièce, la répartition des rôles. Selon ce programme, il y avait des prologues et des « entremèdes » insérés dans notre pièce qui était, par conséquent, une espèce d'opéra, de comédie-ballet ou de tragédie musicale comme toutes les pièces du volume. La liste des acteurs, rouennais pour la plupart, permet de croire que les *Larcins* furent donnés à Rouen ; d'ailleurs, les autres acteurs sont aussi des Normands de Lisieux et de Caudebec, sauf quelques Parisiens. On voudrait être mieux renseigné sur les circonstances de la représentation. Malheureusement les ouvrages concernant l'histoire de l'art théâtral à Rouen, ne s'étendent guère sur le XVIII^e siècle.

Nous n'avons pas retrouvé la pièce elle-même : peut-être n'avait-elle jamais été imprimée. Cependant le résumé que nous en possédons, comparé aux ouvrages historiques auxquels l'auteur, de son propre aveu, avait puisé, prête à quelques reconstructions. Le premier de ces ouvrages est l'histoire turque du byzantin CHALCONDYLE, écrite en grec, désignée en général sous le titre latin abrégé : *De rebus Turcicis* (Cf. Corpus scriptorum Historiæ Byzantinæ, cur. Niebuhr, Bonn ap. Weber ; liber VII). Le second est l'histoire mondiale d'Abraham Bzovius ou Bzowski, intitulée *Annales Ecclesiastici*, continuation du célèbre ouvrage de Baronius, portant le même titre (Cf. Bzovius, Ann. Eccl. t. 13-19, 7 vol. in-folio, Colonia Agrippinæ 1621-30 ; t. XVII). On peut se rendre compte très facilement que la source principale de notre auteur fut le récit de Chalcondyle. Les chroniques de Bzovius sont beaucoup moins anecdotiques, elles gardent le silence sur les aventures de Hunyadi en Serbie, sur sa rencontre avec les brigands et avec les paysans, sur la révolte de ses gardiens, etc. Tout ce pittoresque se trouve, par contre, chez Chalcondyle en même temps qu'une série de noms hongrois (?) très originaux comme : Zeloces, Mega-

luze, Zecules, parents de Hunyadi. L'auteur inconnu des *Larcins* lui emprunta les épisodes comme les noms.

Cependant il n'en resta pas là. Sa pièce, en comparaison avec le récit de l'historien byzantin, nous offre certaines modifications et même des additions : elles doivent être attribuées à son invention et à sa connaissance des exigences de la scène.

Selon Chalcondyle, Danus, le prince des Valaques qui dut son pouvoir justement à l'appui de Hunyadi, eut le cœur ulcéré par la trahison des siens. Notre anonyme, qui semble avoir eu une certaine habileté scénique, relève cet élément et le développe. Danus est au désespoir à cause de la trahison des Valaques : il a peur que Hunyadi ne croie plus à sa fidélité. Il se met à s'accuser lui-même ; Hunyadi a de la peine à apaiser ses remords.

« Contestation merueilleuse et piteusement agreable ! l'un ne cesse de se dire et proclamer criminel, l'autre n'oublie rien pour le deffendre et le déclarer innocent : qui l'emportera des deux ? Le fils, Mathias Corvin, vient au secours du père et s'employe esgalement à iustifier celui qui, n'ayant point de plus fort party ni d'autre accusateur que soy mesme, use cependant de tant d'artifice et d'éloquence à se preuuer coupable qu'il est en danger de gaigner enfin sa cause au préiudice de son innocence. » (Notons entre parenthèses que l'orthographe n'est pas celle de la seconde moitié du xviii^e siècle, mais visiblement plus ancienne : cependant les circonstances rapportées plus haut nous induisent à croire qu'il s'agit ici d'un simple archaïsme de graphie). Cette scène paradoxale, si conforme aux traditions rhétoriques du théâtre français, a dû être bien mise en relief dans la pièce.

D'autre part, il n'a pas échappé à l'auteur que la conduite de Hunyadi au cours des événements relatés par Chalcondyle était en contradiction avec son héroïsme bien connu et avec la grandeur morale que l'on aime à supposer chez un homme aussi éminent. Il abandonne son armée en proie à l'ennemi, ses amis en proie à l'angoisse, demande l'aumône et s'abaisse jusqu'à se cacher dans une meule de foin pour échapper à ses persécuteurs. Si l'écrivain n'a pas éliminé tous ces épisodes — qui lui ont fourni presque toute l'action de sa pièce — du moins a-t-il tâché de les motiver et de les accorder de son mieux avec le caractère de son héros. Ainsi, après avoir perdu une grande partie de ses troupes, « il eust bien voulu sauver le reste s'il eust peu, mais il voit que c'est folie et qu'il ne le peut entreprendre qu'en se perdant soy mesme. » Mais surtout, en se retirant, il est convaincu « qu'il les peut rétablir en fort peu de temps, retournant bientost apres avec un puissant secours. » Autre part, il explique par l'inimitié de la fortune, une

action à laquelle Hunyadi ne se décide qu'à contre-cœur. « Ainsi la Fortune pour se donner plus beau jeu, fait qu'il joue luy mesme les plus fidèles compagnons de ses auantures par cette ruse. »

Ainsi le Hunyadi des *Larcins* se présente sous un jour très différent de celui de Chalcondyle. L'historien grec se contente d'enregistrer ce qu'il a lu ou entendu, sans viser à la vraisemblance psychologique ; notre auteur voit en Hunyadi avant tout le grand homme par excellence et s'efforce de réaliser une harmonie entre les actions et le caractère de son héros. Il est assez curieux que, pour lui, les lamentations plaintives ne soient point du tout incompatibles avec l'héroïsme : lui aussi est imprégné de ce sentimentalisme larmoyant qui dominait les salons, les librairies et les scènes de son époque. « ... Ne luy restant plus aucune liberté que celle de la voix pour se plaindre, c'est à quoi il ne s'espargne pas ; les rochers en retentissent aux enuirs et ce luy est consolation d'entendre les caueries les plus loingtaines respondre à tous les tristes accens de ses soupirs et doléances par leurs échos. » Voilà quelques lignes qui caractérisent bien tout un style, celui de la fin du XVIII^e siècle, recherché, guindé, mais sans force ni couleur.

(Budapest-Paris).

Pál RÓNAI

TERRITOIRE AUTONOME DES MORDVES ¹

Par arrêté du Comité central exécutif de la R. S. F. S. R. du 10 janvier 1930 (*Izvestia* du 18 janvier 1930), il est constitué un territoire (*oblast'*) autonome des Mordves, qui fera partie de la région de la Volga moyenne (dont ce territoire était jusqu'ici un district).

Ce territoire est composé de 22 rayons (cantons) : Ardatov, Atiachevo, Atchadovo, Dubenki, El'niki, Zubovo-Poliana, Ignatovo, Inсар, Itchalki, Kovylkino, Kozlovka, Kotchkurovo, Krasnoslobodsk, Romodanovo, Ruzacvka, Rybkino, Saransk, Staro-Chaigovo, Temnikov, Ten'guchevo, Torbeevo, Tchamzinka.

Ce territoire jouira de tous les droits afférant aux territoires autonomes de la R. S. F. S. R. (loi du 29 octobre 1928, *Recueil des lois* de 1928 N. 137). Jusqu'à la convocation du premier Congrès des Soviets de ce territoire, l'autorité sera confiée au Comité exécutif des soviets du précédent district.

D'après le recensement du 17 décembre 1926, il y avait sur le territoire de l'U. R. S. S. 1.340.400 Mordves, dont 1.267-100 parlant le mordve. Les principaux habitats sont : le long de la Volga moyenne : 371.000 dans le département de Penza, 251.400 dans celui de Samara, 179.000 dans celui de Ulianovsk (anc. Simbirsk), 155.000 dans celui de Saratov, 85.000 dans celui de Nijni-Novgorod ; 132.500 dans les Républiques bachkir et tatar et enfin environ 108.000 dans la région sibérienne.

En comparaison avec le recensement de 1897, il y a eu augmentation de 300.000 environ. Le nombre de sujets parlant le mordve aurait augmenté de 24 %.

La population urbaine mordve comprend en 1926 :

Hommes : 18.493 ;

Femmes : 10.837.

La population rurale :

Hommes : 620.608 ;

Femmes : 690.456.

Cette population mordve est presque toute concentrée dans la région citée. Dans les autres républiques comme l'Ukraine, la Russie blanche, l'Ouzbékistan, il n'y en a que quelques milliers d'individus.

(Genève).

G. M.

1. Cf. Z. Baranyai, *Autonomie des petits peuples finno-ougriens*. Revue des ét. hongr. 1923, P. 201.

PRO DOMO

M. Alexandre ECKHARDT, fondateur, avec M. Zoltán BARANYAI, de la *Revue des Études hongroises*, ne peut continuer ses fonctions co-directorales, qu'il remplissait depuis sept ans à la satisfaction de tous et pour le plus grand profit de notre Revue. La perte est très grande et sera vivement ressentie. Mais M. Eckhardt a promis de nous maintenir sa collaboration et cette promesse nous est précieuse. Libéré des soucis proprement administratifs, il pourra nous donner la suite des remarquables études qui resteront fondamentales pour l'histoire des relations franco-hongroises. Sans parler d'innombrables notes, qui élucident avec une rare pénétration tant de questions délicates et controversées, nous rappellerons seulement quelques-uns des articles qui font le plus d'honneur à son érudition et dont nos lecteurs ont pu apprécier ici même la vigoureuse originalité : — Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie au XVIII^e siècle (t. I) ; — Le *Contrat Social* en Hongrie (t. II) ; — Les Français en Hongrie pendant la Révolution (t. III) ; — L'Ogre (t. V) ; — *Sicambria*, capitale légendaire des Français en Hongrie (t. VI) ; — Le nom français des Hongrois : *h* anorganique initial (t. VI).

Pour le remplacer, la *Revue des Etudes hongroises* s'est adressée à M. Louis VILLAT, qu'il n'est pas besoin de présenter au public français et international. Agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'Université de Besançon, M. Louis VILLAT a publié une série de travaux — historiques et littéraires — qui lui ont valu d'être couronné par l'Académie française, d'entrer au *Journal des Débats* et de collaborer aux plus grandes revues françaises : *Revue Bleue*, *Revue de Paris*, *Revue de Synthèse historique*, *Revue des Etudes napoléoniennes*, *Revue des questions historiques* (dont il est devenu membre du Comité de Direction), etc. Il est venu de bonne heure aux questions hongroises. Nous lui devons des pages solides, qui furent très remarquées, sur le véritable visage de la Hongrie éternelle, sur la culture française en Hongrie, sur l'amitié franco-hongroise. Il fait un cours sur la Hongrie à l'Ecole des Hautes Etudes Internationales de Paris et il a été chargé de rédiger le volume consacré à ce pays dans la collection des Etats contemporains que dirige M. Lhéritier.

Ces titres nous sont un sûr garant du niveau de notre Revue et de ses préoccupations scientifiques. Et les noms — français et hongrois — qui figureront désormais sur la couverture, symboliseront, croyons-nous, une des étapes les plus fécondes de cette collaboration franco-hongroise qui a été si heureusement entreprise sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences.

REVUE DES ETUDES HONGROISES.

COMPTE-RENDUS CRITIQUES

L'Art populaire hongrois. Introduction par Ch. Viski, notes explicatives des figures par S. BÁTKY, Et. GYÓRFFY, membres du personnel scientifique du Musée National Hongrois. Traduction de H. Ancel. Edité par la Section Ethnographique du Musée National Hongrois et l'Imprimerie de l'Université. — Budapest, 1928, un volume in-4° de xxxii-240 pages.

Un luxueux recueil, tout à la gloire de ce que le peuple hongrois a de meilleur et dont il a le droit d'être le plus fier : ses traditions primitives reflétées dans le miroir sincère, et nu, des procédés tout pratiques et naïfs de ses artisans : bergers, cultivateurs, gens de tous métiers qui sont l'accessoire de la vie d'été ou d'hiver dans la campagne ou dans les bourgs, tailleurs, fourreurs, travail du cuir, du bois, de l'argile ou de la terre séchée, selon les goûts et les besoins de la région, les matériaux dont elle dispose, le genre d'existence qu'on y a toujours eu. Sans oublier le patient et ingénieux travail, le charmant travail, souvent, des femmes et filles des cultivateurs et petits artisans hongrois.

L'isolement linguistique où s'est trouvée la race depuis son établissement en Europe centrale, les douloureuses vicissitudes et le long esclavage qu'elle a subis, ont eu du moins ceci de consolant pour elle, que jusqu'à nos jours, à vivre forcément repliée sur soi, elle s'est gardée elle-même bien mieux que la plupart des peuples d'Occident vers qui elle a tourné ses sympathies de bonne heure. Ils le savent bien, les Français, trop rares encore, qui se sont donné la peine d'étudier un peu la Hongrie sur place, et d'en voir autre chose que les deux grandes gares de Budapest, Keleti ou Nyugati, selon le train, les rues Andrássy ou Rákóczy, quelques-uns des grands cafés où la musique américaine des Tziganes est

bonne et la vie douce, l'admirable perspective du Danube, de ses ponts, du vieux Bude et son âpre colline, du Palais, de l'île Marguerite, du Parlement et de l'énorme entassement de maisons qu'est Pest. Même parmi les édifices officiels de la Vieille-Buda (pourvu qu'on ait du temps et un guide d'un peu de goût), à plus forte raison si l'on consent à visiter le reste de la Hongrie, à retourner voir ce qu'on en a aimé, soit par le Danube blond, de Pozsony à Visegrád et puis jusqu'auprès de Mohács ou non loin de la calme et charmante cité étagée de Pécs ; soit sur les bords du Balaton jusqu'au gros bourg de Nagy-Kanizsa ; soit le long des voies ferrées, même dans la ville tant de fois dévastée par la Tisza, et puis rebâtie, qu'est Szeged, bien davantage dans le spacieux et rural Debrecen, tout proche de Nagy-Hortobágy et de ce qui reste de la puszta, ou, sur la ligne de Pologne, dans l'énorme village de Mezőkövesd aux inoubliables matinées de dimanches, ou encore, tout à l'autre bout, en tels coins de Győr, de quelque Komárom aux rues d'automne défoncées, ou du paisible Sopron : un peu partout, si les vestiges authentiques et évocateurs du passé apparaissent rares, la vie hongroise du moins, avec son charme simple, ancien, varié, se montre à plein, sans apprêt, en maint détail de construction, d'ornementation, de costume, d'usages sociaux, de mœurs un peu frustes, parfois, mais bonhommes.

C'est un peu tout cela qu'on retrouvera ici, sous forme de souvenirs, classés, catalogués avec une heureuse précision. Evocation aussi du très beau Musée National de Budapest, et du Musée d'Art décoratif, si attrayant, tel que je l'ai vu plus d'une fois au bout du Városliget. A titre rétrospectif, et par la vertu de tant d'images triées avec un soin expert, en noir ou polychromes, un peu de l'enchantement que donnent au voyageur ce *Skansen* qu'on nomme ici (p. VII), aux pentes d'une colline qui domine Stockholm, tout entière convertie en musée de plein air, flore, faune, architectures régionales, objets usuels -- ou le charmant et riche *Folkemuseum* dans l'île de Bygdø près d'Oslo -- ou surtout peut-être, parmi les nations du Nord directement apparentées aux Magyars, l'admirable *Musée National finnois* de Helsinki, historique et ethnographique à la fois, enfin, dans la banlieue de la petite ville de Tartu, en plein parc d'un ancien château de baron balte, un *Musée Estonien* très beau lui aussi, récemment aménagé avec le concours d'un érudit finnois.

Eugène HORVÁTH a peint une vingtaine d'aquarelles de costumes populaires hongrois. La grande masse des illustrations qui donnent l'idée du « kaléidoscope ethnographique d'une incomparable richesse » (p. VIII) qu'était la Hongrie, ont été recueillies par la

Société et l'Ecole hongroises des Arts Décoratifs, la Fédération Villageoise et l'Association des Ingénieurs et Architectes de Hongrie. Un certain nombre avaient été utilisées déjà par tels et tels recueils analogues (et bien moins complets) qu'on trouvera indiqués au début de l'*Introduction*. L'on a voulu mettre ici « le peuple hongrois tout entier » (p. V), abstraction faite, autant qu'on l'a pu, des éléments allogènes mêlés à lui, encore aujourd'hui, en tant d'îlots. C'est un plaisir rare que de revoir lentement tous ces éléments de beauté, traditionnels et si divers, épars et si étroitement cohérents, par la vertu de quelque chose d'indéfinissable, qui apparaît là mieux qu'ailleurs peut-être : le fonds obscur et premier d'une race venue de loin et qui, malgré tous les mélanges auxquels elle a dû se prêter, est demeurée assez à part.

Les érudits à qui est due l'*Introduction* fort intéressante de cet ouvrage, constatent que toute cette richesse est désormais, dans l'ensemble, une chose du passé (p. XIII) : l'artisanat populaire dégénère ou disparaît, décline ou meurt ; telle corporation qui groupait il y a un demi-siècle une centaine de patrons, dans un même comitat, n'a pas engagé depuis trente ans un seul apprenti ; plus d'une petite industrie d'art de naguère, ou même d'une mode nationale, en Hongrie comme ailleurs, hélas ! est tuée par le tout fait, l'article en série, fabriqué dans les usines voisines de la capitale, ou importé. Malheurs et regrets que le cours actuel de la civilisation semble rendre inévitables, que les nations d'Europe ont connus l'une après l'autre, qui gagnent l'Orient et le Nouveau Monde. On ne saura jamais assez de gré à ceux de qui l'érudition, le goût, le sens national font des protestataires agissants, éclairés, souvent heureux. En Hongrie cette investigation des « nuances dialectales » de l'art national (p. X), des « frontières » et des « îlots » qu'on y peut déterminer comme en matière de folklore ou de parler populaires, a pris dès les débuts, il y a deux générations, aussi bien que celle des trésors de la poésie vers la fin du xviii^e siècle, une forme patriotique et démocratique aussi : organisation de la Section ethnographique du *Nemzeti Múzeum* et de diverses expositions, création du *Magyar Néprajzi Társaság*, écoles d'art industriel et appliqué, de nombreux musées de province, et publication d'ouvrages dont on trouvera l'indication aux pages vi-viii. Souhaitons que tant d'efforts intelligents arrêtent du moins la ruine et le mal, préservent dans les goûts du peuple ce qui peut être préservé encore et, de ce qui est le passé, conservent le plus qu'il se peut à titre de tradition consacrée et de trésor national.

Types populaires, femmes et filles de paysans jeunes et vieux.

en costumes de fête ou de tous les jours, d'hiver ou d'été, vêtements longs ou courts de drap, d'étoffe, de peau, de cuir, selon les besoins d'un climat extrême, qui fait que même les allogènes ont adopté, souvent à titre définitif, certains éléments permanents du costume magyar (p. xvii), manteaux, pelisses, dolmans, gilets, chemises ouvertes ou fermées, brodées ou non, à manches coupées ou « en gueule de veau », coiffures masculines, féminines, variant parfois avec la religion professée... Broderies et appliques, pour les robes, les poches, les corsages, les cols, les manches, les coussins, ornements et chamarrures de tuniques, de vêtements fourrés ou non, de tabliers, de coiffes, de fichus, de draps de lit, d'oreillers, de tapis, de blagues à tabac, de courroies, lanières, harnais et fouets. Et les broderies (on compte, p. xix, 45 espèces de points) à motifs stylisés, de mémoire toujours, où le Hongrois met « son jardin à fleurs » (p. xx), où la rose domine, où quelques oiseaux chanteurs se glissent : le tout de couleur unique, foncée ou vive, ou, ailleurs, de couleurs associées ou bariolées traditionnellement.

Les détails caractéristiques d'architecture locale, de construction, d'aménagement, de décoration murale, d'enjolivement des faîtes ou des clôtures, d'intérieurs ou clochers de temples ou d'églises, d'objets mobiliers peints ou sculptés, ont été compris dans cette enquête iconographique si ample, avec grande raison : voir à ce sujet p. V et VI de l'*Introduction*, excellente dans la concision du texte réduit à « ce qui est indispensable à l'intelligence des conditions de notre art populaire » (p. VIII).

Et nombre d'objets familiers, traditionnels, indispensables à la vie quotidienne de telles ou telles catégories sociales, étuis pour briquets, porte-miroirs, porte-allumettes, étuis à pommade pour la moustache ou contre la gale, battoirs, quenouilles, etc... : façonnés par des artistes improvisés, bergers de chevaux, de bœufs, de porcs, perdus dans l'Alföld au long des jours d'été, jeunes filles pour leurs fiancés, gars pour les jeunes filles. On utilise de préférence, selon la région, le bois, l'os, la corne, polis, entaillés, passés à l'eau forte, au suif ou à la cire de couleur. Enfin, croix catholiques au bord des routes et des carrefours, et, dans toutes les régions calvinistes, stèles funéraires en chêne entaillé et gravé.

Les savants qui ont fait un choix parmi tant de choses où revit l'âme artiste et simple, pratique et rêveuse des gens du peuple magyar devaient indiquer (p. xii), entre les composants de cet art, des éléments d'ordre ancestral, primitif, communs à bien des peuples ; des traditions proprement ethniques ; quelques données

fournies par la classe hongroise cultivée ; et d'autres provenant d'influences dues au voisinage, ou à l'insertion de populations allo-gènes, non sans réaction des éléments hongrois originels, qui dominent de beaucoup. Ils ont sagement pensé à guider même ceux qui connaissent la Hongrie, — à plus forte raison ceux qui ne savent rien d'elle — dans une sorte d'appréciation d'ensemble de l'art hongrois. Sens manifeste de l'harmonie, dont « tout art populaire véritablement saint » doit être inspiré. Grande souplesse dans l'appropriation à la matière prise sur place, qui fait de cet art ethnique un art pratique et nettement, constamment régionaliste et local. Tendance constructive et, en somme, spiritualiste et intellectueliste, subordonnant toujours les éléments de simple observation naturaliste à une stylisation qui dégage, souligne et combine les traits essentiels. Mais rien d'abstrait, nul usage de l'ornementation à caractères purement géométriques, quoi qu'on ait pu attendre en ce sens des influences longtemps voisines de l'art musulman, byzantin ou arabe. Rien non plus de matériel ; sauf l'étain dans quelques régions, nul emploi de matières minérales autres que la glaise des plaines (p. xix-xx). Nul appel au luxe pour lui-même, aux métaux précieux, si abondamment employés par ailleurs dans l'art balkanique. Plus curieuse encore est l'absence de tous éléments artistiques ou décoratifs d'ordre confessionnel ou religieux, fréquents parmi les peuples d'alentour : pudeur qui hésite à l'application matérielle de symboles sacrés même à des fins d'ordre artistique ? ou survivance permanente de la longue oppression religieuse d'Islam ?

A la suite de ces excellents nomenclateurs et critiques de l'art populaire hongrois, on se poserait bien d'autres questions ou « hypothèses ». Mais ils s'en défont, à bon droit. On ne leur fera pas le reproche qu'ils sont tentés d'adresser (p. viii) à quelques-uns de leurs prédécesseurs, d'avoir manqué d'objectivité. Purement documentaire, ainsi qu'il le fallait, mais riche, pittoresque, venu à son heure, avant qu'il soit trop tard, évocateur à souhait, leur travail pieux nous vaut un précieux répertoire, qui aidera grandement à faire connaître la Hongrie sous le jour le plus caractéristique et le plus charmant. Pour l'y retrouver telle qu'il l'a connue, très différente de son propre pays, très attrayante par sa diversité, tout *magyarbarát* feuillettera souvent ce beau livre, et l'aimera.

(Université de Strasbourg).

Henri TRONCHON,

Membre correspondant
de la Société Historique Hongroise.

Justice pour la Hongrie ! Les erreurs cruelles du Traité de Trianon. Publié, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du *Pesti Hirlap* (le Journal de Pest), par LÉGRÁDY FRÈRES, éditeurs du *Pesti Hirlap*. Aux hommes aimant la vérité, D^r LÉGRÁDY OTTÓ, rédacteur en chef du *Pesti Hirlap*. [Budapest, sept. 1930]. 4°, 164 p.

Les éditeurs du *Pesti Hirlap*, MM. Légrády frères, publient ce superbe album consacré aux injustices du traité de Trianon, à l'occasion du 50^e anniversaire de la fondation de leur journal, et M. Otto LÉGRÁDY, son rédacteur en chef, le dédie « aux hommes aimant la vérité ».

C'est là un volume d'une présentation à la fois précise, grandiose et émouvante. La plupart des illustrations, qui constituent la partie la plus importante du livre, sont de toute beauté, et leur effet artistique est certain. Elles consistent en reproductions très soignées de tableaux des peintres hongrois les plus célèbres (un *Golgotha* de MUNKÁCSY, une *Maternité* de GLATZ, du BENCZUR, du VASZARY, du CZENCZ, etc.) des décors pour le théâtre, des estampes, coloriées, toutes choisies avec le goût le plus sûr.

Quant au texte, et en particulier au texte français (puisque c'est à lui que se limite notre compétence, comme aussi la nature même de cette revue), il est en général bien écrit et bien ordonné. Laissons de côté les faiblesses et les maladroites d'expression inévitables en pays étranger. Dans un texte français, l'énoncé des noms hongrois et d'après l'ordre des mots hongrois (Bethlen István Gróf, etc.), précédant leur traduction en français, nous paraît inutile. Attachons-nous d'emblée au fond. La plupart des arguments de l'ouvrage contre le traité de Trianon sont déjà connus, de sorte que nous pouvons nous dispenser d'y revenir. Il y en a de neufs, et d'autre part, il sied de répéter les vérités premières quand elles sont, comme c'est le cas ici, choisies parmi les meilleures et les plus frappantes et, de plus, bien présentées et bien classées. Après avoir illustré les pertes humaines et territoriales que la Hongrie a dû subir du fait du traité, les auteurs abordent successivement la critique des arguments dont les vainqueurs, sur la base de la propagande slave et roumaine, se sont servis pour opérer le démembrement : situation ethnique, politique nationalitaire de l'ancienne Hongrie, responsabilité de la Hongrie dans la guerre, arguments historiques, stratégiques et économiques. Ils soulignent enfin la situation actuelle dans l'Europe centrale, les méthodes de gouvernement des Tchèques,

Serbes et Roumains, tant vis-à-vis de leurs nationaux que de leurs minorités. Ils démontrent l'antagonisme entre Tchèques et Slovaques, entre Serbes et Croates, entre Transylvanie et Vieille-Roumanie. Ils révèlent les desseins cachés des auteurs du traité, la mauvaise foi et les procédés dictatoriaux qui ont présidé aux négociations, ainsi qu'à la délimitation des frontières sur le terrain ; bref la violation sur toute la ligne des 14 points du président Wilson.

Mais puisque le but d'un compte-rendu est aussi la critique, ou tout au moins le franc énoncé du point de vue du critique, disons rapidement notre opinion personnelle à ce sujet.

Tout d'abord, comme l'a déjà relevé M. Benedek Jancsó dans le *Magyar Szemle*, la propagande hongroise de revision, si justifiée pour autant qu'elle demeure pacifique et que d'autre part elle modère ses exigences territoriales en ne s'appuyant que sur des arguments à l'abri de tout conteste, semble manquer d'unité dans sa méthode et dans son action. De temps à autre paraît une publication somptueuse, émanant d'un journal comme le *Magyarság* ou le *Pesti Hirlap*, ou un document statistique de la *Ligue pour la revision* ; il y aurait peut-être intérêt à coordonner ces efforts, à les concentrer dans une main unique, de façon que, comme dit M. Jancsó, le « personnel de la revision » ait toute la compétence voulue et ne risque jamais, d'autre part, de s'épuiser.

En second lieu, il y aurait intérêt aussi à écarter désormais résolument les arguments sentimentaux à la Tisseyre ou Lebourg. Dans un monde moderne qui est pressé, où l'on exige de la clarté et des chiffres, et où les esprits n'ont jamais été aussi oublieux de l'histoire et jamais aussi éloignés de tout romantisme, surtout politique — où enfin ne jouent que des calculs et des intérêts, il ne s'agit pas de savoir ce que la Hongrie a fait dans le passé pour l'Occident et en particulier pour la France — encore moins de savoir de qui elle est l'amie. Ces arguments se contredisent et ce qui est valable pour l'opinion française devrait être soigneusement tu en Allemagne par exemple, voire en Italie. Ce que l'opinion mondiale sera toujours disposée à apprendre, c'est comment et pourquoi le traité de Trianon est injuste, c'est-à-dire en quoi il viole la pure et simple logique des *faits*, en quoi il est inapplicable géographiquement, ethniquement, économiquement, en quoi enfin il porte préjudice à la civilisation, notre bien commun. A cet égard il faut féliciter les auteurs de l'album de n'avoir pas trop sacrifié à l'argument sentimental, d'en avoir tout au moins diminué l'importance, par rapport aux publications analogues précédentes. Les arguments historiques, d'autre part, y sont réduits pour

faire place surtout à des considérations actuelles. Il y a néanmoins trop de pathétique parfois dans les illustrations, fort belles d'ailleurs, qui visent à symboliser le deuil de la Hongrie. Les visions de l'histoire, d'autre part, n'émeuvent pas des peuples avides de nouveau, ni la grande majorité de l'opinion des plus vieilles nations, qui est volontiers portée à charger le passé de tout le mal : aristocratie, monarchie, clergé, « ténèbres du moyen-âge », etc. A cet égard, la Hongrie d'aujourd'hui, si facilement suspecte de réaction aux yeux de l'étranger, n'a pas intérêt à présenter ses grands personnages du passé et surtout du présent chamarrés de brandebourgs et de décorations, et dans le costume de ces magnats que l'on rend, à tort ou à raison, responsables, dans le passé, d'une politique, sinon d'oppression, du moins hautaine vis-à-vis de leurs paysans allogènes, et, dans le présent, de la situation qui empêche la Hongrie, par des réformes résolues, de prendre rang parmi les nations démocratiques.

Répetons-le, les auteurs de cet album ont su, en revanche, choisir, pour souligner les injustices de la situation présente, des tableaux et des graphiques frappants. Mais c'est ici le lieu d'une troisième remarque, la plus importante de toutes. Il s'agit de s'entendre. Est-ce que vraiment les Hongrois ont l'intention de réclamer un jour ou l'autre leurs frontières millénaires ? Pensent-ils vraiment que, malgré leurs bouderies actuelles, malgré les luttes intérieures des Etats successeurs, les Transylvains roumains et les Croates, sinon les Slovaques, désirent retourner sous la domination hongroise ? Qu'on fasse le plébiscite, a dit à Trianon la délégation hongroise. Oui, qu'on le fasse, aujourd'hui encore, et partout ! Nous pensons que, si la Hongrie réobtient ainsi, outre les Magyars des régions détachées, les Ruthènes, les Vendes, une fraction des Slovaques, quelques Slaves du sud, c'est probablement tout. Reste la question de Transylvanie à résoudre.

Dans ces conditions, les tableaux que renferment les premières pages du livre ne sont pas toujours de bonne propagande, parce qu'une bonne propagande doit être irréprochable au point de vue de la bonne foi. Or, involontairement ou non, la comparaison que l'on fait en Hongrie entre le démembrement de ce pays et un démembrement hypothétique de grands pays unifiés ou relativement unifiés comme la France, l'Italie, l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne, n'est pas exacte. La Hongrie, qu'elle le voulût ou non, que ce fût sa faute ou non, et quelle qu'ait été sa politique vis-à-vis des nationalités — politique qui n'est pas en cause ici — n'était pas un Etat ethniquement uni comme ceux auxquels elle se

compare. Ce n'est pas le lieu non plus de se demander si la Hongrie aurait pu devenir une nouvelle Suisse. Qu'une paix faite sur une base ethnique, indépendamment de toutes autres considérations géographiques, historiques, économiques, sociales, etc., soit juste ou non, ce n'est pas là non plus la question. Le fait est qu'on a voulu une paix ethnique, et qu'une fois cette base admise, il est à la fois impossible et de comparer la Hongrie à la France et d'éviter le démembrement. *Etant donné la défaite de la Hongrie dans la guerre, ce démembrement aurait eu lieu de toute façon, même si les populations allogènes n'avaient jamais été « opprimées. »* Nous avons assez dit ailleurs, pour ne pas avoir besoin d'y revenir ici, notre opinion sur la façon dont on a opéré ce démembrement.

Mais, en partie du moins, il s'est fait tout seul. Le fait qu'avant même l'entrée des armées ennemies sur le sol hongrois, des assemblées séparatistes aient pu avoir lieu en Croatie, en Transylvanie, à Turóc Szent Márton, est significatif à cet égard. Et plus encore, cet autre fait que les députés roumains de Transylvanie, croates à Belgrade n'aient jamais élevé de protestation contre le principe même de l'union, et que tant en Croatie qu'en Slovaquie la grande majorité des populations ne fasse au gouvernement central qu'une querelle de régime. Les Allemands, en 1871, ne pouvaient en dire autant des députés alsaciens, tous protestataires, et qui étaient pourtant eux aussi leurs frères de race.

Voilà pourquoi, sitôt la guerre terminée, et avant même la paix de Trianon, la Hongrie intégrale, surtout y compris la Croatie-Slavonie, comme la représente cet album, est devenue une fiction. Les auteurs de cette publication auraient dû commencer par ne pas faire figurer dans leurs cartes la Croatie-Slavonie, déjà autonome en 1914, sur laquelle la quasi-unanimité des Hongrois n'émettent plus aucune revendication. En second lieu, si l'on veut à toute force comparer la Hongrie propre (Etat incontestablement compact du point de vue géographique) à d'autres nations, il faut dresser une carte *ethnique* de ces nations elles-mêmes, comparer la masse des Hongrois en Hongrie à celle des Allemands en Allemagne, des Français en France, et porter enfin sur ces *masses nationales seules* des fractions proportionnelles à celles des Hongrois que le traité a arrachés à la mère-patrie. On verrait ainsi le tiers du territoire ethnique français ou allemand détaché du reste, 15 millions de Français, 20 millions d'Allemands, etc. C'est déjà beaucoup. Et ce serait plus loyal, et en même temps, la seule propagande à l'abri de tout reproche, c'est-à-dire capable, en s'appuyant sur des chiffres incontestables, d'emporter la conviction. Remarquons d'ailleurs, en ce qui concerne l'Allemagne, que, défaite elle aussi,

elle aurait été démembrée autant et plus que la Hongrie si elle avait compté autant et plus de ressortissants allogènes. Si on ne l'a pas pareillement démembrée, c'est une preuve de plus que la paix a eu avant tout des bases ethniques.

Quelques erreurs de détail encore : Tableau n° 2 de la p. 11 : Allemagne : pertes 10 % et non 19 %. Même page, carte de la Bulgarie : on a omis d'indiquer en noir, à défaut de Strumitza (comprise dans le gain territorial de 1913), Tsaribrod et la région du Timok, dits « confins occidentaux », qui faisaient partie de l'ancien territoire bulgare et ont été adjugés à la Yougoslavie par le traité de Neuilly.

Enfin quelques passages du texte nous ont donné à réfléchir. C'est ainsi que la page 16 contient, à notre sens, quelques exagérations. Que l'Autriche ait excité, notamment en 1849, les nationalités contre la Hongrie, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Que la Hongrie ait passé plusieurs siècles à lutter contre les Habsbourgs pour obtenir son indépendance ou tout au moins ses libertés, c'est exact encore. Mais présenter la Hongrie comme *opprimée par l'Autriche dans les décades qui précédèrent immédiatement la guerre mondiale*, alors que les Hongrois furent depuis 1867 et jusqu'à cette guerre la *seule* nationalité de l'Empire qui eût obtenu par le dualisme son autonomie totale, que par le jeu de ce même dualisme elle put dominer ses allogènes comme l'Autriche dominait les siens, qu'elle fut équitablement représentée, sinon sur-représentée, dans les conseils et dans le corps diplomatique de la Double Monarchie, alors enfin que toute l'organisation de cette monarchie avait pour base la suprématie des deux seuls éléments allemand et magyar aux dépens de tous les autres, qui, Tchèques en premier lieu, ne furent jamais reconnus comme Etats — c'est un peu excessif. La vérité est que les nationalités habitant le territoire de la Hongrie furent abandonnées par l'Autriche, dès 1867, au bon vouloir des Hongrois, et qu'enfin *tous* les Hongrois n'ont pas toujours considéré ces allogènes « comme des frères ».

C'est par des exagérations de ce genre qu'on gâte parfois une bonne cause. Elle n'en restera pas moins bonne, et juste, et hors ces quelques points qui appellent des réserves, nous ne voulons pas terminer sans féliciter une fois de plus les auteurs et les éditeurs de cette splendide publication.

(Genève-Leipzig).

Aldo DAMI.

Paul et Jean LEBOURG. **Les Consciences se réveillent**. Réponse à l'« Appel aux consciences » de Victor MARGUERITE. — Paris, Delpeuch éd. 1929, 8°, 147 p.

Comme M. VÉRTES-LEBOURG, auteur d'une « traduction » en « vers » de poètes hongrois, semble persévérer dans son erreur, nous voudrions en toute amitié la lui préciser à nouveau et lui donner quelques conseils qu'il ne voudra pas prendre en mauvaise part, même s'il était, par hasard, l'aîné de celui qui écrit ces lignes.

Secondé cette fois-ci de son frère, ou de son cousin, M. Lebourg publie une plaquette de dimensions assez fortes et joliment illustrée sur les injustices du traité de Trianon. Nous connaissons et ce traité et ces injustices, sur lesquelles pousse depuis quelque temps une littérature considérable, de propagande ou non. Mais nous n'allons pas faire à la raison sociale Lebourg frères (ou cousins), l'injure de lui reprocher son apport, qui demeure précieux dans une question de justice où rien n'est inutile, et considérer que la cause est désormais entendue et la campagne Rothermere définitive. Non. Nous voulons seulement relever les deux graves défauts de cette brochure, — les mêmes exactement que ceux de la brochure de vers et de sa préface : une langue déplorable d'une part, où le style et même l'orthographe sont complètement négligés ; et d'autre part une argumentation sentimentale qui, depuis quatre-vingts ans au moins, est tout à fait périmée. On pouvait, en 1830 ou 1848, faire appel à un certain romantisme politique (bien variable à vrai dire, puisqu'il allait de la Sainte Alliance aux mouvements libéraux et nationalistes), à l'esprit chevaleresque du peuple français, au grand mouvement de solidarité qui avait fourni les philhellènes à la Grèce, à l'Italie les carbonari, à la Pologne la sympathie du monde entier. Mais Byron, Eynard, Napoléon III, Victor Hugo sont morts. Il est question aujourd'hui d'intérêts et non de sentiments. Non que celui de la justice soit tout à fait éteint ; mais d'humanitaire il s'est fait peut-être plus précis, et c'est autant de gagné. On peut démontrer l'injustice d'une frontière non plus par du lyrisme, mais par des chiffres, non plus sous le signe de la fraternité, mais sous celui de l'équité, et même de l'intérêt bien entendu de tous. Car l'équité et l'intérêt se rejoignent bien souvent. Enfin, l'argument historico-sentimental a ceci de dangereux, qu'il joue souvent dans un cas contre l'autre, et tire finalement à fin contraire. Rappeler aux Français l'amitié franço-hongroise et les souvenirs politiques ou intellectuels franco-hongrois, et surtout

vouloir dégager à tout moment la Hongrie de la responsabilité allemande, c'est s'aliéner l'Allemagne, l'Autriche. sans pour cela s'acquérir nécessairement la sympathie française. La France ne changera très probablement pas sa politique dans les Etats Danubiens parce que les Hongrois lui témoignent un amour subit. Elle ne *peut* pas changer à l'heure actuelle sa politique de fond en comble, car du fait des circonstances, elle a encore partie liée avec la Petite Entente.

Dès lors, les arguments développés par MM. VERTES-LEBOURG ne servent qu'à très peu de chose. Les petits-fils des romantiques ne modifieront pas leur politique pour une question de sentiments, si justifiés soient-ils. Et, pour d'autres que les Français, ces arguments n'ont aucune valeur. Ils sont même, selon les cas, contre-indiqués. Par suite, ce à quoi il faut faire appel, c'est à une sorte d'équité à la fois *logique* et *pratique*, et si générale qu'elle puisse peser sur l'opinion publique de *tous* les Etats et pas seulement de la France. Aux *crimes* de la politique il faut opposer les *intérêts* de la politique elle-même ; il faut la suivre sur son propre terrain. Il faut démontrer, rigoureusement, sous le signe non pas du qualitatif ou de la poésie, mais du quantitatif, du tangible, du mesurable. Il faut être géographe, ethnographe, statisticien, historien, économiste. Tout, sauf littérateur.

Hâtons-nous d'ajouter que la brochure de MM. Lebourg ne néglige pas les données de ce genre, qui y sont nombreuses également et dont quelques-unes sont assez neuves : le fait par exemple que les éléments allogènes de Hongrie, moins cultivés que les Hongrois, l'étaient plus que leurs frères de race déjà indépendants est démontré par la baisse du pourcentage des illettrés dans *tous* les pays danubiens depuis l'établissement de nouvelles frontières ; l'existence seule des nationalités en Hongrie, en 1914, après dix siècles de régime hongrois, prouve qu'elles s'y sont développées et que ce régime n'a pu vouloir les opprimer, sans quoi il eût eu largement le temps de les faire disparaître. Aucun pays n'a été, pendant la guerre, aussi chevaleresque que la Hongrie : c'est elle qui a laissé le voïvode Putnik regagner son pays après la déclaration de guerre ; elle qui a accordé un régime de faveur à ses prisonniers et, en particulier, une liberté de mouvements pleine et entière à ses internés civils français, etc. Bien. Mais de grâce, qu'on ne nous cite plus à tout bout de champ la parole de MICHELET sur « le peuple béni qui a sauvé l'Occident », surtout lorsque, comme MM. Lebourg, on l'écorche pour l'avoir retraduite du hongrois au lieu de la prendre dans le texte original ; qu'on ne nous cite plus des bribes de discours pour monuments aux morts, avec la naïveté

de croire que ces belles paroles signifient quelque chose et qu'elles puissent surtout tenir un seul instant devant les nécessités de la politique ; que *surtout on ne nous serve plus jamais de ces brochures de propagande écrites en charabia*. Outre que le désordre des idées y est grand, la succession et le contenu des chapitres problématiques et arbitraires, celle de MM. Lebourg n'a qu'un rapport lointain avec son titre, on ne voit pas très bien en quoi elle « répond » à M. Victor MARGUERITTE, et au surplus, en serait presque tenté de s'en féliciter, étant donné la personnalité fort peu recommandable de ce dernier.

(Genève-Leipzig).

ALDO DAMI.

Aldo DAMI. **Tunnels ou voyages béotiens dans l'après-guerre**. Paris, « *La Renaissance du Livre* ». 1930, XIII, 281 p.
« *Les compagnons de la grand'route* », n° 4.

Il vient de paraître un second livre de M. DAMI. Cette fois-ci il ne s'agit pas d'un seul pays, mais d'au moins dix à la fois (la Slovaquie et la Tchéquie comptées pour deux). ¹ Les paysages et les êtres qui les peuplent se défilent et se mêlent aux pensées et aux rêves de celui qui les contemple. A la fois voyageur, historien, géographe et philosophe, l'auteur laisse toute liberté désirable au flux de sa pensée de même qu'à ses sentiments. Il mêle le sérieux et l'ironie, l'humour avec la vérité et la profondeur. Petits dessins, clairs, caractéristiques et piquants. Tunnels ! On y passe, et déjà un nouveau spectacle se présente à nos yeux.

Nulle malveillance ne se cache derrière ces propos facétieux. Le lecteur peut prendre part à la joie avec laquelle l'auteur pénètre dans tel ou tel caractère et découvre personnages, villes et pays. Ne lui en veuillez pas de se tromper parfois sur la réalité des choses, ni de ne pas toujours toucher le fond de ce qu'il décrit. Pensez à la brièveté du temps qu'un voyage nous accorde, mais à ce fait aussi que la rapidité même et l'élan intérieur dont elle est la source lorsqu'elle vous pousse d'une ville à l'autre et d'un train dans l'autre, sont les conditions premières de tout plaisir.

On lira ce livre avec plaisir.

(Leipzig).

H. WEIGERT.

1. Sur la Hongrie on lit les pages suivantes : Pusztá ; on ne passe plus par Presbourg ; matin à Budapest ; après-midi à Szeged ; Nyiregyháza ; Balaton.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE DE LA HONGRIE

Nous prions instamment nos lecteurs et amis de vouloir bien nous aider à rendre cette *Bibliographie* aussi complète que possible en adressant à son rédacteur, M. Z. BARANYAI (4, ch. de Miremont, Genève) un exemplaire de chacun des travaux (livres, articles, revues, tirages à part, etc.), dont ils sont auteurs ou dont ils disposent ¹.

LA RÉDACTION.

1929

ANGYAL (David). — Un coin d'histoire oublié. *Revue de Hongrie*. 15 janv., pp. 9-15.

APPONYI (A. Comte). — Les difficultés économiques de la Hongrie. *Société belge d'études et d'expansion*, bulletin périodique N° 69 : 47-52, février.

BERZEVICZY (Albert). — Les rapports italo-hongrois au xv^e siècle. *Revue de Hongrie*, 15 févr., pp. 49-57.

BIRO (J). — L'art contemporain hongrois. *L'Art en Suisse* (Genève), oct. pp. 227-230 et 8 illustrations.

Extrait de la conférence de T. GEREVICH tenue à Genève le 26 septembre.

BRAMSON (Karen). — Nous, les Barbares. Roman. Paris, *Flammation*, éd. 276 p.

Voir c.-r. *Revue des ét. hongr.*, 1929, pp. 141-144.

CARTON DE WIART (G.). — Le voyage de l'U. P. F. en Europe centrale. *Cahiers de la Génération nouvelle*, juin.

CHOPIN (Jules). — De l'Elbe aux Balkans. L'Europe centrale nouvelle. Paris, *Ed. Baudinière*, 8°, 253 p.

Rapsodie hongroise, pp. 65-114. — Tout le livre est écrit dans un esprit tchéco-philie.

1. Les articles de la septième année [1929] de la *Revue des études hongroises* n'ont pas été énumérés dans cette bibliographie.

DAMI (Aldo). — La Hongrie de demain. Critique des programmes révisionnistes. Paris, *André Delpeuch*, éd., 227 (4) p.

A propos de cet ouvrage voir l'article de M. Ruyssen : « La Hongrie d'hier, et de demain ». *La Paix par le droit*, avr. 1930, pp. 121-127. — C.-r. *Revue des ét. hongr.*, 1929, p. 151-153 et *Revue historique du Sud-Est européen*, juillet-sept. 1930, p. 161 (par N. Iorga).

DARESTE (F.-R. et P.). — Les constitutions modernes. IV^e édition entièrement refondue par J. DELPECH et J. LAFERRIÈRE. Hongrie. Paris, *Librairie du Recueil Sirey*, 8°, 67 p.

Lire p. 14 : « M. Etienne CSEKEY et M. P. DARESTE nous ont, avec complaisance et amitié, facilité grandement, l'un la collection et la mise au point, l'autre la traduction de certains des textes ci-après reproduits. »

DELATTRE (P). — Le catholicisme dans la Grande Roumanie. *Le Correspondant*, 10 mai,

DIGTER (J). — Les catholiques et les relations internationales. *Justice et Paix*, avr.

DUPUIS (René). — Capitales d'Europe à vol d'oiseau. — La fièvre de Budapest. *Petit Journal*, 5 mai.

EBER (Antoine). — Les charges de la terre hongroise. *Revue de Hongrie*, 15 mars, pp. 107-112.

ECKHARDT (Alexandre). — L'histoire dans la conscience nationale hongroise. *Le Monde nouveau*, janv.-févr., pp. 835-843.

EGGER (Lilla). — Robes ouvertes, âmes closes. — Paris, *Flammation*, 8°, 246 p.

Les personnages d'une nouvelle de ce volume (*Le Sanglier*, pp. 207-240) sont des Hongrois.

ETÉDI. — La réforme agraire sur les territoires arrachés à la Hongrie. *Revue de Hongrie*, 15 nov., pp. 153-168 ; 15 déc., pp. 193-225.

VAN DEN EYNDE (H.). — Les efforts de la Hongrie en vue de son relèvement économique. *Société belge d'études et d'expansion*, bulletin périodique N° 69 : 53-58, février.

GAL (Ladislas). — L'architecture religieuse en Hongrie du XI^e au XIII^e siècle. (Etudes d'art et d'archéologie publiées sous la direction d'Henri Focillon). Paris, *Librairie Ernest Leroux*, 4°, xv, 293 p.

Voir *Revue des ét. hongr.*, 1929, pp. 64-78.

GEOECZE (Barthélemy de). — L'article 250 du Traité de Trianon. *Revue de droit international* (Genève), janv.-mars, pp. 6-19.

GRATZ (Gustave). — La balkanisation de l'Europe Centrale. *Revue de Hongrie*, 15 janv., pp. 1-8.

HENRIOT (Emile). — Impressions de Hongrie. I. Le problème hongrois. *Le Temps*, 9 juillet ; II. Culture hongroise, 15-16 juillet ; III. Un bastion de l'Occident, 20 juillet ; IV. A Tihany, sur le lac Balaton, 28 juillet ; V. Budapest, 7 août.

HORN (Emile). — Le redressement financier de la Hongrie et la Société des Nations, analyse du livre de Mitzakis. *Journal de la Société de statistique*. (Paris), 15 janv.

HORN (Emile). — Le redressement financier de la Hongrie, analyse du livre de Mitzakis, *Journal des Economistes*, 15 févr.

HORN (Emile). — La situation économique en Hongrie. *L'Economiste Français*, 23 févr.

HORN (Emile). — La situation financière en Hongrie. *L'Economiste Français*, 6 avr.

HORN (Emile). — « La langue française en Hongrie », analyse de l'ouvrage de Z. BARANYAI. *Polybiblion*, mars-avr.

HORN (Emile). — Nécrologie d'E. de Rákosi et de Mgr Karácsony. *Polybiblion*, mars-avr.

HORN (Emile). — Sommaires des Revues. *Polybiblion*, mars-avr.

HORN (Emile). — La situation économique en Hongrie. *L'Economiste Français*, 18 mai.

HORN (Emile). — La situation financière en Hongrie. *L'Economiste Français*, 13 juillet.

HORN (Emile). — Le général Bem (en Hongrie). *La France Illustrée*, 13 juillet.

HORN (Emile). — La situation économique en Hongrie. *L'Economiste Français*, 30 août.

HORN (Emile). — Sommaires des Revues hongroises (1^{er} septembre 1929). *Polybiblion*, juillet-août.

HORN (Emile). — La pouszta. *La France Illustrée*, 30 oct.

HORN (Emile). — La situation économique en Hongrie. *L'Economiste Français*, 2 nov.

HORN (Emile). — Quelques notes sur la situation économique en Hongrie. *Journal des Economistes*, 15 nov.

HORN (Emile). — La vie religieuse en Hongrie, 1929. *La Revue Apologétique*, déc.

HORN (Emile). — La langue française en Hongrie au XVIII^e siècle d'après l'ouvrage de M. BARANYAI. *L'Avenir*, 16 déc.

HUNYADI (Comte Franz). — La Hongrie et les minorités. *La Revue Mondiale*, 1^{er} sept., pp. 33-36.

IORGA (N.). — Un témoin critique autrichien des débuts de la grande guerre: Baernreither. *Revue historique du Sud-Est européen*, oct.-déc. pp. 309-336.

JALLON-VIMONT. — Une âme de duchesse: Sainte-Elisabeth de Hongrie. Conférence avec projections. Paris, *Maison de la Bonne Presse*.

JARDOT (André). — Une enquête en Hongrie. *La Jeune Académie*, 1^{er} déc.

JUBIN (Georges). — 1. Une semaine en Hongrie. 2. Du Corso à l'île Sainte-Marguerite. 3. La ville des eaux et des sources. 4. Au pays des beaux costumes paysans. *Le Petit Journal*, 10, 11, 14, 15 juillet.

ISLAVIN (L.). — Nicolas I^{er} et François-Joseph. *Le Monde slave*, mars, pp. 446-457.

La correspondance que publie M. Jslavin jette une curieuse lumière sur les relations personnelles de Nicolas I^{er} avec François-Joseph et sur les rapports politiques de leurs deux empires durant la période, à tant d'égards si importante pour l'histoire de l'Europe contemporaine, où la Hongrie, en guerre contre la Maison d'Autriche, ne put être réduite à merci que par l'intervention du Tzar. — Les textes reproduits sont ceux des Archives d'Etat de Saint-Petersbourg où l'auteur les a consultés en 1914-1915. — La correspondance entière de deux souverains est écrite en français.

KASTNER (Eugène). — Etienne Türr en 1860 (d'après des mémoires italiens). *Revue de Hongrie*, 15 mars, pp. 113-120 ; 15 avr., pp. 186-192 ; 15 mai-15 juin, pp. 229-235 ; 15 sept., pp. 81-89 ; 15 oct., pp. 130-145.

KÉMERI (Sandor). — Sur le chemin des douleurs. Préface de H. Barbusse. Paris, *Flammarion*, éd., 8°, 279 p.

KISS (Melchior). — Oraison dominicale hongroise. *La Grande Revue*, oct., pp. 556-558.

Adapté du hongrois par Marie-Louise VIGNON.

KOSZTOLANYI (Dezso). — Journaliste. Traduit du hongrois par Edith Kubek. *Revue de Genève*, juin, pp. 678-696.

On lit, pp. 760-761 du même numéro, une bonne notice sur l'écrivain par G. [irard].

KOVRIK (B.). — La réforme de l'assurance sociale en Hongrie. *Revue Internationale du Travail* (Genève), nov., pp. 676-701.

LAJTI (I.). — Les études latines dans le monde : en Hongrie. *Revue des études latines*, pp. 34-37.

D'après la *Revue des études hongroises*, 1925, p. 92 et suiv.

LEBOURG (P. V.). — Les femmes de lettres étrangères : Poétesses hongroises. Traduction de —. Paris, *Ed. de Pierre Masson*. Pet. in-16°, 114 p. [Préface de Pierre Masson].

LEBOURG (Paul et Jean). — Les consciences se réveillent. Réponse à « l'Appel aux consciences » de Victor Margueritte. Paris, *André Delpeuch*, éd. 8°, 147 p.

C.-r. voir *Revue des ét. hongr.*, 1929, p. 257.

LIPAI (Emeric). — La question des réparations et la Hongrie. *Revue de Hongrie*, 15 déc., pp. 226-230.

LUKACS (Georges). — Les relations franco-hongroises au XIX^e siècle. *Le Monde Nouveau*, août-sept.

LUKACS (Georges de). — Les relations historiques de la France et de la Hongrie. *Revue de Hongrie*, 15 avr., pp. 145-159.

LUKACS (Georges). — La Hongrie et la civilisation. Rédigé avec la collaboration de plusieurs auteurs français et hongrois. Paris, *La Renaissance du Livre*. I^{er} vol. : Histoire, Géographie, Ethnographie, Constitution et Rapports internationaux. 8°, 430 p. ; II^e vol. : Lettres, Arts, Sciences. 415 p. ; III^e vol. : Vie sociale et économique. 230 p.

Voir c.-r. *Revue des ét. hongr.*, 1929, pp. 130-137.

LUKINICH (Prof. Em.). — Enquête sur la diffusion des ouvrages historiques : Hongrie. *Bulletin of the international Committee of historical sciences*. June, number 9. (vol. II, part. IV), pp. 697-705.

Après une brève introduction, l'auteur donne une bibliographie des ouvrages historiques concernant la Hongrie et publiés ou traduits dans des langues autres que le hongrois.

MAGYAR (Martha) et KEMÉNY (Béla). — La Hongrie ; un choix de livres en langues diverses. Rédigé par —. Budapest, éd. de M. Magyar. In-16°, 48 p.

MARCE ROU (Raymond). — Une enquête en Hongrie. *L'Européen*, 11, 18, 25 oct.

MARCE ROU (Raymond). — Impressions de Hongrie. *Le Grand Tourisme*, oct.

MISTLER (Jean). — Le Vampire. Extrait des Mémoires du Chevalier de Villevert. *Revue de Genève*, nov., pp. 531-556.

Les personnages de ces Mémoires fictifs sont pour la plupart des Hongrois, le récit en est situé en Hongrie (Saint-Miklos, Kesthely, etc.).

MISTLER (Jean). — Ethelka. Paris, Calmann-Lévy. 8°, 210 p. — A paru d'abord dans la *Revue de Paris*, 15 août, 1^{er} sept.

M. André Thérive (*Le Temps*, 11 avr. 1930) « adore *Ethelka*, histoire d'une charmante Hongroise, noble et ruinée, qui cède d'abord à un agréable Français, rompt avec lui par souci de son avenir, épouse un officier de sa race et souffre avec lui mille malheurs, tous les malheurs de sa nation. Cet officier s'appelle André ; il est blessé au service du roi Charles... »

MOLNAR (François). — La vie de Château. Comédie en trois actes de —, adaptation par MM. L. Marchand et A. Adorjan. Théâtre de la Michodière, à Paris, avant le 3 juin 1929. (Voir « Chronique théâtrale » du *Temps* du 3 juin).

NOYES (Pierrepont B.). — « Misère et ruine sociale de 11 millions d'hommes arrachés à l'ancienne Hongrie par le Traité de Paix. — Comment un pays millénaire fut démembré », article publié dans *The World* de New-York par —. *Revue de Hongrie*, 15 févr., pp. 69-79.

OLAY (François d'). — La presse hongroise dans les Etats successeurs, 1918-1928. Avec 18 illustrations documentaires. Budapest, Imprimerie Athenaeum. 8°, 17 p. + 9 feuilles non paginées. — Et : *Revue de Hongrie*, 15 avr., pp. 160-174.

OTTLIK (Georges). — L'âme hongroise à travers les âges. *Revue de Hongrie*, 15 févr., pp. 58-68.

PECHANY (Adolphe). — Les voies de la politique slovaque. *Revue de Hongrie*, 15 janv., pp. 16-29 ; 15 févr., pp. 80-90.

POUEY (Ferdinand). — Paris-Budapest. *Européen*, 15 mai.

PUPIER (Jean). — 1. La Hongrie indépendante et Budapest. 1. Un pays où tout le monde apprend l'histoire et la géographie. 3. Le rôle futur de la Hongrie. *La Journée Industrielle*, 10, 12, 19 juillet.

RADISICS (Elemér). — Le livre en Hongrie. *La Revue Mondiale*, 15 sept., pp. 193-200.

REDSLOB (Robert). — Souvenirs d'une mission en Hongrie. *Le Temps*, 21 juillet.

REYRE (Julien). — Vues sur l'Europe centrale. *La Revue Mondiale*, 1^{er} janv., pp. 67-72.

RITZ (abbé Ch.). — Peuples qui se cachent. Peuples qui se cherchent (Mgr Vass ; les frontières actuelles de la Hongrie et les traités). *Le Lorrain* (Metz), 5, 6, 8, 10 sept.

SEE (Pierre). — Le Comte Apponyi. *Carnet de la Semaine*, 15 oct.

SINCLAIR (J. d'Or). — Bélatelep-Budapest. *La Revue Mondiale*, 1^{er} mars, pp. 53-60.

Remarques objectives sur le mouvement révisionniste. — Description pittoresque de Bélatelep et de Budapest.

STRÉM (Gyorgy). — Courrier de Hongrie ; « Piroksa és a farkas » de Alex. Faragó. *L'Européen*, 4 déc.

SURANYI (Louis). — La tragédie des peuples danubiens et la Tchéco-slovaquie. *Revue de Hongrie*, 15 sept., pp. 69-80 ; 15 oct., pp. 120-135. — Et tirage à part : Budapest, 8°, 36 p.

SZIGETHY (Vilma de). — H. F. Amiel, traducteur. — Son européenisme littéraire. Ses relations avec la Hongrie. — *Etudes françaises publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged*. N° 2. Szeged, 8°, 95 p.

Voir c.-r. *Revue des ét. hongr.*, 1929, pp. 140-141.

SZUDY (Elemér de). — L'esprit latin et l'esprit hongrois. *La Revue Mondiale*, 1^{er} oct., pp. 244-252.

TESLAR (J. R.). — L'Entente hungaro-polonaise et le problème de la paix en Europe centrale. *Le Monde nouveau*, juin.

THARAUD (Jérôme et Jean). — Amitié hongroise. *La Revue hebdomadaire*, 24 août, pp. 387-393.

TIBAL (A.), MARTONNE (E. de), BOUGLÉ. — Le problème des minorités. La Répartition et le rôle des minorités nationales en Roumanie. Le Principe des nationalités et les Minorités nationales. Paris, *Dotation Carnegie*.

TOLEDANO (André). — Le Musée d'Agriculture de Budapest. *Journal d'Agriculture pratique*, 26 janv.

ULLEIN (Antoine). — Les grandes étapes de l'évolution constitutionnelle de la Hongrie. *Revue de synthèse historique*, juin.

ULLEIN (Antal). — La nature juridique des clauses territoriales du Traité de Trianon. Paris, A. Pedone, éd., 8°, 189 p.

Voir c.-r. *Revue des ét. hongr.*, 1929. pp. 137-140.

VADASZ (Elemér). — La législation d'après-guerre en Hongrie. *Bulletin mensuel de la Société de législation comparée*. Avril-juin, pp. 275-310.

VIOLLETTE (Marcel). — 1. Une semaine au pays de Saint-Etienne. 2. Budapest. 3. La Hongrie est la terre des sources. *L'Ami du Peuple du Soir*, 10, 22, 29 sept.

VIOLLETTE (Marcel). — 1. Un touriste au pays magyar. 2. En descendant le Danube. 26 oct., 10 nov. *L'Echo des Sports*.

WALEFFE (Maurice de). — La Hongrie est l'homme souffrant de l'Europe. 18, 22 janv. *Le Journal*.

WALEFFE (Maurice de). — Budapest, curiosité européenne. 22, 25 janv. *Paris-Midi*.

WLASSICS (J.). — La voie de révision. *Revue de Hongrie*, 15 mars, pp. 101-106.

L'article 19 du Pacte de la Société des Nations et le Traité de Trianon.

ZILAHY (Lajos de). — Deux prisonniers. Traduit [sur la couverture extérieure : « du hongrois »] par S. Ch. de Leo et F. Pfeiffer. — Coll. « Feux Croisés », Ames et Terres étrangères, Paris. *Libr. Plon*, 8°, I^{er} vol. 305 p., II^e vol. 336 p.

— C.-r. : *Les Marges* (G. PILLEMENT), 30 avr. 1929 ; *La Revue Mondiale* J. GESZTESI), 15 janv. 1930 ; *Septentrion* (G. DUCROCQ), oct. 1929 ; *Vient de Paraître*, nov. 1929 ; *La Revue du Dimanche* (V. ROSSEL), 27 oct. 1929 ; *Revue des Lectures*, 15 oct. 1929 ; *Le Messager de Paris* (D. LINFANT-BELVAL), 30 sept. 1929 ; *Le Nouveau Journal* (Lyon, P. SEMPLÉ), 30 sept. 1929 ; *Le Journal de l'Est* (G. BERGNER), 28 août 1929 ; *L'Homme libre* (L. PEYRIN), 17, 18 août 1929 ; *La Semaine à Paris* (6-13 sept. 1929) ; *L'Europe Centrale*, Prague, 24 août 1929.

— *Gazette de Hongrie*. Politique, économique et littéraire, paraissant le vendredi soir. — Rédacteur en chef : F. de KÉLÉCSÉNYI, secrétaire de la rédaction : H. ANCEL. Budapest. — Le premier numéro a paru le 20 déc. 1929.

— Une panacée : *Ric et Rac*, 5 oct.

Sur « l'eau de la Reine de Hongrie » (à propos d'un art. de la *Revue des ét. hongr.*).

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

BÜRNER (Sándor). Un Français ami de la Hongrie au début du XVIII ^e siècle : Jean de la Chapelle	79
DAMI (Aldo). Mazzini et Kossuth.	214
HAJNAL (István). Le journal du Prince Paul Esterházy sur son séjour en France en 1814.	32
HANKISS (János). Jókai et le « Dictionnaire de l'amour ».	203
KOVÁCS (Álajos). La situation des peuples non-magyars dans la Hongrie d'avant-guerre	5
PATAKY (László). Inspiration française dans le protestantisme hongrois. IV. J.-F. Ostervald en Hongrie.	89
TOLNAI (Vilmos). La langue hongroise.	163
TÖRÖK (Pál). L'Europe et le désastre hongrois de 1526. I.	182
VALLERY-RADOT (Jean). L'architecture religieuse en Hongrie sous la dynastie arpádienne.	64

CHRONIQUE

ARDAY (Pál). Les récentes publications historiques de l'Académie Hongroise et de la Société hongroise d'histoire.	98
---	----

NOTES ET DOCUMENTS

Quelques documents sur les premières colonies françaises en Hongrie (Géza BÁRCZI).	113
Une lettre inédite de Kossuth : G. Revilliod et la Hongrie (Béla DEZSÉNYI).	117
Une pièce française sur Jean de Hunyad et sur la trahison des Valaques, écrite et jouée au XVIII ^e siècle (Pál RÓNAI).	240
Territoire autonome des Mordves (G. M.).	245
Pro domo (la Rédaction).	246

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

BRAMSON (Karel). Nous, les Barbares (Aldo DAMI).	141
DAMI (Aldo). La Hongrie de demain (Louis VILLAT).	151
DAMI (Aldo). Tunnels (H. WEIGERT).	259

FÓTI (Louis-Joseph). André Ady, le grand poète magyar (A. D.).	150
HEEPE (M.). Lautzeichen und ihre Anwendung (Zoltán Gombocz).	147
HEVESI (András). Bibliographie des pièces de théâtre concernant la Hongrie (A. E.).	145
LEBOURG (Paul et Jean). Les consciences se réveillent (Aldo DAMI).	257
LEBOURG (P. V.). Echos lyriques de Trianon (A. D.).	144
LUKÁCS (Georges). La Hongrie et la civilisation I. (Aldo DAMI).	130
PESTI HIRLAP. Justice pour la Hongrie (Aldo DAMI).	252
SZIGETHY (Vilma). H.-F. Amiel, traducteur (Léon BOPP).	140
ULLEIN (Antal). La nature juridique des clauses territoriales du Traité de Trianon (Louis VILLAT).	137
VISKY-BÁTKY-GYÖRFFY. L'art populaire hongrois (Henri TRONCHON).	247
VÆISÆNEN (A. O.). Kantele ja jouhikko sävelmiä (László BÓKA).	148
Dernier mot à M. Iorga (János SZÉKELY).	125
Bibliographie française de la Hongrie (1928, 1929).	150, 260

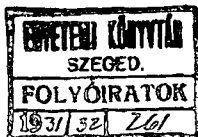
DIRECTEURS :

N° 1-3, Janv.-Sept. 1929 : MM. Z. BARANYAI et Alex. ECKHARDT.

N° 4, Oct.-Déc. 1929 : MM. Z. BARANYAI et L. VILLAT.



ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART. — 4-4-31.



Septième Année
N° 1-3.

Janvier-Septembre 1929

REVUE DES ÉTUDES HONGROISES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

ZOLTÁN BARANYAI
CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

DIRIGÉE PAR

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

SOMMAIRE

	Page
Alajos Kovács : <i>La situation des peuples non-magyars dans la Hongrie d'avant-guerre</i>	5
István Hajnal : <i>Le journal du Prince Paul Esterházy sur son séjour en France en 1814</i>	32
Jean VALLERY-RADOT : <i>L'architecture religieuse en Hongrie sous la dynastie arpadienne.</i>	64
Sándor BURNER : <i>Un Français ami de la Hongrie au début du XVIII^e siècle : Jean de la Chapelle</i>	79
László PATAKY : <i>Inspiration française dans le protestantisme hongrois. IV. J.-F. Ostervald en Hongrie</i>	89
Chroniques : Les récentes publications historiques de l'Académie Hongroise et de la Société hongroise d'histoire (Pál ARDAY)	98
Notes et Documents : Quelques documents sur les premières colonies françaises en Hongrie (Géza BÁRCZI). — Une lettre inédite de Kossuth : G. Revilliod et la Hongrie (Béla DEZSÉNYI)	113
Comptes rendus critiques : Dernier mot à M. IORGA (János SZÉKELY). — Georges LUKÁCS : La Hongrie et la civilisation (A. DAMI). — Antal ULLEIN : La nature juridique des clauses territoriales du Traité de Trianon (Louis VILLAT). — Vilma SZIGETHY : H.-F. Amiel, traducteur (Léon BOPE). — Karel BRAMSON : Nous, les Barbares (Aldo DAMI). — P. V. LEBOURG : Echos lyriques de Trianon (A. D.). — András HEVESI : Bibliographie des pièces de théâtre concernant la Hongrie (A. E.). — M. HERPE : Lautzeichen und ihre Anwendung (Zoltán GOMBOCZ). — A. O. VEISENEN : Kantele-ja jouhikko-sävelmiä (László BÓKA). — L. J. FÓTI : Ady (A. D.). — Aldo DAMI : La Hongrie de demain (Louis VILLAT).	125
Bibliographie française de la Hongrie (1928)	150

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1929

Tous droits réservés



LA REVUE DES ETUDES HONGROISES

La Revue des Études Hongroises, paraissant sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises, les principaux résultats qu'ont atteints les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science.

La Revue voue un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites et intimes, qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux-arts ; anthropologie ; rapports préhistoriques, historiques et autres du peuple hongrois avec ses voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine.

ABONNEMENTS

La Revue des Etudes hongroises, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à 40 francs par an.

Pour la Hongrie 10 pengős.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à 45 francs.

La Revue des Etudes hongroises est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Győri-ut 24. Fsz. 5, Budapest I.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5. Quai Malaquais, Paris (VI).*

Dépositaire général pour la Hongrie : Királyi Magyar Egyetemi Nyomda (Imprimerie de l'Université), Muzeum-körut 6, Budapest. (VIII).*

Copyright 1928 by Z. Baranyai (Genève).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

La Revue des Etudes hongroises a publié dans ses six tomes précédents les travaux suivants :

1. HISTOIRE DE HONGRIE :

- GY. MORAVCSIK : Les récentes études byzantines en Hongrie (t. 1).
A. HODINKA : L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au sud des Carpathes (t. 2).
B. HÓMAN : La première période de l'historiographie hongroise (t. 3).
A. ECKHARDT : L'énigme du plus ancien historien hongrois (t. 3).
A. BERZEVICZY : L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859 (t. 4).
D. ANGAL : Le Comte Etienne Széchenyi (t. 4).
J. LUKINICS : L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie (t. 4).
L. BARTUCZ : La composition anthropologique du peuple hongrois (t. 5).
F. ECKHART : Introduction à l'histoire hongroise (t. 5).
G. GYALÓKAY : La catastrophe de Mohács (t. 5).
J. MELICH : Gépides et Roumains : *Gelou* du Notaire Anonyme (t. 6).
B. TÓTH : Edgar Quinet et la Hongrie (t. 6).
A. BERZEVICZY : G. Fraknoi, historien hongrois (t. 6).

2. LINGUISTIQUE HONGROISE ET FINNO-OUNGRIENNE :

- E. ZICHY et A. SAUVAGEOT : L'origine du peuple hongrois (t. 1 et 2).
I. SEBESTYÉN-NÉMETH : La linguistique finno-ougrienne (t. 1 et 3).
Z. BARANYAI : Autonomie des petits peuples finno-ougriens (t. 1).
G. BÁRCSI : Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche* (t. 2).
J. MELICH : *Pozsony. Presbourg. Bratislava* (t. 2).
Y. WICHMANN : Zyriènes et Caréliens (t. 2).
D. FOKOS : La renaissance nationale des Zyriènes (t. 3).
B. HÓMAN : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (t. 2).
Z. GOMBOCZ : Ossètes et lazgyes (t. 3).
G. MELICH : L'influence du hongrois sur la langue slovaque (t. 3).
V. TOLNAI : Les origines du *coche* (t. 3).
J. SZINNYEI : L'Académie Hongroise et la linguistique hongroise (t. 4).
J. CASTAGNÉ : Le réveil national carélien (t. 5).
I. SÁGI : La linguistique hongroise (t. 5).
C. TAGLIAVINI : L'influsso ungherese sull'antica lessicographia rumena (t. 6).
Z. GOMBOCZ : Observations sur le consonantisme des mots d'emprunt turks en hongrois (t. 6).

3. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA MUSIQUE HONGROISES :

- J. KASTNER : Petőfi (t. 1).
A. PAULER : Liszt et la Hongrie (t. 1).
B. ZOLNAI : Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin (t. 1).
E. CSÁSZÁR : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (t. 2).
G. NAGY : Les études philosophiques en Hongrie (t. 2).
K. ISOZ : Le manuscrit original du « Rakocz » de Berlioz (t. 2).
A. WEBER : Don Juan en Hongrie (t. 3).
A. SCHÖPFLIN : Le centenaire de Maurice Jókai (t. 3).
L. NÉGYESI : Cent ans de littérature hongroise : 1825-1925 (t. 4).
E. HARASZTI : Les hussards hongrois en Alsace : C. Harst (t. 5).
T. THIENEMANN : Erasme en Hongrie (t. 5).
A. GORIUPP : Les études bibliographiques en Hongrie (t. 5).
M. CZERKE : Une grande amie de Beethoven : Thérèse Brunsvik (t. 6).
L. GYÖRGY : La vie intellectuelle des Hongrois de Transylvanie (t. 6).

4. RELATIONS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES FRANCO-HONGROISES :

- B. BOUVIER : Une traduction inédite d'Amiel (t. 1).
A. ECKHARDT : Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie (t. 1).
D. PAIS : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpáds (t. 1).
Z. BARANYAI : Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (t. 1).
A. ECKHARDT : Le *Contrat social* en Hongrie (t. 1).
L. RÁCZ : J.-J. Rousseau et la Hongrie (t. 2).
H. TRONCHON : Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie (t. 2).
A. ECKHARDT : Les origines danubiennes de Ronsard (t. 2).
A. ECKHARDT : Les Français en Hongrie pendant la Révolution française (t. 3).
L. RÁCZ : L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (t. 3 et 5).
B. TÓTH : Un apôtre français de Petőfi : Thalès Bernard (t. 3).
H. TRONCHON : Les débuts de la littérature hongroise en France (t. 3).
E. CSÁSZÁR : Les rapports de l'Académie Hongroise avec l'Académie Française (t. 4).
A. ECKHARDT : Télémaque en Hongrie (t. 4).
Z. BARANYAI : Amiel, traducteur de Petőfi (t. 5).
A. ECKHARDT : *L'Ogre* (t. 5).
F. SZINNYEI : Le romantisme français et le roman hongrois (t. 5).
V. TOLNAI : L'Eau de la reine de Hongrie (t. 5).
A. ECKHARDT : Voltaire, Michelet et Mohács (t. 5).
GY. KORNIS : Source hongroise de l'Université de France (t. 5).
I. FÁBIÁN : Les études françaises à l'Université de Budapest (t. 6).
A. ECKHARDT : Une tradition hongroise sur les champs catalauniques (t. 6).
A. ECKHARDT : Sicambria, capitale légendaire des français en Hongrie (t. 6).
J. KASTNER : Traductions oubliées d'Amiel (t. 6).
A. ECKHARDT : Les noms français des Hongrois (t. 6).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, PARIS (VI^e)

COLLECTION LINGUISTIQUE

publiée par la *Société linguistique de Paris*

TOME XXX

RECHERCHES SUR LE VOCABULAIRE
DES LANGUES OURALO-ALTAÏQUES

PAR

AURÉLIEN SAUVAGEOT

In-8°, XLII-142 pages. 60 fr.

THE AMERICAN LIBRARY IN PARIS

OFFICIAL PUBLICATIONS OF EUROPEAN GOVERNMENTS

An outline bibliography of serials and important monographs, including diplomatic documents issued by European Government offices and Ministres.

Part. I. Albania, Austria, Belgium, Bulgaria, Czechoslovakia, Denmark, Esthonia, Finland, France.

(à compte ferme)

In-8 raisin, 253 pages 250 fr.

Cette publication est une seconde édition revue et augmentée de la liste polycopiée, tirée en 1926 à 100 exemplaires et depuis longtemps épuisée.

TRAVAUX PUBLIÉS PAR L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

TOME VI

ACTES MAGIQUES
RITES ET CROYANCES EN RUSSIE SUBCARPATHIQUE

PAR

PIERRE BOGATYREV

In-8 raisin, 162 pages 45 fr.

ABBÉVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE P. PAILLART.

50273

Septième Année

N° 4.

Octobre-Décembre 1929

REVUE DES ÉTUDES HONGROISES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI

CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

LOUIS VILLAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BESANÇON

SOMMAIRE

	Pages
Vilmos TOLNAI : <i>La langue hongroise</i>	163
Pál TÖRÖK : <i>L'Europe et le désastre hongrois de 1526 I.</i> . . .	182
János HANKISS : <i>Jókai et le « Dictionnaire de l'amour »</i> . . .	202
Aldo DAMI : <i>Mazzini et Kossuth</i>	224
Notes et Documents : Une pièce française sur Jean de Hunyad et sur la trahison des Valaques (Pál RÔNAI). — Territoire autonome des Mordves (G. M.). — Pro domo	240
Comptes rendus critiques : VISKI-BÁTKY-GTÖRFFY : L'art populaire hongrois (Henri TRONCHON). — PESTI HIRLAP : Justice pour la Hongrie (Aldo DAMI). — Paul et Jean LEBOURG : Les consciences se réveillent (Aldo DAMI). — Aldo DAMI : Tunnels (H. WEIGERT).	247
Bibliographie française de la Hongrie (1929)	260

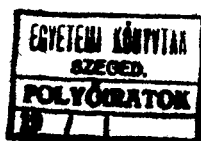
PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1930

Tous droits réservés



LA REVUE DES ETUDES HONGROISES

La Revue des Etudes Hongroises, paraissant sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises, les principaux résultats qu'ont atteints les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science.

La Revue voue un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites et intimes, qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux-arts ; anthropologie ; rapports préhistoriques, historiques et autres du peuple hongrois avec ses voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine.

ABONNEMENTS

La Revue des Etudes hongroises, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **40** francs par an.

Pour la Hongrie **10** pengős.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **45** francs.

La Revue des Etudes hongroises est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Louis VILLAT, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Besançon (1, rue Gambetta, Besançon, Doubs) et professeur à l'Ecole des Hautes Etudes internationales (57, Boulevard Saint-Michel, Paris V*). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5. Quai Malaquais, Paris (VI*).

Dépositaire général pour la Hongrie : Királyi Magyar Egyetemi Nyomda (*Imprimerie de l'Université*), Muzeum-körút 6, Budapest. (VIII*).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

La Revue des Etudes hongroises a publié dans ses six tomes précédents les travaux suivants :

1. HISTOIRE DE HONGRIE :

- GY. MORAVCSIK : Les récentes études byzantines en Hongrie (t. 1).
 A. HODINKA : L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au sud des Carpathes (t. 2).
 B. HÓMAN : La première période de l'historiographie hongroise (t. 3).
 A. ECKHARDT : L'énigme du plus ancien historien hongrois (t. 3).
 A. BERZEVICZY : L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859 (t. 4).
 D. ANGVAL : Le Comte Etienne Széchenyi (t. 4).
 J. LÉKINCS : L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie (t. 4).
 L. BARTUCZ : La composition anthropologique du peuple hongrois (t. 5).
 F. ECKHARDT : Introduction à l'histoire hongroise (t. 5).
 G. GYALÓKAY : La catastrophe de Mohács (t. 5).
 J. MELICH : Gépides et Roumains : *Gelou* du Notaire Anonyme (t. 6).
 B. TÓTH : Edgar Quinet et la Hongrie (t. 6).
 A. BERZEVICZY : G. Fraknói, historien hongrois (t. 6).

2. LINGUISTIQUE HONGROISE ET FINNO-OUNGRIENNE :

- E. ZICHY et A. SAUVAGEOT : L'origine du peuple hongrois (t. 1 et 2).
 I. SEBESTYÉN-NÉMETH : La linguistique finno-ougrienne (t. 1 et 3).
 Z. BARANYAI : Autonomie des petits peuples finno-ougriens (t. 1).
 G. BÁRCZI : Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche* (t. 2).
 J. MELICH : Pozsony. Presbourg. Bratislava (t. 2).
 Y. WICHMANN : Zyriènes et Caréliens (t. 2).
 D. FOKOS : La renaissance nationale des Zyriènes (t. 3).
 B. HÓMAN : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (t. 2).
 Z. GOMBÓCZ : Ossètes et lazyges (t. 3).
 G. MELICH : L'influence du hongrois sur la langue slovaque (t. 3).
 V. TOLNAI : Les origines du *coche* (t. 3).
 J. SZINNYEI : L'Académie Hongroise et la Linguistique hongroise (t. 4).
 J. CASTAGNÉ : Le réveil national carélien (t. 5).
 I. SÁGI : La linguistique hongroise (t. 5).
 C. TAGLIAVINI : L'influsso ungherese sull'antica lessicographia rumena (t. 6).
 Z. GOMBÓCZ : Observations sur le consonantisme des mots d'emprunt turks en hongrois (t. 6).

3. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA MUSIQUE HONGROISES :

- J. KASTNER : Petőfi (t. 1).
 A. PAULER : Liszt et la Hongrie (t. 1).
 B. ZOLNAI : Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin (t. 1).
 E. CSÁSZÁR : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (t. 2).
 G. NAGY : Les études philosophiques en Hongrie (t. 2).
 K. ISOZ : Le manuscrit original du « Rakoczy » de Berlioz (t. 2).
 A. WEBER : Don Juan en Hongrie (t. 3).
 A. SCHÖPFLIN : Le centenaire de Maurice Jókai (t. 3).
 L. NÉGYESI : Cent ans de littérature hongroise : 1825-1925 (t. 4).
 E. HARASZTI : Les hussards hongrois en Alsace : C. Harst (t. 5).
 T. THIENEMANN : Erasme en Hongrie (t. 5).
 A. GORIUPP : Les études bibliographiques en Hongrie (t. 5).
 M. CZEKE : Une grande amie de Beethoven : Thérèse Brunsvik (t. 6).
 L. GYÖRGY : La vie intellectuelle des Hongrois de Transylvanie (t. 6).

4. RELATIONS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES FRANCO-HONGROISES :

- B. BOUVIER : Une traduction inédite d'Amiel (t. 1).
 A. ECKHARDT : Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie (t. 1).
 D. PAIS : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpáds (t. 1).
 Z. BARANYAI : Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (t. 1).
 A. ECKHARDT : Le *Contrat social* en Hongrie (t. 2).
 L. RÁCZ : J.-J. Rousseau et la Hongrie (t. 2).
 H. TRONCHON : Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie (t. 2).
 A. ECKHARDT : Les origines danubiennes de Ronsard (t. 2).
 A. ECKHARDT : Les Français en Hongrie pendant la Révolution française (t. 3).
 L. RÁCZ : L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (t. 3 et 5).
 B. TÓTH : Un apôtre français de Petőfi : Thalès Bernard (t. 3).
 H. TRONCHON : Les débuts de la littérature hongroise en France (t. 3).
 E. CSÁSZÁR : Les rapports de l'Académie Hongroise avec l'Académie Française (t. 4).
 A. ECKHARDT : Télémaque en Hongrie (t. 4).
 Z. BARANYAI : Amiel, traducteur de Petőfi (t. 5).
 A. ECKHARDT : *L'Ogre* (t. 5).
 F. SZINNYEI : Le romantisme français et le roman hongrois (t. 5).
 V. TOLNAI : L'Eau de la reine de Hongrie (t. 5).
 A. ECKHARDT : Voltaire, Michelet et Mohács (t. 5).
 GY. KORNIS : Source hongroise de l'Université de France (t. 5).
 I. FÁBIÁN : Les études françaises à l'Université de Budapest (t. 6).
 A. ECKHARDT : Une tradition hongroise sur les champs catalauniques (t. 6).
 A. ECKHARDT : Sicambria, capitale légend. des français en Hongrie (t. 6).
 J. KASTNER : Traductions oubliées d'Amiel (t. 6).
 A. ECKHARDT : Les noms français des Hongrois (t. 6).

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

66 volumes. Liste des plus récemment parus :

18. P. TRAHARD. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIX ^e siècle » (1835).	18 fr.
19. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830).	60 fr.
20. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le Docteur Koreff.	24 fr.
21. M. GILMAN. Othello in French.	18 fr.
22. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard.	18 fr.
23. E. K. MAPES. L'Influence française dans l'œuvre de Ruben Dario.	18 fr.
24. R. MERRIS. La Hollande et les Hollandais au XVII ^e et au XVIII ^e s. vus par les Français.	36 fr.
25. J. FRANSEY. Les comédiens français en Hollande au XVII ^e et au XVIII ^e siècle.	45 fr.
26. D. GUNNELL. Sutton Sharpe et ses correspondants français.	35 fr.
27. CHATEAUBRIAND. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURY.	35 fr.
28. H. A. NEEDHAM. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX ^e siècle.	40 fr.
29. F. L. SCHÖLL. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance.	50 fr.
30. M. M. GIBB. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France.	40 fr.
31. F. BALDENSBERGER. Orientations étrangères chez H. de Balzac.	40 fr.
32. T. R. PALFREY. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite.	25 fr.
33. H. J. MINDERHOOD. La Henriade dans la littérature hollandaise.	25 fr.
34. M. HENRY. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français.	40 fr.
35. M. E. SMITH. Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke.	25 fr.
36. F. WALTER. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique.	25 fr.
37. M. M. CAMERON. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France.	30 fr.
38. Abbé PRÉVOST. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre ; édition critique par M. E. I. ROBERTSON.	30 fr.
39. Ed. PURDIE. The Story of Judith in German and English Literature.	30 fr.
40. W. L. SCHWARTZ. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925).	45 fr.
41. G. GILL-MARK. Une femme de lettres au XVIII ^e siècle. Anne-Marie du Bocage.	30 fr.
42. P. DE LALEMAND. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger.	20 fr.
43. R. GUIETTE. La légende de la Sacristine.	80 fr. (net)
44. M.-R. GARNIER. Henry James et la France.	35 fr.
45. H. BEDARIDA. Parme et la France.	80 fr.
46-47. A. VIATTE. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 v.	60 fr.
48. M. E. STORER. La mode des contes de fées (1685-1700).	40 fr.
49. M. DEMPSEY. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme.	25 fr.
50. F. DESONAT. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens.	50 fr.
51. I. F. THOMPSON. Kotzebue. A survey of his progress in France and England.	30 fr.
52. R. W. HARTLAND. Walter Scott et le roman « frénétique ».	40 fr.
53. V. M. JEFFERY. John Lily and the Italian Renaissance.	30 fr.
54. M. I. MARKOVITCH. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï.	55 fr.
55. M. I. MARKOVITCH. Tolstoï et Gandhi.	30 fr.
56. M. E. ELKINGTON. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830).	30 fr.
57. D ^r G. LARG. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807).	40 fr.
58. J. A. HENNING. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique.	50 fr.
59. R. MESSAC. Le « détective novel » et l'influence de la pensée scientifique.	75 fr.
60. J. SCOTT. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel.	45 fr.
61. A. C. TAYLOR. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865).	35 fr.
62. R. TAUPIN. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine de 1910 à 1920.	35 fr.
63. J. DE COURS. Francis Viéty-Griffin.	32 fr.
64. L.-D. WOODWARD. Une Anglaise amie de la Révolution française : Hélène-Maria Williams et ses amis.	33 fr.
65. A. M. REQUE. Trois auteurs dramatiques scandinaves Ibsen, Björnson, Strindberg, devant la critique française.	32 fr.
66. V. A. SUMMERS. L'orientalisme d'Alfred de Vigny.	30 fr.
67. H. J. REESINK. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande (sous presse).	
68. Ch. BEUCHAT. Edouard Rod et le cosmopolitisme.	40 fr.
69. M. BARDON. Don Quichotte en France (sous presse).	
70. L. ROSENBLATT. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne (sous presse).	
71. GÖTTE. Voyage en Italie. Traduction nouvelle intégrale avec notes par M. Mutterer (sous presse).	
72. E. AUDRA. La littérature française dans l'œuvre de Pope (sous presse).	